

L'ÉCHO

DU

TÉMOIGNAGE

RECUEIL CONSACRÉ A L'ÉTUDE

D'APRÈS LA PAROLE DE DIEU

DES DIVERS SUJETS

CONCERNANT L'ÉGLISE ET LA PROPHÉTIE.

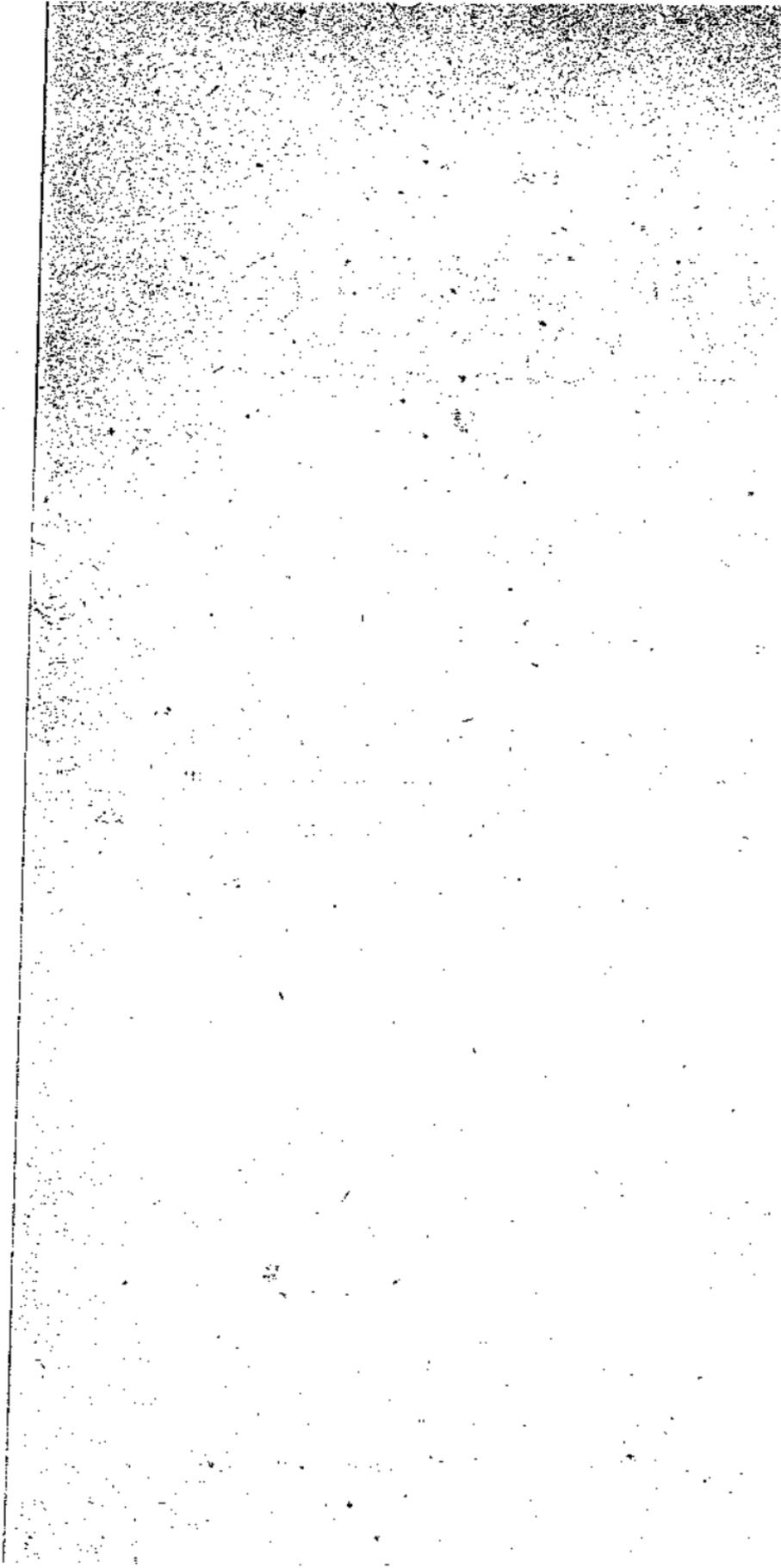
Celui qui rend témoignage de
ces choses, dit : Oui, je viens
bientôt. Amen ! Viens, Seigneur
Jésus !

APOC. XXII, 20.

TOME X.

SE TROUVE

Chez M. A. BOISSIER, 12, rue Miroménil, à Paris.



L'ÉCHO DU TÉMOIGNAGE.

RÉFLEXIONS PRATIQUES SUR LES PSAUMES.

Ps. LIX-LXIII.

Ps. LIX. — Je n'ai pas beaucoup à dire sur ce Psaume, en vue du but que je me propose dans ce commentaire. Il se rapporte directement au jugement désiré sur les nations. J'indiquerai seulement, qu'il faut attendre du monde l'absence complète de conscience et de cœur lorsqu'il s'agit du Seigneur et de ses saints; terrible jugement que ces psaumes, aussi bien que notre expérience, prouvent être véritable. Le simple refuge du saint est en Dieu. « Dieu est ma haute retraite. » Il n'y a ici ni complots ni recherche de moyens humains contre la force de l'ennemi. Nous pouvons, partiellement et pour un certain temps, réussir peut-être avec ces moyens-là; mais dès que nous nous servons d'armes charnelles nous perdons la dépendance qui appelle l'intervention de Dieu, et nous perdons la per-

fection de marche et de témoignage que donne la confiance en Lui. Nous avons donné prise à l'ennemi en reconnaissant la puissance du monde comme compétente pour résoudre et régler la question du bien et du mal — puissance qui, après tout, est entre ses mains jusqu'à la venue de Christ, soumise toutefois à la suprême direction de Dieu. Le cœur du saint doit dire : « le Dieu de mon secours ; » il Le connaît comme tel ; il tient à Sa faveur et il a confiance en Sa fidélité. Il attend la méchanceté qui n'a aucune crainte de Dieu. Ils reviendront endurcis et impies, mais les pieux chanteront la puissance de Dieu. Et non seulement cela — mais ils ont expérimenté de la part de Dieu Sa tendresse, Sa commisération envers celui qui a encore besoin de miséricorde dans ses fautes. Il chantera à haute voix la miséricorde de Dieu, et cela lorsque viendront des temps meilleurs, car cette miséricorde s'est manifestée dans l'épreuve. Dieu est de plus Sa force, et c'est à Lui qu'il chantera. Ainsi encouragé, le saint ne chante pas seulement de Dieu, mais à Dieu. La méchanceté du méchant est considérée ici comme pure méchanceté. Entre Dieu et le saint il peut y avoir des occasions de discipline, mais entre le saint et le méchant le premier n'a donné aucune occasion à la perfidie de l'ennemi. Cependant, de la part de Dieu, quant à la puissance du mal, il attend la miséricorde. Son cœur aime à se tourner de

ce côté-là dans sa faiblesse et sa nullité. Pour lui Dieu est le Dieu de miséricorde.

Le Ps. LX ne peut s'appliquer en principe qu'à nos difficultés extérieures avec la puissance du mal. Dieu peut nous laisser pour un temps, par rapport à son gouvernement, dans la défaite et la déroute ; et c'est la manière la plus sérieuse de nous châtier dans ces difficultés-là. Car, servant la cause de Dieu, nous voyons qu'elle est déshonorée sur la terre par nos fautes et nos manquements. Sans aucun doute, l'orgueil doit aussi être mortifié en nous, pendant que nous sommes au milieu du combat ; cependant le sentiment de douleur et de détresse est un sentiment naturel, un sentiment qui doit remplir le cœur du serviteur de Dieu. C'est une terrible chose de voir ceux qui représentent le peuple de Dieu et ses témoins, battus devant leurs ennemis et la cause de Dieu pour un moment déshonorée. Dieu a donné une bannière à ceux qui le craignent pour être déployée en faveur de la vérité. Il a mis *Son* enseigne au milieu d'eux, et c'est terrible, si, avec elle, ils sont défaits et repoussés ; si, bien qu'ils disent : Jéhova Nissi, l'ennemi a le dessus. Jéhova était en guerre avec Amalek ; mais si Hacan restait dans le camp, il ne sortait pas. Car lorsque Dieu conteste, c'est pour l'exercice de son peuple. Cependant, ainsi abattue, la foi ne perd point courage quoiqu'elle boive le vin de l'étourdissement.

Elle regarde à Dieu, juge le mal s'il est là, et reconnaît qu'il doit en exister lors même qu'elle ne le découvre pas encore. Dieu a parlé dans sa sainteté. L'immutabilité de sa nature, qui ne permet pas le mal, donne la certitude qu'Il accomplira Sa parole en leur faveur. C'est à cela que la foi regarde — sur cela qu'elle compte. Et lorsqu'elle est obligée de demander : Qui sortira avec nos armées? elle répond : N'est-ce pas toi, ô Dieu, qui nous avais rejetés? — Alors tout est en ordre. Celui qui avait ainsi discipliné son peuple, sera leur force, leur vrai et fidèle Sauveur. Par Lui, quoique d'abord dispersés, les saints combattront vaillamment. C'est que la foi regarde à Dieu envers et contre tout, parce qu'Il est fidèle et sa faveur meilleure que la vie. Cette confiance est pleinement développée dans le Psaume suivant.

PS. LXI. — L'âme est encore écartée loin des jouissances de la bénédiction présente. Elle est au bout de la terre, mais elle regarde à Dieu. Le cœur est accablé au-dedans de lui-même. Il ne trouve aucune ressource intérieure dans la calamité des circonstances environnantes. L'orgueil peut s'élever contre les difficultés et être hautain même dans la destruction, mais cela n'est point le sentier du saint. Il faut dire aussi que le courage se maintient à travers l'adversité à toujours quelque sujet d'espoir. Mais dans les circonstances du fidèle, présentées ici devant

nous, il n'y en a aucun. Il est rejeté et n'a aucun sujet d'espérer une délivrance humaine, l'orgueil est loin de lui. Il se courbe sous la main de Dieu ; mais il a une ressource — Dieu le conduit au Rocher qui est plus haut que lui. La foi atteint ce qui est au-dessus des circonstances, même lorsque la nature est écrasée par elles. Et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Dieu s'intéresse à nous, nous le savons, Il l'a montré. Le cœur peut s'attendre à Celui pour qui les circonstances ne sont absolument rien. Le cœur se confie en Dieu, et le moi disparaît accablé. Dieu est le gardien, Il est la portion du croyant. Tout le reste n'entre pas en question. Le contraste est entre Dieu et les circonstances, et non pas entre nous et les circonstances. Dieu a entendu le cri de la foi en détresse, et, comme elle a confiance, elle habitera pour toujours dans le tabernacle de Dieu. C'est le secret de toute paix dans l'épreuve, le Rocher est plus élevé que nous. Les espions se voient comme des sauterelles. Dieu est-il ainsi ? Les murs atteignent jusqu'au ciel — qu'importe, puisqu'ils croulent ?

Ps. LXII. — S'attendre à Dieu, voilà le sujet de ce Psaume. Cela implique la dépendance, la confiance, et toutes deux de telle manière que nous attendons le moment choisi de Dieu : 1° la dépendance, parce que nous ne pouvons et ne devons rien faire sans Lui, parce que ce qu'Il fait est ce que l'âme désire exclusivement, parce que

agir sans lui; même pour sa propre défense, est seulement l'action de notre propre volonté et l'indépendance de Dieu. Saül ne s'attendit pas à Dieu. Il attendit à peu près sept jours; mais s'il avait compris la dépendance de Dieu, et que rien ne pouvait se faire sans Lui, il n'aurait rien fait jusqu'à l'arrivée de Samuël. C'est ce qu'il ne fit pas; il voulut agir par lui-même et perdit le royaume. La délivrance de la part de Dieu est douce, elle est amour; c'est une juste, une sainte délivrance — digne de la révélation de Sa faveur et de Sa grâce. Elle est parfaite en sa place, en sa manière et en son temps. Ainsi, lorsque l'âme l'attend et que la volonté n'agit pas, elle rencontre la délivrance et en jouit dans sa perfection, et nous sommes parfaits et complets dans la volonté de Dieu. 2° La confiance; car pourquoi attendrions-nous, si Dieu n'intervenait pas? L'âme ainsi est soutenue, et sa confiance est telle qu'elle attend le loisir du Seigneur. La patience a son œuvre parfaite, ainsi nous devons être parfaits et complets dans toute la volonté de Dieu. On compte activement sur Dieu, mais ceci laisse l'âme s'attendant à Lui complètement, exclusivement. Elle n'est pas active en vue d'elle-même, elle s'attend à Dieu. Les deux points en rapport avec cela démontrent l'état de l'âme, v. 1. « De Lui vient mon salut, » v. 5. « Car de Lui vient ce que j'attends, » Lui seul est le Rocher et la délivrance; ainsi l'âme con-

fiance s'attend à Lui et ne cherche aucun autre refuge, ne regarde qu'à Lui seul pour la délivrance. De là, en principe (de fait, en Christ), le cœur est parfait dans sa confiance, et rencontre dans la dépendance la perfection de Dieu; il n'accepte rien d'autre, parce qu'il a l'assurance que Dieu est parfait et agira dans sa perfection au moment convenable. Ainsi la foi correspond à cette perfection de Dieu. D'un autre côté, il n'y a aucune œuvre de propre volonté pour se sauver soi-même par une intervention inférieure (dans sa nature) à Dieu Lui-même. Ceci fait de la patiente attente en Dieu un principe d'une immense importance. Ce principe caractérise les Psaumes, et Christ Lui-même.

Mais il y a encore quelques points à remarquer. « Confiez-vous en Lui en tout temps. » Il y a la constance dans cette confiance, et constance dans toutes les circonstances. Si je regarde à Lui moralement, Il est toujours suffisant, toujours le même, Il ne change pas. Je ne puis agir sans Lui, si je crois que Lui seul est parfait dans toutes ses voies. Observez, toutefois, que ceci ne suppose pas qu'il n'y ait aucun exercice, aucune épreuve du cœur; il est bien clair qu'alors, l'on ne parlerait pas même de s'attendre à Dieu. Mais si Dieu est fidèle et attend le moment convenable à la vérité et à son propre caractère, de manière à ce que ses voies restent parfaites, Il est plein aussi de bonté et de tendre amour

pour ceux qui s'attendent à Lui. Il les cherche, afin qu'ils puissent épancher leurs cœurs devant Lui. Combien cela a été vrai dans le cas de Christ ! Comme en Jean XII et principalement en Gethsémani Il a épanché son cœur devant Dieu ! Dieu est toujours un refuge. « Il agit dans le temps convenable. » Il est toujours un refuge pour le cœur ; le cœur réalise ce qu'il est avant que la délivrance arrive, et, sous de certains rapports, c'est encore plus précieux que la délivrance elle-même. Mais cela suppose l'intégrité.

Encore un autre point. L'effet d'attendre ainsi la délivrance de Dieu est de nous faire comprendre qu'elle sera complète et parfaite lorsqu'elle arrivera. « Je ne puis être ébranlé. » Il devait attendre, en effet, jusqu'à ce que Dieu vint en perfection ; mais alors sa puissance le met à l'abri de tout mal. L'homme peut penser qu'il y a ressource en l'homme, ou en ce que l'homme possède, ou bien encore dans la force de volonté humaine, mais la foi sait que la puissance appartient à Dieu. Le dernier verset montre que l'âme regarde avec intégrité à la parfaite et divine justice des voies de Dieu. L'intervention finale, le jugement qu'il exécute, seront la délivrance du juste. Il s'est identifié dans son cœur avec les voies de Dieu sur la terre, il a attendu jusqu'à ce que Dieu les manifestât en puissance. Ceci sera la fin du mal, et la miséricorde pour ceux qui ont cherché le bien

et qui ont attendu que Dieu les vengeât. Ce sera une juste récompense pour l'homme juste qui sait attendre : Son attente sera exaucée et la puissance du mal sera écrasée. C'est dans ce sentier que nous sommes appelés à marcher. Dieu agit ainsi dans son gouvernement actuel, quoiqu'il n'en effectue pas encore l'accomplissement final, mais nous avons à compter sur Lui et à nous attendre à Lui de cette manière.

Le Ps. LXIII suppose une pleine connaissance des bénédictions renfermées dans les relations avec Dieu, mais non pas la pleine puissance de ces bénédictions ; au contraire, celui qui les connaît ici parfaitement est dans une position tout-à-fait en dehors des bénédictions de cette relation. Mais, alors, la chose que l'on cherche et désire n'est pas la bénédiction, mais Dieu Lui-même et la révélation de la gloire où Il demeure. L'être tout entier a soif de Lui. La conséquence de ce que l'on est dans ce monde, terre aride et sans eau, n'est pas de se plaindre, ni de chercher la délivrance, mais on a soif de Dieu. Ce besoin de la nature qui Le désire ardemment, nous donne aussi la conscience qu'Il est notre Dieu. La divine nature en nous, jouissant parfaitement de Lui, nous fait comprendre le sentiment de cette relation. Ces deux choses ne peuvent être séparées. Si nous avons quelque connaissance de Dieu et que nous ne le connaissions pas comme nous appartenant, c'est le désespoir ou quelque

chose d'approchant, et même Dieu n'est pas connu comme la source du bonheur, de manière à ce que nous Le désirions. « Mon Dieu » et cette soif de Lui, ne peuvent être séparés. Ce n'est pas Jéhova et des bénédictions, mais la nature divine et Dieu sa jouissance; toutefois avec le sentiment d'appropriation exprimé par le mot : « Mon Dieu. » L'âme qui a les mêmes désirs dans sa nature que Dieu Lui-même, sentira dès lors moralement et réellement qu'Il est son Dieu. Cela s'est trouvé parfaitement en Christ seul, et nous ne pouvons jamais le retenir lorsque nous perdons le sentiment de notre relation. Cependant, lorsque je ne dis pas « Père » mais : « Mon Dieu, » il s'agit de la nature de ses délices, mais elles n'ont pas pris la forme d'une relation. Ensuite, ce désir, cette soif de Dieu se réjouit, et doit se réjouir de Le voir possédant Sa pleine gloire, Sa pleine puissance. Nous ne pouvons aimer beaucoup Celui auquel nous regardons d'en bas, sans désirer qu'Il jouisse de toute la plénitude de la gloire qui Lui appartient et de Le voir dans cette gloire. C'est en Lui que nous avons notre bonheur et nous sentons que nous Lui sommes redevables; nous devons désirer de Le voir en possession de tout ce qui Lui est dû. Ce sentiment Christ l'a éprouvé : « Père, je veux que ceux que tu m'as donnés soient où je suis, afin qu'ils voient ma gloire, car tu m'as aimé avant la fondation du

monde. » Mais le principal désir, la source de tout cela, c'est qu'on désire Dieu Lui-même connu comme notre Dieu, quoiqu'il arrive. Non seulement le cœur peut s'approprier cela, comme je l'ai dit, mais il ne veut nul autre que Dieu. La nature qui vient de Dieu ne veut absolument que Lui seul. Quand Dieu est véritablement connu ainsi et l'âme identifiée avec Lui dans ce qu'elle désire, au milieu d'un monde où il n'y a pas même une goutte d'eau pour la rafraîchir, ce désir n'en devient que plus intense. C'est parce qu'il est connu, connu comme tel, qu'il se révèle Lui-même dans l'intimité de Sa propre nature, dans le sanctuaire où Il déploie Sa gloire. Il s'y ajoute une autre pensée — lorsque Dieu est connu, tel qu'Il est dans le sanctuaire, l'âme sent Son amour, Sa faveur, Sa grâce et Sa bonté. Le sentiment de ces choses repose sur elle. C'est meilleur que la vie. La vie signifie ici, la jouissance actuelle des choses de ce monde et l'âme n'en a absolument rien — comme dans ce passage de Paul : « Si nous n'avons d'espérance en Christ que pour cette vie seulement, nous sommes les plus misérables de tous les hommes. » Dans le Psaume, il est vrai, il s'agit d'affliction extérieure — chez Paul, c'est le sentiment intime et nécessaire que dans la vie qu'il mène et dont il parle, il ne se trouve pas la plus petite chose au monde qui puisse rafraîchir cette nature. Ceci a été parfaitement réalisé en

Christ. Puis, quoique lié à l'épreuve, ce fut remarquablement développé en Paul. Il se réjunit toujours dans le Seigneur, lorsque rien ne rafraichit son esprit. De là découle, dans le sentiment de cet amour, au milieu d'une terre altérée et sans eau, la louange de ses lèvres. Ceci est très-doux, et remarquez, c'est parfait dans sa nature, c'est Dieu tout seul, car, dans la terre où demeure le juste, il ne se trouve absolument rien. Dieu est son Dieu, son désir; Son amour le rafraichit. C'est la vie parfaite, la vie divine dans celui qui possède la divine nature, mais toujours dans la dépendance, connue seulement d'une âme née de Dieu. Tel fut Christ. « Ainsi je te bénirai pendant ma vie » (dans cette terre altérée et sans eau). C'est là toute la vie de son âme ici-bas. C'est pourquoi, dans cette vie, il bénit Dieu, son Dieu. Dans cette terre aride, toute sa vie en est absente en esprit. Rien n'y attire son âme. Il trouve son rafraichissement complet en Dieu, car cette terre est incompatible avec la nature nouvelle. Cependant il n'est pas encore dans la présence, dans la pleine jouissance de Dieu comme présent; il est encore dans la terre altérée et sans eau, mais il bénit, pendant qu'il vit, il aime et adore le Dieu qu'il reconnaît. Il y a parfait bonheur, parfaite satisfaction du cœur, ainsi séparé du tourbillon du monde; car lorsqu'il n'y a rien pour attirer l'attention de la chair, chose affreuse pour

celle-ci, mais une véritable délivrance pour l'esprit renouvelé, alors l'âme peut méditer sur Dieu Lui-même. Elle trouve en Dieu Lui-même la plus complète et la plus riche nourriture. Elle est satisfaite, elle n'a besoin de rien autre, lorsqu'elle peut être ainsi seule avec Dieu, dans lequel est son plaisir — elle est remplie de Lui.

Ainsi, quand on vient à Christ (mais ici d'une manière négative parce qu'il s'agit des besoins de la nature humaine dans ce monde, — dans le Psaume d'une manière positive parce que ce sont les délices de la nouvelle nature en Dieu), il est dit : « Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. » Il n'y aura plus les besoins non satisfaits du cœur de l'homme dans ce monde, mais ici, dans le Psaume, nous trouvons complète satisfaction. Les jouissances du cœur sont satisfaites de la révélation de Dieu Lui-même. Il jouit de Dieu et a son plaisir exclusivement en Lui. L'âme est si pleine qu'elle déborde en louanges. Il n'est pas nécessaire d'approfondir ici jusqu'à quel point nous sommes capables, ou avons le droit, de louer dans notre état actuel. C'est la nouvelle nature trouvant son propre plaisir en Dieu et ne pensant à rien d'autre; et pensant à Lui seul, elle ne songe pas à elle-même, — elle Le loue parce qu'Il est une source de louanges. Voilà la vraie simplicité. Lorsque l'œil n'est pas simple, la pensée de Dieu le découvre, s'inter-

pose, réclame et nous force alors à penser à nous-mêmes. Mais lorsque, comme ici, il n'y a que la nouvelle nature en jeu, son plaisir est uniquement en Dieu, et les lèvres louent joyeusement. Cette simplicité du cœur est très-bénie. Remarquez ici qu'en parlant de cela, le Psaume suppose quelqu'un exposé aux distractions du monde et considère ensuite la condition de l'âme solitaire, qui, au lieu de sentir sa solitude, est à l'abri de la distraction pour se réjouir en Dieu. Plus loin, le Psaume parle non seulement des distractions, mais des circonstances adverses, de la force des ennemis. L'âme voit Dieu, Son Dieu, comme ayant été son secours. Dieu était sa joie, et dans ce monde aride et sans eau, elle est rassasiée comme de moëlle et de graisse. C'était prendre la chose en esprit, en dehors du monde, c'était prendre sa joie en Dieu. Mais elle avait besoin de l'Être béni pour traverser ce monde, ses difficultés, ses épreuves. Et ceci est plein de grâce de la part de Dieu. Nous nous réjouissons toujours dans le Seigneur en regardant à la source de notre joie. Mais, si au dehors il y a combat, et même au dedans des craintes, Il relève ceux qui sont abattus; « car tu m'es un secours. » Nous voyons ici la description d'une expérience faite, tandis que Paul en parle comme la faisant. L'âme se réjouira à l'ombre des ailes de Dieu. C'était la place connue, le refuge et la confiance. Telle est la consolation de sentir en

tout temps la faveur de Dieu, telle est la sécurité dans laquelle nous demeurons. Je ne sais ce qui arrivera, mais Il sera là; et non seulement cela, mais le sentiment de sa bonté, de son intérêt actif est une source de douce joie pour l'âme. Elle se réjouit de posséder pour refuge cette divine faveur et est activement occupée de la conserver. Voici donc la position de l'âme : Dans son activité elle suit Dieu de près. Elle veut Le suivre, venir à Lui, jouir de Sa présence; elle a la certitude que Sa main droite la soutient. Les derniers versets sont le jugement sur les ennemis de l'homme juste, selon le gouvernement de Dieu et particulièrement sur les ennemis de Christ. Mais nous ne nous occupons que du premier point. Toutefois, comme nous l'avons souvent vu, Dieu gouverne, et nous pouvons compter sur son intervention autant qu'elle est nécessaire pour assurer la bénédiction de Son peuple, qui s'attend à Lui, quoique ce ne soit peut-être pas au moment où notre nature le désirerait. En somme, ce Psaume nous montre une foi simple, l'âme faisant de Dieu Lui-même son plaisir et se réjouissant dans les soins assurés du Seigneur, dont la faveur l'a protégée comme un bouclier. Si nous comparons ce Ps. avec le Ps. LXXXIV, qui lui ressemble en plusieurs points, nous verrons que les jouissances présentes des bénédictions promises en sont le sujet, ainsi que le chemin par lequel on y arrive; ici l'on a plu-

tôt ce qu'est Dieu Lui-même, lorsqu'on est loin des bénédictions, dans une terre altérée et aride, puis Sa protection, Ses soins au milieu des difficultés, des dangers où nous sommes placés, si nous pensons au Résidu dépossédé dont ce livre porte le caractère prophétique, nous en aurons un aperçu plus clair et plus compréhensible.

LA DOCTRINE DU NOUVEAU TESTAMENT

SUR LE SAINT-ESPRIT.

MÉDITATION VI.

LE DON DE L'ESPRIT ET LES DONS.

(Act. II, 33-38).

Le temps était maintenant pleinement venu. Dieu s'était manifesté lui-même. Israël aurait dû reconnaître ce jour-là le Messie comme Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu *avec* nous. Et la foi aurait dû voir en Christ mort et ressuscité, comment Dieu est *pour* nous. Mais Dieu allait maintenant prendre un nouveau caractère, et faire un pas immense en avant : il allait être Dieu *en* nous. Ceci ne pouvait pas se faire sans

l'effusion du précieux sang de Jésus. Là où il y avait aspersion de ce sang, le Saint-Esprit pouvait venir et demeurer. C'est pourquoi les disciples s'assemblèrent selon la parole du Seigneur, jusqu'à ce que, comme il le leur avait dit, « ils fussent baptisés de l'Esprit-Saint dans peu de jours. »

« Et comme le jour de la Pentecôte était venu, ils étaient tous d'un commun accord dans un même lieu. » Dieu introduisit cette nouvelle chose, d'une manière appropriée à Sa sagesse. Soudain il vint un son d'en haut, car c'était le Saint-Esprit qui descendait du ciel, et il plaisait à Dieu d'accorder qu'un signe extérieur accompagnât ce fait sans précédent : « Un son du ciel comme d'un vent violent et impétueux, et il remplit toute la maison où ils étaient assis. Et il leur apparut des langues divisées comme de feu, et elles se posèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint, et commencèrent à parler d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'énoncer. » Il est vrai que le Saint-Esprit était descendu sur eux déjà auparavant, mais c'avait été pour demeurer dans un homme — l'homme Christ Jésus. Dans le cas de Jésus, il n'y eut pas d'œuvre préparatoire; mais la manière même en laquelle le Saint-Esprit descendit, aussi bien que la forme qu'il lui convint de prendre en descendant sur le Seigneur Jésus, attestaient l'immense différence

qui existe entre Lui, en qui il n'y avait point de péché, et nous; si grandes que soient les bénédictions et la délivrance que nous avons reçues. Car c'est *de nos péchés et du péché* que nous sommes délivrés; et cette œuvre souveraine de la grâce de Dieu a eu lieu par le moyen des souffrances et de la puissance de la résurrection de Celui qui, n'ayant point de péché, subit et la mort et le jugement.

Pour Jésus, le Saint-Esprit apparut sous la forme d'une colombe — belle expression de la manière dont le Saint-Esprit s'adaptait à cet homme auquel il pouvait venir et dans lequel il pouvait demeurer, sans qu'il y eût effusion de sang. Le St-Esprit pouvait adopter cet emblème bien connu de la pureté, en descendant ainsi pour habiter dans le Fils de l'homme. Mais dans le cas de l'homme, c'est-à-dire dans le cas des croyants qui étaient rassemblés à Jérusalem, attendant la puissance d'en haut, ainsi que le Seigneur le leur avait dit, — la forme n'était pas celle d'une colombe, mais la forme de langues. L'image appropriée était celle de langues divisées, parce que Dieu allait maintenant répandre un vaste et puissant témoignage. Quelle que fût la responsabilité d'Israël, quel que fût le témoignage qui devait être rendu dans cette terre et à ce peuple, Dieu qui connaissait la fin dès le commencement, avait Sa pensée et Son regard dans ce fait même, arrêtés sur la propagation de

la bonne nouvelle et sa présentation au Gentil aussi bien qu'au Juif. Les langues étaient « divisées, » mais elles étaient « comme de feu » aussi. Il y avait eu le jugement du péché à la croix. Il y avait en l'homme ce qui rendait le jugement nécessaire et ce qui, de fait, avait été déjà jugé par Dieu en Christ comme sacrifice pour le péché. La langue « comme de feu » témoignait donc (quel que pût être le déploiement de la puissance du Saint-Esprit et l'évidence de Son action en pleine grâce), que c'était la grâce ici, comme en tout ce à quoi le péché se rattache « régnant par la justice par Jésus-Christ notre Seigneur. »

Ainsi donc, le Seigneur accomplissait ce à quoi il avait préparé les disciples. Dans les langues diverses auxquelles les hommes d'autrefois avaient été condamnés par le juste déplaisir de Dieu, Sa miséricorde allait maintenant s'étendre jusqu'à eux. Les œuvres merveilleuses de Dieu devaient ainsi être proclamées à toute nation sous le ciel. Ceci attirait l'attention universelle. Toutes sortes d'idées relatives à cet étrange et inconnu phénomène, remplissaient les oreilles et les esprits des hommes. Mais Pierre explique comment ces choses étaient ce qu'on devait attendre, d'après la parole sûre de la prophétie. Il n'affirme pas que c'était l'accomplissement de la déclaration de Joël, dans son sens complet et absolu, mais c'était « ce qui a été dit, » et rien

autre chose. *L'accomplissement* des paroles dans un sens plein et entier, aura lieu en un autre jour. — Néanmoins ce qui avait lieu, loin d'être de mauvaise renommée, méritait d'être pris en considération, — d'être accepté et prisé comme venant de Dieu. C'était « ce qui a été dit par le prophète Joël : Et il arrivera aux derniers jours, dit Dieu, que je répandrai de mon Esprit sur toute chair. » Ce n'était que le principe de la prophétie; car, en fait, bien qu'il y eût diverses langues parlées, et bien que tous ceux qui étaient là vinsent de toutes les nations qui sont sous le ciel, il ne s'agissait pourtant que de Juifs. Toutefois, dans le fait que des paroles étaient prononcées dans les langues des Gentils, encore que les personnes qui écoutaient fussent juives, il y avait pour tout œil intelligent, l'indication de ce que Dieu allait produire en temps opportun.

Mais il est une vérité très-importante qu'il est bon d'établir tout d'abord — d'établir, il est vrai, par la Parole de Dieu, vérité que nous ferons bien de retenir et de ne jamais abandonner. Il n'y avait pas une chose seulement, mais des choses variées dans le déploiement de la puissance de l'Esprit manifestée en ce jour-là. Nous ne devons pas limiter à quelque partie spéciale de ses opérations, ce que l'Esprit produisit. D'abord, et avant tout, il y avait l'accomplissement de la promesse du Père, il y avait

la grande et infinie vérité de la descente du ciel du Saint-Esprit lui-même. Ensuite, il y avait l'accomplissement de l'assurance spéciale que notre Seigneur avait donnée à ses disciples, qu'il les baptiserait du Saint-Esprit, ce qui aurait pour effet, la formation « d'un seul corps. » Ils pouvaient ne pas connaître et effectivement ne connaissaient pas encore, ce que « un seul corps » impliquait ; je crois pouvoir dire en vérité, qu'il n'y avait pas un seul croyant qui le sût. La doctrine du « seul corps, » avait été jusque-là complètement cachée ; elle attendait un autre ministère, et un serviteur de Dieu approprié, qui parle de lui-même comme de quelqu'un né hors de temps. De fait cette doctrine ne fut, et l'on peut dire, ne pouvait être révélée, selon la sagesse de Dieu, qu'après la réjection, par les Juifs, du témoignage de sa grâce. Alors, quand les Gentils sont effectivement appelés, ou que leur appel est en voie d'accomplissement, le « seul corps, » formé de Juifs et de Gentils et joint dans ses parties par le Saint-Esprit descendu du ciel ; le « seul corps, » dis-je, pouvait être manifesté d'une manière conforme aux voies de Dieu. Cependant, ce qui était la puissance de ce corps, cette Personne qui seule était à même de le former, était de fait donnée alors et dans cette circonstance : « Vous serez baptisés du Saint-Esprit (sans qu'il y ait de conséquences tirées), dans peu de jours. »

Puis, et à côté de cela, il devait s'opérer des signes et des prodiges conformément à la parole du prophète, et ils furent opérés. De plus il y avait la communication de dons variés de la part du Seigneur, pour son œuvre ici-bas. « Quand il est monté en haut, il a donné des dons aux hommes » — « les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangelistes, les autres pasteurs et docteurs. » Ceci avait évidemment lieu par le Saint-Esprit, ou, comme il est écrit en I Cor. XII, « la manifestation de l'Esprit en vue de l'utilité. »

Toutes ces choses distinctes, qu'il ne faut nullement confondre entre elles, furent concurremment accomplies en ce jour-là. De plus, l'Esprit de Dieu fut donné pour demeurer en chacun de ceux qui croyaient. Cela était bien clairement une conséquence de la même grande vérité. Ainsi, nous avons ce qui est individuel et ce qui était collectif — ce qui était universel et ce qui était particulier, le tout mis à exécution en ce jour de la Pentecôte, chaque chose toutefois devant être distinguée de l'autre. Telles épîtres embrassent une partie, telles autres une autre partie de ce vaste sujet. Dans une occasion prochaine, nous aurons de plus amples détails sur chacune de ces parties, mais ce sur quoi j'insiste particulièrement en ce moment, c'est la grande vérité même du don du Saint-Esprit, comme distincte d'une opération distincte.

de sa puissance, par le moyen de membres particuliers.

Ces dons ci diffèrent, mais celui-là est, et doit être un seul et même don, le don du Saint-Esprit. Ailleurs, il y a de grandes et nombreuses différences, mais ici il ne saurait y en avoir ; et cela est manifeste quand on comprend que nous parlons d'une Personne divine, descendant ici-bas pour habiter en chaque chrétien et dans l'Eglise. Ce serait évidemment détruire la vérité que de dire qu'il y a des différences en lui. Il peut y avoir variété dans les formes et les mesures sous lesquelles sa puissance se déploie ; il peut y avoir et il y a différents degrés auxquels la joie de sa présence est goûtée, mais le fait demeure (et que peut-il y avoir de plus béni et de plus glorieux que ce fait) que, quant à lui-même, il habite également en tout croyant qui se repose sur la rédemption accomplie dans le Christ Jésus.

En outre il y a, comme nous le savons, cette circonstance qu'il est non-seulement *en* nous, mais *avec* nous. En conséquence, nous voyons que, tandis que les langues se posent sur chacun des disciples, il y avait simultanément un vent impétueux qui remplissait toute la maison. Il y avait ainsi ce qu'on pourrait appeler un double signe de la présence de l'Esprit de Dieu — ce qui demeurait sur chaque personne et ce qui, d'une manière générale, remplissait la mai-

son où ils étaient assis. Ainsi nous pouvons voir çà et là dans le livre des Actes, sans aller plus loin, que le fait que le Saint-Esprit est là, aussi bien qu'il est *en* eux, est retenu présent à la pensée. Par exemple, au chap. iv, quand le lieu où ils étaient fut ébranlé, qu'est-ce que cela avait à faire avec ce fait particulier que l'Esprit de Dieu habitait dans cette personne-ci, ou dans celle-là? Le Saint-Esprit était là et il faisait sentir sa présence au milieu d'eux. Ainsi, encore, lorsque Ananias et Saphira mentirent, qui pourrait dire qu'ils mentaient à un croyant plutôt qu'à un autre? Il nous est rapporté que ce n'était « pas aux hommes, » mais « à Dieu, » qu'ils mentaient. Mais c'était Dieu présent dans l'Eglise, — c'était Dieu descendu sur la terre et qui pouvait maintenant en justice, selon la plénitude de sa grâce et l'expression de cette grâce la plus bénie qui puisse se concevoir sur la terre, qui pouvait, dis-je, demeurer jusque dans ceux qui non-seulement avaient été pécheurs, mais qui avaient encore le sentiment le plus profond possible de ce qu'était le mal naturel qu'ils avaient hérité d'Adam. Mais pourtant, malgré tout cela, malgré ce qu'ils avaient été et malgré ce qu'ils se sentaient être encore en dehors de Christ, la grâce de Dieu dans le don de Jésus était si bénie, le caractère de son amour dans la mort et la résurrection du Seigneur était si riche, que le Saint-Esprit pouvait en justice, et pour la

gloire du Père et du Fils, descendre et demeurer en eux sur la terre.

C'est pourquoi nous voyons partout qu'il est parlé de l'Esprit de Dieu non-seulement comme de Celui qui demeurerait réellement dans chaque croyant, mais qui était avec eux lorsqu'ils se réunissaient ensemble ou qu'ils travaillaient à l'œuvre ici-bas. Ainsi, par exemple, nous lisons au sujet de l'Esprit, qu'il dit à l'évangéliste Philippe : « Joins ce chariot. » (Chap. VIII.) Un ange du Seigneur lui avait dit préalablement la direction qu'il devait prendre. Toutefois, ce ne fut pas l'ange, mais l'Esprit qui lui parla quand il fut question de s'adresser directement à une âme. L'ange était simplement l'expression de la Providence de Dieu marquant son chemin : naturellement, cela demeure encore une vérité. Nous pouvons ne pas voir les anges, ou n'avoir pas conscience de leur action, mais elle n'en est pas moins aussi véritable que jamais. Et pareillement à l'égard de l'Esprit de Dieu, nous pouvons ne pas l'entendre comme Philippe l'entendit alors, mais le fait est aussi certain qu'il l'était en ce jour-là. Selon la promesse de Christ : Il travaille. Sans doute, il attend que l'état soit approprié, bien que ce soit un état de cœur que Lui seul puisse produire, mais Il travaille aussi véritablement maintenant que jamais. Ainsi, nous voyons un peu plus loin que l'Esprit dit : (chap. XIII.) — « Séparez-moi Barnabas et Paul » pour l'œuvre

à laquelle Il les avait appelés. Ainsi, il est évident que l'Esprit de Dieu n'agit pas seulement *audedans* — car il ne nous est pas dit que c'est *en* Paul ou *en* Barnabas qu'il agissait ; je crois que l'impression qu'on peut retirer de l'ensemble du chapitre est que cette action était extérieure, c'est-à-dire que l'Esprit parlait à leur *sujet*, plutôt qu'à eux et plutôt encore qu'Il n'opérait *en* eux. Sans doute nous savons que toutes ces choses sont vraies en leur temps. Le Saint-Esprit était réellement en eux, et y était auparavant ; mais néanmoins le Saint-Esprit se montre ici comme une personne divine qui était descendue ici-bas, et là donnait effet à la grâce et à la gloire du Seigneur. Et l'on pourrait retrouver ces mêmes principes à travers tout le livre, ainsi que nous le verrions aisément. Ainsi encore dans une autre occasion, l'Esprit de Jésus enseigne à Paul où il doit aller. (Chap. xvi.) Toutefois il n'est pas nécessaire que je multiplie les exemples.

Mais il est un autre point d'une immense importance, qui cause souvent une grande perplexité à certaines âmes : c'est la différence dans la manière dont le Saint-Esprit est conféré. L'incrédulité, particulièrement où elle prend la forme de l'exaltation de l'homme par la superstition (et en vérité elle a constamment ce caractère, à moins qu'elle ne prenne la forme plus basse encore qui consiste à rejeter et à nier

entièrement ce qui est de Dieu), l'incrédulité travaille activement à ces matériaux-là. Mais soit que l'incrédulité se traduise par l'exaltation de l'homme comme tel, ou par l'indifférence à l'égard de Dieu et une insouciance ouverte et complète quant à tout ce qui concerne l'âme, dans les deux cas elle est disposée à se prévaloir des modes variés dans lesquels l'Esprit de Dieu est conféré, pour nier que vous puissiez avoir le Saint-Esprit, aujourd'hui comme autrefois, ou bien pour réclamer la confiance à l'endroit de quelque spécifique de charlatanerie religieuse par le moyen duquel on pourrait infailliblement attendre le Saint-Esprit.

Or, pour ces motifs, je passerai en revue les grandes occasions que l'Esprit de Dieu rapporte pour notre instruction, et j'espère montrer cela d'une façon bien claire, à tout homme qui reconnaît l'autorité de la Parole de Dieu, qu'il n'y a rien de capricieux dans la manière dont le Saint-Esprit était donné, qu'il n'y rien qui donne à l'homme comme tel la moindre importance, qu'il n'y a rien qui soit plus propre à diminuer la confiance du plus faible enfant de Dieu, et que quand nous connaissons pleinement, ou au moins d'une manière relativement pleine, la pensée révélée de Dieu, il y a tout au contraire pour consoler et affermir l'âme, et augmenter en nous le sentiment de sa grâce et de sa sagesse ; car nous aurons des preuves abon-

dantes de sa sainte attention en toutes les circonstances possibles. Combien il est évident par là que la simplicité dans les choses de Dieu est le secret réel pour voir les choses clairement ! Car la simplicité n'est pas occupée de nos affaires propres, ni surchargée par les pensées des autres ; mais elle a confiance en Dieu et elle sait qu'il a toujours devant Lui son grand objet : celui de glorifier Christ, par qui le Père a été glorifié.

Dans la première occasion, c'est-à-dire au jour de la Pentecôte, nous avons bien la plus ample et, dans un certain sens, la plus riche forme sous laquelle le Saint-Esprit a été donné d'en haut. C'est pourquoi nous ferons bien d'accorder une attention spéciale au récit inspiré que Dieu nous en fournit. Nous apprenons par la plus haute des autorités, que Jésus « étant exalté par la droite de Dieu et ayant reçu de la part du Père le Saint-Esprit promis, il a répandu ce que maintenant vous voyez et entendez. » C'est-à-dire, qu'il y avait devant eux des témoignages palpables et irrécusables de l'accomplissement de la promesse du Père. Le Saint-Esprit promis n'était pas en Lui-même une chose qui tombât sous les sens, néanmoins il y avait une puissance extérieure qui l'accompagnait. Il est très-important de distinguer cela, car autrement les hommes sont en danger, s'il y a absence de signes extérieurs, de nier ou

de mépriser cet incomparable don qui est toujours au-dessus de ses effets. Quelle que soit l'importance de ces signes, ils n'étaient pour l'homme que les garants accompagnant le don et la présence du Saint-Esprit, comme chose nouvelle sur la terre.

Mais, de plus, la réponse de Pierre aux interrogateurs anxieux de Jérusalem, jette une lumière considérable sur ce point. Dans l'angoisse quant à leur état, se sentant si ouvertement accusés par l'apôtre comme coupables d'avoir rejeté et crucifié leur propre Messie, et cela encore dans la présence de Dieu qui l'avait exalté à sa droite, l'apôtre leur dit : « Repentez-vous et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, en rémission des péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit. » Pesez attentivement les paroles. Il ne les invite pas seulement à croire. Je n'ai pas besoin de dire que c'est dans sa sagesse que Dieu les appelle à se repentir plutôt qu'à croire. Il n'y a rien de vain dans l'Écriture. Nous voyons l'inverse dans une autre occasion : ce fut lorsque Paul et Silas convièrent le geôlier alarmé de Philippe à croire plutôt qu'à se repentir.

Mon désir, bien entendu n'est pas de causer la moindre perplexité à une âme quelconque, mais au contraire de délivrer d'un tel sentiment les faibles qui peuvent voir cette différence sans la comprendre. Ce n'est pas l'homme qui a, ou

qui aurait employé de telles paroles. Dieu a écrit ainsi, et Il mérite toujours toute confiance. Nous ne devons pas supposer qu'il y ait la affaire d'indifférence, dans l'emploi des termes choisis. J'accorde pleinement et j'insiste là-dessus, que sans la foi, il ne peut pas y avoir de vraie repentance envers Dieu. Il peut y avoir contrefaçon dans la foi, comme il peut y avoir aussi contrefaçon dans la repentance ; mais où la puissance de Dieu produit la vraie repentance, il y a nécessairement la vraie foi et réciproquement.

Cependant, chacun sait par expérience (et nous voyons cela dans la parole même de Dieu — qui est la clef de tout ce que nous connaissons et expérimentons), qu'il y a des différences dans la forme du sentiment et de l'expression de l'âme devant Dieu. Car dans l'un prédomine une profonde œuvre morale dans la conscience ; dans un autre c'est la joie et la paix en croyant, qui sont les plus apparentes. Mais, néanmoins, sans la foi, il ne peut pas y avoir dans la conscience d'œuvre réelle de quelque valeur spirituelle, et il ne peut pas y avoir la foi selon Dieu, sans une œuvre vraie de l'Esprit dans la conscience. Si Pierre à Jérusalem, exhorte les Juifs à se repentir, Paul le fait pareillement envers les Athéniens, disant : « que Dieu annonce à tous les hommes, en tous lieux, qu'ils se repentent. » En d'autres occasions, et des Juifs et des Gentils

étaient invités et pressés à croire. La vérité est que les uns et les autres se repentaient — les uns et les autres croyaient ; mais il y a toujours une signification et une signification importante, quand c'est sur l'une que l'on insiste plutôt que sur l'autre.

La chose nécessaire en cette occasion — la chose convenable selon la sagesse de Dieu — c'était l'humiliation de ces Juifs orgueilleux. De là vient que c'est la repentance, c'est-à-dire, ce qui brise la chair et traite l'homme comme ne valant rien, qui est mise en avant. « Repentez-vous, » dit l'apôtre, « et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus » — au nom de Celui-là même que vous avez crucifié et rejeté. En Lui est la seule source de bénédiction. Il est la seule espérance pour vos âmes. Ils furent brisés et amenés à vouloir. C'était le jour de la grâce de Dieu, sinon encore le jour de sa puissance d'après le Psaume cx. La grâce avait touché leurs cœurs, la grâce leur faisait recevoir et endosser la sentence de Dieu contre eux-mêmes. Ils pouvaient alors croire du mal d'eux-mêmes et c'est la dernière chose que l'homme consente à croire. Ils étaient réellement amenés à ce point, qu'ils voulaient bien se croire méchants dans la présence de Dieu. C'est pourquoi il presse ce sentiment sur leurs consciences.

Il ne prend pas pitié d'eux parce qu'ils étaient justement percés au cœur, mais il insiste, pour

ainsi dire, sur la nécessité de recevoir ce qui les humilierait davantage encore devant Dieu. Pierre pouvait le faire d'autant plus volontiers, qu'il connaissait en Jésus une aussi ample grâce. Comme il le dit lui-même : « Que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ. » Plus la grâce est proclamée, plus aussi nous pouvons provoquer et plus les âmes peuvent supporter avec une entière et saine repentance. En vérité, nous pouvons insister là-dessus et non pas rester dans des termes vagues, en disant : « On doit se repentir si l'on croit. » Ce n'est pas ainsi que Dieu pose la question. Il amène les âmes à sentir leur état réel devant Lui. C'est toujours une grande bénédiction pour tous, et laissez-moi dire en passant, que si ce n'est pas de bonne heure qu'une âme est travaillée à ce sujet, il lui reste pour un autre jour des exercices humiliants et pénibles. Car si nous n'apprenons pas en simplicité, au début de notre carrière ce que nous sommes, si nous n'avons pas alors un complet sentiment de notre péché, ainsi qu'il sied à un nouveau converti, peut-être faudra-t-il que nous l'apprenions par quelque grande chute, par un péché manifeste, par un éloignement flagrant de Dieu, par un retour pénible, après avoir erré d'autant plus loin de Lui, que nous aurons eu trop peu le sentiment du péché au commencement de notre profession chrétienne. Qu'elles sont nombreuses les âmes

qui ont passé par là ! Peut-être devrais-je ajouter qu'à mon avis il n'y en a point qui soient en aussi grand danger de tomber dans cette omission que ceux avec lesquels nous avons le plus communément à faire. Plus le sentiment de la grâce du Seigneur est grand, plus est grand le danger et particulièrement pour les jeunes, si, devant Dieu, la conscience n'est pas sondée en proportion.

Dans ce cas donc, lorsque l'apôtre les exhortait à se repentir et à être baptisés au nom de Jésus-Christ pour la rémission des péchés, vous remarquerez ce qui suit : « et vous recevrez le don du Saint-Esprit. » Assurément, s'ils se repentaient, ce n'était pas sans le Saint-Esprit. Lorsqu'ils recevaient le nom du Seigneur Jésus-Christ et trouvaient en Lui la rémission, et qu'ils étaient ensuite baptisés — baptisés en son nom — ce qui aurait été, sans doute absolument vain pour les âmes qui étaient devant l'apôtre, si elles n'avaient pas cru en son nom — on ne doutera pas que ce fût le Saint-Esprit qui leur donnait la repentance et la foi en son nom. Ainsi donc, il est évident que la réception du Saint-Esprit telle qu'elle est présentée ici, est une chose entièrement différente de l'acte d'amener des hommes à croire et à se repentir. C'est une opération subséquente, une bénédiction séparée et adjointe ; c'est un privilège fondé sur la foi déjà agissante dans le cœur. Il est si peu vrai

qu'un homme reçoit le don du Saint-Esprit au moment même où il croit, qu'il est permis de douter que jamais un cas semblable se soit présenté depuis le commencement du monde. Je n'entends pas nier que le don du Saint-Esprit puisse avoir lieu pratiquement en la même occasion, mais jamais dans le même moment, ou du moins, j'aimerais qu'on me produisît une preuve tirée de la parole de Dieu, ou un exemple tiré de l'expérience pratique. Je n'ai jamais vu un cas pareil, non plus que je n'en ai entendu parler et (ce qui plus est) je crois que l'Écriture en exclut la possibilité. La raison en est bien simple aussi. Le don du Saint-Esprit est fondé sur le fait que nous sommes fils par la foi en Christ, croyants se reposant sur la rédemption en Lui. Cela suppose donc clairement que l'Esprit de Dieu nous a régénérés. Nous pouvons voir l'importance de cette remarque en considérant, en une autre occasion, quelques-unes des épîtres. Ici, je ne fais que toucher à ce point parce qu'il est très-évidemment impliqué dans ce verset. Ainsi le don du Saint-Esprit n'est pas fait en vue de la repentance, ni de faire recevoir Christ pour la foi. Ce qui est vrai, c'est qu'après que les âmes s'étaient repenties et avaient été baptisées en son nom pour la rémission des péchés, elles recevaient le don du Saint-Esprit comme privilège subséquent.

Il y a une autre chose que je voudrais faire

remarquer, une chose non moins importante qu'une autre à ne pas perdre de vue : c'est que le don du Saint-Esprit ne signifie jamais les *dons*. Il en est beaucoup qui confondent le don avec les dons. Dans la Parole de Dieu, ils ne sont jamais confondus et jamais ne présentent la même idée. Il y a même un terme différent, non pas dans notre langue, mais dans celle dont s'est servi le Saint-Esprit. Les deux choses sont invariablement distinctes. L'une et l'autre pouvaient se donner dans la même occasion. Quelqu'un pourrait avoir le don et jouir de la présence de l'Esprit de Dieu dans son âme. Il pourrait aussi recevoir de l'Esprit, puissance pour porter l'Évangile au monde, ou pour être pasteur ou docteur dans l'Église. Cependant, le don du Saint-Esprit est absolument un autre privilège. C'est le Saint-Esprit lui-même qui est donné et non pas seulement la puissance dont il revêt quelqu'un en vue de certaines fins. Il pouvait y avoir ceci également, mais le don du Saint-Esprit était cette bénédiction commune qui était alors conférée à toute âme qui se repentait et était baptisée.

Cela était immédiatement suivi de la réception joyeuse ou du moins de la réception de la parole, car le mot « avec joie » est de source douteuse. « Ils reçurent sa parole, cela est certain, mais ce pouvait être avec un sentiment solennel aussi bien qu'avec un sentiment de joie,

et ils furent baptisés au nom du Messie qu'ils avaient autrefois méprisé. » « Et en ce jour-là furent ajoutées à l'Eglise environ trois mille âmes. » Et on les voit dans la description de la dernière partie de ce chapitre, pleines de grâce et de puissance de la part de Dieu.

En passant à la crise suivante (chap. VIII) — nous avons une scène entièrement différente. Etienne avait rendu son témoignage, dont le résultat fut une complète réjection du côté des Juifs; Etienne était rempli de l'Esprit-Saint, eux, Lui résistaient. Comme leurs pères avaient fait, ainsi firent-ils. Etienne scella de son sang son témoignage; et la persécution qui éclata sur lui, comme première victime, dispersa toute l'Assemblée qui était à Jérusalem, à l'exception des apôtres. Ceux-là même que le Seigneur avait appelés pour aller dans tout le monde, furent exceptés dans la dispersion, et ceux-là seuls. Tellement l'homme, même dans le meilleur état, est lent à entrer dans les conseils de la grâce de Dieu et à travailler à leur accomplissement! Mais Dieu lui-même les accomplirait, dût-Il se servir pour cela d'une cause pénible. Si l'amour, si la puissance de la grâce, si le sentiment du besoin des âmes et de la gloire de Christ, ne réveillait pas ceux qui avaient reçu le commandement, Dieu aurait soin que des vases plus faibles, mais pourtant remplis des puissantes nouvelles de sa grâce, répandissent

la bonne odeur de toutes parts; et ainsi ils allaient çà et là annonçant la parole. » Philippe, qui, parmi tous, avait été établi par les apôtres aussi bien que choisi par la multitude pour le service journalier, Philippe, maintenant que cette affaire est brusquement terminée, gagne un haut degré et s'en va prêchant l'Evangile. Il visite l'ancienne rivale de Jérusalem, la ville de Samarie. Là, les Juifs n'ayant pas été fidèles à établir l'autorité de la loi, se retiraient dans l'isolement et n'avaient pas de relations avec les Samaritains. Ils n'avaient pas gagné leur confiance, ni rendu recommandable cette forme de la connaissance et de la vérité telle qu'elle est renfermée dans la loi qui avait été commise à leur charge. Mais l'Evangile allait maintenant démontrer sa puissance où la loi avait été infructueuse; et Philippe annonça Jésus avec tant de force et de simplicité, et il fut si béni dans sa prédication, que la ville entière était dans une grande joie. Même le plus méchant d'entre ceux qui étaient là — homme depuis longtemps versé dans la connaissance des voies et des ruses du diable — fut impressionné par la sainte influence de la vérité, sans que, toutefois, elle eût pénétré dans sa conscience ni gouverné son cœur. Néanmoins, le courant était trop fort pour qu'il y pût résister. Simon le magicien s'incline devant la vérité de l'Evangile, intellectuellement du moins, et est baptisé avec les

autres. Mais là, prenez-en bien note, le don de l'Esprit-Saint ne fut encore fait à personne.

Un tel fait montre la distinction bien claire qui existe entre le don du Saint-Esprit et l'œuvre ou opération par laquelle Il amène une âme à se repentir et à croire à l'Évangile. Il n'est pas douteux, quant à la masse des convertis Samaritains, qu'ils fussent de vrais croyants, lors même que Simon ne l'était pas. Néanmoins, l'Esprit-Saint n'était « encore tombé sur aucun d'eux. » Ce n'est pas seulement qu'ils n'avaient pas encore parlé d'autres langues, ou qu'il n'y avait pas encore eu de prodiges accomplis, sauf par l'évangéliste lui-même (versets 6, 7, 13). La descente du Saint-Esprit est une chose totalement différente, bien qu'elle puisse être accompagnée de ces manifestations extérieures de sa puissance. Il ne faut jamais confondre ces deux choses comme si elles n'en faisaient qu'une. Les confondre serait porter le plus grand coup à la vérité capitale de la présence de l'Esprit-Saint ; car si on le fait, il en résultera, et c'est notre cas actuellement, que nous n'aurons pas de Saint-Esprit présent puisque nous n'avons plus ces manifestations extérieures de puissance. Il est donc évident qu'on va loin dans l'incrédulité, si l'on ne distingue entre les signes et témoignages fournis par l'Esprit et l'Esprit Lui-même. Je répète que ce n'est pas seulement le pouvoir de faire des miracles qu'ils n'avaient

pas reçu, mais que l'Esprit-Saint n'était pas encore venu sur eux. Cela, l'Écriture l'affirme, et c'est ainsi que nous lisons : « Les apôtres, qui étaient à Jérusalem, ayant entendu que la Samarie avait reçu la parole de Dieu, leur envoyèrent Pierre et Jean, qui, étant descendus, prièrent pour eux, pour qu'ils reçussent l'Esprit-Saint : car il n'était encore tombé sur aucun d'eux ; seulement ils avaient été baptisés au nom du Seigneur Jésus. »

Nous rencontrons tout de suite une notable différence, qui fait un contraste marqué avec le jour de la Pentecôte. Là, quand ils se repentirent et furent baptisés au nom du Seigneur Jésus, l'Esprit-Saint vint sur eux. Ici, il n'était tombé sur aucun d'eux, quoiqu'ils eussent cru et eussent été baptisés. D'où vient cela ? D'une raison bien sérieuse et bien digne de Dieu, j'en suis persuadé. Telle est la nature humaine que, je n'en puis douter, si le Saint-Esprit fût descendu sur ces croyants de Samarie à la prédication de Philippe, l'ancienne rivalité de la Samarie eût subsisté. La Samarie aurait levé de nouveau la tête, et la grâce même de l'Évangile aurait servi d'appui à ses prétentions religieuses. Jérusalem avait, il est vrai, goûté cette nouvelle et extraordinaire bénédiction de l'Évangile ; mais n'en est-il pas de même de la Samarie ? Ainsi, Jérusalem et « cette montagne-ci » auraient continué de dresser leurs têtes, en opposition l'une à

l'autre, et l'effet que Dieu avait l'intention de produire par la présence de l'Esprit-Saint aurait été manqué. Au lieu de la manifestation de l'unité dans l'amour, au lieu du maintien d'une seule tête et d'une seule énergie — une tête en haut et une puissance en bas, opérant dans le corps comme réponse à la gloire de Christ — il y aurait eu une nouvelle institution à Samarie aussi bien qu'une nouvelle société à Jérusalem. Dieu rendit cela impossible — impossible, du moins, pour celui qui était attentif à ses voies. Il n'y eut pas même l'apparence d'une sanction accordée à l'indépendance — le plus grand principe destructeur de la vérité de l'Eglise de Dieu sur la terre.

En conséquence donc, lorsque l'assemblée de Jérusalem, ou tout au moins les apôtres entendirent cela (car l'assemblée était maintenant dispersée), ils envoyèrent deux des chefs, deux des colonnes, Pierre et Jean. Ils prièrent; mais il y eut, en outre, une indication plus particulière encore de l'intention qu'avait Dieu en différant ainsi le don de l'Esprit-Saint. Il y eut l'imposition des mains des apôtres; et cette imposition des mains était un acte qui exprimait à la fois la bénédiction que Dieu communiquait par les apôtres et, pour ainsi dire, l'identification avec l'œuvre à Jérusalem. Cela attestait devant le monde entier que Dieu ne souffrirait, dans son Eglise, rien qui ressemblât à la rivalité — que

Ceux qui étaient à la tête de l'œuvre dans un endroit, n'étaient pas moins indispensables dans l'autre. Ainsi donc, Dieu montre, comme cela apparaît dans ce fait même, que quoiqu'il y ait une différence dans la manière de communiquer la bénédiction, cependant cette différence même est due à la sagesse et aux soins que Dieu déploie envers nos âmes aussi réellement qu'à la sagesse et aux soins qu'Il met dans la communication du don. Sans doute, le don du Saint-Esprit constitue la principale partie de la bénédiction ; mais alors, il y a toujours la bonté et la sagesse de Dieu dans les moindres différences que nous offre sa Parole. Ainsi, bien que nous ayons ici une différence très-marquée avec le jour de la Pentecôte, tout contribue à prouver combien Dieu nous aime, combien le Seigneur prend soin de l'Eglise, et comment, même dans la manière dont il communique cette suprême bénédiction de l'Esprit, Il procède de façon à montrer, si les saints ont la sagesse d'être attentifs à ses voies et de chercher à comprendre la méthode de ses dons, comment Il voudrait nous armer contre notre propre nature.

Il y a une autre chose qui se présente à nous dans la circonstance suivante (Actes x) — une troisième variété. L'apôtre Pierre est enfin sommé par Dieu, à qui il plaisait de donner un double témoignage de son dessein. Corneille, le centenier Gentil, eut, pendant qu'il jeûnait et

priait à Césarée, un visiteur angélique qui lui ordonna d'envoyer chercher Simon Pierre. Quant à l'apôtre lui-même, il lui survint, à Joppe, une extase le jour d'après, et il eut jusqu'à trois fois une vision concernant cette grande affaire afin que chaque parole en fût en quelque sorte établie par trois témoignages distincts. Pierre, encouragé davantage encore par l'Esprit (Actes x, 19, 23), se met à la disposition des messagers de Corneille et s'en va avec eux. Dès qu'il ouvre la bouche, c'est pour appeler leur attention sur ce qui était excessivement prééminent dans son esprit; car, au commencement, c'était bien à contre gré qu'il allait, puisqu'il avait, pour ainsi dire, osé contester avec le Seigneur dans la vision de la « grande toile. » Lorsque le Seigneur lui commanda de tuer et de manger, il n'avait, disait-il, jamais mangé ce qui est impur ou immonde. Mais il reçoit, à répétées fois, cette parole de blâme : « Ce que Dieu a purifié, toi, ne le tiens pas pour impur ; » et finalement il fait son profit de la leçon. « En vérité, je comprends que Dieu n'a point égard à l'apparence des personnes ; mais qu'en toute nation celui qui le craint et qui pratique la justice, lui est agréable. »

Ainsi donc, il est évident que d'abord l'appel n'est pas adressé à un païen idolâtre. Pierre ne parle, dans le cas présent, que d'un homme qui déjà craignait Dieu et pratiquait la justice. Tel

était le cas de Corneille. Ce n'était pas une âme inconvertie, mais une âme qui craignait Dieu. Il abondait en prières et en aumônes. Il est certain que ce ne sont pas les prières et les aumônes de la propre justice qui auraient pu le recommander à Dieu. Semblables choses, lorsqu'elles sont présentées à titre de propitiation pour l'âme devant Dieu, appartiennent, nous le savons, aux ressources sacrilèges de l'incrédulité. Mais Corneille était un homme qui craignait Dieu en réalité et non pas seulement par profession extérieure. Il était régénéré, et Dieu avait signalé son état et la connaissance qu'il avait de sa justice dans le message dont l'ange était chargé — message qu'il me paraît parfaitement impossible d'interpréter comme signifiant que Corneille n'avait que la profession extérieure de la connaissance du vrai Dieu — la chose la plus invraisemblable, même aux yeux des hommes, qui se puisse concevoir, et qui est toujours une abomination aux yeux de Dieu. En lisant de nouveau le récit, je puis librement déclarer que son état était celui que le Seigneur avait produit et qu'il pouvait distinctement reconnaître comme Lui étant agréable. Et de la part du Seigneur, c'était sagesse et grâce qu'en allant vers les Gentils Il commençât par une âme dont pas un Juif ne pouvait nier la piété. C'était bien, à n'en pas douter la même miséricorde infinie qui sauvait ceux qui étaient évi-

demment perdus et, parmi eux, le premier des pécheurs. Mais pourtant ici, il ne s'agissait pas de réveiller pour la première fois une âme morte dans ses péchés, mais plutôt d'asseoir une âme déjà réveillée sur un terrain connu de relation avec Dieu et de parfaite liberté, de telle sorte que nul de ceux qui craignaient Dieu et sa parole ne pût contester son titre. Dans la plupart des cas, les deux choses — la conversion et l'affranchissement — pourraient avoir lieu simultanément ; mais il n'en est pas ainsi de Corneille, qui, en temps dû, reçoit avec sa maison la parole de Pierre.

Remarquez aussi que c'était une parole qu'on n'entendait pas pour la première fois. « Vous connaissez la parole..... qui a été par toute la Judée. » Il est donc clair que ce centenier, non-seulement craignait et priait Dieu auparavant, mais qu'il avait connaissance de ce qui avait été prêché par toute la Judée. Comment se faisait-il que cela n'eût pas été appliqué à sa propre âme et reçu en plein par lui ? Simplement parce que Corneille craignait Dieu et tremblait à sa parole. Ce n'était pas sous cette forme que la foi en Dieu opérait maintenant, mais c'était une chose juste à sa place. Cette révérence envers Dieu pouvait le rendre lent à anticiper Ses voies. « Si Dieu a envoyé Sa Parole à Israël, pouvait-il dire, je sais qu'elle est sûre pour eux, et heureux le peuple qui a un tel Dieu ! Mais moi, qui et que

« qui-je ? » A cause de cela même il attendait jusqu'à ce que la parole fût envoyée à lui-même. C'est précisément ainsi qu'agit maintenant l'Évangile. L'Évangile est la proclamation de la parole de la grâce de Dieu à toute créature ; mais alors c'était une chose nouvelle. Corneille avait connaissance, sans doute, des anciennes Écritures et ne doutait pas au sujet des promesses ; il ne les mettait pas en question comme vérités abstraites, non plus que leur accomplissement par Christ et en Christ pour Israël.

Mais maintenant la parole était envoyée à lui, Corneille, un Gentil, par l'autorité de Dieu, au moyen de Pierre. Ainsi qu'il est dit ici : « Comme Pierre prononçait encore ces mots » (plus particulièrement, je suppose : « Tous les prophètes lui rendent témoignage, que, par son nom, *quiconque* croit, » etc.), cette vérité fut empreinte sur son âme. C'était tout au moins un témoignage direct, et qui, selon tous les prophètes, ouvrait la porte à n'importe qui : « Quiconque croit en lui, reçoit la rémission des péchés. Comme Pierre prononçait ces mots, l'Esprit-Saint tomba sur tous ceux qui entendaient la parole. » Quoi ! sans le baptême ? Sans l'imposition des mains ? Sans qu'on priât pour eux ? Oui, sans rien de tout cela, sans autre difficulté, sur le champ, même pendant que la parole est prêchée par l'apôtre Pierre, le Saint-Esprit leur est donné à tous.

Ici donc, nous avons une phase nouvelle, une phase entièrement différente, non-seulement différente du témoignage rendu en Samarie mais de tout ce dont on avait fait l'expérience à Jérusalem. Là, il fallut que le Juif fût baptisé et c'est seulement ensuite qu'il reçoit l'Esprit-Saint. Ce n'était pas assez qu'il crût l'Évangile, il fallait qu'il fût baptisé au nom de Jésus-Christ, en rémission des péchés (baptisé d'eau, naturellement), « et vous recevrez le don de l'Esprit-Saint. » En Samarie, il n'avait pas suffi qu'ils fussent baptisés d'eau ; il fallait qu'il y eût la prière et l'imposition des mains des apôtres — à défaut de quoi le Saint-Esprit ne serait descendu sur aucun d'eux. A Césarée, avant le baptême et sans imposition de mains de la part de l'apôtre, le Saint-Esprit tombe sur eux tous. Comment cela pouvait-il se faire ? Le Dieu seul bon et seul sage reconnaissait ces Gentils en profonde grâce. Le moment était venu de produire Sa pensée plus ouvertement, et la première manifestation de sa grâce envers eux, eut lieu d'après ce riche et singulier procédé. Ce pouvait n'être pas une occasion aussi publique que lorsque les trois mille âmes furent ajoutées. Toutefois, ce que l'on vit alors, c'est le brisement de cœur des Juifs qui s'étaient montrés endurcis et orgueilleux envers Jésus de Nazareth. A ce nom-là il faut qu'ils ploient les genoux ; bien plus, c'est en ce nom qu'il leur faut

être baptisés ; de toute autre manière ils n'auraient pu recevoir l'Esprit. A leur tour les Samaritains recevaient une leçon spéciale pour contrecarrer la propension qui leur était particulière et pour établir le grand principe de l'Eglise ou Assemblée (pas seulement des églises), que Dieu formait sur la terre. Mais ici, Dieu voulait encourager et gagner les Gentils que Pierre lui-même avait méprisés. Car, après que le Seigneur lui eut dit d'aller et de faire disciples toutes les nations, il n'était pas allé ; après même que l'Eglise fut poussée à parler, il traînait en longueur. Ils étaient tous tardifs (m'est-il permis de le dire ?) ; ils restaient en arrière dans l'œuvre du Seigneur ; ils étaient peu entrés dans Sa puissante grâce, qui surpassait tellement les pensées de Ses propres enfants et qui était dirigée par la main de Dieu, bien que manifestée avec peu de cœur du côté de l'homme (car ce fut bien à peu près là tout, jusqu'à ce que Pierre ait été amené sur le terrain). Mais lorsqu'il prêcha à Césarée, combien Dieu blâma — quoique dans une pleine miséricorde — la lenteur de Son serviteur. Dès que les paroles tombèrent de ses lèvres, il se manifesta une grâce que Jérusalem n'avait point vue et dont la Samarie n'avait pas été témoin ; car là, il y avait eu, dans la sagesse de Dieu, un moment d'intervalle et une imposition des mains des apôtres avant que la complète bénédiction fût communiquée.

Mais, ici, rien de la sorte ; tout était de pure grâce. Sans doute il y avait dans leurs âmes une œuvre antécédente de l'Esprit, qui leur avait donné la repentance envers Dieu et la foi en Jésus. *Cela* est toujours nécessaire. Mais il n'y avait pas d'acte extérieur, auquel ils eussent à se soumettre, tandis que l'accomplissement en aurait été commis à d'autres. Le baptême se présentait ensuite comme un privilège (ce qu'il est réellement) qui ne pouvait pas leur être refusé. Pour le Juif, pour le Samaritain il ne manquait pas d'éléments humiliants. Pour les Gentils, au contraire, il y avait un doux encouragement. Dieu les attirait et fermerait la bouche de tous les contradicteurs. Il fournissait, jusque dans la manière dont se faisait le don, la preuve la plus magnifique qu'en allant au devant des plus éloignés Il montre, en raison même de l'éloignement, une plus grande grâce. Il n'y pas eu de miséricorde plus riche que celle qui a cherché et trouvé les pauvres Gentils.

Et remarquez-le bien, frères, c'est ainsi que nous recevons le Saint-Esprit, c'est-à-dire en prenant la place de Gentils. Nous ne sommes pas Juifs ; nous ne sommes pas Samaritains. Que d'autres se prévalent, si cela leur convient, de ce que le Saint-Esprit est descendu du ciel : plutôt à Dieu qu'ils se prévalussent de ce qui a été fait le jour de la Pentecôte à Jérusalem, et dans la Samarie un peu plus tard ! Il

Il n'y eut pas d'apôtre appelé à imposer les mains aux Gentils. Pierre était là, lui qui certainement était placé au premier rang et qui avait imposé les mains aux Samaritains ; mais le fait de sa présence à Césarée rendait la grâce de Dieu d'autant plus transcendante. A tous il déclara les étonnantes nouvelles, mais c'est là tout ce qu'il fut appelé à faire. Il ne s'agissait pas ici d'une action préparatoire de l'homme, telle que l'imposition des mains ou le baptême. Rien de cela n'a lieu avant que le Saint-Esprit soit donné, bien que Pierre fût là et pour baptiser et pour imposer les mains si c'eût été nécessaire. Il n'y avait donc pas d'empêchement dans les circonstances, si tel eût été l'ordre de Dieu. L'homme disparaît, pour ainsi dire, dans le débordement de la grâce de Dieu, et combien c'est heureux que nous ayons là notre bénédiction et notre place devant Dieu ! En cela Dieu nous a donné largement de quoi répondre aux hommes qui insistent de toutes leurs forces sur la nécessité d'avoir des apôtres, alors qu'il n'y en a pas. L'incrédulité méprisa les apôtres lorsqu'ils étaient ici-bas ; l'incrédulité prétend maintenant que leur présence est indispensable comme unique canal de la communication de l'Esprit, alors que ce canal ne se trouve nulle part. Quelle bonté du Seigneur qu'il nous ait laissé dans Sa Parole écrite la preuve que de tels hommes ne savent ni ce qu'ils disent, ni ce

sur quoi ils fondent leur affirmation. Que d'autres, si cela leur plaît, se rejettent dans la place qui, sans doute, leur convient, la place des Samaritains ou des Juifs ; qu'ils se disent Juifs alors qu'ils ne le sont pas : c'est à ceux qui se contentent de reconnaître qu'ils ne sont que pécheurs d'entre les Gentils, que le Seigneur fait don de Sa plus riche miséricorde. Puissent ceux qui s'attachent encore aux formes et aux ordonnances, à des instruments humains d'une espèce ou d'une autre, consentir à prendre leur véritable place, afin que, disposés à accepter leur néant, ils reçoivent la pleine bénédiction qui est selon le cœur de Dieu ! C'est ainsi que Dieu bénissait alors, et c'est ainsi qu'Il aime encore à bénir. Il nous convient donc d'apprécier hautement sa grâce. Comme Paul pouvait dire qu'il glorifiait son ministère, de même devrions-nous, ce me semble, glorifier la grâce qui nous est divinement adressée, à nous qui, par nature, ne sommes que des Gentils répudiés. Nous pouvons dire beaucoup à la louange de Celui qui a le moyen de bénir des êtres tels que nous, car si c'est ainsi qu'Il bénissait alors, le fondement de Sa bénédiction n'a pas changé et c'est encore ainsi qu'Il bénit aujourd'hui. Je ne dis pas qu'il y ait le même genre d'évidence, mais que tel est le principe révélé de la bénédiction de Dieu envers les Gentils. Si vous vous inclinez devant le témoignage de Dieu se répandant sur

toute la terre, ne voyez-vous pas que, d'après l'Écriture, ce sont les Gentils et non les Juifs qui reçoivent le Saint-Esprit sur la simple prédication de la Parole? Et n'est-ce pas par le même moyen, c'est-à-dire par la Parole de la grâce de Dieu, qu'il est encore aujourd'hui communiqué?

Dans certains cas, sans doute, il peut y avoir quelque délai. Vous pouvez trouver des âmes réellement touchées par l'Esprit de Dieu — je ne veux pas dire touchées seulement dans les sentiments, touchées d'une émotion passagère mais travaillées par une œuvre réelle de grâce dans le cœur et la conscience, tout en n'ayant pas la paix et en n'étant pas établies dans le repos et l'affranchissement dans le Sauveur. Ce cas n'est pas rare, et, en telle occurrence, nierons-nous qu'il y ait une œuvre de Dieu? Fermerons-nous les yeux sur la partie existante de l'œuvre, parce qu'il n'y a pas tout ce que nous pourrions et devons désirer? Disons-nous que parce qu'il manque la conscience d'une pleine délivrance devant Dieu, il n'y a rien du tout? Cela, je le laisserai dire à d'autres, mais je n'oserai pas même le penser. Je conjure mes frères de ne pas se livrer à une semblable incrédulité, et j'espère que personne ici ne croira nécessaire de mettre en doute la réalité de l'œuvre de Dieu dans une âme par la raison que cette âme n'entre pas encore dans la simple et

pleine conscience de tout ce que Christ a fait pour elle. Il peut quelquefois nous arriver d'être intempestifs avec les âmes, et de leur faire ainsi beaucoup de mal en ne reconnaissant pas suffisamment l'œuvre de Dieu en elles.

Mais il y a encore un autre danger. Ne soyons satisfaits de ce qu'une personne se montre vraiment pénitente et regarde vraiment à Christ quand elle est établie dans l'affranchissement. Se satisfaire à moins est également de l'incrédulité et révèle un manque de connaissance de la Parole et de la grâce de Dieu ; c'est rester au-dessous de la plénitude de la présence et de l'opération de l'Esprit de Dieu dans l'âme. Il est bon d'appeler les choses par leur véritable nom. On ne peut être que malheureux sous un sentiment de péché ou d'anxiété en réponse auquel on n'a pas saisi la grâce de Dieu en rédemption. Mais cependant lorsqu'on soupire après Jésus, quand même on ne possède pas la paix de la conscience et encore moins celle du cœur, nous *devons* appeler cela conversion et le considérer comme une œuvre de la grâce de Dieu. Toutefois, s'asseoir dans cet état, ou supposer qu'il suffise qu'une âme se tourne du péché vers Dieu et sente son indignité en regardant à Jésus, est également une faute. Cela est bien au-dessous de la plénitude de l'Évangile ; c'est s'accrocher à Jésus plutôt que trouver en Lui une paix positive. Nous devons, au con-

traire, nous efforcer de persuader les âmes qu'il y a en Jésus bien plus que ce qui touche le cœur et réveille la conscience, quelque réel que puisse être le sentiment du péché et vrai le désir qui recherche ce qui est de Dieu. Je crois que nous manquons tous si nous n'insistons pas auprès des âmes qui se sont arrêtées là, pour leur faire comprendre qu'elles ne sont pas encore dans ce que l'Écriture reconnaît pour être le véritable état du chrétien devant Dieu. Si la Parole entend que les enfants de Dieu jouissent d'une pleine paix, devons-nous nous déclarer satisfaits de quelque chose de moins ? Nous ne devons jamais reconnaître qu'un esprit renouvelé, mais encore sous la loi, soit le résultat complet de la vérité qui est en Jésus, quoique nous soyons tenus de reconnaître la *sincérité* de la personne qui est dans cette position. Dieu met bien plus que cela à la disposition des siens ; dans la place de bénédiction qu'Il leur offre, tous les doutes, toutes les craintes, toutes les anxiétés s'évanouissent sous le sentiment de la grâce parfaite qui nous a rapprochés de Lui sans qu'il reste devant Lui contre nous l'ombre d'un péché ou d'une incertitude.

Il est évident qu'aussi longtemps qu'il y a combat et trouble intérieur, on est dans les sentiments qui se trouvaient chez les saints de l'Ancien Testament. La seule différence est que *ceux-ci* ne pouvaient pas aller au-delà ; le temps

n'en était pas encore venu. Le Libérateur n'était pas là ; la délivrance n'avait pas encore été opérée. Le fondement béni sur lequel on reçoit la paix d'après le principe de la foi et par la grâce de Dieu, n'avait pas encore été posé devant eux, et l'on ne peut pas anticiper les voies de Dieu. Nous ne pouvons pas courir en avant de Lui. Nous pouvons Le suivre et nous devrions nous réjouir de voir Sa bonté lorsqu'elle se présente à nous ; mais nous ne pouvons pas précéder Dieu. Maintenant le salut est venu. Christ a passé ici-bas ; Il est mort et ressuscité ; et cependant les âmes vivifiées ne saisissent pas toujours en un moment les puissants résultats qui découlent de ce grand fait. Il peut bien arriver qu'elles le saisissent, et je ne doute pas qu'il se présente encore des cas analogues à celui du geôlier de Philippe. Là, à l'heure même où la conscience de cet homme fut atteinte, il y eut une œuvre supplémentaire de Dieu en vertu de laquelle lui et sa maison purent se réjouir immédiatement. Quelque misérable qu'il pût être l'instant avant, sur l'heure même la grâce divine le rendit pleinement heureux. Ainsi donc, je suis loin de nier que la même chose puisse avoir lieu dans le même laps de temps ; mais je dis que le cas est plus rare qu'on ne le suppose.

Prenez, par exemple, l'apôtre Paul. Si jamais homme fut converti, ce fut bien celui-là — sur le

chemin de Damas et par une manifestation de puissance extraordinaire. Pourtant, il est certain que Dieu ne l'établit pas sur-le-champ dans une pleine liberté. Pendant des jours et des nuits il fut aveugle et exercé au point de ne manger ni de boire ; et tout cela concordait avec son état spirituel. Il avait réellement vu Christ dans la gloire, et cela pour la délivrance de son âme ; mais avait-il été amené aussitôt à la paisible jouissance de tout ce qu'il avait vu et entendu ? Je ne doute pas qu'il se fit en lui une œuvre immédiate, fruit de la vérité agissant dans l'homme intérieur ; cependant il ne connut le repos et la pleine liberté qu'après qu'Ananias fut venu à lui et qu'il eut été baptisé. Nous savons que c'est à ce moment-là qu'il fut rempli de l'Esprit-Saint et que, comme c'est toujours le cas, il entra dans la conscience de la pleine bénédiction. Cela n'ôte rien à la plénitude de l'Évangile, non plus qu'à l'affranchissement qu'il apporte ; mais cela fournit une réponse à des faits qui se rencontrent actuellement et explique certain état dans lequel nous voyons des âmes qui, après tout, ne peuvent jamais être courbées sous une théorie. Il est des faits persistants, qui chaque jour tombent sous les yeux sans même qu'on les recherche, si seulement nous avons de la sollicitude pour les âmes. Prenez-en note, où que vous les rencontriez, et vous apprendrez qu'il y a là une action réelle de l'Esprit de Dieu sur les

âmes et qu'on peut néanmoins rester dans cette condition pendant des jours, des semaines, des mois, des années. Puis, il est assez fréquent de voir, après cela, l'âme amenée dans un complet affranchissement devant Dieu. Or, là où l'on entre dans l'affranchissement, il y a, selon moi, non pas seulement la vie, mais la réception de l'Esprit-Saint.

Je voudrais dire encore un mot avant de quitter cette partie du sujet. Dans tous les cas où Dieu commence l'œuvre, Il l'achève toujours, lors même que les deux choses n'auraient point lieu simultanément. Je suis donc fermement convaincu, d'après la Parole de Dieu, confirmée aussi par tout ce que l'expérience a pu m'enseigner, que jamais, dans ceux qui meurent, l'œuvre n'est restée incomplète. Là où Dieu crée à nouveau, Il donne assurément aussi le Saint-Esprit. Je ne crois pas que ce soit toujours au premier moment, et, de fait, l'Écriture me semble prouver le contraire; mais celui que Dieu entreprend de bénir maintenant, sera, tôt ou tard, on peut en être sûr, amené à la jouissance simple et entière de la paix avec Dieu. Vous remarquerez que je ne parle pas ici de l'intelligence spirituelle. Si je traitais ce point, j'aurais à constater douloureusement combien c'est chose rare chez les croyants. Nous savons tous comment des âmes vraiment pieuses peuvent rester malheureuses pendant des années; mais il ne

m'est jamais échu d'en voir une seule qui n'ait été rendue joyeuse avant que le Seigneur l'appelât à Lui. J'ai été témoin de cas véritablement merveilleux, où se sont complètement évanouis tous les doutes et toutes les craintes qui avaient assombri l'existence entière de personnes qui pourtant avaient la vie; et d'autres que moi, j'en suis assuré, ont pu en voir autant, peut-être davantage. Ils ont pu voir la grâce de Dieu dissipant enfin tous les nuages qui avaient plané sur l'âme. Mais rattache-t-on généralement ce fait à sa cause réelle? — De ce qui m'a occupé je conclus donc que lorsqu'une âme est vivifiée par l'Esprit de Dieu, ou convertie, ce qui, substantiellement, signifie la même chose (en considérant seulement à un autre point de vue l'œuvre de l'Esprit), il se pourra qu'une telle âme reçoive éventuellement le Saint-Esprit, mais il se pourra aussi qu'elle ait à attendre par raison d'un manque de soumission présente à la justice de Dieu.

Il est bon de remarquer qu'à Césarée le baptême suit le don de l'Esprit. L'apôtre Pierre attire l'attention sur ce fait que non-seulement l'Esprit-Saint tombe sur eux comme Il était tombé sur les Juifs le jour de la Pentecôte, mais que ceux des nations aussi parlaient en langues. Il y avait le même irrécusable témoignage du grand don. Ce fait était de grande importance en ce qu'il fermait la bouche aux fidèles de la circon-

cision qui accompagnaient l'apôtre. Lorsqu'il les entendit magnifier Dieu, « Pierre répondit : Quelqu'un pourrait-il refuser de l'eau ? » Il savait parfaitement bien comment le préjugé des Juifs pourrait se montrer. C'était également une chose nouvelle que les Gentils fussent baptisés d'eau. « Quelqu'un pourrait-il refuser de l'eau, pour que ceux-ci ne soient pas baptisés, eux qui *ont reçu* comme nous l'Esprit Saint ? »

Encore un autre fait à observer (à l'appui duquel l'Écriture fournit d'ailleurs des preuves abondantes), c'est que le baptême n'a jamais été établi pour être, dans son administration, le privilège d'un personnage officiel dans l'Église. Pierre était là, et si l'on eût rattaché à cet acte une question de dignité ou de supériorité dans les personnes, assurément c'est à un apôtre que fût revenu le droit de baptiser. Au contraire, la seule forme du récit indique que ce n'est pas lui qui appliqua le baptême. Il eut soin qu'ils fussent baptisés, et même il le commanda, mais il n'est dit nulle part qu'il les baptisa lui-même. Pareillement, Paul était heureux de pouvoir, en parlant de son œuvre à Corinthe, rendre grâces à Dieu de ce qu'il n'avait baptisé aucun d'eux, à l'exception d'un nombre insignifiant. Je ne doute pas qu'ici Pierre fût, quoique pour une raison bien différente, conduit de Dieu à s'abstenir de baptiser. S'il eût baptisé, combien les hommes eussent aimé à s'emparer de la circon-

dance ! Combien l'on se serait efforcé de tirer de là quelque chose pour glorifier l'homme, alors que Dieu opérerait à sa propre louange ! Mais il n'en fut pas ainsi. Le glorieux apôtre Paul lui-même fut baptisé par un simple disciple ; et, assurément, si la personne de celui qui baptisait eût ajouté quelque chose à l'acte, nous pouvons croire que cette distinction aurait été particulièrement maintenue lorsqu'il s'agissait de baptiser un apôtre. Mais Ananias, sur l'ordre de Dieu, va et dit : « Saul, frère, » et le baptisa sur-le-champ. On n'attendit pas de personnage officiel. N'est-ce pas une preuve étonnante de l'incrédulité des hommes, que l'on passe par-dessus un fait aussi patent et aussi accablant ? Les anciens ou les modernes oseraient-ils se flatter de faire mieux que l'Écriture ? Connais-sent-ils ou peuvent-ils communiquer la volonté du Seigneur envers Ses serviteurs ou envers l'Église mieux que les écrivains inspirés ? L'usage qui consiste à faire des ministres de l'Évangile les seules personnes compétentes pour baptiser, n'a pas le sceau de Dieu. La Parole met le plus grand soin à montrer que le baptême pouvait être appliqué sans eux, et cela, lorsqu'il n'y avait pas nécessité de recourir à d'autres. Pour Corneille, par exemple, il n'était pas besoin de chercher quelqu'un remplissant une fonction élevée, puisqu'il y avait un apôtre au lieu même. Si l'ordre selon Dieu eût de-

mandé la forme que les hommes ont imposée depuis, pourquoi aurait-elle été omise dans une occasion aussi sérieuse, qui ne pouvait que devenir un précédent pour tous les temps à venir pour ceux qui se placent sous l'autorité de l'exemple apostolique? De même que Paul, le centenier Gentil et sa maison sont baptisés par ceux que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de laïques. Les apôtres et les évangélistes ont quelquefois baptisé; mais le baptême n'était nullement considéré comme un rite officiel; d'autres frères pouvaient baptiser et baptisaient, en effet, même quand l'apôtre était présent. Mais je dis ceci en passant.

Il ne reste plus qu'un seul cas, relaté dans les Actes des Apôtres, sur lequel j'ai quelques mots à dire en rapport avec le sujet que je traite. « Or il arriva, comme Apollos était à Corinthe, que Paul, après avoir traversé les contrées supérieures, vint à Epèse, et ayant trouvé de certains disciples, il leur dit : Avez-vous reçu l'Esprit-Saint après avoir cru? Et ils lui dirent : Mais nous n'avons pas même oui dire si l'Esprit-Saint est. Et il leur dit : De quel baptême donc avez-vous été baptisés? Et ils dirent : Du baptême de Jean. Paul dit : Jean a baptisé du baptême de la repentance, disant au peuple qu'ils crussent en Celui qui venait après lui, c'est-à-dire dans le Christ Jésus. Et ayant oui ces choses, ils furent baptisés au nom du

Seigneur Jésus. Et Paul leur ayant imposé les mains, l'Esprit-Saint vint sur eux, et ils parlèrent en langues et prophétisèrent. » (Actes xix, 1—6.) Voici une circonstance dont le sens est bien clair, et qui, de plus, est aussi remarquable qu'aucune de celles que nous avons examinées. L'apôtre, sans doute, avait discerné dans ces « disciples » une certaine gêne qui le porta à s'informer s'ils avaient reçu l'Esprit-Saint depuis qu'ils avaient cru. Il est donc vrai — et cela l'était certainement dans la pensée de l'apôtre — qu'on peut recevoir le Saint-Esprit après avoir cru. Il ne met pas en question la réalité de leur foi ; mais il avait un motif pour demander s'ils avaient reçu le Saint-Esprit depuis qu'ils étaient dans la foi. Et leur réponse est également simple. « Nous n'avons pas même ouï dire si l'Esprit-Saint est. » Ils ne prétendaient pas, comme on l'infère quelquefois d'une façon peu intelligente, ignorer l'existence de l'Esprit. La question portait sur la réception du Saint-Esprit par les croyants. Cela constituait une promesse ancienne, et Jean-Baptiste (à qui ceux-ci se trouvaient plus ou moins étroitement rattachés) en rendant témoignage à la venue imminente du Messie — bien plus, à Sa présence au milieu d'Israël — déclarait tout aussi explicitement que Celui-ci ne baptiserait pas, comme le précurseur, d'eau seulement, mais de l'Esprit-Saint. En fait, tout lecteur de l'Ancien Testa-

ment connaissait non-seulement l'existence de l'Esprit, mais la bonne promesse de Dieu, que dans les derniers jours l'Esprit serait répandu, et de tous ceux qui ont été appelés à enseigner, Jean est celui qui a le plus insisté auprès de ses disciples sur cette vérité que le Messie serait l'instrument de cette œuvre et de cette faveur merveilleuses parmi les hommes. Mais, pour une cause ou pour une autre, ceux-ci ne savaient pas que la promesse était actuellement en voie d'accomplissement, que des croyants Juifs, Samaritains et Gentils avaient déjà reçu l'Esprit, par l'ouïe de la foi et non par des œuvres de loi.

L'apôtre leur demanda ensuite à quoi ils avaient été baptisés, et là-dessus ils répondent qu'ils ne connaissent pas autre chose que le baptême de Jean. Ceci provoqua une importante explication. Jean n'avait pas été au-delà du baptême de la repentance. Il avait, en effet, insisté sur ce jugement de soi-même que l'Esprit seul produit dans les âmes qui s'inclinent devant la Parole de Dieu, jugement qui leur découvre leur ruine morale devant Lui. Mais elle n'avait pas encore été communiquée, la puissance qui est basée sur la rédemption et qui ne pouvait demeurer dans un homme pécheur aussi longtemps que n'avaient pas eu lieu l'effusion et l'aspersion du sang qui était en quelque sorte le fondement de l'habitation de l'Esprit. Or, c'est cette puissance, communiquée en vertu de cette œuvre, qui lie

l'âme délivrée et rachetée avec Celui qui a remporté la victoire, et la conduit victorieusement à travers d'un monde méchant. Jean ne pouvait que dire aux hommes de croire en Celui qui venait après lui, c'est-à-dire en Christ. Paul prêchait un Sauveur déjà venu et qui avait effectué la rédemption. Et ayant ouï ces choses, ils furent baptisés au nom du Seigneur Jésus. Et Paul leur ayant imposé les mains, l'Esprit-Saint vint sur eux, et ils parlèrent en langues et prophétisèrent.

Ici encore les signes extérieurs ne manquèrent pas ; mais, pas plus que dans les autres circonstances, ils ne sont confondus avec le don du Saint-Esprit. Ces disciples sont baptisés du baptême chrétien ; le baptême de la repentance était insuffisant. Ils sont baptisés au nom de Celui qui mourut et ressuscita ; et là-dessus, ils reçoivent l'Esprit, mais non pas cependant sans l'imposition des mains de Paul. C'est ainsi que si Dieu a honoré Pierre et Jean en Samarie, Il n'élève pas moins l'apostolat de Saul de Tarse. Et l'on remarquera aussi que, comme les délégués apostoliques avaient reçu cette distinction, non à Jérusalem, mais dans sa religieuse rivale, Samarie, de même Paul est appelé à imposer les mains, non pas à des Gentils convertis par sa prédication, mais à des disciples déjà baptisés du baptême de Jean.

Il n'y a donc en cela rien qui soit de nature

à susciter de la difficulté, ni à affaiblir le sens de ce que j'ai cherché à expliquer en toute simplicité par la Parole de Dieu. Les deux cas dans lesquels des apôtres (un ou plusieurs) imposèrent les mains à des croyants afin que ceux-ci reçussent l'Esprit, sont des cas exceptionnels subordonnés aux occasions principales, où nous ne voyons pas que pareil acte soit accompli par les apôtres. Dans l'une et la plus considérable de ces circonstances (la visitation des Juifs à la Pentecôte), l'Écriture ne fait pas mention d'un seul cas où il y eut imposition des mains; et il n'y avait assurément personne pour imposer les mains à ceux qui, les premiers, reçurent le Saint-Esprit en ce jour-là, soit les apôtres, soit les cent-vingt: Dieu s'était réservé que ce don émanerait directement de Sa main. Dans l'autre circonstance collatérale, nous savons en toute certitude que les mains ne furent *pas* imposées aux croyants avant qu'ils eussent reçu l'Esprit, et cela est d'autant plus important pour nous que, comme Gentils, nous tombons naturellement sous le cas dont Corneille et sa maison sont le type. La conclusion est donc irrésistible: c'est que si même il existait des apôtres, l'imposition de leurs mains ne serait pas nécessaire pour que nous, ou tous autres croyants Gentils, reçussions l'Esprit-Saint. Ce n'est pas par un tel moyen que, d'après Sa Parole, Dieu communiqua l'Esprit à l'incirconcision. Croyant en

Christ par leur parole, nous avons eu part à la bénédiction de la même manière que nos prototypes à Césarée.

Le Seigneur soit loué, non-seulement pour le don de Son Esprit, mais pour cette Parole écrite, qui manifeste la folie d'hommes prétentieux, réprouvés quant à la foi, qui cherchent à alarmer les timides et à enhardir les superstitieux. Puissions-nous retenir, selon la foi des élus de Dieu, la connaissance de la vérité qui est selon la piété, dans l'espérance de la vie éternelle que Dieu, qui ne peut mentir, a promise avant les temps des siècles !

LES DEUX RÉSURRECTIONS.

La doctrine de deux résurrections — une première et une seconde — a été traitée occasionnellement, en rapport avec la venue du Seigneur dans plus d'un article sur ce sujet. Mais son importance, et la manière dont des vues non scripturaires sur elle fourvoient l'esprit quant à l'évangile lui-même, me semblent appeler un article spécial. La doctrine d'une première résurrection se rattache à la vérité de notre plein et parfait salut en Christ, à la part que nous

avons avec Lui-même en gloire et en bénédiction, et avec Sa seconde venue. On verra cela dans les lignes qui suivent ; mais à présent mon but est de présenter la vue scripturaire de ce sujet particulier.

Y a-t-il deux résurrections, et quel est leur véritable caractère? Je réponds qu'il y a effectivement deux résurrections, et qu'elles sont entièrement distinctes l'une de l'autre par le caractère qu'elles ont et par l'époque à laquelle elles ont lieu. Le caractère tout entier de la résurrection des saints est totalement distinct de celui de la résurrection des méchants.

Nous sommes prédéstinés à être rendus conformes à l'image du Fils de Dieu, afin qu'il soit le premier-né entre plusieurs frères. C'est là le plein résultat du dessein de Dieu quant à nous, et il est évidemment accompli dans notre état de résurrection : aussi sommes-nous ressuscités en gloire. Cela prouve avec une parfaite évidence que notre résurrection est, dans sa nature, complètement distincte de celle des méchants qui ont encore à être jugés. Elle est, quant à notre état actuel, le plein résultat de la rédemption dans laquelle les méchants n'ont absolument aucune part, mais bien tout le contraire. Elle n'est pas la voie conduisant à la décision de l'état dans lequel nous devons être à la suite d'un jugement à subir, mais constitue notre établissement, de fait, par la puissance de Dieu.

dans l'état que la grâce ineffable de la rédemption a fait nôtre. Ce simple point montre tout de suite la grande importance de cette question.

La résurrection du saint n'est point un préliminaire à un jugement devant décider de l'état dans lequel il doit être ; elle est le fait béni qui le place dans l'état dans lequel il est semblable à Christ et dans lequel il doit être à toujours, dans la maison du Père avec Lui ; la puissance qui l'introduit dans cette condition que la rédemption lui a obtenue. Que mon lecteur pèse un moment la vaste importance de cette vérité, incontestable si on reconnaît l'autorité de l'Écriture : nous sommes ressuscités en gloire ; qu'il considère quel sceau elle pose sur l'efficace de la rédemption et sur la nature de notre association en vie avec Christ. Nous avons la vie en Christ, la vie provenant de Lui ressuscité. Notre rédemption et l'efficace de l'œuvre de Christ sont tellement complètes, que la puissance qui nous appelle hors du sépulcre n'est employée qu'à nous placer de fait dans l'état de glorieuse conformité à Christ glorifié qui est notre vie. Il est de toute évidence que cela ne peut avoir d'application à la résurrection des méchants, mais fait avec elle le contraste le plus complet.

L'idée d'une résurrection commune, dont le résultat doit être ensuite manifesté par le jugement, est entièrement contraire à l'Écriture, et n'est qu'une tradition profondément enra-

cinée peut-être dans les habitudes de pensée de l'Eglise, mais sans fondement aucun dans l'Ecriture, et qui affecte, comme on le verra bientôt, le caractère tout entier de l'Evangile et de la condition réelle de l'âme placée sous son influence. La résurrection du saint n'est point une résurrection en vue d'un jugement devant avoir un résultat incertain ou même non constaté, mais est elle-même le résultat de la rédemption, une résurrection en gloire.

Ceci sera amplement confirmé, si nous envisageons un autre aspect de la résurrection des saints. Nous lisons en Rom. viii : « Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts vivifiera aussi vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous. » La résurrection du saint est l'effet et la conséquence de l'habitation du Saint-Esprit en lui. De même que Jésus fut ressuscité d'entre les morts par Celui dont l'Esprit habite en nous, et par la puissance de cet Esprit (comme nous lisons en Pierre), nous aussi nous serons ressuscités par (*ou, comme quelques-uns disent, à cause de*) cet Esprit qui habite en nous. Il est également clair que ceci ne peut avoir de rapport aux méchants. Notre résurrection est d'une nature différente. Elle est le résultat de cette présence en nous de l'Esprit qui est déjà le témoignage qu'il n'y a pas de condamnation pour nous, que

ous sommes en Christ et que Christ est en nous. Ce qui nous a sauvés, ce qui nous a fait marcher dans la sainteté, en nouveauté de vie comme fils de Dieu, a son plein effet en ce qui montre pleinement de qui nous sommes et ce que nous sommes. Précisément comme Christ est déterminé Fils de Dieu en puissance selon l'Esprit de sainteté par la résurrection des morts, de la même manière nous, qui par Lui marchons ici-bas par sa grâce dans cet Esprit, nous sommes dans la résurrection pleinement manifestés par sa puissance, comme fils de Dieu : fils de Dieu étant fils de la résurrection.

Maintenant je vais faire voir par l'Écriture qu'en même temps que la résurrection des méchants est nettement enseignée, la résurrection des justes en est toujours distinguée et n'est jamais confondue avec elle. Ce serait confondre un état qui est le résultat de la rédemption et l'acte de la grâce en puissance par lequel ce résultat est amené, avec un état dans lequel la pleine et entière conséquence du péché de l'homme doit être amenée par le jugement, par la raison que la puissance divine opère dans les deux cas pour faire sortir les morts de leurs tombeaux. C'est cette confusion qui a pour effet de jeter une telle obscurité sur l'Évangile lui-même par lequel nous avons part, et nous savons par la foi par le Saint-Esprit que nous avons part dans l'effet de cette rédemption. Il y aura une résur-

rection tant des justes que des injustes. Ce qui est clairement établi : Ceux qui auront mal vécu sortiront de leurs tombeaux en résurrection et jugement (1). Ceci fait, par soi-même, de la résurrection des méchants, une résurrection d'une nature toute particulière ; mais je ne pousserai pas plus loin ce qui concerne les méchants, le sujet spécial étant la résurrection des saints. Il suffit de dire que les méchants seront ressuscités, et ressuscités pour le jugement. Je prendrai tout d'abord 1 Cor. xv, comme présentant le sujet de la manière la plus complète et ensuite 1 Thess. iv comme donnant quelques détails très-précis.

La teneur de 1 Cor. xv ne s'applique qu'aux croyants ; et plus que cela, car il y est nettement établi qu'eux seuls ressusciteront à la venue de Christ. La résurrection que décrit ce chapitre est la résurrection des saints. Le corps est semé en corruption, il ressuscite en incorruptibilité ; il est semé en déshonneur, il ressuscite en gloire ! Cela évidemment ne s'applique qu'aux croyants. La résurrection dont

(1) En Jean v les versions ordinaires disent « condamnation. » Ce sera bien cela en effet, mais le propre terme est jugement. La pratique avouée des traducteurs, quand le même terme se rencontrait plusieurs fois était de le traduire par des mots différents, comme on peut le voir en Jean v, 22, 24, 27, 29, où l'original a toujours le même terme, *krisis*, jugement, manière spéciale de montrer l'autorité de Christ. Rien qu'en lisant le passage, chacun sentira l'importance de cela.

l'apôtre parle est uniquement la résurrection des croyants. C'est ainsi qu'il est dit : « La mort a été engloutie en victoire. » C'est cet acte de puissance qui nous fait porter l'image du céleste (vers. 42, 43, 49, 54). Rien ne saurait être plus clair que le fait que c'est une description de la résurrection des saints. Mais il y a plus ; l'ordre dans lequel la résurrection a lieu est formellement donné, et les méchants sont entièrement omis. Et davantage encore (vers. 20 et suiv.) « Mais maintenant Christ est ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui dorment. » Christ n'est point les prémices des méchants livrés à la condamnation. Mais autre chose : « chacun dans son propre rang, Christ les prémices, puis ceux qui sont de Christ à sa venue. » En d'autres termes, quand l'ordre dans lequel s'effectue la résurrection est tout spécialement déclaré, il est dit que ceux-là seuls qui sont de Christ ressuscitent à sa venue, ceux dont Il est les prémices. La fin vient plus tard, quand il aura remis le royaume à Dieu le Père. C'est-à-dire que nous avons une révélation distincte de l'ordre selon lequel se fera la résurrection, et qu'il nous y est enseigné que ceux qui sont de Christ ressusciteront lorsqu'Il viendra, ceux dont Il est les prémices, qui doivent porter Son image.

Cela se trouve pleinement confirmé dans le livre de l'Apocalypse (ch. xx), où nous apprenons

que, à la fin, lorsque les morts, les méchants, ceux qui n'avaient pas eu part à la première résurrection, doivent se tenir devant le trône et que les livres sont ouverts, et qu'ils sont jugés d'après les choses qui y sont écrites, il n'y a absolument aucune venue de Christ. Quelqu'un est assis sur le grand trône blanc, et le ciel et la terre s'enfuient de devant sa face, c'est-à-dire qu'il ne vient pas du tout.

Arrivons maintenant à Thess. iv, où, de nouveau, nous trouvons une instruction directe sur notre sujet. « Le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement.... descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous, les vivants, qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur, serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. » Les saints changés sont associés avec les ressuscités pour aller à la rencontre du Seigneur et être toujours avec Lui, comme en 1 Cor. xv, 51, 52; mais ce sont uniquement les morts *en Christ*, et les saints vivants changés. Ce n'est pas le jugement, mais la grâce et la foi qui avaient fait la séparation et la font. Jésus vient les chercher pour qu'ils soient à toujours avec Lui; et quand Il fait cela, Il change le corps de leur humiliation et le rend conforme au corps de sa gloire (Phil. iii). C'est parfaitement certain que tout cela s'applique aux saints

seulement; les méchants n'ont aucune part à cette résurrection.

Telle est donc la doctrine formelle de la Parole, savoir, que la grâce fait ici la séparation entre les méchants et les croyants, et qu'à sa venue Christ ressuscite les justes pour qu'ils aient part avec Lui.

Maintenant remarquez (en 1 Cor. xv) que les saints sont associés avec Christ. Si nous ne sommes pas ressuscités, Christ ne l'est pas non plus, dit l'apôtre, et il insiste sur cela. Les deux cas sont tellement liés ensemble, que vous ne sauriez les séparer. Si Christ n'est pas ressuscité, nous sommes dans nos péchés; et Il fait voir clairement que s'Il l'est, nous n'y sommes pas. En Adam tous meurent. Dans le Christ tous sont vivifiés. Tous ceux qui sont rattachés à chacun des deux chefs de race, et le chef de race lui-même, ont respectivement la même portion. Christ est les prémices de ceux qui se sont endormis. Tel qu'est le céleste, tels sont aussi les célestes, et nous porterons l'image du céleste. Ce que tout cela enseigne, ce n'est point un mélange de saints et d'injustes pour un jugement qui fera distinction entre eux, mais la vérité bénie de l'association des saints avec Christ, et tout à fait à part des méchants.

Les autres passages de l'Écriture qui parlent de ce sujet confirment-ils cette manière de voir, ou bien prouvent-ils que quelques fausses idées

se sont glissées dans notre esprit et que les passages que nous venons de considérer n'enseignent pas cette doctrine, quelque clairs qu'ils semblent être ? Tous les autres passages confirment pleinement la doctrine qu'il y a une résurrection des justes tout à fait spéciale et distincte. Tu seras récompensé en la résurrection des justes, dit le Seigneur. Il existe bien une telle chose qu'une résurrection distinctive des justes (Luc xiv, 14). Autre passage (Luc xx, 35) ; « mais ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là et à la résurrection d'entre les morts, ne se marient, ni ne sont donnés en mariage ; car aussi ils ne peuvent plus mourir ; car ils sont semblables aux anges, et ils sont fils de Dieu, étant fils de la résurrection. » Ici quelques-uns sont estimés dignes d'obtenir une résurrection d'entre les morts, dans laquelle ils sont comme les anges, et prouvés être enfants de Dieu parce qu'ils appartiennent à cette résurrection, et qu'elle leur appartient. Si tous étaient ressuscités ensemble, cela ne pourrait être vrai. Il y a une résurrection qui appartient aux enfants de Dieu *seulement*, et qui prouve qu'ils sont tels.

Jean v est également clair. Deux grandes sources de la gloire du Fils nous y sont présentées : Il vivifie avec le Père et Il juge seul ; ces deux attributions ne sont pas confondues, le jugement doit contraindre tous les hommes à L'honorer. Mais dans laquelle des deux caté-

gories dois-je être ? parmi les vivifiés ou parmi les jugés ? Ceux qui ont entendu sa parole et cru en Celui qui L'a envoyé, sont vivifiés ; ils ont la vie éternelle ; ils ne viendront pas en jugement (1), mais sont passés de la mort à la vie. Christ vivifiait déjà alors les âmes comme Fils de Dieu. Ils ne devaient pas être étonnés de cela, car le temps approchait auquel tous ceux qui sont dans les sépulcres entendraient sa voix, ceux qui auront pratiqué le bien sortant en résurrection de vie, et ceux qui auront mal fait en résurrection de jugement : résurrections ainsi distinctes de nature et de caractère, puisque l'une est pour le jugement et l'autre pour la vie, complétant, pour ce qui concerne le corps, ce qui avait été déjà fait pour l'âme. On allègue que le mot *heure*, employé ici, indique qu'elles ont lieu en même temps. Cela serait comparativement de peu d'importance, eu égard au fait que les saints sont ressuscités à part comme déjà acceptés et maintenant glorifiés, les méchants étant ressuscités pour être jugés tout seuls. Mais cette allégation n'a pas le moindre fondement ; *Hôva* (heure) désigne simplement une époque : il y en a une durant laquelle s'exerce le pouvoir de vivifier pour qu'on ait part avec Christ, et une

(1) *Krisis* signifie jugement et non condamnation, ni damnation ; c'est *katakrima* qui a les deux derniers sens. Voir la note précédente.

autre, dans laquelle le jugement sera exécuté. La première a duré certainement 1800 ans et plus, et comprend deux phases distinctes, celle de Christ sur la terre et celle de Christ dans le ciel. C'est un bien pauvre argument que celui qui ne repose que sur un mot qui, dans le verset 28, signifierait un seul et même moment, tandis que dans le verset 25 il signifie certainement une durée de 1800 ans et plus. Une concordance ferait voir que cela n'a aucune force. Dans le chapitre vi, les versets 39, 40, 44, 54, confirment tous cette doctrine : ce qui y est promis, c'est ce qui constitue le complément de la bénédiction de la vie éternelle. Ce serait de peu de force d'insister sur la résurrection d'une personne au dernier jour comme une preuve certaine de faveur et de vie éternelle, si le plus méchant des hommes allait être ressuscité justement de la même manière, le sort de l'un et de l'autre ayant à être décidé par le jugement.

Il est bon de faire remarquer ici en passant que l'idée si généralement répandue que Christ doit venir à la fin du monde est entièrement antiscrituraire. Au jugement des morts, qui a lieu à la fin du monde, le dernier ennemi qui doit être détruit rencontrant sa fin aussi alors, Christ ne vient pas du tout ; Il est assis sur le grand trône blanc, le ciel et la terre s'enfuient de devant sa face, les morts se tiennent debout devant Dieu, et les livres sont ouverts. Ce n'est

pas la revenir sur la terre. Pareillement, en Matth. xiii et autres passages, où il est parlé de la fin du monde (comme disent les versions ordinaires), il ne s'agit point de la fin de ce globe quand il est consumé, mais de la fin de ce siècle ou de cette dispensation ; expression parfaitement bien connue parmi les Juifs qui parlaient du *Olam-hazeh*, ce monde-ci, ou ce siècle-ci, et du *Olam-havo*, le siècle à venir, ce dernier étant le temps du règne du Messie : or, c'est à ceci que fait allusion « le dernier jour » dans la promesse « Je le ressusciterai au dernier jour ; » il sera ressuscité lorsque Christ viendra et mettra fin à ce siècle-ci (aiôn). Certainement ce n'est pas la fin du monde ; Christ ne pouvait pas donner la gloire alors, quand il parlait ainsi, mais lorsqu'il reviendra pour régner Il le ressuscitera et ils régneront avec lui. J'ai déjà considéré 1 Cor. xv.

L'épître aux Philippiens confirme la même vérité. « Si en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts, » effort très-inutile d'ailleurs, si l'incrédule le plus pervers devait également être là ; il n'y avait à parvenir à rien. Mais si les saints devaient au contraire être ressuscités en gloire séparément des méchants, alors, certes, c'était digne de son plus ardent désir. Dans le grec ce passage a une force toute particulière. L'apôtre a inventé un mot pour exprimer cette résurrec-

tion distincte, (exanastasis), un relèvement d'entre d'autres morts. C'est ce à quoi il cherchait à parvenir. Christ, l'objet de la faveur divine parfaite, était ressuscité d'entre d'autres morts, comme les prémices; et Paul visait à avoir portion et place dans la bienheureuse moisson lorsque Christ viendra du ciel comme il l'exprime à la fin du chapitre, « d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus-Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement afin qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire. » Comme il est évident que la pensée de l'Esprit s'arrête sur une résurrection qui appartient aux saints et à laquelle les méchants ne participent pas ! Cela apparaît dans les vérités les plus ordinaires : « Nous aussi... attendant l'adoption, la délivrance de notre corps. » La délivrance du corps de la puissance de la mort ne serait pas exprimée de cette manière, si une résurrection commune pour le jugement était dans la pensée de l'apôtre, était une pensée chrétienne. Comment, dans ce cas, serait-elle « l'adoption ? » La mort, certes, sera alors pour nous engloutie en victoire.

Nous avons déjà examiné 1 Thessaloniens. Les morts en Christ ressuscitent, les vivants sont changés, et les uns et les autres s'en vont ensemble à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi sont toujours avec le Seigneur : exposé qui ne nécessite aucun commentaire quant à l'exclusion des méchants.

Je voudrais ajouter seulement que, de même que ce passage et 1 Cor. xv parlent d'une manière très-précise de la résurrection des saints comme ayant lieu à la venue du Seigneur, ceux qui parlent de sa venue pour les saints confirment la même vérité de la manière la plus nette. Celui-ci, par exemple : « Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi ; afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi. » Christ vient et prend les siens à Lui-même. Il est superflu de faire ressortir que cela laisse les méchants complètement en dehors d'une telle opération.

De même à la fin de Hébr. ix : « Comme il est réservé aux hommes de mourir une fois (*keitai* c'est leur lot), et après cela d'être jugés, ainsi de Christ ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent. » Ici encore le fait qu'Il vient à salut et pour ceux qui l'attendent exclut les incrédules. Et remarquez que c'est en contraste avec la mort et le jugement, la portion naturelle de l'homme déchu.

Plus le Nouveau Testament nous sera familier, plus nous verrons comment Christ et le croyant sont associés par le Saint-Esprit, de sorte que la vie et la résurrection leur appartiennent également, qu'ils y ont également part : seulement

qu'en Christ c'est d'une manière divine, et droit, cela va sans dire; et en nous par grâce. Leur foi était en Dieu qui ressuscite les morts; ils savaient que Celui qui avait ressuscité Jésus nous ressusciterait aussi par Jésus, et nous présenterait avec tous les saints: « Que si notre maison terrestre, qui n'est qu'une tente, est détruite, nous avons un édifice de la part de Dieu, une maison qui n'est pas faite de main humaine, éternelle dans les cieux. » Ils attendaient que ce qui est mortel fût absorbé par la vie. Dieu les avait formés à cela même, et leur avait donné les arrhes de l'Esprit, de sorte qu'ils avaient toujours confiance. La froide doctrine d'une résurrection commune à tous, pour aller et être jugés, ne produit pas des pensées pareilles. Lorsque Christ viendra pour juger *les vivants*, sur cette terre, et qu'il les trouvera mangeant, buvant, achetant, vendant, etc., (chose qui n'est évidemment pas la scène du grand trône blanc, et que l'on semble avoir presque oubliée), toute l'Écriture déclare que les saints apparaîtront avec Lui. « L'Éternel ton Dieu viendra, et tous les saints seront avec toi; le Seigneur vient avec ses saintes myriades; quand Il sera manifesté, alors nous serons aussi manifestés en gloire. Les armées qui sont dans le ciel Le suivent, vêtues de vêtements blancs, et ceux qui sont avec Lui sont les appelés, les élus, les fidèles. » Les anges sûrement viendront, mais

plusieurs de ces passages ne s'appliquent pas et ne pourraient pas s'appliquer aux anges. Nous serons manifestés avec Lui en gloire. Il résulte de là que préalablement à tout jugement quelconque exercé par Christ, même celui des vivants, les saints ont été ressuscités et sont avec Lui. Ceux qui se sont endormis par Jésus, Dieu les amènera avec Lui, comme nous l'avons vu en 1 Thess. iv, où il est expliqué comment ils sont là ainsi que la manière dont ils viennent. C'est cette complète association avec Christ qui revêt d'un tel caractère de bénédiction la doctrine de la résurrection distincte des saints. Nous ne sommes pas seulement sauvés par le moyen de Christ, mais bénis et glorifiés avec Lui, semblables à Lui le premier-né parmi plusieurs frères. De là vient que la résurrection était le témoignage aussi bien que l'espérance des apôtres et des saints comme nous le voyons dans l'Écriture. C'est clairement enseigné que nous sommes heureux dans l'intervalle qui sépare la mort de la résurrection; le larron sur la croix, 2 Cor. v, Philipp. i, Etienne, témoignent tous nettement de cela par des faits et d'une manière doctrinale; mais notre pleine conformité à Jésus, et c'est là notre espérance, n'est pas réalisée au moment de notre mort quand nos esprits sont avec Lui, mais bien lorsque nous sommes ressuscités et glorifiés comme Il l'est Lui-même, que nous Lui sommes semblables et que nous Le

voyons tel qu'il est. On remarquera que j'ai traité le sujet sur le terrain général de l'enseignement universel de l'Écriture, présentant ce qu'il fait de la résurrection des saints, comme il les associe en elle avec Christ ; quant à la résurrection des méchants, bien qu'elle soit distinctement révélée, et révélée comme ayant lieu pour le jugement, elle est simplement annoncée, établie, mais il n'en est jamais parlé au long — tandis qu'il est largement traité de la résurrection des saints et comme d'une résurrection exclusivement pour eux, entièrement distincte par sa nature, son principe, son but, et le temps où elle a lieu.

Je ne sache pas qu'il soit jamais parlé d'une manière directe de la résurrection des méchants (bien que constamment supposée ailleurs), sauf dans le discours de Paul à Félix, et dans le chap. v^e de Jean, jusqu'à ce que nous arrivions à l'Apocalypse à laquelle j'en viens maintenant. Là, apparaissent des trônes de jugement, et des gens qui sont assis dessus, parmi lesquels nous trouvons ceux qui avaient été décapités pour la parole de Dieu et le témoignage de Jésus, et ceux (1) qui n'avaient pas rendu hommage à la bête ; le jugement leur est donné et ils vécurent et régnèrent avec Christ. Ceux-là composent la première résurrection. Et remarquez-le, main-

(1) C'est une seconde classe distincte, — *hoïtines*.

Quand Christ est venu, le ciel a été ouvert, les noces de l'Agneau sont venues, sa femme s'est préparée, le jugement de la bête a eu lieu. Je ne parle pas maintenant du moment exact de la résurrection dans l'ordre de ces événements entre eux, ce dont il n'est fait ici aucune mention, mais uniquement de l'époque où tout cela arrive. Babylone est jugée de Dieu, les noces de l'Agneau ont été célébrées, de sorte que son épouse est là tout entière, la bête détruite par Christ, Roi des rois, Seigneur des seigneurs. Les armées qui l'accompagnent étant évidemment les saints, car elles sont vêtues de robes blanches, et (comme il est dit chap. xvii) ceux qui sont avec Lui sont appelés, élus et fidèles, la première de ces épithètes étant tout à fait inapplicable aux anges. Lors donc que toute l'Église sera complète, les saints seront ressuscités et assis sur des trônes, ceux qui auront été décapités pour la parole de Dieu se trouvant parmi eux; de sorte qu'une résurrection de principes est réellement absurde. Il s'agit de ceux qui furent décapités pour leurs principes; et ce ne sont pas non plus des principes que Christ épouse (selon la figure scripturaire), mais l'Église. Tout cela a trait à des personnes. Bienheureux et saint est celui qui a part à la première résurrection. Sont-ce là des principes? La seconde mort n'a point de pouvoir sur eux, mais ils seront sacrificateurs de Dieu et de Christ.

Qui entendit jamais parler de principes sacrificateurs? On peut dire d'une manière figurée que des principes règnent, mais des principes qui sont sacrificateurs! Et remarquez-le, qui sont rois et sacrificateurs; nous lisons dans ce même livre précisément: « Il nous a aimés et nous a lavés dans son sang et nous a faits un royaume de sacrificateurs pour son Dieu et Père. » Est-ce que Christ a lavé ses propres principes de leurs péchés? Ceux qu'il a lavés Il les a faits rois et sacrificateurs, et dans le passage qui nous occupe ils vivent et sont sacrificateurs et ils règnent avec Lui. Selon la promesse qui nous a été faite, si nous souffrons avec Lui nous régnerons avec Lui. En outre, nous lisons: « le reste des morts; » etc. Y avait-il quelques autres principes qui n'étaient pas ressuscités? Quand étaient-ils morts? Il n'y a absolument pas ici de résurrection réelle des morts, s'il ne s'agit pas dans la première d'une résurrection véritable, car celle des autres ne concerne que le reste des gens pareillement morts. C'est parfaitement absurde de voir des principes dans le reste des morts, et tout aussi absurde, par conséquent, d'en voir dans ceux dont ils étaient le reste. Il s'agissait donc dans les deux cas d'hommes morts, et dans l'un et l'autre c'est leur résurrection qui nous est présentée. En un mot, le règne de bénédiction et de paix promis à la terre sera accompagné d'une ré-

résurrection des saints et du jugement des méchants sur la terre.

Esaië rend à cela un témoignage plein de force. Voici ce que nous lisons au chapitre xv de ses prophéties : « Le branchage des terribles sera abattu ; et il enlèvera en cette montagne (Sion, Jérusalem) l'enveloppe redoublée qu'on voit sur tous les peuples, et la couverture qui est étendue sur toutes les nations. Il engloutira la mort en victoire. » Vous avez ici le jugement — la bénédiction en Jérusalem s'étendant jusqu'à dissiper les ténèbres de dessus toutes les nations — et, avec ces deux points, ce que l'apôtre déclare expressément être accompli dans la résurrection des saints ; « Alors la parole qui est écrite s'accomplira, la mort a été engloutie en victoire. » Pour un esprit soumis à l'Écriture, et qui ne met pas sa confiance dans la tradition ou dans ses propres raisonnements, ce point doit, ce me semb'e, être aussi clair que l'Écriture peut le faire. L'Église, si cela peut être de quelque poids, l'a cru ainsi pendant deux cents années, et comme le Seigneur l'avait annoncé d'avance en parlant des mauvais serviteurs, la mondanité et les hérésies allèrent croissant dans son sein précisément dans la proportion du déclin de cette vérité et par suite de ce déclin.

J'en viens à un autre passage, non qu'il ait trait au sujet qui nous occupe, mais parce que

généralement on le considère comme s'y rapportant — la parabole des brebis et des boucs. Tous, nous dit-on, ne sont-ils pas mis à droite ou à gauche ? La véritable réponse est qu'il n'y a dans ce passage absolument rien touchant la résurrection, et qu'il n'a point trait aux morts ou aux ressuscités, mais bien, ainsi que c'est nettement établi dans le passage lui-même, à tous les Gentils ou à toutes les nations. C'est le jugement des vivants, et non pas des morts ; des nations qui se trouvent sur la terre, lorsque Christ vient dans sa gloire et s'assied sur le trône de sa gloire, et qu'il assemble toutes les nations autour de Lui pour être jugées ainsi que les prophètes l'ont déclaré. Ensuite il y a trois classes de personnes, les brebis, les boucs et les frères ; remarquez cela, il n'y a pas deux classes seulement, mais une troisième qui ne vient pas en jugement, mais que le Seigneur désigne comme « ceux-ci qui sont mes frères, » en parlant aux brebis aussi bien qu'aux boucs. Et ceci m'amène à un autre point très-précis, qui démontre qu'il ne s'agit pas d'un jugement général. Les boucs et les brebis sont jugés selon qu'ils se sont conduits envers ces frères qui représentaient Christ. Ce qui leur était fait à eux était fait à lui-même. Or, ce principe n'est pas la base d'un jugement général ni ne saurait l'être, ainsi que nous voyons en Rom. II, que les hommes périssent sans la loi, — sont jugés par la loi

fait, l'immense majorité des païens, les neuf dixièmes, pouvons-nous dire avec assez d'assurance, de tous ceux qui comparaitront dans le jugement général, n'auront jamais eu en leur présence ceux qui représentent Christ pour que la question de leur conduite à leur égard puisse être soulevée. En un mot, ce passage ne s'applique en aucune manière à un jugement général, non plus qu'à des personnes ressuscitées, mais uniquement, ainsi qu'il le déclare lui-même, au jugement des nations. Le lecteur attentif verra que tout ce qui concerne le témoignage parmi les Juifs finit avec le verset 31 du chap. xxiv. Puis viennent les avertissements donnés aux chrétiens dans les trois paraboles — du bon et du mauvais serviteur, des vierges, et des talents. Et alors, reprenant, au verset 31 du chap. xxv, le sujet de xxiv, 31, le Seigneur présente le jugement de la troisième classe, les Gentils, tout son discours se rapportant au témoignage apporté par Lui, et non à un jugement général basé sur des principes généraux. On a presque oublié qu'il y a un jugement des vivants aussi bien qu'un jugement des morts, et que Dieu a établi un jour auquel il doit juger en justice le monde habitable par l'homme qu'il a destiné pour cela.

L'immense importance de la vérité sur laquelle nous insistons, le changement complet qu'elle fait subir au ton tout entier de notre

christianisme, n'échapperont point au lieu chrétien. Au lieu de laisser le croyant parmi les incrédules, mêlé avec la masse de ceux qui ne sont pas Christ, pour attendre ensemble ce que décidera d'eux le jour du jugement, comme si les saints n'étaient pas rachetés et sauvés, n'avaient pas avec Christ une relation spéciale qui changeait leur position du tout au tout, cette vérité fait ressortir de la manière la plus distincte et la plus claire leur connexion avec Christ et leur séparation radicale des incrédules. Christ les premiers, eux la masse. Ils ont en partage le même genre de résurrection qu'il a eue, ressuscités d'entre les morts à cause de leur acceptation parfaite et de la faveur divine parfaite dont ils jouissent par Christ. Permettez-moi d'ajouter ici que la résurrection d'entre les morts et la résurrection des morts ne sont jamais confondues dans l'Écriture. La résurrection des morts est la grande doctrine générale que les morts ressusciteront, ne seront point laissés dans le sépulcre. La résurrection d'entre les morts, selon la force et le sens de l'expression originale, est la résurrection de quelques-uns qui sont pris du milieu d'autres laissés derrière, à cause de la faveur divine dont les premiers sont l'objet, mais qui ne repose pas sur les derniers; de sorte que les premiers sont ressuscités en gloire pour être toujours avec le Seigneur et semblables à Lui. Il est évident que c'est là une pensée.

de vérité entièrement différentes de la prétendue résurrection générale en vue d'un jugement à traverser en commun. Nous sommes nettement et entièrement séparés des méchants, et complètement associés avec Christ. En même temps cela laisse parfaitement à leur place toutes les grandes vérités fondamentales de l'Évangile (ce que ne font pas les hérésies), et même, chose importante aussi, ajoute à leur force. La valeur de l'expiation, la complète efficacité de la rédemption, le fait que Christ est notre vie, que nous avons reçu le Saint-Esprit, tout cela est mis bien plus pleinement en relief. Notre privilège d'être ressuscités avec Christ, associés et identifiés avec Lui, ressort dans toute sa force et sa simplicité selon l'Écriture, au lieu d'être mis pratiquement de côté par la fausse doctrine qui nous mêle avec la masse incrédule qui L'a rejeté et qui vient en jugement. La connexion de Christ avec les siens en ressort aussi plus claire, plus manifeste, en même temps que son unité divine avec le Père et les vérités fondamentales pareilles demeurent à la base de tout comme toujours. Son humanité brille avec plus d'éclat que jamais par notre association avec Lui. L'immortalité de l'âme retient toute son importance vitale, et l'heureux état intermédiaire de l'âme des saints délogés est mis plus distinctement en lumière. Car si les saints doivent être assujettis à un jugement à la fin pour qu'il y soit décidé

de leur état, comment peuvent-ils avoir été attendant dans le ciel avec Christ? Comment représenter Paul, qui a été 1800 ans avec Christ attendant de voir décider s'il doit être avec lui? Tandis que la chose est toute simple, si la résurrection des saints n'est pas cela, mais consiste dans le don fait par la puissance de Christ, d'un corps glorifié à un esprit bienheureux. L'esprit déloge et est avec Christ, comme l'Écriture l'enseigne abondamment et clairement; au temps convenable le corps sera ressuscité en gloire, et nous serons rendus conformes à l'image du Fils, nous porterons son image, et nous serons semblables à lui en gloire. Déloger et être avec Christ est de beaucoup meilleur, mais nous attendons sa venue pour avoir un corps glorieux. La première résurrection d'entre les morts, la seule résurrection des saints que reconnaît l'Écriture, associe les affections, la foi, l'espérance du chrétien avec Christ, la bénédiction la plus grande que nous puissions avoir dans ce monde.

Comme le chrétien sincère peut très-naturellement et très-justement demander ce qu'il advient, s'il en est ainsi, de la comparution devant le tribunal de Christ, j'ajouterai quelques mots sur ce sujet. Nous avons déjà vu qu'en Jean il est déclaré positivement que le croyant ne viendra pas en jugement (*krisis*), mais il reste à rechercher le sens des passages auxquels on fait

mission, et à leur donner toute leur force. Voici donc ce qui ressort clairement de 2 Cor. v et de 1 Tim. xiv, c'est que chacun de nous rendra compte pour soi-même à Dieu. Le résultat pour les méchants est à coup sûr l'exécution de la sentence de condamnation, non pas la condamnation elle-même, car celui qui ne croit pas est déjà condamné; mais ils recevront les choses faites dans le corps, jetés de devant le grand trône blanc dans l'étang de feu. Je ne m'arrête pas davantage sur cette vérité, quelque solennelle et de toute importance qu'elle soit, parce qu'elle n'est point le sujet de notre étude actuelle. Les vivants (comme en Math. xxv, 2 Thess I, et Apoc. xix), et les morts (Apoc. xx) iront dans les tourments éternels. Mais quant aux sauvés aussi l'Ecriture est parfaitement claire. Nous comparaitrons tous devant le tribunal de Christ, nous rendrons compte pour nous-mêmes à Dieu. Que Dieu nous garde d'affaiblir d'une manière quelconque un seul iota de l'Ecriture. Nous devons la recevoir et, par grâce, l'appliquer dans toute sa force. Nous recherchons quelle est la pensée de l'Esprit en elle. Il est frappant de remarquer comment l'Ecriture évite le mot jugement, même là où on s'attendrait à le trouver, lorsque les saints sont compris dans la déclaration.

Maintenant il y a deux côtés de notre position comme chrétiens qui éclaircissent cette question.

Nous nous tenons placés devant Dieu pour jouir de Celui-là même dans la présence duquel il a plénitude de joie ; et, en outre, Dieu nous a donné d'avoir une part bénie dans l'activité de Son amour envers les autres ; activité dont le plein exercice se rattache évidemment à notre propre état spirituel. S'il doit sortir avec nous, il faut qu'il n'y ait pas d'Achans dans le camp. Or, pour ce qui concerne notre position devant Dieu, nous sommes parfaits en Christ. Il est ma vie, ma justice, tout autant que celle de Paul. Nous sommes tous appelés à être rendus conformes à l'image du Fils de Dieu ; tel qu'est le céleste, tels aussi sont les célestes. Mais si nous en venons à l'activité spirituelle, quelle grande différence il y a entre les saints ! Nous sommes tous semblables à Christ, tous rendus capables d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière, nous entrons tous dans la joie de notre Seigneur : mais à côté de cela, tout homme recevra sa propre récompense selon son propre travail. Ce qui a été obtenu par Christ pour nous est le même pour tous, rendus conformes que nous sommes à Sa propre gloire dans la maison du Père avec Lui. Quant à ce que l'Esprit a opéré par nous, chacun a sa propre récompense pour cela, quoique tout soit par grâce. Les Thessaloniens ne seront pas notre couronne et notre joie dans le jour du Seigneur Jésus, comme ils seront celles de Paul. Si nous avons

sur le fondement, du foin, du bois et du paille, nous pouvons bien être sauvés, mais nous souffrirons une perte. C'est là une partie de la vérité. Notre acceptation est parfaite, et la même pour tous. Nous sommes la justice de Dieu en Christ, et Dieu nous a tous façonnés pour la gloire.

Chacun recevra distinctement les choses faites. Pour les méchants, ce sera naturellement châtiement et condamnation; pour les saints, récompense; ils sont déjà glorifiés avant qu'ils soient ressuscités en gloire, transformés à la ressemblance du corps glorieux de Christ. Mais comme la chose est exprimée : « Aie autorité sur dix villes, » « Toi, sois établi sur cinq, » etc. Mais il y a plus encore. Nous connaissons comme nous serons connus, nous rendrons compte pour nous-mêmes à Dieu, et par conséquent pour toute chose. Il n'y a rien de secret qui ne doit être manifesté, ni rien de caché qui ne doit être mis en lumière. Il n'y aura pas en nous un vestige de la nature dans laquelle nous avons péché, mais si nous rendons compte pour nous-mêmes à Dieu, il est évident que ce doit être pour toute chose, ou ce ne serait point un véritable compte pour qui que ce soit. Si nous savons que nous sommes en Christ, et que tout soit honnêtement exposé devant Dieu, cela n'est nullement pour nous un sujet d'alarme. Si mon lecteur en éprouve quelque malaise, c'est la

preuve qu'il n'est pas net devant Dieu. S'il a tout mis pleinement à découvert devant Dieu maintenant, il ne serait pas effrayé de la peur que tout sera ainsi mis alors. S'il a revêtu plus belle robe, il n'aura pas honte de dire qu'il portait de horribles haillons il portait auparavant. Ah ! si je ne l'a pas, je comprends son embarras, et tous ses efforts pour pallier son état et cacher ses haillons, et sa nudité par-dessus le marché. Mais nous rendrons compte pour nous-mêmes à Dieu — nous ne serons pas jugés. Ainsi que nous l'avons vu, nous serons déjà dans la gloire et quelques-uns auront été avec Christ depuis des siècles déjà. Mais c'est un grand gain que d'avoir ainsi à rendre compte pour nous-mêmes. Aujourd'hui je porte mes regards en arrière et je vois comment le Dieu très-haut, le Dieu saint m'a épargné, m'a gardé, m'a conduit, m'a empêché de tomber, et m'a relevé des chutes que j'avais commises ; comment Il n'a pas retiré un instant ses yeux de dessus moi, non-seulement a opéré en ma faveur un grand salut, mais n'a jamais cessé de me conduire et de veiller sur moi, faisant concourir toute chose à mon bien avec quelle sollicitude, quel amour Il m'a suivi dans la manifestation de mon caractère, dans mes circonstances, mes dangers, mes difficultés et m'a administré par l'intercession de Christ la grâce et la correction nécessaires au moment opportun. Ne serai-je pas heureux de savoir tout

cela? Je le crois à présent; et quand je regarde en arrière, je puis le discerner dans une multitude de cas, et je crois qu'il en est ainsi dans tous: mais je le verrai alors d'une manière parfaite. Quelle scène de grâce ce sera! Oui, je serai dans l'allégresse et je me prosternerai en adoration lorsque je verrai tout cela comme j'afflore et suis pénétré de reconnaissance — oh! de quelle reconnaissance! — pour tout cela maintenant. S'il s'agissait de jugement, il faudrait que ce fût le jugement de tout ce que l'œuvre de Christ a mis de côté, et ma condamnation certaine. Mais cela n'est point, et ce ne saurait être. Ce dont il s'agit dans notre comparution là, c'est de connaître comme je suis connu, et de voir Dieu dans toutes ses voies avec moi. Mais cela a un autre effet, et un effet actuel. Nous sommes manifestés à Dieu. « Nous serons tous manifestés devant le tribunal. » Or, la foi anticipe cela, et de cette manière cela a un effet en sanctification pratique, nous tient sous le regard de Dieu. Nous *sommes*, dit l'apôtre, manifestés à Dieu, non pas simplement nous serons. Cela est d'une extrême importance, nous en avons tous besoin; bien que les saintes affections constituent notre portion la plus élevée, nous avons tous besoin, dans notre passage à travers ce monde, que nos consciences soient aux yeux de Dieu selon le jugement qu'il porte des choses. Nous sommes manifestés à Dieu. Cela nous sti-

mule aussi à persuader les hommes encore exposés au jugement de ce jour-là, nous recommandons attentifs à ne pas juger les autres, à ne pas placer de pierre d'achoppement sur leur chemin. Voilà les conséquences que déduit l'apôtre de la crainte du Seigneur, mais jamais la crainte du jugement pour nous-mêmes qui, béni soit Dieu, serons en ce jour-là parfaitement semblables au Seigneur Lui-même. Grâces à Dieu pour son don ineffable ! »

REMARQUES SUR ÉSAÏE.

CHAPITRE XXXII.

L'œuvre entière une fois terminée à Jérusalem, le Seigneur nous apparaît dans son règne, car c'est Lui et nul autre que représente le personnage dont il est ici parlé. « Puis, voici, un roi règnera selon la justice, » etc. C'est ici un état de choses totalement différent de ce qui se passe au temps actuel, car c'est la grâce qui présentement règne par la justice en vie éternelle, et non point, si je puis ainsi parler, la justice par la gloire dans le gouvernement du monde. Au jour que ce chapitre envisage, le Seigneur Jésus prendra justement en main le sceptre de la terre, et principalement du pays

Israël. Toutes les nations seront indirectement placées sous son règne, car il y aura un seul roi sur toute la terre, non par la mise de côté des autres rois, comme nous le savons, mais par le maintien d'un gouvernement central suprême. Les autres rois seront obligés de se soumettre à l'autorité du Seigneur, laquelle subsistera sans interruption durant toute la période millénaire. C'est pour cela qu'elle est appelée « le royaume éternel, » car il ne sera pas transmis à un autre et durera aussi longtemps que la terre. A la fin des mille ans il sera prouvé d'une manière terrible que la condition de l'homme n'a pas changé dans son essence ; car les nations se rassembleront alors contre « la cité bien-aimée, » la Jérusalem terrestre, et environneront le camp des saints. Ceci sera permis afin de prouver cette vérité solennelle que la gloire n'améliore pas plus le cœur que la patience et la longanimité actuelles de Dieu. Lorsque les jugements de Dieu contre les mauvaises œuvres ne sont pas exécutés, les cœurs des hommes s'endurcissent dans la méchanceté ; quand ils frappent la terre, le monde apprend la justice, mais hélas ! la leçon est vite oubliée.

Le Seigneur régnera en justice, et Il exercera un empire bienfaisant jusqu'à la fin ; mais il sera démontré une fois de plus que le cœur n'est pas plus changé par ce moyen-là que sous l'influence de l'Évangile aujourd'hui, à moins qu'il

n'ait été reçu dans la conscience par la puissance du Saint-Esprit. La possession d'une nouvelle nature est nécessaire. Il faut que l'homme soit né de nouveau pour voir le royaume de Dieu ou pour y entrer. Il sera alors évident que la nouvelle naissance est requise non-seulement pour avoir part à l'héritage céleste, mais aussi pour les choses terrestres de ce royaume (Jean III). C'est en rapport avec la partie terrestre qu'il est question d'un roi régnant selon la justice. Le chap. xx de l'Apocalypse montre combien ce déploiement de gloire est totalement impuissant à rendre tant soit peu meilleur le cœur de l'homme. A un point de vue plus élevé, loin de demeurer sans effet, il y aura pendant ce temps une manifestation surprenante de ce qui amènera à louer Dieu, et c'est à cela qu'il est fait allusion ici. Et quelle preuve de l'égoïsme de nos cœurs que nous ne pensions pas davantage à ce temps béni qui vient ! Ce qui ne vient pas pourtant de ce que l'on n'y croit pas. Mais que Dieu nous donne de penser encore plus non-seulement à un monde mis en liberté, mais à ce que c'est de voir Christ là où Il est dans la bénédiction céleste. C'est de l'aveuglement aussi. Car, pour l'amour, qu'y a-t-il qui soit autant notre portion que ce qui est à Lui ? Nous sommes en outre trop enclins à faire peu de cas de la délivrance de la création, qui est maintenant en travail, pendant les mille ans, et cela parce que nous nous identifions

si peu avec les intérêts de Christ. Tout ce qui le glorifie devrait nous être extrêmement cher. De plus, nous serons en relation avec la terre, quoique notre chez-nous doive être le ciel. Nous régnerons avec Christ sur elle. Dieu fera des saints ressuscités les intermédiaires de sa gloire, et les canaux féconds de sa bonté en ce jour glorieux. Ceci ne montre-t-il pas le fol égoïsme de nos cœurs que nous soyons si peu remplis des pensées et des sentiments qui conviennent à de telles perspectives ? Il nous est abondamment révélé qu'il y a une espérance infiniment plus douce, à savoir que nous serons avec Christ lui-même dans la maison du Père. Voir sa gloire là est de beaucoup plus précieux qu'aucun héritage auquel nous pussions avoir part. Mais si nous regardons autour de nous et que nous considérons tous les péchés, toutes les misères, toutes les souffrances, toutes les afflictions d'un monde éloigné de Dieu, quelle joie ne trouvons-nous pas dans cette vérité que le jour est près où il nous sera donné de dire même des Juifs encore incrédules : « Leurs iniquités sont pardonnées, et leur péché est couvert. » Dieu ne sera-t-il pas magnifié ? Un résidu d'Israël ne suffit pas : tous seront sauvés. Enfin les miracles de Christ sont appelés les puissances du siècle à venir parce qu'ils étaient une manifestation de l'énergie divine dans l'homme, énergie dont l'exercice a pu être

suspendu, mais qui ne lui sera jamais enlevé. Mais elle est toujours en Christ, quoique l'Eglise puisse ne pas savoir comment compter sur lui pour l'exercer, ou comment l'appliquer à une création dans le besoin. Mais nous devrions savoir qu'elle se trouve en Christ, pour qu'on le tire de lui par la foi, et que Dieu nous a punis de notre basse condition chrétienne en retirant la manifestation de ces ornements extérieurs dont il nous avait doués. Il est bon cependant de se rappeler qu'elles existent toujours en Christ, et qu'Il vient, et que la fin de la présente économie verra s'exercer le glorieux pouvoir de cet Homme exalté, l'Eglise aussi étant unie à Lui et toute bénédiction ayant libre cours à l'exclusion de tout mal. Voilà ce que décrit à l'avance le chapitre qui nous occupe.

Aussi longtemps que Dieu ne réprime pas le mal, la grâce règne, et actuellement, c'est la grâce seule qui peut délivrer. Mais quand le pouvoir du mal sera frappé (et le Seigneur le frappera avant le millénium), c'est le roi qui gouvernera. Ce sera le royaume de Dieu administré par l'homme exalté, Christ, et une pensée bénie c'est que Dieu a toujours eu en vue son exaltation. Le péché d'Adam ne fut pas la chute de l'homme seulement, mais celle aussi de toute la création inférieure, car tout l'ensemble fut ruiné du moment où l'homme se séparait de Dieu. Adam n'était pas un simple in-

dividu, mais un chef de race. En conséquence, tout dépend désormais de la venue d'un autre homme, le Seigneur Jésus, qui a obtenu un titre, non pour se créer des droits dont il n'avait pas besoin, mais pour que nous en eussions en vertu de son sang, de sa mort et de sa résurrection. Il en résulte que pour le croyant la gloire de Christ est salutaire et non destructive. Mais ils perdent beaucoup de sa splendeur ceux qui n'appuient pas sur cette scène de gloire. La marque distinctive c'est le Seigneur régissant selon la justice; et de plus, Celui qui règne ainsi sur la terre c'est *un homme*, et pas seulement une personne divine. Dieu mettra toutes choses sous l'homme qui est mort et ressuscité en puissance rédemptrice, aussi véritablement qu'Adam entraîna dans sa chute l'humanité et la création. Si le monde devint un désert de ronces et d'épines, ce fut par suite de la chute de l'homme. Le croyez-vous? Croyez donc aussi que le second Adam serait frustré d'une grande partie de son héritage, s'il ne délivrait pas non-seulement les croyants, mais aussi la création, et s'il ne la gouvernait pas avec puissance et gloire. Ce règne futur est nécessaire pour justifier la fidélité de Dieu, faire ressortir la valeur de Christ et les résultats de son œuvre, et montrer à ses côtés son épouse. Il est donc utile de considérer la scène où cet homme béni régnera ainsi selon la justice. Ceci

serait vrai en dehors de notre portion avec Lui pour laquelle nous devons retourner au Nouveau Testament. Le sujet du prophète est la terre ; nous appartenons au Ciel. Il s'ensuit que c'est au Nouveau Testament à révéler la maison du Père et le Ciel, qui n'est plus fermé, mais ouvert d'abord à Christ, puis par conséquent à nous, afin que nous puissions nous tenir dans la paix et la joie en la présence de Dieu. Quel thème différent de celui de l'Ancien-Testament qui met toujours en avant la terre comme scène du règne selon la justice ! Sur la terre, c'est la puissance judiciaire qui gouverne. Une verge de fer, un sceptre de justice, voilà ce dont le Seigneur se sert pour briser l'orgueil du monde.

Mais le prophète fait aussi pressentir la paix et la consolation. Le Seigneur apparaît ici « comme un abri contre le vent et un couvert contre l'orage, comme des ruisseaux dans la sécheresse, comme l'ombre d'un grand rocher dans une contrée aride. » (vers. 2.) Le monde avait longtemps souffert des effets du péché, sinon du péché lui-même. Maintenant vient la bénédiction. « Et les yeux des voyants ne seront plus aveugles, et les oreilles des auditeurs seront attentives ; et le cœur des hommes légers sera avisé pour comprendre, et la langue des bègues habile à parler nettement. L'impie ne sera plus appelé noble, ni le fourbe nommé magnanime ; car l'impie profère l'impiété et

son cœur pratique le mal pour commettre l'impureté, et pour tenir contre l'Éternel le langage de l'erreur, pour laisser à vide l'âme de l'affaibli, et manquer de breuvage celui qui est altéré; et les armes du fourbe sont funestes, il médite la fraude pour perdre le misérable par ses discours menteurs, quand bien même l'indigent expose son droit. Mais le noble pense à ce qui est noble, et dans ce qui est noble il se maintient. » (vers. 3—8.) Ce ne sont pas, comme nous le voyons maintenant, les hommes qui semblent posséder toutes les belles qualités et qui, mis à l'épreuve, n'ont point de cœur pour les choses divines, point d'amour pour le nom de Jésus, point de souci de sa gloire. Ici, il n'en sera pas de même. La bénédiction coulera à flots, le mal sera jugé, tout ce qui est honteux disparaîtra. Personnes et choses seront manifestées et revêtues de leur vrai caractère. L'homme réalisera pour la première fois sur la terre la destination en vue de laquelle il avait été créé. Ceci est en contraste avec toutes les déceptions de l'injustice qui s'est étalée et s'étale encore ici-bas. Nous connaissons l'incertitude des jugements humains, nous savons comment les hommes s'attachent aux apparences et les gardent. Il n'y aura plus alors de vaine parade. Les ressources inépuisables de la miséricorde divine produiront de bons fruits, et à la lumière resplendissante de Dieu, tout ce qui est faux sera

mis à découvert. Si le mal apparaît, le Seigneur le jugera. Pendant le millénium il y aura des demandeurs de vengeance, Dieu ne manquera pas à frapper le mal d'une manière sommaire. Les hommes auront constamment sous les yeux le spectacle solennel de sa colère (Es. LXVI), d'autant plus terrible alors qu'il n'y aura aucune atténuation au mal. En conséquence, ceux qui sont les objets de la malédiction de Dieu seront frappés immédiatement afin de maintenir dans les cœurs une salutaire horreur pour le mal.

Ceci conduit l'Esprit de Dieu à donner un avertissement qui sera nécessaire surtout parce que la bénédiction d'Israël ne s'opérera pas en un seul jour. Il y aura un temps destiné à cribler. De même que nous savons que ce sera le cas pour Israël dans le désert, de même aussi il y aura à Jérusalem une autre mode d'action à l'égard des Juifs proprement dits. Même quand le Seigneur apparaît pour leur délivrance, c'est une erreur de supposer que tout soit fini du coup. Le Seigneur détruira successivement les ennemis qui environnent la Terre-Sainte, et se servira d'Israël comme d'un instrument pour exécuter ses jugements (Esaïe XI, LXII; Michée v. Zacharie IX, X). Il enverra ses armées et traitera les nations de diverses manières. A son apparition des cieux, Il opère par sa propre puissance. Les Juifs n'auront rien à faire avec le jugement de la bête et du faux prophète ; mais

Dieu se servira des Israélites pour renverser les peuples qui représenteront alors leurs anciens voisins, et que l'envie poussera une fois encore contre eux. Il se souviendra de ce que firent leurs ancêtres, et il les frappera définitivement, en voyant qu'ils conservent et montrent le même esprit jusqu'à la fin. Ainsi le Seigneur agira entièrement en justice, et Israël aura besoin d'un avertissement préalable, c'est, je pense, la portée de ceci : « Femmes insouciantes, debout ! entendez ma voix ! Filles qui vous rassurez, écoutez mes discours ! Dans un an et quelques jours vous tremblerez, vous qui vous rassurez ; car c'en est fait de la vendange, et la récolte des fruits n'arrivera pas. Ayez de l'effroi, insouciantes ! tremblez, vous qui vous rassurez ! déshabille-toi, ôte tes vêtements et ceins tes reins du cilice ! On gémit, en se frappant le sein, sur les campagnes délicieuses et sur la vigne féconde. Sur le sol de mon peuple poussent les ronces et les épines, oui, dans toutes les maisons où est la joie, dans la ville où est la gaité, car le palais est abandonné et la cité bruyante est solitaire ; la colline et la tour seront pour longtemps parmi les cavernes, la joie des onagres, le pacage des troupeaux, jusqu'à ce que sur nous l'Esprit soit répandu d'en haut, et que le désert devienne un verger, et que le verger soit estimé à l'égal de la forêt. Alors, dans le désert habitera la justice, et l'équité

dans le verger aura son séjour. » (vers. 9—10). C'est une allusion à ce qui précède la prise de possession par le Seigneur de sa place et de son règne dans le pays. Il doit y avoir des afflictions *jusqu'à* ce que l'Esprit soit répandu (vers. 15). Alors s'opère le grand changement en Israël. Ce n'est pas sans doute une habitation du Saint-Esprit dans le cœur des croyants comme maintenant, car c'est chose évidente qu'il habite actuellement dans l'Eglise d'une manière toute spéciale. Mais en ce jour-là il y aura une effusion du Saint-Esprit aussi réelle qu'au temps présent. C'est une erreur de s'imaginer que le règne du Seigneur est incompatible avec telle manifestation de l'Esprit. Il sera à cette époque répandu en grande abondance. *Maintenant*, s'il est permis de parler ainsi d'une personne divine, c'est plutôt sa période de profondeur que d'étendue. L'action qui ne s'exerce pas actuellement en étendue, s'exerce en profondeur. Alors au contraire ce qui n'apparaît pas en profondeur se répandra en étendue. Ce sera l'époque d'une large effusion sur toute chair; présentement, cela est vrai en principe seulement, et c'est dans ce sens qu'en Actes II est rappelé le passage de Joël II, et non comme si le résultat entier avait été obtenu.

Le temps actuel sur la terre est l'opposé d'une manifestation de justice. Le Juste a été rejeté des hommes. La justice de Dieu l'a mis

ressuscité à sa droite et a justifié ceux qui croient en Lui. Alors, ce sera le roi, venant et s'asseyant sur son propre trône (non pas un roi rejeté exalté sur le trône de son Père); tout sera juste. Dans ses pensées de *grâce*, notre Seigneur Jésus laisse de côté pour le moment ses droits terrestres juifs, et les conseils célestes sont accomplis et révélés pendant qu'il est en haut. Le Père L'a fait asseoir à sa droite et Lui a dit, pour ainsi parler : « Tu régneras; seulement; en attendant que tu sois assis sur ton propre trône, viens et siège à côté de moi sur le mien. » Avant que Christ ne vienne des cieux, les Juifs (tout au moins un résidu d'entre eux) auront accueilli dans leurs cœurs. Alors Il viendra, là où ils sont, pour les bénir sur la terre, les gouverner, et accomplir dans les enfants les promesses faites à leurs pères. En conséquence, lorsque les chrétiens seront enlevés de ce monde à la venue de Christ, les Juifs seront convertis au temps voulu, de manière à être le peuple terrestre du Seigneur, qui accomplira au milieu d'eux en leur faveur les promesses de leur gloire terrestre que leur fait la prophétie, et non-seulement cela, mais le Saint-Esprit sera également répandu sur eux. Ce grand changement terrestre résulte de l'effusion de l'Esprit d'en haut. Esaïe parle de ronces et d'épines jusqu'à ce que l'Esprit soit répandu sur eux (vers. 15). Au lieu d'être dans l'ordre qui lui

convient, tout aura besoin d'être restauré au
du seul centre véritable. Tout ce qui concerne
la terre et les Juifs est maintenant dans la
fusion et le désordre, mais l'Esprit sera répandu
d'en haut, et alors quel changement ! Les
deux choses sont nécessaires pour qu'arrive
le temps de bénédiction : le roi régnant en justice
et l'effusion d'une puissance spirituelle spé-
ciellement et parmi les Juifs, mais aussi sur
les Gentils. Dieu ne fera défaut en rien. Alors
le désert deviendra un verger, et le verger sera
estimé à l'égal d'une forêt ; » alors « dans
le désert habitera la justice ; » oui, au lieu d'être
le recours des voleurs, la justice habitera. Au lieu
de la convoitise soupirant avec nous une envie
après le champ fertile, il y aura la droiture.
Ainsi l'œuvre de la justice sera la paix, et ses
effets le repos et la sécurité pour toujours. Les
intentions et les voies seront droites : tout sera
gouverné avec bénédiction. « Et mon peuple
habitera une demeure de paix, et des domiciles
assurés, et des lieux tranquilles et sûrs. Mais
grêlera à la chute de la forêt, et la ville ennemie
s'abîmant croulera. Heureux vous qui semez
dans un sol arrosé et laissez sans entraves
le pied du bœuf et de l'âne ! » (vers. 18—20.) Le
peuple de Dieu sera protégé et prospérera en
paix, quoi qu'il arrive de ses ennemis. Pour
une bénédiction assurée prend la place de
frayeur et du mal.

CHAPITRE XXXIII.

L'Esprit de Dieu, après nous avoir présenté un tableau béni du Roi-Messie régnant en justice, met ici en contraste un spoliateur que notre prophète ne nomme pas expressément. Mais il n'est pas difficile de le reconnaître, si l'on se reporte à la dernière prophétie d'Ezéchiel qui décrit une puissance gentile ennemie. Il est remarquable qu'il parle là de Gog, comme de quelqu'un qui avait été auparavant annoncé. D'où il est certain que cette puissance pillarde n'est pas particulière à ce dernier prophète qui nous dit dans son chapitre xxxviii, 8-13 : « Pendant un long temps tu seras visité..... Dans ce temps-là des pensées s'élèveront dans ton cœur, et tu formeras de funestes projets et tu diras : J'envahirai le pays ouvert, je fondrai sur ces hommes paisibles, vivant tous dans la sécurité, habitant sans murailles, et n'ayant ni verroux, ni portes, pour enlever du butin et emporter des dépouilles, pour porter ta main sur des ruines de nouveau habitées, sur un peuple recueilli du milieu des peuples, qui s'est remis au soin des troupeaux et au négoce et habite les hauteurs du pays. Séba et Dedan, et les marchands de Tarsis, et tous leurs hommes puissants te diront : Est-ce pour enlever du butin que tu arrives ? pour emporter des dépouilles que tu as réuni tes troupes ?

pour prendre de l'argent et de l'or, des troupeaux et des biens, pour faire un grand butin. Le chapitre suivant montre en détail que s'il y a quelque chose qui puisse paraître incompatible avec leur sécurité, si Dieu permet qu'il se forme un noir nuage au-dessus de la Palestine, ce nuage à la fin crévera sur leurs ennemis, non sur Israël. Il semble qu'il s'agisse du même ennemi dont il est question ici. C'est le suprême effort de la coalition formée contre Israël, coalition qui amène la destruction terrible des nations assemblées, et surtout de l'Orient, où Israël n'aura qu'à s'emparer de leurs armes, et où les vainqueurs ne seront occupés qu'à ensevelir les morts, et à piller les armes et le butin de leurs envahisseurs détruits.

Je ne doute pas que l'Assyrien ou le roi du Nord, qui doit paraître *à la fin*, ne soit décrit dans ce passage. Gog, je pense, aura alors exécuté ses projets depuis longtemps formés contre Constantinople et l'empire turc avec ses principales dépendances. Maintenant « l'Assyrien » est un sujet familier à la prophétie ; ce fait peut servir à faire comprendre la déclaration qu'ils étaient connus auparavant. Il doit évidemment avoir existé à son endroit des prédictions antérieures à l'époque d'Ezéchiel, quoique quelques-unes puissent avoir annoncé des événements qui n'ont point été mis en écrit. C'est ainsi, pour le dire en passant, que quelques-uns se sont trop

occupés d'établir que les apôtres n'ont jamais écrit autre chose que ce que nous avons d'eux. Il suffit de savoir que tout ce qui était destiné à servir d'une manière permanente à l'Eglise et à glorifier Dieu nous a été conservé. Il est certain que les apôtres enseignaient (2 Thess. II), et peuvent fort bien avoir écrit des choses qu'il n'était pas dans les vues de Dieu de nous laisser parvenir comme faisant partie de l'Ecriture. Mais ce que nous possédons porte un cachet de perfection qui, à mon avis, exclut une addition quelconque. Que ce ne soit pas une idée du tout exorbitante, c'est évident par le fait que les apôtres ont prononcé une foule de discours qui ne sont pas rapportés au livre des Actes. Sans doute nous avons une très-faible partie de leurs prédications, de même que les évangélistes furent conduits à faire un choix parmi tout ce que le Seigneur avait fait. Y ajouter autre chose aurait été plutôt encombrer l'Ecriture. Des communications plus nombreuses de la part des apôtres eux-mêmes auraient nui à la perfection de la parole écrite. Nous devons avoir confiance en Dieu. Il a manifesté sa volonté en ceci, que tout ce qu'il avait destiné à servir à l'instruction permanente de l'Eglise a été gardé par sa puissance contre les attaques de milliers et de milliers d'adversaires, qui se seraient fait un plaisir de détruire les Ecritures, s'ils l'avaient pu. Jamais plus la chétienté n'avait manifesté un tel

éloignement de la Parole de Dieu comme de jours. Mais les efforts de l'ennemi n'aboutissent qu'à mettre en lumière la puissance du Seigneur, sa sagesse et sa bonté pour tous ceux qui L'aiment, comme aussi ils amèneront la ruine de ceux qui Le haïssent et Le méprisent.

Reprenons notre sujet : Le chapitre xxix d'Ésaïe est le seul qui se rapporte à la lettre du chef du Nord d'Ezéchiël; à moins que nous n'identifions aussi l'Assyrien avec cette puissance, ce qui me semble dans certaines limites être vrai à la fin. Quoi qu'il en soit, les traits moraux de cet ennemi sont assez nettement décrits : « Malheur à toi, devastateur, qui n'es pas encore été devasté, et spoliateur qu'on n'a pas dépouillé ! Quand tu auras achevé tes ravages, tu seras ravagé ; quand tu auras fini de dépouiller, on te dépouillera. » (vers 1.) Cet ennemi cupide paraît être le dernier qui vient, et ainsi est très-distinct du « roi du Nord, » titre qui n'est pas limité à la fin. Mais assurément c'est un chef de même espèce, insatiable et perfide. L'Esprit maintenant amène le prophète comme personnifiant les Israélites fidèles à crier au Seigneur : « Eternel, sois-nous propice, nous nous attendons à Toi ! Sois notre bras chaque matin et notre aide au temps de la détresse ! A ta voix tonnante, les peuples fuient, à ton lever les nations se dissipent. On ramasse votre butin, comme ramasse la sauterelle : on se

précipite, comme la locuste se précipite. » (vers. 2—4.) Qu'il est précieux d'avoir pour appui le bras du Seigneur qui combat vaillamment pour nous. Mais quelle terrible destruction quand de fiers et innombrables ennemis ramassent leur butin, comme ramassent les sauterelles et les locustes. C'est le Seigneur qui agit, aussi son œuvre peut bien être merveilleuse devant nos yeux : « L'Eternel est élevé, car il habite les lieux très-hauts. Il remplit Sion de justice et d'équité. Et ce sera la sécurité de les jours ; la sagesse et la science sont une riche source de salut ; et la crainte de l'Eternel, c'est là son trésor. » (vers. 5, 6.) Ainsi Jéhovah Lui-même les a pris par la main, tout devient ruine pour Israël, et ses orgueilleuses espérances sont à jamais détruites. Notez qu'à cette même époque, Sion sera remplie de justice et de jugement. La sentence qui a frappé la bête et le faux prophète, et la chevalerie d'Europe est une leçon entendue en vain. Aveuglé par la superstition aussi bien que par l'ardent désir d'un empire universel, Gog rêve de détruire Israël, ne croyant pas à la présence de Christ, ou le prenant pour un simple roi humain. Ainsi ils marcheront également vers leur propre ruine.

Les versets suivants retracent les détresses du peuple de Dieu et son désespoir avant que la délivrance apparaisse. Le danger ne se fait jamais autant sentir que lorsque la bénédiction,

de laquelle nous nous croyions sur le point d'être mis en possession, est de nouveau compromise.

« Voici, leurs guerriers poussent des cris de dehors; les messagers de paix pleurent amèrement. Les chemins sont désolés: on cesse de pratiquer les sentiers. Il rompt l'alliance, méprise les villes, et ne fait aucun cas des hommes. Le pays est en deuil et languit; le Liban est confus, dans la douleur; Saron ressemble au désert, Basan et le Carmel perdent leurs feuilles. (vers. 7—9.) Mais, comme on dit, l'extrémité de l'homme est l'opportunité de Dieu; ainsi l'éprouveront les Juifs. « *Maintenant je vais me lever, dit l'Éternel, maintenant me dresser maintenant m'élever.* » Avait-il châtié rudement son peuple, et l'ennemi insolent demeurerait-il impuni? « Dans vos flancs vous portez du foin et vous enfanterez de la balle; votre souffle est un feu qui vous consumera. Et les peuples seront embrasés, calcinés; ronces coupées, ils brûleront au feu. » (vers. 10—12.) C'est le Seigneur qui se charge de leurs ennemis et qui leur parle de la sorte. La chaux peut être dure, mais le feu finit bien par la réduire en poudre; les épines peuvent embarrasser ceux dont elles entravent la marche, mais chacun sait qu'une fois coupées, elles brûlent en un clin d'œil.

Au verset 13, l'attention est attirée sur le remarquable déploiement des voies de Dieu, aussi bien que sur les effets de ces épreuves qui

font ressortir le vrai caractère des hommes, même en Sion : « Ecoutez, peuples lointains, ce que j'ai fait, et vous qui êtes prêts, connaissez ma puissance. » Vient aussitôt la description la plus animée de l'alarme des impies, et des dignes assurances de ceux qui craignent le nom du Seigneur et marchent selon la justice : « En Sion les pécheurs tremblent, le frisson saisit les impies : — Qui de nous tiendra devant le feu consumant ? Qui de nous tiendra devant les flammes éternelles ? — Celui qui est dans la voie de la justice, et qui parle selon la droiture, qui méprise les gains extorqués, qui secoue sa main pour ne point recevoir de dons corrupteurs, qui se bouche les oreilles pour n'être point complice de meurtres et qui ferme ses yeux pour ne point voir le mal, celui-là habitera un séjour éminent, des rochers fortifiés seront sa citadelle, son pain lui sera donné et son eau ne tarira pas. » (vers. 14-16)

Suit (vers. 17—19) une sublime description d'Israël dans son état conscient de bénédiction. Ils contempleront le Roi dans sa beauté, non plus enfermés dans une ville assiégée, mais libres de regarder jusqu'aux parties les plus éloignées du pays ou de la terre. Leurs cœurs songeront à la terreur, désormais heureusement et à jamais dissipée ; il leur sera particulièrement doux de jeter un regard en arrière, de penser à la délivrance qu'on n'aurait jamais dû oublier, alors

que les plus sages étaient en faute — en faute, comptant sur les moyens humains, comme s'ils pouvaient être de quelque utilité, — en faute, oubliant le seul vrai Rédempteur, bien qu'il soit pas loin de chacun de nous. D'un autre côté, ils ne verront, ni n'entendront plus l'ennemi étranger, mais ils regarderont à Sion, à la montagne de Sion que l'Éternel aimait : « Contemple Sion, la ville de nos fêtes ! Tes yeux verront Jérusalem, un séjour tranquille, une tente qu'on ne lève plus, dont les pieux ne sont plus arrachés, dont nulle corde n'est détachée. Car l'Éternel dans sa magnificence nous tient lieu de rivières, de larges fleuves ; un vaisseau à rames n'oserait y passer, un navire puissant n'oserait y voguer. Car l'Éternel notre Juge, l'Éternel notre Législateur, l'Éternel notre Roi est celui qui nous sauve. » (vers. 20—22.)

N'est-ce pas chose entièrement vaine d'appliquer des paroles comme celles-ci aux jours d'Ézéchias avec quelques anciens interprètes, ou ceux des Macchabées avec d'autres, ou bien aux temps évangéliques avec de modernes commentateurs irréfléchis ? Même à supposer qu'à aucune de ces époques les circonstances par lesquelles a passé le peuple juif aient eu le moindre rapport avec ce langage énergique du prophète, qui n'est pas du tout admis, qui, à l'approche de la captivité, en présence d'un continuel assaillisement aux puissances gentiles, d'une dispo-

est encore plus calamiteuse sous les Romains, l'espérance dont les effets se font sentir encore de nos jours, qui, dis-je, oserait affirmer que Jérusalem a pu être considérée comme un séjour tranquille, comme une tente qu'on ne lève plus? Comment donc est-il possible d'appliquer à cette cité, que les Gentils foulent encore aux pieds, cette déclaration précise et extrêmement bénie : « Ses pieux ne sont plus arrachés, nulle corde n'est détachée? » Transportez au contraire cette situation dans l'avenir, et tout change ; la difficulté disparaît, et il n'y a rien d'étonnant, « car là l'Eternel dans sa magnificence nous tient lieu de rivières, de larges fleuves. » De cette manière, il n'est pas nécessaire de briser les liens qui unissent la prophétie à sa base historique, ni de détourner les consolations de ceux dont elle est destinée à adoucir et dissiper les tristesses, en proportion de la simplicité et de la force de leur foi. Non, quelque soulagement que nous puissions y trouver, quelques espérances d'un triomphe futur que nous puissions recueillir des riches jouissances qu'elle nous offre par anticipation, réjouissons-nous de ce qu'ici Dieu parle d'Israël affligé, battu de la tempête, d'Israël qui en ce jour-là trouvera en Jésus de Nazareth son Seigneur longtemps méconnu, l'Eternel des armées, lequel se manifestera comme une sauvegarde meilleure que ces larges fleuves dont Babylone et Ninive pouvaient se glorifier au mépris de Jérusalem. Un

lieuve à ses dangers aussi bien que sa beauté, ses avantages et ses moyens de protection ; ces deux cités l'ont bien prouvé, chacune à sa manière, à leurs dépens. Jérusalem possède tous ces privilèges sans les périls qui s'y rattachent et elle a incomparablement plus en Jéhova. Quasi nul vaisseau à rames ne peut y passer, quasi nul navire puissant ne peut y voguer, Jéhova n'est-il pas son Juge, son Législateur, son Roi et ne met-il pas ainsi Israël au-dessus de toutes les nations de la terre ? Et pourquoi irions-nous porter atteinte à ses droits pour faire valoir les nôtres, nous qui sommes appelés à prendre place dans la gloire des lieux célestes, et qui sommes l'objet de l'amour du Sauveur comme son épouse, en haut ?

Pour Jérusalem, le Roi, alors, sera ses délices, sa gloire et sa forteresse. Le plus puissant d'autrefois n'a-t-il pas été renversé lorsqu'un simple fils typique de David a été là, regardant à celui qui sûrement y règnera avant qu'il soit longtemps ? Et que sera-ce quand l'Assyrien, dans sa dernière phase, quand Gog essaiera de s'emparer de Sion, à la fin de cet âge ? Les cordes sont lâches, ne tiennent point leur rôle ferme, ni les voiles tendues. Alors le butin et les dépouilles en abondance sont partagées, même les boiteux prennent part au pillage. Le triomphe d'Israël est complet, et d'autant plus complet, que la main du Seigneur combat

sur eux, et non la leur. « Et aucun habitant
 n'a dit : Je suis malade ! Au peuple qui y habite,
 le péché est pardonné. » Heureux le peuple qui
 se trouve dans un cas semblable ; oui, heureux
 le peuple dont l'Éternel est le Dieu. Trois fois
 heureux ceux qui maintenant peuvent se réjouir
 dans l'espérance d'Israël, sachant qu'ils ont eux-
 mêmes une meilleure portion en Christ, et dans
 un pays meilleur, à savoir, le Ciel.

LES VOIES DE DIEU.

VII. — LA GLOIRE OU LE ROYAUME.

Cette courte période de jugement universel
 que nous avons considérée purifie la sphère du
 royaume de tous les scandales et de tous ceux qui
 commettent l'iniquité, et se termine par la ve-
 nue du Fils de l'Homme avec puissance et
 grande gloire pour exécuter le dernier coup de
 jugement et régner sur le monde pendant la
 durée du royaume. Quand il sera établi, Dieu
 sera alors accompli, en son Fils et par Lui, ses
 conseils et ses desseins quant à tout ce qui avait
 été remis entre les mains du premier Adam, et
 souillé et détruit par lui.

Nous avons vu *le premier Adam*, innocent et
 couronné de bénédictions, tomber et perdre ainsi

se place de domination sur toute la terre, assujettissant par sa chute toute la création à la vanité (Romains viii, 20). Livré à lui-même, une fois tombé, et hors du centre du bien, il remplit la terre de corruption et de violence, et Satan usurpe la place que Dieu aurait dû avoir dans sa pensée. Nous avons vu ensuite les trois grands systèmes établis dans le monde : le Juif sous la loi; le Gentil sans loi, et revêtu du pouvoir suprême; et l'Église sous la grâce — chacun servant qu'à prouver que l'homme manque toujours quand quelque chose lui est confié; je parle de l'Église comme témoin dans le monde, de la place de responsabilité et de témoignage, non comme corps de Christ dans le ciel.

Dans les jours du royaume, le *dernier Adam* sera là. Dans sa propre humanité, parfaite, parfaite, Il vint et se tint au milieu des ruines d'un monde perdu, et eut à faire face à Satan qui avait obtenu son pouvoir par les convulsions du premier Adam déchu (Luc iv). Il se tint devant son héritage et trouva « les royaumes du monde et leur gloire, » entre les mains de Satan, souillés par le péché et en ruine. Il le prit ainsi avec son fardeau de péchés et de souillures; Il déjoua vainquit Satan dans le lieu de sa puissance. Mais l'homme fort et commença à le dépouiller de ses biens. Le prince de ce monde victorieux n'avait rien en lui. Il descendit dans le sépulchre de celui « qui avait la puissance de lier et de délier »

« à-dire le diable » (Hébr. II.), et par sa chute Il détruisit son pouvoir. Au temps con-
table, Il le chassera, lui et ses anges, des
cieux célestes (Apoc. XII); et quand, pendant
une courte période, il aura consommé sa prodi-
geuse méchanceté dans l'empire Latin ravivé et
sous l'Antichrist, Il le liera et le jettera dans
l'abîme, jusqu'à ce que les 1000 ans du royaume
sont accomplis, et alors Il le jettera dans l'é-
ternel feu. Quand Christ était ici-bas, Il mani-
festait « les puissances du siècle à venir » ou
du royaume, chassant dehors les malins es-
prits et guérissant les malades. Quand ce jour-là
sera venu, Satan sera dans l'abîme, et « les yeux
des aveugles seront ouverts, et les oreilles des
sourds seront débouchées. Alors le boiteux sau-
ra comme un cerf, et la langue du muet chan-
tera en triomphe. » (Ésaïe XXXV.)

La création, qui a été assujettie à la vanité,
à cause de sa propre volonté, mais par le fait de
son péché lorsque il tomba, et qui soupire et est
à l'ouvrage, attendant le jour de sa délivrance,
sera délivrée de la servitude de la corruption
vers la liberté de la gloire des enfants de Dieu.
Nous lisons en Genèse III : « La terre sera mau-
vaise à cause de toi, et elle te produira des épines
et des chardons. » Mais, au jour de sa régénéra-
tion, « au lieu de l'épine croîtra le sapin, et au lieu
de chardons croîtra le myrte. Le désert et le
solitaire se réjouiront, et le lieu solitaire s'é-

gâiera, et fleurira comme une rose. » Et la sentence prononcée sur Caïn : « Quand tu laboureras la terre, elle ne te rendra plus son fruit ; sera enlevée ; car nous lisons qu'aujourd'hui elle fera briller sa face sur Israël restauré, alors : « La terre produira son fruit, Dieu, notre Dieu nous bénira ; Dieu nous bénira, et tous les bouts de la terre le craindront. » (Psaume lxxviii).

Le Juif restauré sera le centre du gouvernement de Dieu reconnu dans le monde par Christ ; la suprématie sur les nations établie. Celui qui s'élèvera pour régner sur eux, la royauté juive restaurée dans la maison de David et la sacrificature réalisée dans son excellence et sa pureté.

Les hommes avaient entrepris de se fonder à Babel un nom et un centre en dehors de Dieu et avaient été divisés en nations et en langues (Genèse xi). Israël était la nation relativement à laquelle ils avaient reçu leur héritage ; il était désigné comme le centre du gouvernement de Dieu dans le monde (Deuté. xxxiii, 8) : « Elle montra indigne de cette confiance, comme nous lisons de Jérusalem : « Ainsi a dit le Seigneur l'Éternel : C'est ici cette Jérusalem que j'ai placée au milieu des nations et des pays qui sont autour d'elle. Elle a changé mes alliances en une méchanceté pire que celle des nations, et mes statuts en une méchanceté plus que celle des pays qui sont autour d'elle. »

ont rejeté mes ordonnances, et n'ont point marché dans mes statuts. » (Ezéchiel v, 5, 6.)

Le roi Gentil s'efforça de constituer une unité religieuse en dehors de Dieu (Daniel iii). Nombreux ont été les centres d'union proposés par les hommes pour contrecarrer la sentence de dispersion prononcée par Dieu à Babel ; mais chaque fois ils ont échoué — Dieu n'en a qu'Un !

« Le sceptre ne se départira point de Juda, ni le législateur d'entre ses pieds jusqu'à ce que le Seigneur vienne, et à Lui appartient l'assemblée des peuples. » (Gen. xlix, 10.) Quand Il vint à Juda, Il fut rejeté — « Beauté et Cordon » furent brisés (Zach xi) et il n'y eut pas de rassemblement des nations. Son nom fut encore proposé comme centre lorsqu'à la Pentecôte, la miséricorde se réjouit au-dessus du jugement, et que Dieu, en grâce, prit occasion des langues, le signe du jugement, pour laisser chaque nation entendre parler dans la langue de son pays des œuvres merveilleuses et de la grâce de Dieu.

Mais là encore son centre fut refusé, et il n'y eut pas de rassemblement des nations, mais un peuple tiré des nations pour son nom et pour le ciel, où le centre du rassemblement, refusé sur la terre, avait été transporté. Dans les jours du Royaume dont nous parlons s'accomplit ce que nous trouvons révélé en Genèse xxviii au pèlerin Jacob, dans un songe d'une échelle unissant le ciel et la terre (Dieu Lui-même faisant en grâce

ce que l'homme, dans sa volonté propre, s'est tenté de faire à Babel). Nous voyons un type de ces jours du royaume quand Christ (ainsi que nous en informe Jean 1, 51) sera le lien d'union entre les cieux habités par les saints glorifiés et la terre millénaire ; quand la postérité de Jacob, maintenant vagabonde sur toute la surface de la terre sans pays ni autel, sera « comme la poussière de la terre, » et que Dieu les aura ramonés dans leur pays et leur aura fait tout ce qu'Il a promis (Genèse xxviii, 15). La semence de Jacob sera alors la tête et non pas la queue (Deutéron. xxxiii, 18) ; et « plusieurs peuples, et de puissantes nations viendront rechercher l'Éternel des armées à Jérusalem et y supplier l'Éternel. « Ainsi a dit l'Éternel des armées : Il arrivera en ce jour-là que dix hommes de toutes les langues des nations empoigneront et tiendront ferme le par de la robe d'un Juif, en disant : Nous irons avec vous, car nous avons entendu que Dieu est avec vous » (Zach. viii, 23).

Autre chose. Jéovah avait passé le Jourdain au devant des tribus, sous Josué, dans leurs premiers jours, en prenant le titre de « Dominant de toute la terre » (Josué iii) ; mais quand le Jourdain cessa d'être un témoin de ce titre et fut mis de côté et la domination transférée aux Gentils, Dieu prit le titre de « Dieu du ciel, » ainsi que nous l'avons vu auparavant, et le conserve tout le long de « temps des Gentils. » Mais, pendant la seconde

agement préparatoire que nous avons considérée, ses droits comme « le Dieu de la terre » sont de nouveau proclamés par ses témoins (Apocal. xi) ; il prend alors pleinement ce titre, et les biens des Gentils qui désirèrent le monde sans Dieu sont consacrés au Dieu de toute la terre (Michée iv, 13.) « Et l'Éternel sera Roi sur toute la terre ; en ce jour-là il n'y aura qu'un seul Éternel et son nom ne sera qu'un. » (Yech. xiv. 19 ; voyez aussi Esaïe liv, 5.)

Jérusalem, foulée par les Gentils jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis, sera alors restaurée ; quand le Rédempteur sera venu à Sion (Esaïe lxx ; Rom. xi), il lui sera dit : « Lève-toi, sois illuminée ; car la lumière est venue et la gloire de l'Éternel s'est levée sur toi ; car voici les ténèbres couvriront la terre, et l'obscurité couvrira les peuples : mais l'Éternel se lèvera sur toi, et sa gloire paraîtra sur toi. Et les nations marcheront à ta lumière, et les rois à la splendeur qui se lèvera sur toi. Lève tes yeux à l'environ et regarde, tous ceux-ci sont assemblés, ils sont venus vers toi ; les fils viendront de loin, et tes filles seront couronnées à tes côtés (*vers. ang.*) ; la puissance des nations sera venue à toi ; une abondance de chameaux te couvrira ; les dromadaires de Madian et de Hépha et tous ceux de Séba viendront ; ils apporteront de l'or et de l'encens et publieront les louanges de l'Éternel. Toutes les

brebis de Kédar seront assemblées vers toi ; les montons de Nébajoth seront pour ton service ; ils seront agréables étant offerts sur mon autel, et je rendrai magnifique la maison de ma gloire. Tes portes seront aussi continuellement ouvertes ; elles ne seront fermées ni jour, ni nuit, afin que les forces des nations te soient amenées, et que leurs rois y soient conduits. Car la nation et le royaume qui ne te serviront point périront, et ces nations-là seront réduites en une entière désolation... Les enfants de ceux qui t'auront affligée viendront vers toi en se courbant, et ceux qui te méprisaient tomberont à tes pieds, et t'appelleront : la ville de l'Eternel, la Sion de Saint d'Israël. Au lieu que tu as été délaissée et haïe tellement qu'il n'y avait personne qui passât parmi toi, je te mettrai dans une élévation éternelle, dans une joie qui sera de génération en génération... Je ferai venir de l'or au lieu de fer, de l'argent au lieu de fer, et de l'airain au lieu de bois, et du fer au lieu des pierres, et je ferai que la paix te gouvernera, et que tes juges ne feront que justice. On n'entendra plus parler de violence en ton pays, ni de dégât, ni de calamité en tes contrées ; mais tu appelleras tes murailles Salut et tes portes Louange. » Voir aussi Esaïe lxxv : « Voici : Je vais créer les chemins pour n'être que joie et son peuple n'en n'être qu'allégresse. Je m'égaierai en Jérusalem, et je me réjouirai sur mon peuple, et on

n'aura plus de voix de pleurs, ni de voix de
 douleurs... ils bâtiront des maisons et y habi-
 teront; ils planteront des vignes et en mange-
 ront le fruit. Ils ne bâtiront point des maisons,
 si un autre y habite; ils ne planteront pas
 de vignes afin qu'un autre en mange le fruit; car
 les jours de mon peuple seront comme les jours
 des arbres, et mes élus jouiront longtemps du
 travail de leurs mains. Ils ne travailleront plus
 en vain, et n'engendreront point pour le trouble,
 car ils seront la postérité des bénis de l'Éternel
 et ceux qui sortiront d'eux les joindront. Le lion
 et l'agneau paîtront ensemble, et le lion man-
 gera du foin comme le bœuf, et la poudre
 sera la nourriture du serpent; on ne nuira
 point et on ne fera aucun dommage dans toute
 la montagne de ma sainteté, a dit l'Éternel des
 armées. » (Essaïe Lxv.) Jérusalem longtemps
 abandonnée par Jéhovah, comme nous en informe
 le commencement d'Ézéchiel lorsque Sa gloire
 remonta au ciel et qu'Il transféra l'épée aux
 gentils, redevient la demeure de Sa gloire.
 Ézéchiel en vue du jour de Sa gloire décrit, dans
 les chapitres xl—xlv, le sanctuaire et la cité
 restaurée. Nous lisons dans le chapitre xliii, 2--5 :
 « Et voici la gloire du Dieu d'Israël qui venait
 de devant le chemin d'Orient, et le bruit qu'il
 faisait était comme le bruit de beaucoup d'eaux
 et la terre resplendissait de sa gloire. Et c'était
 selon l'apparence de la vision que j'avais vue,

même selon la vision que j'avais vue, lorsque je vins pour détruire la cité... (vers. ang.). Et la gloire de l'Éternel entra dans la maison, et voici la gloire de l'Éternel remplit la maison. Et encore : « Le nom de la cité depuis ce jour sera « Jéhovah Shammah » ou « l'Éternel là. » (chap. XLVIII.) « Et en ce jour-là on appellera Jérusalem le trône de l'Éternel; et toutes les nations s'assembleront vers elle au nom de l'Éternel à Jérusalem » (Jérémie III, 17), et ce lorsque Israël et Juda ne seront qu'une même nation dans le pays.

Son peuple, — Ils seront tous justes, comme nous lisons en Esaïe IV, 3 : « Et il arrivera que celui qui sera laissé dans Sion, et que celui qui sera demeuré de reste dans Jérusalem seront appelés saints, savoir tous ceux qui seront laissés parmi les vivants à Jérusalem. » (vers. ang.) Et encore : « Et quant à ton peuple, ils seront tous justes; ils posséderont éternellement la terre; le gémac de mes plantes, l'œuvre de mes mains, afin que je sois glorifié. » (Esaïe LX, 21.) La loi sera écrite dans leurs cœurs : « Après ces jours, dit l'Éternel, je mettrai ma loi au dedans d'eux, et je l'écrirai dans leur cœur, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. » (Jérémie XXXI, 33.)

Les nations aussi invoqueront le nom de l'Éternel. Après qu'Il aura exécuté le jugement et délivré le résidu de Son peuple nous lisons : « Alors je changerai aux peuples leurs lèvres, et

« cœurs purs, afin qu'ils invoquent tous le nom de l'Éternel, pour le servir d'un même esprit. » (Isaïe XLVI, 1.) Et encore : « Tous les bouts de la terre s'en souviendront, et se convertiront à l'Éternel, et toutes les familles des nations se prosterneront devant toi. » (Psaume XXII, 27.)

Les promesses sans condition faites aux pères seront alors accomplies en grâce, et amenées, comme nous l'avons vu, par le jugement. Le Psaume CV le prophétise et offre des actions de grâces à Jéhovah, et invite la semence d'*Abraham et de Jacob*, à qui elles ont été faites, à chanter et à donner gloire à son nom. Car il est l'Éternel notre Dieu; ses jugements sont sur toute la terre. Il s'est souvenu à jamais de son alliance, de la parole qu'il a commandée en mille générations; du traité qu'il a fait avec *Abraham*, et du serment qu'il a fait à *Isaac*, lequel il a ratifié pour être une ordonnance à *Jacob*, et à *Israël* pour être une alliance éternelle; en disant : Je te donnerai le pays de *Canaan* pour être le lot de ton héritage (vers. 7—11). Nous pouvons nous souvenir qu'en considérant l'histoire passée de la nation nous avons vu que ces promesses n'ont pas encore été accomplies : le peuple ayant pris son héritage sous la loi, l'a perdu. Elles leur seront ratifiées en grâce souveraine, et, comme le déclare le verset 7, par le jugement, démontrant très-clairement que leur application est encore future.

La connaissance du Seigneur et Sa gloire couvriront la terre comme les eaux couvrent la mer ; le trône de Dieu et Son gouvernement en justice seront reconnus dans le monde. « Le jugement s'unira à la justice. » (Psaume xciv, 15.) Et la justice et le jugement seront la base de son trône. » (xcvii, 2.) Christ sera le Prince de ce monde, et Satan qui en est maintenant le prince sera lié. L'obéissance sera accordée à Son pouvoir manifesté ; et quand cette obéissance ne sera pas rendue, le retranchement en sera le résultat, chose qui, si elle a lieu pendant la continuation du royaume, sera reconnue comme l'effet des actes judiciaires de Dieu ; et tout continuera à poursuivre en paix et heureusement. Satan ne sera plus là pour agir sur l'homme et l'exhorter au péché. Nous trouvons au psaume ci les principes du gouvernement du Messie dans ce pays. « Le cœur mauvais se retirera d'auprès de moi, je n'avouerai point le méchant. Je retrancherai celui qui médit en secret de son prochain ; je ne pourrai pas souffrir celui qui a les yeux élevés et le cœur enflé. Je prendrai garde aux gens de bien du pays, afin qu'ils demeurent avec moi... Celui qui usera de tromperie ne demeurera point dans ma maison ; celui qui préfère mensonge ne sera point affermi devant mes yeux. Je retrancherai chaque matin tous les méchants du pays, afin d'exterminer de la cité de l'Éternel tous les ouvriers d'iniquité. »

avons aussi le retranchement comme résultat du péché dans Esaïe Lxv, 20, où nous lisons : « Le pécheur âgé de cent ans sera maudit, » c'est-à-dire que s'il est retranché, cet acte sera connu comme retranchement pour cause de péché dans le gouvernement de Dieu. Le royaume d'Israël sera le centre terrestre de l'administration du gouvernement de Dieu dans le monde : « Il jugera justement ton peuple, et équitablement ceux des tiens qui seront affligés... Il descendra comme la pluie sur le regain, et comme la menue pluie sur l'herbe tachée de la terre. En son temps le juste fleurira, et il y aura abondance de paix jusqu'à ce qu'il n'y ait point de lune. Même il dominera depuis une mer jusqu'à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre. Les rois de l'arsis et des îles lui présenteront des dons, les rois de Scéba et de Séba lui présenteront des dons. Tous les rois aussi se présenteront devant lui, toutes les nations le serviront... Une poignée de froment étant semée dans la terre, au sommet des montagnes, son fruit mènera du bruit comme les arbres du Liban, et les hommes couriront par les villes, comme l'herbe de la terre... Béni soit l'Eternel Dieu, le Dieu d'Israël, qui seul fait des choses merveilleuses. Béni soit aussi le nom de sa gloire et que toute la terre soit remplie de sa gloire ! Amen, oui, amen ! » (Psaume Lxxii.) Et encore : « Voici,

un roi régnera en justice, et des princes pré-
 deront avec équité.... Le jugement habitera
 désert, et la justice se tiendra en Carmel. La
 paix sera l'effet de la justice, et le labourage
 la justice sera le repos et la sûreté à jamais.
 (Ésaïe xxxii.)

Jusqu'ici nous avons brièvement mentionné
 les bénédictions *terrestres* du royaume. Nous
 avons laissé les saints célestes, qui avaient été
 enlevés au ciel à la venue de Christ, ainsi que
 ceux qui étaient morts martyrs pendant la période
 de jugement qui avait introduit le royaume,
 assis sur des trônes à Sa *manifestation*, pour
 régner avec Lui mille ans. Voyons maintenant
 les bénédictions *célestes* du royaume. Dans
 Apocalypse xxi, 9—xxii, 5, nous trouvons une
 description de la manifestation millénaire de Jérusalem
céleste au monde. Le prophète la voit
descendant (non pas *descendue* : ceci elle ne l'a
 fait jamais) du ciel d'en haut de Dieu. Ce que
 les saints devraient être dans ces jours d'épée
 — « des luminaires dans le monde » — (Phil. ii, 15)
 l'Église l'est dans les lieux célestes, au jour de
 la gloire, réfléchissant devant le monde toute
 les gloires de Dieu et de l'Agneau, siège de la
 puissance céleste administrative du royaume
 (« ne savez-vous pas que les saints jugeront le
 monde? »); sa position et son caractère ont été
 et pourtant sa *connexion* avec la terre mille ans
 révélés — revêtue de gloire divine semblable à

celle de Celui qui est assis sur le trône au chapitre iv. Des anges sont les heureux portiers de cette cité sûre, qui est le principal fruit du travail de l'âme de Christ. Elle a la plénitude, dans la perfection, du pouvoir administratif, envers et sur le monde : douze portes, car la porte était la place du jugement. Les manifestations variées de la nature de Dieu, sous la figure de pierres précieuses, qui ont brillé dans la création (Ézéchiel xxvii) et dans la grâce, sur le pectoral du Souverain Sacrificateur (Exode xxviii), brillent ici dans la gloire. La cité et sa rue sont formées de justice divine, de quoi l'or est toujours l'emblème, et de sainteté de vérité « comme du verre transparent. » Le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant et l'Agneau en sont le temple et la lumière. Les nations épargnées à travers les jugements exécutés sur la terre) marchent à la lumière de la cité céleste, et les rois de la terre rapportent à elle (jamais n'apportent en elle) leur gloire et leur honneur ; ils reconnaissent que le royaume céleste maintenant établi et les cieux eux-mêmes sont la source de la bénédiction pour la terre. « Le Seigneur répondra aux cieux, et les cieux répondront à la terre » ; et il est reconnu que « les cieux dominent. » (Daniel, iv, 26.) Aucun mal, qu'il provienne de l'homme ou de Satan, ne s'y trouve, et rien n'y entre de ce qui souille ou qui prononce le mensonge, mais seulement

ceux qui sont écrits au livre de vie de l'Agneau. Le fleuve de Dieu et les fruits de l'arbre de vie sont pour le rafraîchissement des rachetés du Seigneur ; il n'y a plus là maintenant d'arbre de responsabilité, mais un seul arbre qui est l'arbre de vie, et dont les feuilles sont pour la guérison des nations de la terre. La cité est le vase de la grâce envers le monde dans ce jour-là. — La grâce la caractérise ; de même que la suprématie royale du sanctuaire terrestre restauré et de la cité de Jérusalem est à jamais maintenue, ce que nous lisons : « La nation et le royaume qui ne te serviront point périront. » (Esaïe LX, 12.)

Ainsi nous trouvons tout ce qui avait été ruiné et souillé par l'homme, réalisé au jour du royaume en Christ et sous Lui. Les trois grands systèmes, élevés par Dieu, et détruits par les hommes, sont établis en gloire. Le Juif dans une suprématie et une bénédiction terrestres ; le Gentil, béni de toute part d'une manière subordonnée, et gouverné en justice ; l'Église de Dieu dans la gloire céleste, et centre de l'administration du royaume et canal de la grâce pour le monde : la rivière de Dieu (Psaume LXXI). Son courant de bénédiction, toujours rempli d'eau, a été toujours desséché dans son flux à travers le monde, non pas quant à sa source, mais en tant que Dieu formait parfois à autre un canal pour la bénédiction du monde et envers lui ; le canal a été con-

Dieu a été forcé de donner aux ondes pures d'autres directions, toujours en vue de la bénédiction de l'homme, le canal s'étant toujours montré indigne du contenu. Au commencement, le fleuve prit naissance en Eden, où il s'agissait d'une dispensation de bien-être et de joie terrestres, et se divisa en quatre bras pour apporter à la terre les richesses d'une telle dispensation. Bientôt, toutefois, comme nous le voyons, ses canaux se corrompirent et il ne se trouva plus de place pour le flux d'une telle bénédiction, et ainsi les sources furent arrêtées et les canaux effacés par les eaux du déluge.

Puis, lorsqu'Israël fut racheté, et que Dieu se fut placé au milieu d'eux, le fleuve prit naissance dans le rocher qui fut frappé pour Son peuple dans le désert. « Ils burent de ce rocher spirituel qui les suivait pendant les quarante années de leur voyage, jusqu'à ce qu'ils fussent en sécurité dans le pays. Alors, dans les fêtes journalières et annuelles célébrées en l'honneur de Jéhovah, le peuple fut rafraîchi par les eaux de Siloé qui coulaient doucement parmi eux — la rivière « dont les ruisseaux réjouissaient la ville de Dieu. » (Ps. XLVI.) Mais les canaux se corrompirent encore ; de sorte que lorsque Celui qui était leur Source vint visiter cette famille, la seule qu'Il choisit d'entre toutes les familles de la terre (Amos III, 2) et qu'il avait choisie pour être l'objet du flux du fleuve de Dieu et pour en être le

canal à l'égard des nations, il trouva qu'elle était tellement corrompue qu'il ne pouvait plus la reconnaître ou lui permettre de souiller le cours. Et ainsi la source fut de nouveau transférée à une autre place, et le monde devint *pleinement* ce qu'il était pour Lui, et ce qu'il a toujours été depuis lors pour Son peuple, « une terre déserte, stérilisée et où il n'y a point d'eau. » (Ps. LXXIII.)

La source devait être maintenant le Fils de l'Homme glorifié dans le ciel; la dispensation, une dispensation de bénédictions spirituelles dans les biens célestes; et le canal de la bénédiction, les membres de Christ sur la terre. Nous lisons en Jean VII, où le Seigneur passa outre et ne put pas reconnaître le canal (les frères qui revenaient chaque année), qui était devenu impropre pour la rivière de Dieu : « Et en la dernière journée, la grande journée de la fête, Jésus se tint là, et cria, en disant : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Esprit, les fleuves d'eau vive couleront de son ventre. Or Il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui; car l'Esprit-Saint n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. » Tout infidèle que ce soit montré Son peuple dans cette dispensation et tout obstrué que soit devenu le cours, cependant il coule encore, et ne sera jamais épuisé, ni desséché. « Il (le Saint-Esprit) habitera avec vous éternellement. »

Mais le jour vient où ce ne sera pas seulement une dispensation de bénédictions spirituelles dans les lieux *célestes*, mais une dispensation de biens *terrestres* aussi ; où il y aura la gloire des *célestes* et celle des *terrestres* ; où toutes choses, tant celles qui sont dans les *cieux* que celles qui sont sur la *terre*, seront rassemblées ensemble en Christ ; où le Seigneur « répondra aux cieux, et les cieux répondront à la terre ; et la terre répondra au froment, au bon vin et à l'huile, et eux répondront à Jizréhel » (Isaïe II, 21, 22) la semence de Dieu. Le fleuve de Dieu aura alors une double source en bénédiction céleste et en bénédiction terrestre : sa source de *gloire céleste* sera la Jérusalem *céleste* — l'Eglise des glorifiés : « Le fleuve d'eau vive, claire comme du cristal, sort du trône de Dieu et de l'Agneau. » (Apocal. xxii, 1.) Et la source de la *gloire terrestre* sera le sanctuaire de la Sion *terrestre*, lorsque les eaux vives découleront de la Jérusalem restaurée pour la bénédiction des Gentils et de la terre millénaire : « Voici les eaux qui sortaient de dessous le seuil de la maison vers l'Orient. » (Ezéch. xlvii ; voy. Joël III, 18 ; Zacharie xxiv, 18.) Et Christ sera le vrai Melchisédec, un Sacrificateur sur Son trône, le lien entre la gloire céleste et la gloire terrestre. La vraie fête des tabernacles sera célébrée, non seulement par les Juifs et les Gentils, mais aussi par les saints dans les lieux célestes, après

la moisson ou la récolte, et la vendange au jugement à la fin de ce siècle. « Et il arrivera que tous ceux qui seront restés de toutes les nations venues contre Jérusalem, monteront en foule chaque année pour se prosterner devant le roi, l'Éternel des armées, pour célébrer la fête des tabernacles. » Et les nations qui refuseront de monter ne participeront point aux courants rafraîchissants de la rivière de Dieu. Que le Seigneur hâte ce jour en Son temps !

LE LÉVITIQUE.

Ce livre s'ouvre par un discours que l'Éternel adressa à Moïse du tabernacle d'assignation. Il parle comme ayant déjà autour de Son sanctuaire un peuple qu'Il reconnaît pour Sien. Mais le Lévitique diffère de la Genèse, où il ne pouvait pas y avoir une telle habitation pour Dieu parce que la rédemption en type n'était pas encore en vue ; et de l'Exode, après la Pâque et la Mer Rouge, où Dieu était sur le point de se préparer une demeure, bien que parlant comme Celui qui était en dehors et au-dessus de la montagne de la loi, laquelle mettait à l'épreuve la responsabilité de l'homme.

D'abord, dans les divers sacrifices et offrandes nous avons en type le déploiement des voies de Dieu en grâce vis-à-vis de l'homme et les moyens d'approcher de Lui. Il y en a deux

classes : les sacrifices d'agréable odeur (chap. i-ii), et les sacrifices pour le péché (chap. iv-vi), avec les lois pour tout ce qui s'en suit (chap. vi, 8-vii). L'holocauste occupe le premier rang, et il est à remarquer que c'est la principale et la plus parfaite représentation de Christ. Il peut consister en gros bétail, en menu bétail ou en oiseaux ; mais dans tous les cas, c'est Christ, par l'Esprit éternel, s'offrant Lui-même sans tâche à Dieu. Aucune partie n'était réservée pour l'usage ou la jouissance de l'homme. C'était une renonciation complète de soi-même dans la mort, comme l'offrande du gâteau ou des premiers fruits (chap. ii) en était une dans la vie pour Dieu. Observons que cette dernière était une offrande non sanglante, qui pouvait revêtir diverses formes, mais ayant toutes ce caractère. La présence de l'huile et du sel, l'absence du levain et du miel, doivent être notées. Puis venait le sacrifice pacifique, qui montre la communion avec Dieu, avec le sacrificateur, et celle de l'un avec l'autre, venant justement après les types du dévouement de Christ mourant et vivant à Dieu, comme il faut que toutes relations aient pour fondement Christ qui devient de la sorte notre portion. Ensuite arrivaient les offrandes pour le péché et pour le délit, et le mélange des deux, dont le sens est, non pas l'identification de celui qui offrait avec la bonne odeur de l'offrande, mais la translation

de la faute par lui commise sur la victime sur laquelle il tenait ses mains pendant qu'il confessait son péché. C'est Christ, qui n'avait point connu le péché, fait péché pour nous, afin que nous puissions être faits justice de Dieu en Lui. La loi de chaque offrande désigne ce qui devait être brûlé, et ce qui pouvait être mangé ainsi que le lieu où il devait l'être. De l'holocauste tout allait à Dieu; des offrandes des premiers fruits et pour le péché, le sacrificateur avait sa part, comme jouissant de la grâce de Christ, et étant en sympathie avec Celui qui avait souffert pour le péché de l'homme; quant à l'offrande pacifique, le peuple y participait aussi. Cette progression décroissante semble expliquer le changement dans l'ordre des lois, lequel place en dernière ligne la loi de l'offrande pacifique.

Les chapitres viii et ix nous retracent l'histoire (comme les chapitres xxviii et xxix de l'Exode nous donnaient l'indication) de la consécration des sacrificateurs avec celle d'Aaron et de son vicaire sacrificateur; et le chapitre x nous montre le vainc de quelques-uns, et la chute de tous, avant que la consécration ne fût achevée. Quel contraste béni en Celui qui non-seulement n'est jamais tombé, mais est mort et ressuscité pour nous présenter devant Dieu selon sa propre exception, avec tout notre mal effectif jamais! Ceci est en conséquence suivi d'un chapitre à l'aide de laquelle les sacrifices

devaient enseigner aux enfants d'Israël et apprendre eux-mêmes à établir de la différence entre ce qui était saint et souillé, pur et impur (chap. xi). Il est également pourvu aux moyens de purification pour les personnes souillées, soit dans leur corps par l'enfantement (chap. xii), soit dans la vie active, dans des circonstances accidentelles, par des maladies dont la lèpre est le type (chap. xiii, xiv), soit enfin par des faiblesses de la nature (chap. xv).

Nous arrivons à l'ordonnance capitale et suprême du grand jour de l'expiation, qui domine tout ce qui précède et tout ce qui suit. Il y a là la preuve que le chemin vers le lieu Très-Saint n'était pas encore nettement tracé dans les directions données pour la venue d'Aaron en ce lieu, une fois l'an, avec de l'encens et du sang ; alors l'expiation était faite pour la maison du sacrifice et pour le peuple, le sang étant répandu sur le propitiatoire. Mais l'expiation était faite aussi pour le sanctuaire, le tabernacle et l'autel, représentant la réconciliation de toutes choses, aussi bien que celle de tous les saints d'est par le sang de Christ ; puis la confession des péchés d'Israël était faite sur le bouc vivant (Azazel) qui n'était pas tué, mais qu'on laissait aller dans le désert. Ceci établit la rémission des péchés du peuple, comme le bouc égorgé satisfaisait la juste majesté de Dieu dans le jugement du péché.

Les directions qui suivent ont pour but de préserver de la souillure. Le chapitre xvii porte Israël à honorer Dieu, en lui faisant hommage de sa vie; le xviii l'exhorte à ne pas se dénigrer soi-même; les xix et xx à ne pas dénigrer Dieu dans leurs rapports mutuels et leur service religieux; les xxi et xxii enfin indiquent ce que devenaient les sacrificateurs dans leur position particulièrement privilégiée.

Le reste du livre est plutôt dispensationnaire. Le chapitre xxiii nous donne, dans les fêtes de l'Éternel, le cycle des voies divines envers l'homme, et spécialement Israël, introduisant dans Son conseil, en Sa présence, et accomplissant au commencement et à la fin. Viennent dans le chap. xxiv les mesures que les sacrificateurs doivent prendre pour entretenir continuellement la lumière du sanctuaire en Israël, comme un mémorial d'agréable odeur; tandis que le blasphème contre le Nom est puni de mort, et quiconque le commet, étranger ou non. Le chapitre xxv apparaît le Jubilé, ou le témoignage de la puissance de la rédemption et de l'affranchissement; le chap. xxvi renferme l'exposition directe des voies de Dieu, et la prophétie de ses interventions miséricordieuses. Dans le dernier chapitre, l'Éternel règle les vœux particuliers par le sacrificateur selon l'estimation de l'homme qui, distingué par ses qualités du sacrifice, représente les droits royaux de Christ.

LA DOCTRINE DU NOUVEAU TESTAMENT
SUR LE SAINT-ESPRIT.

MÉDITATION VII.

Rom. VIII. — 1-27.

Notre sujet embrasse deux points principaux. Pour comprendre l'un ou l'autre, il importe beaucoup que l'enfant de Dieu puisse les distinguer. L'un est la vérité bénie que nous sommes *dans l'Esprit*. C'est là une condition qui suppose un état entièrement changé : en contraste avec la nature et la chair, c'est une condition nouvelle que les âmes revêtent déjà sur la terre. Puis, il y a la demeure actuelle, personnelle, du Saint Esprit en celui qui croit. Le chapitre que nous lisons insiste, d'une manière nette et précise, sur ces deux vérités. J'essaierai donc d'en expliquer un peu la différence, et de tirer la conclusion qui ressort de chacune d'elles pour la bénédiction du chrétien, et la propre gloire de Dieu, (et cela évidemment par Jésus-Christ), ce qui est la fin dernière de toute chose. Pour bien saisir la première de

ces vérités il nous faut étudier un peu les trois principaux de l'Épître aux Romains.

Remarquons, en premier lieu, que la clé de cette Épître est la justice — surtout, et en toute première ligne, la justice de Dieu; c'est-à-dire la manière d'être de Dieu, la qualité divine — révélée par l'Évangile et fondée sur la rédemption — par laquelle Dieu peut être parfaitement conséquent avec Lui-même en justifiant le coupable qui croit en Christ.

Si nous nous demandons comment il se fait que Dieu puisse nous justifier ainsi, cette justice divine est par Jésus-Christ, le Seigneur. C'est en vertu de son sang, de sa mort; mais ce n'est pas cela seulement. C'est bien là que la plupart des fidèles aiment à s'arrêter. Bénissons Dieu qu'il y ait des pécheurs quelconques qui aillent même aussi loin que cela; pourtant nous devons vivement regretter que nos frères n'avancent pas au-delà de ce point; le regretant non seulement pour eux-mêmes — pour la part qu'ils perdent par rapport à la liberté — mais parce que tout ce qui déroble à l'âme sa bénédiction propre, son entière liberté devant Dieu, diminue d'autant la gloire de Christ, et par conséquent, en proportion, faiblit dans le service de Christ aussi bien que dans le culte.

Cet état, il en est qui le regardent comme un peu d'importance: nous ne leur portons pas envie; nous ne saurions non plus sympathiser avec

meune manière avec ceux qui estiment que la seule chose désirable est qu'une âme soit sauvée de la colère à venir. Si le salut de l'homme était le seul but de Dieu, ce serait fort bien; mais jamais Dieu ne se propose moins que sa propre gloire; et Celui qui fait du simple salut la grande question, prouve qu'il est plus occupé de lui-même et de ses compagnons qu'exercé dans son âme à l'égard de ce que le Saint-Esprit révèle de Dieu et de son Fils. Du reste, il y a toujours juste rétribution : jamais, en effet, depuis le commencement des âges il n'y a eu une âme douée de la puissance de jouir de Dieu, ou de prendre plaisir à la glorifier — une âme capable de triompher du monde ou simplement et profondément adorer dans l'énergie de l'Esprit saint qui s'arrêtât là où l'homme est prompt à s'arrêter, et où termine ordinairement la théologie humaine. Car la théologie consiste en certaines conclusions; c'est un système d'inductions; ce n'est jamais la foi. De certains principes, qui peuvent bien se trouver dans la Parole de Dieu, elle tire des conclusions; et, sans doute, il en est beaucoup qui sont vraies; mais cela même qui constitue la théologie empêche la puissance, sacrifie la liberté, s'oppose à la gloire de Dieu, et donne à l'homme une place qui ne lui appartient pas, lorsqu'il systématise les doctrines et se constitue chef d'école. Il en résulte que les enfants de Dieu

sont arrêtés dans leurs progrès ; ils ne croissent point ; et le Saint-Esprit est contristé par le déshonneur qu'on Lui fait ainsi, à Lui qui est à titre pour guider pleinement, et capacité pour bénir tout ce qui appartient à Christ, pour la gloire de Dieu le Père. En premier lieu j'appellerai votre attention sur les faits évidents qui se présentent à la première lecture de l'Épître aux Romains. Il ne s'y trouve pas un mot sur l'amour de Dieu, pas un mot sur la victoire dont jouit le Chrétien, jusqu'à ce que la question entière de la justice soit décidée. Au premier abord il ne semblerait pas que ce fût le moyen le plus court de soulager le cœur, de lui donner la paix, la liberté ; néanmoins c'est bien le moyen dont Dieu se sert. D'abord et en toute première ligne, nous trouvons ce mot toujours si inflexible, si accablant pour l'homme --- « la justice de Dieu. » Et pourquoi ? Parce que sa justice place devant l'homme l'autorité divine ; ne lui permet pas d'oublier Son droit solennel de juger ; car jusqu'au moment où le péché fut entré dans le monde, il n'était pas question de justice. Qu'y avait-il à juger avant que l'homme se fût ruiné, et lui-même et la création qui dépendait de lui comme son chef ? Auparavant tout était très-bon. Le jugement n'était donc pas la relation naturelle, normale, pour ainsi dire, entre Dieu et l'homme dans l'état d'innocence. Dieu n'agissait alors envers l'homme que par

de combler de toutes les bontés qui ressortaient de la création. L'homme alors ne faisait que jouir, et les actions de grâces d'une créature absolument sans péché s'élevaient jusqu'à Dieu. Mais bientôt la scène fut changée et gâtée; et la conscience acquise à l'homme par la connaissance du bien et du mal — connaissance du bien qu'il avait perdu et du mal, gain amer du péché qui l'avait vaincu — porta l'homme tout d'abord à cacher sa nudité dont il était conscient, et puis, au son même de la présence de Dieu, à se retirer de devant Lui. Hélas! bien avant que la voix de Dieu ne prononçât contre lui la sentence judiciaire, la conscience de l'homme l'avait déjà banni moralement; et il sentait qu'en présence de Dieu il n'y avait plus place pour lui. La conséquence fatale fut manifestée dès ce jour là, bien qu'elle ne se déclarât que par degrés, selon le bon plaisir de Dieu, et avec une écarté toujours croissante. Le péché nécessitait le jugement.

De là, évidemment, si l'homme devait être sauvé, il fallait qu'il fût appelé; et cela, de plus, par la gloire et par la vertu, comme il est dit au 1^{er} chapitre de la 2^{me} épître de Pierre. C'est là le caractère de la vocation de Dieu. Il appelle l'homme à ce qu'il ne possède pas. Il ne s'agissait pas seulement pour lui de maintenir ce qu'il possédait et d'en user sagement. Il avait perdu sa *tenure* originelle; ah! il avait perdu

non pas seulement ce qui lui avait été soumis dans un état excellent sans tâche, mais encore. Celui qui était au-dessus de lui — Dieu lui-même; et sa propre conscience en portait le témoignage pénible mais véritable. C'est pour quoi Dieu l'appelle dans sa grâce; mais Il l'appelle par la gloire. Il l'appelle à ce qui ne se voit pas, en dehors de ce qui se voit, tout en agissant sur lui par des motifs moraux comme frein pour le mal qui s'était introduit dans le cœur de l'homme et l'avait soumis à sa domination. Tout cela est, sans contredit, développé dans le Christianisme avec une force et une propriété incomparablement plus grandes; toutefois, le principe n'en est pas moins vrai du moment que l'homme tomba. Au moment convenable pourtant, Dieu fit des promesses; et celles-ci, est-il besoin de le dire? agirent puissamment en ceux qui avaient la foi. Au temps convenable, encore, la loi fut donnée par Moïse, et, par là même, celui dont la conscience était exercée possédait une connaissance non médiocre du péché; car la loi soulevait la question de l'état de l'homme — chose que les promesses ne touchaient point. Les promesses présentaient simplement un bien que Dieu donnerait assurément en son propre temps. Le point qui les caractérisait était qu'elles ne dépendaient pas de l'état de l'homme, mais de la parole et de la volonté de

Dieu agissant en grâce. Toutefois l'homme étant pécheur, il est évident qu'il ne serait pas bon pour lui de ne pas sentir son état réel. Aussi, les promesses une fois données mais non encore accomplies, la loi fut-elle introduite : elle sonda l'homme, et le mit en évidence comme méchant et coupable au dernier point; elle prouvait que, doué même de la connaissance de sa méchanceté, il ne possédait ni la volonté ni la puissance d'amender ses voies.

Christ vint enfin. Soumis à la loi, Il eût pu s'approprier les promesses. En effet, Il était l'héritier véritable aussi bien que le Témoin fidèle — le Seul qui ait jamais fait ressortir la beauté de la loi, comme instrument moral; le Seul qui ait répondu à cette expression du droit que Dieu a sur l'homme. Lui Seul justifia Dieu, qui avait donné la loi, dans toutes Ses voies icibas; mais si, pour cela, Il s'était saisi des promesses comme se rattachant à la loi, il est bien évident que personne n'eût pu partager avec Lui l'héritage. C'est pourquoi, dans la croix du Seigneur Jésus se fait voir une chose toute nouvelle : Lui qui avait accompli la loi, Lui, l'héritier même des promesses, au lieu de la couronne, Il prend la malédiction — au lieu du royaume de Dieu, Il reçoit son jugement ! Alors s'accomplit cette œuvre, la plus merveilleuse de toutes : Tout ce que Dieu ressentait contre le péché se répandit sur Celui qui ne connaît

point le péché ; tout ce que pouvait Dieu dans Sa sainte indignation contre le mal, tombe sur Celui qui n'avait point commis le mal, dans la bouche Duquel il ne se trouvait aucune fraude. Lui, Son propre Fils, l'objet de ses parfaites délices, de la faveur absolue, éternelle, Il se abandonné au jugement impitoyable, Dieu agissant envers Lui comme jamais Il n'avait agi, et ne peut jamais agir de nouveau envers aucun autre. La gloire même de la personne du Fils unique, qui Lui donnait la force de soutenir ce jugement, rendait cette colère d'autant plus insupportable. Le fait même qu'Il était Dieu, et comme Fils en rapport avec le Père (car Il possédait et la nature de Dieu, et la connaissance du Père comme nul autre ne l'eut jamais), ajoutait aux souffrances du Seigneur à cette heure solennelle une extrémité poignante, indicible. Mais, « c'est accompli ! » Et, dès ce moment, la justice de Dieu n'est plus seulement promise ; elle commence à être révélée. Ce sujet ne n'est peut-être pas entièrement exposé dans l'Épître aux Romains ; mais on y en trouve une partie bien importante --- celle surtout qui se rattache aux besoins de l'homme. Dans le 3^e aux Corinthiens, l'Esprit contemple une autre partie de la justice de Dieu : « Ce que nous sommes faits en Christ. » Là le point principal, c'est que Jésus est glorifié au Ciel dans la gloire de Dieu. Du reste, cette vérité là n'est pas

solument omise dans les Romains ; car comme nous le savons tous, il y est fait très-brièvement allusion dans le chap. VIII selon que le comporte le but de cette épître qui présente la vérité fondamentale, plutôt que la hauteur céleste à laquelle la justice divine nous donne droit. Ce dernier point de vue eût pu aller à la traverse du courant de l'Esprit occupé alors à faire ressusciter la vie en Celui qui est ressuscité des morts plutôt qu'à révéler la gloire du siège où Christ s'est assis dans les cieux. Mais, indubitablement, ce qu'il y avait de plus absolument indispensable pour établir la base et la manifestation de la justice de Dieu (telle que la présente épître, si on l'envisage dans son ensemble et comme un tout), c'est que Dieu entrât dans la scène de la mort, là où s'abaisse Jésus comme sacrifice pour le péché, s'étant, en grâce parfaite, rendu responsable pour nous. Là-dessus, Il ressuscite Christ des morts, et enfin Le fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes.

Tout cela était bien évidemment la justice de Dieu par suite de la croix. C'était ce que Dieu devoit à Jésus ; c'était une dette qu'Il ne pouvoit que payer soit comme Dieu, soit comme Père. Car Jésus était l'homme qui l'avait glorifié au plus haut degré --- comme jamais auparavant Il n'avait été glorifié --- et cela quant à ce qu'Il détestait le plus --- quant au péché

même. Il ne s'épargna rien, Il endura tout. Il n'eut pas à montrer sa gloire ; Il la mit de côté. Sa vie même, Il la remit entre les mains de Dieu. Il se plaça, pour ainsi dire, complètement entre les mains de Dieu, prenant sur Lui tout ce qui était dû à Dieu pour le péché. La conséquence en est que Dieu, aussi bien comme Dieu que comme Père, ressuscita, comme il est dit en Rom. vi, par Sa propre gloire, Celui qui était Fils et pourtant homme. Mais cela même n'est pas suffisamment exprimé la valeur de l'œuvre et des souffrances de Christ. Aux yeux de Dieu la croix méritait encore incomparablement davantage. Là, en vérité, Il mourut, portant nos péchés en son propre corps. Par la grâce de Dieu, Il goûta la mort pour tout. Voilà ce qui détruisait la puissance de Satan, effaçait le péché, rapportait à Dieu une gloire infinie — Dieu se trouvait endetté envers l'homme, le Fils de l'homme. De là, comme il est dit dans l'Épître de Jean : « Si Dieu est glorifié en Lui, Dieu le glorifiera en Lui-même et incontinent le monde le glorifiera. » Aussi, au lieu d'attendre l'administration de la plénitude des temps, au lieu de Lui donner toute la terre et toutes les nations sur la terre, Dieu glorifie Christ en Lui-même — de suite, et dans le Ciel. Quant à ce qui se passe de la terre, aucun retard, aucun changement. Mais il était question de la justice de Dieu. Sa gloire morale et céleste, absolument.

de toute autre chose. Ni la race, ni le monde ne contribuent en rien à la procurer. Dieu relève Christ et Le place sur Son propre trône dans le ciel. Qui, excepté Dieu, eut jamais la pensée d'un tel dessein ? Sans doute, dans les Psaumes, et ailleurs, il se trouvait des paroles inspirées, qui, après que Dieu eut agi de la sorte, reçurent une signification de ce fait même, et firent voir que telle était déjà dans le passé la pensée divine; mais glorifier le Fils de Dieu en Lui-même, c'est là un moyen d'exprimer la gloire dont Il couronna Jésus, qu'on chercherait en vain dans la Parole de Dieu jusqu'à ce qu'il le déclare Lui-même au moment où Il allait quitter la terre.

Et pourtant, toute glorieuse qu'elle soit, cette portion ne suffirait pas à Dieu. Elle était personnelle à Christ et précieuse par-dessus tout; mais son œuvre s'appliquait à d'autres, et voilà le côté de la justice de Dieu que nous déploie l'Épître aux Romains — savoir l'effet de sa justice par rapport aux croyants plutôt que par rapport à son Fils. Il souffrit sur la croix et fut exalté dans la gloire céleste; mais que deviendraient ceux pour lesquels Il mourut? Dieu les laisserait-Il dans leurs péchés? Serait-il juste que Jésus fût ainsi traité? Comment estimer la juste valeur de l'œuvre accomplie par le Fils de l'homme pour ses brebis perdues qu'il était venu chercher et sauver? Avait-il failli ou vaincu dans

cette puissante entreprise ? Il avait souffert et était mort pour eux et pour leurs péchés : qu'en est-il résulté ? La réponse se trouve dans l'Épître aux Romains qui nous présente ce que cette vérité opère pour l'homme dans le péché.

« La justice de Dieu envers (ou pour) tous — et sur ceux qui croient. » Le 3^{me} chapitre, auquel nous empruntons ces paroles, nous apprend que la justice de Dieu a satisfait entièrement aux péchés. C'est la *satisfaction*, comme l'appelaient les anciens docteurs, qui fut donnée par rapport au péché. Ce n'est pas que j'aime beaucoup cette expression, ni la pensée qu'elle exprime; mais ce que nous trouvons là est évidemment l'expiation, ou la propitiation, pour les péchés des hommes. Ce chapitre prouve que la mort, ou le sang de Christ, ne se borne en aucun sens à suffire aux besoins de l'homme : Tout se rapporte maintenant à la gloire de Dieu.

« Les hommes n'atteignent pas à Sa gloire; mais si Dieu introduit Son salut, ce doit être pour rendre l'homme capable de se tenir en Sa présence dans le ciel, et non-seulement là où il se trouvait auparavant, ce qui n'accomplirait pas les desseins de Dieu. Le rétablissement n'est pas le salut. Si le salut s'accomplît, ce n'est pas pour réinstaller l'homme où il était avant sa chute, mais bien pour lui fournir la capacité de se tenir dans la présence de la gloire de Dieu.

« Ah bien ! c'est là ce qui se trouve aux chapitres iv et v, et dans un sens plus avancé : et par quel moyen ? Le sang si précieux du Seigneur Jésus n'est pas tout : « Il fut livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. » Remarquez bien la liaison : Il fut ressuscité pour notre justification. Il en est qui entendent ainsi ce passage : « Parce que nous nous étions justifiés. » Ce qui me paraît bien loin de la Sainte doctrine. L'effet d'une version, d'un sens pareil, serait de faire de notre justification, comme de l'effusion du sang de Christ, une chose du passé, à part, en dehors de la foi. Mais la Parole de Dieu ne la présente pas ainsi ; et cette pensée se trouve réfutée par les paroles suivantes du commencement du chapitre v^e : « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu. » Le « donc » n'aurait pas de place, si nous avions été justifiés lorsque Christ ressuscita. Sans doute l'œuvre de la rédemption était accomplie, quand Dieu Le ressuscita ; et Christ entra dans cet état glorieux de résurrection, qui démontrait la nature de la justification assurée à celui qui croit en Lui. Mais les mots qui suivent immédiatement prouvent que la justification, là même où l'homme chercherait à la séparer de la foi, se trouve indissolublement liée à la foi : « Ayant été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu. »

C'est là, remarquons le, que, pour la première fois dans cette épître, nous trouvons la paix avec Dieu, l'accès à cette faveur dans laquelle nous sommes, et notre privilège de nous glorifier dans l'espérance de la gloire de Dieu. L'épître aux Romains ne nous considère jamais ainsi que le fait celle aux Ephésiens, comme déjà, dans un sens, unis à la gloire; mais elle nous représente comme capables, ici-bas, d'abonder dans l'espérance de la gloire que nous avons en perspective. Puis aussi, au milieu des tribulations, dont nous pouvons tirer de quoi nous glorifier, il est dit que nous avons l'amour de Dieu répandu dans nos cœurs, par l'Esprit Saint qui nous a été donné. Ainsi donc la première allusion à l'amour de Dieu n'apparaît qu'après que la justice de Dieu a été expliquée aussi complètement que l'exigeait cette épître.

Ce que je conclus de cela, c'est que Dieu voulait produire en ceux envers lesquels Il agissait avec tant de grâce, un sentiment profond, essentiel du péché. De plus, Il voulait leur faire voir qu'après tout, Il a soin de Sa propre gloire. Je ne dis pas que c'est ainsi que nous, nous devons en agir envers une pauvre âme inquiète, mais, en fait, l'épître aux Romains ne s'adresse pas à ceux qui sont inquiets et troublés dans leur conscience. Il ne s'agit pas là de gagner des âmes non encore converties à Dieu. Avec cela, il n'y a rien de plus important que de décon-

amour : et c'est là d'abord ce que fait Jésus. Il gagne l'attention, puis Il éveille la conscience avant de la mettre dans la parfaite liberté telle que nous la connaissons par le Saint-Esprit depuis que l'œuvre est achevée. Mais dans nos rapports avec ceux qui croient, et surtout avec ces âmes qui ont saisi la bénédiction de l'Évangile sans que la conscience ait été bien profondément labourée, il est de toute importance de maintenir, avec la plus grande clarté possible, le côté juste du salut de Dieu ; et de comprendre distinctement que l'Évangile est « la puissance de Dieu pour le salut » parce qu'il est la justice de Dieu. C'est là le raisonnement de l'apôtre quand il commence à discuter cette question en Rom. I.

Continuons cet examen un peu plus loin, et une autre question surgit devant nous. Dans tout le développement de ces 4 premiers chapitres, et même jusqu'au milieu du 5^e, voici le point principal qui nous occupe : les pécheurs coupables, et Dieu qui, à Sa propre manière, vient au-devant d'eux tels qu'ils sont, dans leurs péchés. Mais alors, pour l'âme réveillée qui a trouvé la paix, il y a autre chose qui donne encore bien plus de peine : ce ne sont pas ses *péchés* mais *son péché* ; non pas ce qu'elle a fait, ce dont elle est coupable, mais son état même devant Dieu. Ce que l'homme trouve en lui de plus lamentable, c'est qu'après la con-

version, après avoir trouvé la paix, il découvre cet état misérable; ces replis de méchanceté dans sa nature, qu'il ne pouvait croire possible chez un enfant de Dieu — replis qu'aucun homme ne prévoit avant d'en faire l'expérience personnelle. La parole de Dieu en parle bien, mais il passe outre, et ne s'attache pas à ces passages. A vrai dire, du reste, personne ne le comprend, avant d'en avoir l'expérience personnelle. Une fois que le cœur est véritablement ouvert à Dieu.

C'est là précisément que le christianisme de nos jours, et depuis bien longtemps assurément, manque d'atteindre à la vérité révélée de Dieu. Il laisse les âmes, je puis bien le dire, à demi sauvées; il leur présente des pensées partielles de Christ, mais il ne leur offre jamais une vraie intelligence, une connaissance simple et précise qu'ils sont *en Christ*. Je ne veux pas dire que l'expression même « en Christ » ne se soit produite pas; mais qu'en lisant ce passage — « il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus » — la plupart des personnes n'y comprennent rien au-delà du fait que Christ est mort et ressuscité pour elles, et que par conséquent elles sont justifiées devant Dieu. Mais ce n'est pas là toute la signification de ce passage. La différence est que, dès le milieu du chapitre v^e de l'Épître aux Romains, le Saint-Esprit de Dieu souève

sion nouvelle : c'est l'homme coupable, la manière dont sa culpabilité peut-être effacée, et dont l'âme peut avoir la paix par rapport à elle. Tout cela a été décidé ; et c'est la doctrine propre de l'Épître aux Romains. Ce qui suit immédiatement est plutôt un supplément, du chapitre v^e au chapitre viii. C'est une exhortation, ajoutée par l'Esprit Saint, de l'impuissance la plus profonde pour l'âme qui a déjà sauvé Christ. Voici le point qui y est discuté : non seulement il y a un Sauveur qui est mort pour mes péchés, et ressuscité pour ma justification ; mais dans la mort de Christ ma vieille nature a été jugée, condamnée : « Comme par un seul homme le *péché* est entré au monde. » Il ne s'agit donc pas de ce que j'ai fait. Où est question de *péchés*, nous avons la culpabilité personnelle, et c'est à elle que s'applique cela -- à elle encore que s'applique le jugement de Dieu quant aux choses faites dans le temps.

Mais la grâce nous donne encore autre chose. Si mes péchés étaient effacés et pardonnés, je trouverais encore dans un état misérable et moi-même, et plein de déshonneur pour Dieu. Comment cela s'est-il opéré ? Cet état fut produit par un seul homme -- Adam ; et, comme un seul homme est le chef du mal, c'est, Dieu soit béni, un autre Homme qui, avec autant de certitude que le premier homme

a introduit le péché et la mort, a accompli ce qui était effectué, Lui, la justice — « la grâce qui est par la justice en vie éternelle. Voilà la justice et la vie. Ce ne sont plus des pécheurs et la mort, mais Adam à une extrémité et Christ à l'autre. Mais vous et moi, comment cela nous concerne-t-il? Aucun juif ne pouvait nier, à l'égard de toute la race, l'effet de la position d'Adam. Quant à la loi, il pouvait se glorifier; et avant même que la loi n'entrât, il y avait le monde ruiné; et la loi, loin de réparer la ruine, ne fit absolument qu'imposer à l'homme de nouvelles entraves; elle prouvait plus complètement l'étendue de la ruine. Elle ne pouvait faire davantage. Mais maintenant était venu un autre homme, Jésus. Et comment ce passage parle-t-il de Jésus? Comme de Celui qui passe par la mort, dans la vie de résurrection. Par conséquent, depuis le milieu du chap. II des Romains, le Saint-Esprit entame une question toute nouvelle: ce n'est pas la justification par le sang c'est la justification de la vie.

C'est ici que les théologiens sont complètement en défaut. Je ne sache pas qu'ils aient une idée de la justification de vie. Évidemment, il n'est pas question de ce que le Seigneur a fait. C'est un état, une condition fondée sur la rédemption, et déployée dans Sa résurrection. Les œuvres, quelque bonnes qu'elles soient, ne suffisent pas à l'exigence du cas. C'est la

ous dit, a magnifié Dieu en toutes choses ; et c'était absolument nécessaire pour la gloire de Dieu, de même que c'est une partie de notre gloire et de notre bénédiction, parce que nous possédons ensemble un Christ entier. Toutefois quand il s'agit de ce qui fait face à notre état de péché comme hommes, l'Écriture ne fait pas ressortir ce que Jésus fit ici-bas, mais ce à quoi il fut élevé. C'est pourquoi, de même précisément qu'Adam ne devint chef de race qu'après être devenu pécheur (l'on pourrait dire, quand il eut accompli l'œuvre du péché), de même, le Seigneur Jésus ne devient Chef, le Chef reconnu et révéglé — « un Esprit vivifiant — » qu'en entrant dans la résurrection. Ce n'est que lorsqu'il eut dépassé sa vie dans la mort qu'il eut fini l'œuvre que Dieu lui avait confiée. C'est alors que le grain de froment, qui était tombé en terre et qui était mort — maintenant ressuscité — porterait son fruit en abondance.

Le principe s'applique dans le vi^e chapitre au péché, qui faisait le trouble du croyant. Le sujet principal du chapitre n'est pas que nous sommes ressuscités, mais que nous vivons à Dieu avec Christ ressuscité. Le raisonnement de l'apôtre ne va pas jusqu'à contempler celui qui est ressuscité *avec* Christ ; ce n'est que la doctrine des Romains. Dans les Colossiens, on le voit ainsi ressuscité ; dans les Éphésiens, il est même assis en Christ dans les

lieux célestes. Mais dans les Romains, la mort n'est jamais considéré comme ressuscité. C'est simplement « mort au péché et vivifié par Dieu. » Mais si je suis ressuscité je ne puis tenir pour mort; c'est évident; ce serait une contradiction dans les termes. Une telle chose est exclue par le raisonnement même, et aussi que par toute la portée de l'Épître; et c'est un point d'une très-grande importance comme on le verra dans l'Écriture. Mais c'est là juste ce qui fournit au croyant une délivrance si merveilleuse pour la pratique; délivrance pour laquelle j'ai droit dès le premier moment de ma carrière chrétienne, dès que je reconnois le Seigneur Jésus et que je suis baptisé en son nom.

Quelle est la chose pour laquelle je suis baptisé? Pour sa vie — pour ce qu'il a fait pour moi de tout; c'est pour sa mort que je suis baptisé. Je commence, tout d'abord, par ce grand et cet acte infini de grâce divine, dans lequel il vint au-devant de moi, et non-seulement pour mes péchés — pour eux en effet, je tiens par son sang précieux. — Mais il ne dit pas que je suis baptisé pour le sang de Christ, mais pour sa mort — expression plus large et qui est plus profondément. Voilà ce qui répand la condition comme pécheur — comme un homme vivant au péché; et j'ai besoin de la mort à tout cela, j'ai besoin de trouver

de tout cela. Et la seule délivrance possible d'un état de péché, c'est la mort. C'est là précisément ce qu'il me fallait. Je ne suis pas simplement pardonné — ce qui est fort béni et nécessaire pour commencer. Mais ce n'est pas ce qui est appelé *le salut*, même si l'on prend ce terme simplement comme intérêt personnel. Il y a plus. J'ai besoin de me voir racheter la mort de Christ et Sa vie au-delà de la mort, aussi bien que son sang précieux : et c'est là ce que je possède en Christ. C'est un fait précieux que j'ai le droit de tenir la mort de Christ comme satisfaisant pleinement à ma condition quant à toute la racine du mal; de sorte que j'ai le bonheur non-seulement de savoir que je suis pardonné par Son sang, mais que, par Sa résuscité j'ai le droit de me tenir pour délivré à tout péché demeurant en moi, qui eût été autrement un fardeau insupportable. Il y a donc une bénédiction qui ressort du Christ par Sa mort et résuscité. Il y a la rémission des péchés; mais il y a aussi délivrance plénière. C'est là seul qui est mort est quitte du péché. Le sang de Christ suffit pour les péchés; mais pour le péché, il me faut la mort de Christ dans toute sa valeur. C'est là seul ce qui répond à nos besoins. Car Celui qui est mort en Dieu est ressuscité dans un état tout à fait nouveau où ne saurait jamais reparaître la question du péché, non plus que celle de quel-

que chose qui devrait être fait, ou souffert de la part de Dieu. La bénédiction de Christ est en faveur du croyant; et, recevez le bien, dès son baptême. Est-ce qu'une chose que l'homme atteint par degrés, et donne une certaine valeur à l'expérience? ne tendrait qu'à l'exposer tristement à être tenté de Lui-même et, par suite de la subversion de son cœur, à lui fournir le moyen de dépraver Christ sous prétexte d'honorer l'œuvre de l'Esprit de Dieu au-dedans de lui. C'est là précisément, hélas! malgré le soin de Dieu dans l'Écriture et dans les faits du Christianisme, c'est là que tant de chrétiens glissent de côté; et voulez-vous savoir pourquoi? C'est bien simple: Le monde, la loi et la chair marchent de front. Si j'étais purement un homme vivant dans le monde, il me faut une loi pour me tenir dans le bien, une règle pour gouverner ma nature, tantôt me reprendre, tantôt me frapper. Aussi, lorsque Dieu était occupé de fait de son peuple élu — nation vivant dans le monde, Il leur donnait sa loi, qui agissait en frein, en restriction, et une espèce de mors, de bride pour le cheval rebelle. D'une part il fallait la réprimander, et l'autre, pour ainsi dire, la pousser. C'est ainsi que la loi en agissait envers la chair de l'homme; c'est là ce que la loi voudrait être pour les chrétiens. Mais y revenir aujourd'hui, c'est simplement renier le christianisme.

hommes qui, tristement dans l'erreur, vou-
lent imposer la loi comme règle de vie pour
le chrétien. Ils ont fort bonne intention, je
n'insiste pas à le dire, car ils visent à la piété ;
mais je suis bien sûr que tout cela ne cons-
titue qu'un principe faux ; et que la loi, au-
 lieu d'être une règle de vie, est nécessairement
une règle de mort pour celui qui a le péché
dans sa nature. Loin d'être une puissance libé-
ratrice elle ne peut que le condamner ; loin d'être
un moyen de sainteté, elle est de fait, et
selon l'apôtre, la force du péché.

Qu'il me faut avant tous c'est la *délivrance*.
Comment l'obtenir ? Par la mort. Notre
salut, à nous ? Dois-je mourir moi-même ? Ce
serait la destruction, et non le salut ; ce n'est
pas là non plus l'enseignement de l'Écriture.
En reposant sur la mort de Christ, je puis mou-
rir tous les jours : Je puis, selon la mesure de
ma foi me soumettre au mépris du monde,
à ce qui m'obtiendra, je le sais bien,
la part du monde et la séparation et la souf-
france, et c'est la gloire du chrétien — tout en
se séparant ainsi — d'avancer avec humilité, et
marchant avec hardiesse, dans le sentier qui est
libéré de toute l'amertume de l'épreuve. Mais
qu'il me faut-il comme point de départ ? Si j'avais
commencé à mourir graduellement à ma nature mauvaise,
il n'y aurait rien pour moi de me glorifier, de
me vanter, en quelque sorte, moi-même. Mais

il n'en est pas ainsi ; et de là l'importance de la vérité qui est démontrée dans le baptême chrétien. Au début de sa profession de foi, l'homme confesse Sa mort et Sa résurrection. Je n'entamerai point ici des questions controversées, mais regarderai le baptême comme une institution initiatrice. Sans doute, comme chacun l'avoue, certaines différences existent sur ce point ; mais tous reconnaissent le caractère initiatrice que revêt le baptême aussi bien que la vérité objective qu'il exprime. Que signifie-t-il ? « C'est le Sauveur qu'on a confessé n'est pas vivant, mais mort et ressuscité. » Tout ceux qui sont baptisés pour Jésus-Christ sont baptisés pour *Sa mort*. » C'est là pour moi, encore plus que l'aspersion de Son sang, tout précieux qu'il est sans contredit, ce privilège :

Outre le sang, il y a Sa mort ; c'est elle qui est en affaire avec ma nature, et me met en liberté devant Dieu en Christ ressuscité. Plus je le pense simplement et mieux cela vaut. Dans les choses de Dieu, il n'y a rien de comparable à la simplicité ; et il n'est pas de foi aussi vraie que celle qui reçoit Sa parole sur sa propre nature, bien qu'il soit possible que nous ne la comprenions encore que bien peu. Si Dieu me dit, moi chrétien, que je suis mort, dois-je le croire ou non ? Si donc il est certainement vrai que je suis mort, ne dois-je pas aussi croire les conséquences que Sa parole en déduit pour moi ?

que mon jugement est tombé sur Christ, que lui ressuscité est la puissance et le modèle de ma délivrance, et que, quant à l'homme et au monde, ils n'ont aucun droit sur moi, qui appartiens désormais à un autre, savoir à celui qui est ressuscité des morts? Quel droit peut-on encore exercer sur un homme qui est mort? Tout le monde le sait : un tel être doit être enseveli hors de la vue des hommes. La loi n'a plus absolument d'application envers les morts : non qu'elle cesse de retenir sa force, mais c'est à l'égard de ceux qui sont en vie sous elle. Dans sa propre sphère la loi est de toute importance ; mais sa force et sa sphère se déploient envers les hommes vivants dans le monde. Je suis sorti de cet état-là par la mort et la résurrection de Christ ; de sorte que pour ce qui est de ma vie proprement chrétienne, je ne suis plus vivant dans le monde. Je suis mort à la chair et au monde ; et c'est bien là mon point de départ dans le baptême et dans ma profession du Seigneur Jésus. Comme homme naturel, je vivais ; mais un Christ mort et ressuscité a terminé tout cela pour moi. Ce n'est pas seulement que je crois en Christ et que je connais le pardon par son sang précieux ; la parole de Dieu me donne encore le droit de savoir et de déclarer que, dans la mort de Christ, je suis mort moi-même. L'une de ces choses-là est aussi bien vraie que l'autre. Mais le

saint le plus faible, tristement mêlé avec le monde dans la vie pratique, sent le besoin de connaître ce qui arrête le jugement de Dieu, et de là, dans l'heure de l'épreuve et de la douleur embrassé avec ardeur cette consolation. Pourquoi ne pas accepter aussi l'autre vérité ? C'est qu'on n'aime pas à voir en face toute la grâce de Dieu, et toute la responsabilité du Chrétien dont il avait été fait aspersion. Le sang de l'Agneau pascal, sur les poteaux des portes, était connu même dans le pays de la servitude ; mais la Mer Rouge en séparait manifestement le peuple afin que, racheté et délivré, il fût désormais seulement au Seigneur. Il est donc absolument nécessaire que la marche du chrétien soit dans la pure lumière de la grâce de Dieu. « Nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce. » -- Le 7^e chapitre des Romains insiste sur ce point. Et c'est là une marche aussi humble que sainte où la chair ne compte pour rien : elle n'y est-il pas dit un mot de la loi, si ce n'est expressément pour déclarer celui qui croit complètement affranchi de sa juridiction. Elle n'est pas faite pour un homme juste, et c'est bien sûrément ce qu'est un croyant. Sa force est contre les injustes : elle s'applique aux méchants qui vivent dans le monde, contre la méchanceté des hommes comme tels ; ce n'est pas en vain que la loi porte son témoignage. Ils vivent dans le giron du monde, dans les voies profanes et

propre justice de la chair. C'est pour de telles personnes qu'est la loi; c'est-à-dire, que soit que les hommes lâchent la bride à la chair impure, ou qu'ils se retranchent dans les prétentions religieuses de la chair exaltée, la loi agit également envers eux tous. Mais, quant au chrétien, il commence par la mort de sa nature comme en vie dans le monde. J'insiste encore sur la pensée que c'est là précisément le sens. Je ne dis pas du baptême de Jean, mais du baptême chrétien pour la mort. Ce qui est si terrible pour le cœur naturel — le mort, le chrétien, y trouve sa bénédiction; mais c'est dans la mort de Christ qu'il est un homme mort devant Dieu, de même qu'il *était* mort dans ses péchés. Telle est la condition du premier Adam, hors de laquelle le chrétien surgit par la foi en Christ, par la mort duquel, lui aussi est mort à tout ce en quoi il vivait auparavant; et maintenant il jouit, comme faisant partie de la grâce de Dieu à son égard, du privilège de se tenir pour mort au péché et vivant à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur.

Voilà un des privilèges auxquels l'Esprit-Saint applique la mort et la résurrection de Christ; et à ce privilège se rattache une grave responsabilité. Remarquons bien qu'il ne s'agit pas de nos péchés, ou de la grâce de Dieu qui nous en nettoie dans le sang de Christ. Le péché comme péché — la nature charnelle — trouve son juste

sort, sa fia en condamnation, dans la mort de Christ, qui, ressuscité, communique une nouvelle, une nature spirituelle, dans la puissance de Sa résurrection. Cet Homme est mon Sauveur, et cette nouvelle nature est exactement ce que j'ai acquis comme ma part de la nouvelle création; car, « si quelqu'un est en Christ il est » une nouvelle création : les choses vieilles » sont passées; voici toutes choses sont devenues nouvelles. » Comme je l'ai déjà remarqué, la deuxième épître aux Corinthiens peut porter la doctrine plus en avant, car elle s'occupe de la gloire de Christ et non pas seulement d'expliquer la justice de Dieu comme base du salut, ce qui est le sujet de l'épître aux Romains.

Puis, dans le vi^e des Romains, nous abordons la question de la loi, et, bien que ce ne soit pas ici le moment de traiter pleinement ce point-là, je dois observer que nous trouvons ici, de la part de Dieu, une aussi pleine délivrance de cette difficulté-là que de celle dont traite le chap. vi par rapport au péché. « C'est pourquoi, frères, dit l'Apôtre, vous aussi êtes morts à la loi par le corps de Christ. » Comment cela se fait-il? cette expression « le corps de Christ » est pleine d'expressions; personne, en effet, ne se servait d'une telle phrase pour décrire la vie de Christ ici-bas. Appliquez-la à Sa mort, et tout devient simple et conséquent. « Vous êtes morts à la loi par le corps de Christ afin d'être mariés à »

« Et dans quelle condition ? Est-ce à Celui qui versa son sang pour vous ? Non pas ; mais à Celui même « qui est ressuscité des morts. » afin que vous portiez du fruit pour Dieu. Car lorsque nous étions dans la chair »... nous n'y sommes donc plus maintenant. Et c'est là ce qu'il vous faut. Mais pour ceux qui insistent sur la loi comme règle de vie du chrétien, lorsqu'ils font allusion à cette expression de l'apôtre, « vous n'êtes pas dans la chair, » ils lui prêtent un sens tout erroné, car ils entendent par là notre vieille condition d'inconvertis. Mais cette expression va plus loin. Quelle est, en effet, l'expérience que nous présente le Saint-Esprit à la fin du chapitre ? C'est un homme misérable, mais évidemment converti. Il lui a été donné de revenir à Dieu ; il déteste le péché — pourtant il y tombe toujours ; il aime la sainteté — mais jamais il n'y atteint ; il est, en tous points, misérable. Ses sentiments sont droits ; mais pour faire le bien ou éviter le mal aucun effort ne lui réussit. Le mal est présent ; le bien semble toujours lui échapper ; telle est l'expérience de son cœur ; je ne parle pas de sa vie extérieure ; car ce n'est pas là la question, c'est quelque chose de bien plus profond. Il peut n'y avoir aucune chute en péché manifeste, mais le péché est tristement à l'œuvre au dedans.

Ce que l'Apôtre rapporte ici à lui-même comme pour se l'appliquer, c'est l'amertume

d'une âme qui pensait n'avoir plus que bénédiction, et qui pourtant ne s'est jamais trouvée aussi malheureuse dans sa vie. Avant d'être régénéré cet homme eût pu goûter les plaisirs du monde qui ne donnent pas de vraie satisfaction. Maintenant il a tourné le dos au monde et la face vers Dieu; et pourtant jamais il n'y eut (il le sentait) d'être si dénué de consolation, et la misère augmente jusqu'au point qu'il pousse ce cri de douleur : « Misérable que je suis, qui me délivrera ? » Dès lors l'obscurité disparaît devant une lumière qui est plus calme, plus sereine que jamais. C'est donc l'espérance d'une âme qui avait connu Christ comme son espérance, une âme née de Dieu, et n'ayant néanmoins aucun sentiment de délivrance. Dieu la laisse sentir son mal propre, intérieur, jusqu'à ce qu'elle regarde tout à fait hors d'elle-même à Christ, comme son libérateur, non seulement de la condamnation et de la colère, mais « de ce corps de mort. »

Ce ne sont pas ses péchés, c'est le péché qui la déchire d'autant plus que sa conscience est éveillée, devenue sensible à ce qui est dû à Dieu sans connaître suffisamment ou la grâce ou la rédemption -- Dieu, ou son propre cœur --. Elle souffre péniblement jusqu'à ce qu'elle apprenne la réalité, la nature, l'étendue de la liberté à Christ. Aussi c'est là précisément la question à laquelle le Saint-Esprit prépare une réponse.

le passage que je viens de lire. Et quelle en est la portée? La première réponse est que Dieu a déjà, dans son amour, introduit pour mon âme une délivrance complète; plus tard il effectuera une délivrance aussi entière pour mon corps mortel. Ainsi donc, en premier lieu, vient une délivrance réelle de la grâce --- puis elle est le gage de tout ce qui suit dans la gloire. Quelle est donc la nature de la délivrance dès à présent? Si, en parlant de ce que Dieu donne maintenant, je me sers du mot « partiel », c'est simplement parce qu'il y a le corps aussi bien que l'âme. Pour tout ce qui regarde l'âme, l'émancipation est parfaite --- mais elle est parfaite seulement pour l'homme intérieur, si je puis ainsi parler, et non encore pour l'homme extérieur.

C'est pourquoi l'Apôtre nous présente cela dans les premiers versets du vintième des Romains : « Il n'y a maintenant aucune condamnation » parce qu'il n'envisage que Christ, se repose et est en Christ seul. C'est là, en partie, la réponse pour l'âme qui confesse sa misère et crie après un Libérateur. Réveillé pour sentir que ce n'est pas le pardon seul qu'il lui faut, mais bien d'être délivré de soi-même, le cœur trouve que la délivrance est dans Un Autre. Il s'était imaginé qu'ayant obtenu le pardon en Christ, il lui fallait se délivrer par l'opération intérieure de l'Esprit de Dieu; mais au moment même où son secours lui était le plus nécessaire, il apprenait que

l'Esprit Saint ne l'aiderait pas. D'une manière ou d'une autre, il éprouvait que le Saint-Esprit le rendait misérable en lui-même. La raison en est claire; dans la pensée de son entendement il s'était placé sous la loi, et le Saint-Esprit — précisément parce qu'il est l'Esprit de Dieu descendu pour glorifier Christ — ne donnera jamais la puissance — mais il fera sentir à l'homme sa faiblesse, tant qu'il cherche à mettre la loi à la place de Christ. Ce n'est là nullement ce que le Saint-Esprit est venu faire. Il est descendu du ciel sur la terre pour glorifier le Seigneur et non pas la loi.

C'est dans les gémissements qu'il avait appréhendés l'absence de la délivrance; il est donc réduit à se tourner vers le Libérateur, et la conclusion qu'il en tire c'est « qu'il n'y a aucune condamnation » — non pas pour ceux pour lesquels Christ mourut — mais « pour ceux qui sont dans le Christ Jésus ». Nous sommes maintenant par grâce établis en Un Autre — Christ ressuscité. — Voilà ce qui nous donne notre condition, notre état devant Dieu. Rien de plus béni. La comparaison suivante pourra aider quelques chrétiens à se faire de cela une juste idée. Prenez un homme digne, dont les sentiments honorables et les ressources (je parle le langage des hommes) égalent la dignité. Il fait choix d'une femme. Sage et digne lui-même, il choisit sagement et dignement, et il se présente

que ce choix là où d'autres n'avaient pas le
 cœur de choisir — là où aucun autre n'eût osé
 le faire. Ce choix fait, qu'en résulte-t-il ? La per-
 sonne qu'il a choisie et qui devient sa femme
 acquiert l'état propre à son mari, et tous les
 anciens antécédents, les perplexités, les angois-
 ses disparaissent entièrement. Parmi les hom-
 mes la femme prend le nom de son mari ; son
 propre nom est à jamais abandonné : elle en
 prend un nouveau. Il en est de même pour ceux
 qui sont dans le Christ Jésus. Quelle est leur
 place ? Là où Il est. Jésus marchant sur la terre...
 est-ce là ma position ? Comme exemple céleste.
 Avin, nous pouvons le *sivre*, mais Il « demeure
 seul ». S'il n'y avait eu que cela, moi j'eusse
 été à jamais exclu. Mais Christ est mort —
 Men plus, Il est ressuscité. Alors Il peut me
 donner son Esprit, et c'est là ce que fait Christ.
 sa mort a agi de deux manières à l'égard du
 seul : les péchés ne sont plus, mais la nature
 même est aussi jugée, saintement et justement.
 Aussi, Dieu peut-il alors révéler la nature nou-
 velle qu'Il a donnée, et accorder une position
 tout à fait différente.

Christ ressuscité est le seul chef de la fa-
 mille de Dieu. Je ne parle pas de son corps,
 mais de la famille ; car, sauf dans le langage
 figuré employé d'une manière si pratique dans
 le chap. xii, l'Épître aux Romains ne va pas
 au delà de la famille. Mais ici je trouve la fa-

mille de Dieu, et la condition, la demeure, l'état de cette famille devant Lui, comme résultat de la mort et de la résurrection de Christ. Voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés. La grâce fait participer la famille tout entière à l'état même de Christ. Et quel en est le résultat pour eux? « aucune condamnation. Christ avait souffert pour le chrétien, et maintenant qu'il est ressuscité, le chrétien, pour ainsi dire, fait partie de la justice de Dieu, comme il est dit avec plus de force encore 2 Cor. v. Comment Dieu pourrait-Il, en justice, exiger une seconde fois le paiement d'une dette? Et désormais Christ était entré dans cette position, où il pouvait en avoir d'autres identités, avec sa propre bénédiction devant Dieu. Christ là, et rien de moins, ce qui la caractérise : « n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ-Jésus. »

Et puis vient la raison : car dit l'apôtre, « loi de l'Esprit de vie. » Remarquez bien que ce n'est pas simplement parce que son sang a été répandu. Cela seul ne suffirait pas. Tout cela cace qu'il soit contre les conséquences de la vieille condition d'être; cela ne nous donne pas la nouvelle position devant Dieu. Sans ce sang précieux, je ne pourrais jamais entrer dans cette condition nouvelle; mais ce qu'il ne fait, ce n'est pas seulement le sang qui nettoie les péchés de ma vie passée, mais encore l'Esprit

passement complet hors de l'ancienne condition, et une place sainte, fixe, joyeuse, dans la relation nouvelle. Et qu'est-ce qui peut faire cela? Lui-même mort et ressuscité. Comme c'est bien Lui qui donne satisfaction parfaite pour les péchés; qui, plus que cela, fut jugé pour le péché; c'est Lui de même qui est l'exemple de la vie et la puissance du nouvel état en résurrection. Il est le chef et la source de toute la bénédiction. Et en conséquence, l'Apôtre parle d'une loi de l'Esprit de vie. » De là vient que lorsque Christ fut ressuscité des morts, ayant, au prix de son sang, acquis les bénédictions les plus chères, les plus profondes, Il souffla sur ses disciples : sa personne adorée en accorda le signe. Le jugement était tombé sur Christ au lieu de tomber sur nous --- le péché était aboli, la mort vaincue; mais aucune de ces choses n'a affaire avec cette vie nouvelle qui est en Christ. Ce n'est pas qu'un chrétien ne puisse tomber dans le péché, comme il peut aussi mourir. Mais ce n'est pas parce qu'il possède la vie nouvelle qu'il pèche ou qu'il meurt. Il pèche, parce qu'il a cédé à la vieille nature; il meurt, parce qu'il plaît à Dieu que Jésus ne vienne pas encore --- et en attendant, Il l'appelle à être en haut avec lui. La vie qu'il obtient de Jésus ne pèche, ni ne meurt point. C'est une vie éternelle. Aussi, en vertu de sa source, il peut être dit : « Celui qui est né de Dieu ne commet

pas le péché. » De même, quant à la nature nouvelle, le chrétien ne meurt pas, puisqu'il a même la vie éternelle du Christ. Mais remarquez que toute cette délivrance est purement pour l'homme intérieur : reste encore le besoin de l'homme extérieur. Quant à l'âme, la réconciliation est complète; pour ce qui regarde le reste de la nature, elle n'est que partielle; et Dieu ne se contentera jamais de ce qui n'atteint pas à ses propres conseils. Il entend affranchir complètement, et cet affranchissement sera digne de Lui, du Saint-Esprit, de Christ et de sa Rédemption.

Plus loin, l'Apôtre donne la raison pourquoi la loi de l'Esprit de vie en Christ a affranchi le chrétien de la loi, du péché et de la mort. Il dit : « Ce qui était impossible à la loi en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu l'a fait. » Remarquez que la loi et la chair vont naturellement ensemble : « Ce qui était impossible à la loi en ce qu'elle était faible par la chair », Dieu ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché. Il ne dit pas « en chair de péché » bien entendu : car il n'en fut pas ainsi; toutefois ce fut assurément en sa ressemblance. C'est à dire, que ce ne fut pas du tout dans les circonstances d'un Être qui refusait de se trouver dans un monde souillé par le péché; mais d'un Être qui, né d'une femme, né, sans doute, ainsi par puissance surnaturelle —

qui qu'en ressemblance de chair de péché, et
partant serait né véritablement dans le monde;
mais pourquoi il n'eût point été en nature humaine.
Mais Celui qui était Fils de Dieu, devient
cependant homme, aussi véritablement qu'il
est Dieu de toute éternité, et meurt dans la
chair qu'il avait prise — meurt pour l'homme,
meurt pour glorifier Dieu quant aux péchés de
l'homme; et plus encore, non-seulement pour
les péchés, mais pour son péché. J'appelle votre
attention sur ce point, car c'est là ce qu'il fal-
lait; et c'est là ce qui est affirmé ici : « Dieu
envoya son propre Fils en ressemblance de chair
de péché, et pour le péché. » Ce n'est pas seule-
ment qu'il y avait une accumulation de péchés;
mais ici c'est de la nature même qu'il est ques-
tion. Le pardon de mes péchés, il me le faut, et
je le possède; mais pensez-vous que je désire
que Dieu pardonne à ma mauvaise nature? Mais,
que lui pardonne pas moi-même! Non, ce dont
j'ai besoin, c'est que cette nature soit condamnée,
et que moi je sois affranchi. Et c'est là exacte-
ment le caractère du nouvel état où Christ
nous introduit et nous place devant Dieu. Quant
à l'âme, c'est la liberté parfaite; délivrance non-
seulement de ce que j'ai fait, mais de ce que je
suis. De sorte que comme chrétien, je n'ai plus
affaire avec la responsabilité qui s'attache à
un homme mortel; je suis déjà passé à un état
divin, lors même que je suis encore dans le

monde. Avant de quitter les choses d'ici-bas, j'ai acquis, par grâce, une relation nouvelle vers Dieu. Et Celui qui déclare cette relation, l'établit, qui en est le modèle, c'est Jésus de Nazareth. Sa présence. Telle est, en vertu de Sa rédemption, la place du croyant; et elle appartient à tous les chrétiens.

La question sérieuse est de savoir si nous sommes réellement et d'une manière consciente. Selon l'Écriture, qui peut douter que Dieu n'ait véritablement destiné cette position aux siens? Mais la foi devrait y entrer, dès le présent, la réaliser en regardant à Christ. C'est se tromper soi-même, et se méprendre sérieusement sur la parole de Dieu, que de supposer que l'homme puisse au même instant être engagé dans la lutte entre le mal et le bien, décrite aux derniers versets de Rom. vi, et jouir de la liberté de Rom. viii. Ces deux états sont complètement incompatibles l'un avec l'autre. Un homme peut-il être, au même instant, esclave et libre? Ce sont deux états qui se contredisent et s'excluent mutuellement. Mais dans la nature, l'homme voit l'absurdité de la chose plus facilement que dans la grâce. Personne ne peut être en même temps esclave et libre, et misérable et heureux. Personne ne peut être tout d'une haleine, « misérable que je suis » et « je rends grâce à Dieu. » Mais après avoir dit « misérable », on peut dire : « je rends grâce à Dieu. »

« Dieu. » Mais c'est le fruit d'un système faux — système qui lui-même découle de l'incrédulité — que de soutenir que l'on puisse être *in fois* « affranchi de la loi de la mort et du péché » et « charnel » « vendu au péché. » La loi de l'Esprit ne règne pas *de concert* avec la loi de la mort, mais elle fait que « pour celui qui veut pratiquer le bien, le mal est avec lui. » On peut connaître l'abattement par suite de tentations répétées, et avoir aussi la paix dans le Saint-Esprit ; on peut avoir la paix avec Dieu et souffrir, pourtant, profondément à cause de ce qu'est le monde et de ce qu'est le peuple de Dieu. Cette douleur pleine de grâce pesait sur notre bien-aimé Sauveur ici-bas, et causait ses gémissements ; et nous pouvons et devons connaître la communion de ses souffrances. Tout cela, je l'admets ; mais ces gémissements n'étaient pas les gémissements de quelqu'un à qui manquait la paix de Dieu. La communion non interrompue est précisément ce que possédait sans cesse le Seigneur Jésus dans les jours de sa chair. Ne dit-Il pas, en effet : Je vous laisse la paix, je vous donne *ma* paix ? Eh bien, nous cherchons maintenant dans cette paix qui a été faite par son sang, telle qu'elle a été établie par nous dans la puissance de sa résurrection ; mais c'est après avoir laissé derrière nous les exercices du cœur sous la loi décrits dans le chapitre viii. Ce dont je me plains, c'est que

des âmes vivifiées, qui regardent réellement Christ — s'attachent à la loi, et, dans leur aveuglement, se fassent un devoir de travailler comme un forçat à la rame de cet amer esclavage, lorsqu'ils voient que Dieu les appelle à la liberté du Christ. Mais elles-mêmes elles ne sont pas mortes à la loi. La mort de Christ nous place absolument au dehors de cette condition-là, de la même manière qu'un homme emprisonné pour ses dettes ne demeure plus, après sa mort, sous le pouvoir de la loi. Tant qu'il est en vie, la loi, sans doute, s'applique à lui; mais la mort vient, et il est impossible, alors, que la loi le retienne; il est irrévocablement passé au delà de sa portée. Pour le chrétien, il en est précisément de même.

Il en est qui traitent tout cela de mysticisme. Sans doute c'est dans un style figuré que l'Apôtre nous parle; mais c'est la déclaration la plus expressive d'une réalité bienheureuse. Ceux qui n'y croient pas en toute simplicité, paient la peine de leur incrédulité par l'incertitude et l'impuissance qui en sont la suite. Dès que la conscience est exercée chez celui qui se place sous la loi comme règle de vie, il éprouve aussitôt l'esclavage de la loi qui est la force du péché, et non de la sainteté. C'est la défaite qu'on est la fin; ce n'est pas la victoire. Ce n'est jamais ainsi qu'on trouve la force; car elle est le fruit de la grâce et non pas de la loi. (Rom. 7, 14.)

Quand une âme est ainsi sous la loi, plus le saint-Esprit agit sur la conscience, et plus elle est malheureuse : aussi, il en résulte que les plus consciencieux en sont souvent là. Osera-t-on affirmer que c'est là l'ordre de Dieu? Est-ce par son œuvre qu'un chrétien soit pieux et consciencieux, et privé, pourtant, d'une joie possible et de repos en Christ? Voici la raison qui explique un état si étrange, c'est que l'âme n'a jamais compris la condition de mort à la loi, dans laquelle Christ voulait l'établir.

D'autres me diront peut-être que c'est une fautive doctrine que Christ soit mort pour le péché, aussi bien que pour mes péchés. J'ai rencontré de telles attaques de la part de gens qui devraient en savoir davantage. Mais la mort au péché par la mort de Christ me semble être une vérité essentielle du Christianisme. Celui qui voudrait me borner au pardon par le moyen du sang de Christ; qui, dans l'œuvre de Christ, n'admet rien de plus que sa mort pour mes péchés; qui nie qu'il n'ait, outre cela, donné la mort au péché celui-là n'a pas saisi le côté positif du christianisme. Savoir que toutes mes œuvres mauvaises et ma culpabilité sont entièrement effacées est une bénédiction suprême de la part de Dieu; mais cela tout seul est comparativement négatif; et de là vient que tant d'efforts de Dieu tâchent de se construire un temple positif de justice de tout ce que fait, jour

par jour, le Seigneur Jésus dans sa marche sur la terre. Mais le côté positif existe aussi bien que le côté négatif; seulement, il se trouve en avant, dans la résurrection — et non pas derrière la loi, en-deçà de la croix.

Et le chrétien apprendra qu'il a besoin de tout ce que Dieu lui a donné — y compris cette précieuse vérité. Être mort à la loi est une partie bien substantielle de la bénédiction du chrétien; et qui ne le sait pas, omet la doctrine capitale du côté positif du christianisme, révélée dans les Romains depuis vers. 12 du Chapitre v jusqu'au Chapitre vi. Je ne dis rien absolument sur les épîtres aux Colossiens et aux Ephésiens, épîtres qu'on ne doit jamais s'attendre à voir comprises par ceux qui se retranchent sur le terrain de la loi. Je limite ma pensée à ce dont le chrétien a besoin pour la liberté, sinon pour la fondation de son âme. Remarquez que, jusqu'à ce que nous soyons arrivés là, il n'est pas dit mot de victoire -- pas mot d'être « plus que vainqueur » -- jusqu'à ce que nous ayons atteint ce point où n'y a ni soupirs, ni joie de l'Esprit — ce triomphe intime de Dieu dans l'âme -- jusqu'à ce qu'il soit solidement affermi sur le terrain positif où nous placent la mort et la résurrection du Seigneur-Jésus-Christ. Dieu garde ses secrets et n'abandonne ce qu'il a déclaré pour la délivrance et pour la victoire pratique! L'Esprit

rien claire : comme toujours, c'est ailleurs que la difficulté existe. Le cœur recule devant ce qui porte l'arrêt de mort sur la nature sous ses formes.

Les jours sont-ils mauvais? Raison de plus pour tenir ferme. En parlant de ce sujet, permettez-moi de recommander fortement à ceux qui m'entourent, l'étude de la 2^e Epître de Pierre et de celle de Jude — deux portions de la parole de Dieu qui ont particulièrement en vue ce jour de déclin, de méchanceté croissante, et de crise d'apostasie. Qu'y trouvez-vous? Que les chrétiens sont abandonnés au déclin comme chose inévitable? Point du tout. C'est dans ces épîtres, plus que dans toutes les autres, que nous sommes exhortés à croître et à avancer dans la sainteté de Dieu. Telles sont les ressources de la grâce pour un jour d'obscurité, de ténèbres de plus en plus profondes.

Quant au point qui nous occupe, sachons traiter comme l'œuvre de l'ennemi, n'importe quelle soit la forme ou la prétention, tout ce qui pourrait effacer une vérité si précieuse, et après tout, si simple et si fondamentale, et qui se rattache même à notre baptême. Quel avertissement pour nous dans le fait que les hommes puissent être séduits au point de traiter cette vérité comme une étrange doctrine!

Comment donc décrire cette position nouvelle où le Seigneur Jésus place le chrétien? Se-

lon le nouveau Testament, il n'y a pas, mais bien trois conditions dans lesquelles l'homme peut se trouver. J'insiste sur cela, c'est une question de foi aussi bien que de pratique. Il n'est pas vrai que, si l'on n'est pas un homme spirituel on doit nécessairement être un homme naturel. Ce dernier état est évidemment l'état de celui dont les péchés ne sont encore remis — qui est simplement enfant d'Adam, sans rien posséder qui soit au-dessus de la nature déchue.

Que la grâce de Dieu convertisse une âme, elle reçoit une nouvelle nature, et sur le pied de la rédemption, elle est amenée à l'état de sainteté. Mais tout homme ainsi réconcilié avec Dieu n'est pas nécessairement un homme spirituel. Il y a plus d'une cause qui peut empêcher un chrétien d'être ce que l'Écriture appelle spirituel. Les spirituels sont ceux qui « ne sont pas dans la chair mais dans l'Esprit. » Comme s'exprime l'apôtre Paul.

Puis encore, en parlant des saints de Corinthe, quelque graves que fussent leurs fautes, l'apôtre ne dit pas qu'ils sont des hommes naturels. Il pose ce principe : « L'homme naturel (vers. angl.) ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu. » Il n'en dit pas de même des saints, mais il leur dit bien, qu'ils sont des enfants, qu'au lieu d'être arrivés à l'état de pleine connaissance — au lieu qu'il puisse leur parler d'adultes.

profondes de Dieu, il est contraint de les servir du lait convenable à leur état. Et qu'étaient-ils donc? « Des hommes charnels. » De là il s'ensuit que les hommes sont charnels, naturels ou spirituels. Voilà là une vérité bien humiliante : je comprends facilement que les hommes ne l'aiment pas — et pourquoi? C'est qu'ils craignent, si les anges peuvent être charnels, sans être des hommes naturels, qu'on ne les estime pas, eux, comme spirituels. Faites allusion à une action du Saint-Esprit qui soit distincte de la nouvelle naissance, et ces personnes-là dressent l'oreille. Elles refusent d'entendre parler de ses opérations qui sont distinctement chrétiennes, comme si l'assertion de privilèges si brillants devait leur servir de ce qu'ils ne possèdent pas, au lieu de leur faire sentir le manque de ce qu'ils devraient posséder. Soit charnel, soit spirituel, il est clair, au contraire, que si quelque chose me manque, c'est un mal, je devrais reconnaître mon état : c'est-là le moyen de rectifier le mal, et de louer Dieu qu'Il supplée à ce qui fait défaut.

Et bien, il y a plusieurs causes qui retardent le progrès spirituel du croyant. La première est qu'il n'a pas encore acquis le sentiment intime que dans sa chair, il n'existe absolument que du mal, ou la foi que la chair a été complètement vaincue dans la mort de Christ. Mais sans cela, en toute franchise, est-il possible d'être véritablement

spirituel? J'en doute sérieusement; tout en mettant volontiers tout ce que peut effectuer celui qui n'a pas appris cette vérité, un sentiment bien profond de l'amour de Christ. Mais y a une autre difficulté qui survient -- je ne parle pas la loi, mais la sagesse de la chair. On ne peut attribuer une telle valeur aux pensées de l'homme, sans subir le poids de l'infirmité qu'exerce sur l'esprit la déférence pour la philosophie de ce monde sous une forme ou sous une autre, que, dans un pareil état, on ne peut être que charnel. Ceux qui sont spirituels manifestent ce que Dieu les a fait être dans le second homme; et, pour ce qui appartient au premier, ils désirent le mortifier et non pas le satisfaire. Au lieu de nourrir délicatement et d'admirer la chair, des personnes telles la méprisent au contraire, en chose morte. Il en résulte qu'elles ne peuvent manquer d'acquiescer à la puissance d'échapper à tout piège de ce genre-là.

Le danger -- celui dans lequel Satan cherche toujours à entraîner les enfants de Dieu -- est de saisir toute la consolation possible en tout en retenant de main ferme tout ce qu'on souhaite des aises de ce monde. Il est d'être au cœur et la conscience du croyant d'être repousser de telles pensées et une telle conduite; comme, du reste, le fait aussi le Seigneur lui-même. En effet, qu'un chrétien se laisse

là où il ne devrait pas être, les autres ex-
primeront ce qu'on aurait dû ressentir sans le
besoin d'un tel avertissement — leur étonne-
ment qu'un chrétien puisse se trouver là. N'est-
ce pas humiliant au dernier degré pour un chré-
tien d'étonner le monde de cette manière-là? —
Permettant, lui, une licence qui, d'après le sen-
timent des hommes en général, convient si peu
au nom du Maître? Le monde sait apprécier une
vérité conséquente. Il peut tenter le chrétien
de suivre dans ses occupations et ses plaisirs;
il peut insister sur la grande importance qu'il y a
en ce que le chrétien aide à bien diriger le
monde et à donner un bon exemple, en entrant
dans ses assemblées, en siégeant dans ses sénats,
dans ses tribunaux, et en exerçant l'autorité
dans toutes les sphères imaginables. Et, sans au-
cun doute, il est extrêmement doux pour la
chair de se trouver au sein de la dignité et du
pouvoir; mais n'est-ce pas là précisément ce
que Christ a formellement défendu aussi bien
par l'esprit de son enseignement que par son
exemple? Voilà ce que pratiquent les nations, et
voilà ce qui leur est cher; mais Christ est mort
et ressuscité afin de nous retirer de ce présent
si détreuvé. Au milieu de notre humble sort,
sa grâce nous rend heureux et contents des cir-
constances, quelles qu'elles soient, qu'il a plu à
son Père de nous départir. Dans un monde tel que
celui-ci, c'est une chose radieuse et bénie que de

trouver une âme estimant Christ à un tel prix et jouissant si pleinement de la place que Dieu lui a faite en Christ, qu'elle ne soupire qu'après sa volonté et sa gloire.

D'un autre côté, aussi longtemps qu'un homme est à travailler sous la loi, il est toujours esclave à raison de la chair. Il prend des résolutions, mais il ne les tient pas; il peut faire des efforts louables, mais le pouvoir d'atteindre lui manque. Il lutte incessamment; mais au bout de chaque journée, il est contraint de reconnaître que ce qu'il voulait il ne le fait pas, et ce qu'il ne voulait pas, il le fait. » Il passe ainsi son temps à se repentir et à pécher, à pécher et à se repentir. Telle est la condition invariable d'un homme sous la loi. Mais des hommes intelligents peuvent-ils affirmer que c'est la condition du chrétien? Je ne puis nier que l'état de bien des chrétiens y ressemble; mais c'est entièrement anormal et contraire à ce que suppose l'Écriture de tous les chrétiens. En faisant valoir que ce n'est pas là une condition chrétienne, je ne prétends pas insinuer que c'est un état où aucun chrétien ne puisse se trouver, mais seulement que cet état est tout l'opposé de ce que notre Dieu nous accorde, et de ce qu'il attend de nous. Un enfant de Dieu peut être dans un état qui ne répond pas à la grâce qui lui a été témoignée. L'on prend les épîtres en toute simplicité, et il est impossible de ne pas voir que l'intention est

Il est que, par le moyen du Saint-Esprit agissant par la Parole, je me saisisse de la place qu'il m'a donnée, de manière à m'établir dans une paix stable et dans la joie véritable du cœur. Par le témoignage pratique, c'est ce qui est de la plus haute importance; et, comme vaisseau du Saint-Esprit, Dieu veut que je sois toujours à rendre témoignage de Christ dans ce misérable monde. Voilà la raison principale de tant de bénédictions octroyées par la grâce, qui veut que nous le sachions et que nous en jouissions pleinement.

Ce que je viens de dire explique ce que c'est qu'être « dans l'Esprit, » et cela dépend du fait que le Saint-Esprit habite en nous; ce qui en est aussi la preuve. Ce n'est pas l'Esprit agissant sur l'âme pour y produire la foi; c'est l'Esprit habitant en celui qui croit. « Vous n'êtes pas dans la chair mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous; mais si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il n'est point à Lui. » C'est là ce qui caractérise le chrétien. Sans son Esprit, l'on n'est pas revêtu de l'empreinte de son caractère essentiel. C'est le Saint-Esprit, et non-seulement la chair, qui distingua Christ dès sa conception; de même, au temps convenable, il fut scellé par l'Esprit, et jamais il n'agit que dans l'Esprit. Le chrétien de même: comme il vit dans l'Esprit, il est appelé désormais à marcher dans l'Esprit. Il ne s'agit pas de ne pas être

perdu, — ce n'est pas là la force de l'expression, mais bien d'être distinctement de Christ même ici-bas. « Et si Christ est en vous, le corps est bien mort à cause du péché, mais l'esprit est vie à cause de la justice. » L'homme qui est converti, mais tourmenté sous la loi, n'a aucun sentiment d'un tel état, aucune telle position, aucun pouvoir de tenir le corps pour mort. L'Esprit, tant qu'il est ainsi tourmenté, lui donne la conviction du péché, et non pas la force de glorifier Dieu en paix. Mais qui abandonne tout à l'arrêt de Dieu sur la croix, trouvant son tout en Christ, alors l'Esprit le sanctifie intérieurement. Non-seulement il est affranchi, mais il peut encore user de sa liberté et de sa puissance pratique. Il y a encore plus. « Mais l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts vivifiera aussi vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous. » C'est là la pleine délivrance même pour le corps, et la réponse complète à la question soulevée dans la détresse du chapitre vii, verset 24.

Ainsi donc, l'Esprit-Saint, qui rend témoignage de la rédemption, ne me fournit pas seulement mon état présent en Christ mort et ressuscité devant Dieu ; il est encore le gage de ce que j'en regardant à Christ, ce corps mortel est pénétré de cette vie dont je jouis dans mon salut, car ce n'est pas seulement comme Fils de Dieu que j'envisage Christ, mais comme réalité.

selon la justice et par la gloire du Père. Je dis qu'en grâce il descendit et mourut; il est ressuscité en justice et assis à la droite de Dieu; et le juste décret qui découle de l'œuvre infinie qu'il accomplit en grâce coule et déborde en une richesse surabondante, de manière que nous, qui jadis étions esclaves du péché et de Satan, mais qui maintenant croyons en lui, nous sommes affranchis par Dieu dans l'efficacité même de la liberté de Christ --- pour l'âme, d'abord, puis pour le corps, quand le Christ viendra nous réveiller; et l'Esprit est le sceau de l'une de ces deux parties de notre bénédiction et les arrhes de l'autre.

Christ est-il ma portion? C'est Christ qui détermine l'étendue de la justification. Elle est réellement aussi parfaite que Christ devant Dieu. Quelle mesure devant Dieu que Christ lui-même! C'est pourquoi il est dit que « nous sommes devenus la justice de Dieu en Lui. »

Avec cette justice pour base, l'Esprit-Saint vient, dès maintenant, habiter en moi, et non-seulement agir en moi; de là, il anticipe le jour radieux de la gloire, et, en attendant, il me donne la puissance dans la mesure même où je tiens pour morte la vieille nature et fais de Christ mon tout. Voilà donc la réponse complète pour celui qui crie après un Libérateur. L'âme est émancipée d'abord; plus tard, le corps sera vivifié. En attendant, l'Esprit-Saint prend sa place

bénie, non-seulement par rapport à l'âme, mais aussi par rapport au corps. Lorsqu'aura lieu bientôt la résurrection du croyant, elle ne s'effectuera pas sans le Saint-Esprit. C'est lui qui donne la vie, mais par l'Esprit, qui a sa part dans toutes les parties de la bénédiction que reçoivent l'âme et le corps. Qu'il est doux, qu'il est glorieux de posséder ainsi l'Esprit de Dieu s'identifiant avec chaque partie de la bénédiction ! Que ne devrions-nous donc pas sentir quand nous attristons le Saint-Esprit de Dieu « par lequel nous avons été scellés pour le jour de la rédemption ? » Mais ce n'est pas tout. Assurément le Saint-Esprit n'a pas encore ressuscité nos corps mortels ; néanmoins il opère en nous déjà, et soutient en nous le cri : « Abba, Père. » C'est là l'action première, l'action propre du Saint-Esprit quand le croyant a bien compris la délivrance. Nécessairement cette action se dirige vers Dieu, et elle est l'action de l'Esprit comme Esprit filial ou d'adoption. Par là, ce n'est pas dans la bénédiction seule que l'âme se réjouit, mais dans la source d'où elle a découlé : aussi l'expression est-elle bien : « Abba, Père. »

Et ce n'est pas seulement de cette manière que le même Esprit qui habite en nous y opère ; comment opère-t-il encore ? Il donne la certitude que nous serons bientôt délivrés ; bien plus : il s'empare en nous ; et ce sont « des soupirs irrésistibles. » Il y a donc sympathie parfaite avec Dieu.

tout entier dans lequel nous nous trouvons à présent. Ce n'est pas parce que je ne suis pas affranchi que l'Esprit de Dieu pousse ces soupirs, mais justement parce que je le suis. Il est vrai que je ne suis délivré qu'en partie, non pas complètement encore. De là si je gémiss dans l'Esprit, c'est parce que, affranchi dans mon âme, je sens l'état contraire de mon être extérieur et de tout ce qui m'entoure ; et mon cœur envisage le jour où la création même sera affranchie de la servitude de la corruption pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu. La liberté de la grâce de Dieu, je la possède déjà ; la liberté de la gloire, pour le corps même, sera à moi tout à l'heure. Et de là nous avons cette place bénie que prend l'Esprit de Dieu, comme on l'observera, en tant qu'une Personne, et comme distincte de la nouvelle nature ; mais en même temps le Saint-Esprit donne son nom, pour ainsi dire, à la condition où je suis introduit comme âme affranchie, comme chrétien, en vertu de la mort et de la résurrection de Christ ; et ainsi je suis dans l'Esprit, et l'Esprit habite en moi.

On ne s'attendra pas à retrouver dans cette esquisse toutes les applications et tous les usages pratiques que l'on peut faire d'une aussi grande vérité. Je voulais particulièrement discuter la question qui est ordinairement la moins comprise, c'est-à-dire l'Esprit comme la condition

où nous nous trouvons à présent. Je suppose que la vérité à laquelle la plupart de ceux qui s'occupent ici se sont familiarisés davantage, c'est celle de l'Esprit de Dieu habitant en nous; mais l'autre vérité est aussi du plus grand intérêt, de la plus grande importance pour le chrétien.

NOTES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

CHAPITRE IV.

(Suite de la page 512, vol. IX^e.)

« Et Lui, a donné les uns apôtres, les autres prophètes. » Je conçois que l'apostolat et la prophétie soient manifestement ce que l'on pourrait appeler les dons fondamentaux, tels que Dieu les a institués afin de jeter de larges et profondes assises sur lesquelles l'Église fut bâtie. Cette œuvre fut faite par ceux que Dieu revêtit de puissance d'une manière spéciale. Les apôtres et les prophètes furent les deux classes qui entrèrent les premières de terre comme instruments dans l'appel de l'Église de Dieu. Les évangélistes furent à l'œuvre dès les premiers jours, les pasteurs aussi bientôt après; mais les deux premières catégories, les apôtres et les prophètes, étaient tout particulièrement dans la plénitude de leur force à la formation originale de l'Église de Dieu. Il n'y eut pas

motif pour supposer que, dans le sens strict, il devait continuer d'y avoir des apôtres et des prophètes, ou que la chose a continué ainsi de fait, bien qu'il puisse être suscité en temps convenable quelque don analogue à celui d'apôtre. Prenez Luther, par exemple. Il y a eu de son temps et par son moyen, d'une manière générale, un rappel partiel des saints de Dieu à la vérité fondamentale qu'on avait négligée et comme perdue depuis longtemps. Cette œuvre correspond, dans une petite mesure, à ce que faisait un apôtre. Un prophète, à son tour, était un serviteur qui n'exposait pas les Écritures proprement et simplement, mais qui faisait pénétrer la vérité d'une manière telle que l'âme en était directement rattachée à Dieu.

Dès le tout premier commencement, il apparut des hommes de Dieu qui n'étaient pas apôtres, ni des organes de la vérité nécessairement inspirés, tels que Marc et Luc, mais des prophètes comme Judas et Silas (Act. xv. 32). Les Écritures n'étaient pas écrites toutes lorsque l'Église commença, et les apôtres n'étaient pas partout. En conséquence, Dieu suscitait des prophètes qui, en certains cas du moins, étaient des moyens de révélation. Et si l'on demande pourquoi nous ne possédons pas aujourd'hui de tels canaux de bénédiction, nous répondons que c'est parce que la révélation est complète : nous avons la Parole de Dieu, et n'avons besoin d'une pa-

role de plus. Supposer aujourd'hui quelque nouvelle révélation, ce serait porter atteinte à celle que nous possédons ; de sorte que le besoin qu'il y avait de ces prophètes dans le sens le plus étroit a pris fin avec l'achèvement du canon des Écritures : ce qui dans un sens secondaire répondrait à l'œuvre prophétique dont il s'agit, ce serait le réveil des saints en général, et une action puissante exercée sur eux, par un ministère approprié, qui mettrait de nouveau en lumière des vérités déjà révélées, mais complètement disparues. Prenez, par exemple, la grande vérité de la venue du Seigneur en tant que l'espérance de l'Église. Cette vérité a souffert une longue éclipse, une éclipse presque totale. De nos jours elle a brillé de nouveau avec une certaine mesure de puissance de la part de Dieu. Dans quel écrit, depuis les jours des apôtres, pourriez-vous trouver exposés la nature et l'appel de l'Église, ce qui constitue son espérance propre, et la venue du Seigneur pour la recevoir et lui donner une place céleste ? Ces vérités s'étaient évanouies devant les pensées des hommes, jusqu'à ce qu'elles aient été restaurées dans ces derniers quarante ou quarante-cinq ans. La justification par la foi avait été connue en partie par Augustin et Bernard. Les Vaudois possédaient une grande liberté, mais non une doctrine pure ; mais ce qui concerne la nature de l'Église comme étant le corps de Christ et le caractère propre de l'espérance

le chrétien, tout avait été, pour autant que je sache, complètement perdu de vue. Ces vérités avaient disparu de l'Eglise, et il me semble que leur rétablissement est assez analogue, dans ce point-là, à l'œuvre que faisaient les prophètes, en ce qu'on pût hésiter à appeler apôtre ou prophète le serviteur qui y serait employé.

Quand nous en venons aux classes suivantes de dons, « évangélistes, pasteurs et docteurs, » il est évident que nous les trouvons encore à l'œuvre, plus ou moins, dans l'état actuel de l'église, et que leur sphère n'est pas limitée à ces croyants-ci ou à ceux-là, mais qu'ils sont distribués partout selon qu'il plaît au Seigneur. On confond le ministère avec les charges locales. Peut-être dira-t-on que j'ai passé légèrement sur une partie de l'Écriture, — l'imposition des mains des apôtres sur les anciens, etc.; mais qu'on me permette de le dire avec le plus entier souvenir de tout ce que nous lisons à ce sujet dans la Parole de Dieu, les anciens ne sont pas la même chose que les ministres. Le ministère est l'exercice d'un don de Christ; les anciens étaient établis par des hommes, mais jamais par d'autres que des apôtres ou des délégués des apôtres comme Tite en était un. Quelle est votre position à l'égard de cette question maintenant? Où sont les hommes dûment autorisés à établir des anciens aujourd'hui? Savez-vous mieux que moi où on pourrait les trouver? Il

en est, sans doute, qui prétendent posséder le pouvoir, mais leur prétention ne donne pas validité à ce qu'ils établissent. Dans les affaires civiles si quelqu'un s'avisait de faire un acte de magistrat sans en avoir la pleine autorité, il se trouverait d'être puni sévèrement ; est-ce possible que dans les choses de Dieu on tienne pour si important d'empiéter sur l'autorité du Seigneur ? Ce n'est pas que quelques sections de l'Église ont les apôtres, et que quelques-unes ne les ont pas, car aucune ne les a plus qu'une autre ; je ne vois pas ce que l'on gagne à prétendre faire l'œuvre d'un apôtre où il n'y a que présomption. N'y a-t-il pas plus d'humilité à ne pas prétendre à l'œuvre apostolique, si nous ne sommes pas apôtres ? Nous ne pouvons pas ordonner le ministère des anciens parce que nous manquons pour cela de l'autorité apostolique ; n'est-ce pas tout à fait en harmonie avec l'humilité qui nous convient de rester dans les limites de ce que nous pouvons ? Je n'admets pas qu'aucun homme vivant ait le droit de nommer des anciens, ou d'en faire de semblable, parce qu'il n'y a ni apôtre, ni délégué d'apôtre ayant reçu du Seigneur une mission pour cela : si quelqu'un a la prétention d'établir des anciens, ou d'ordonner des pasteurs, comme on parle, il faut qu'il prouve son droit.

Mais le ministère et la charge d'ancien ne sont point la même chose, et bien qu'il

profonde presque toujours, ce sont des choses essentiellement différentes. Elles se trouvent toutes deux dans l'Écriture : des charges locales, dûment établies par des apôtres ou leurs délégués ; et des dons de ministère qui n'avaient pas besoin de *visa* humain. Dans l'Écriture jamais personne ne fut choisi pour être apôtre, ni appelé pour être prophète ou évangéliste, si ce n'est par Christ. Il en était précisément de même pour les pasteurs et les docteurs, comme nous le voyons dans notre chapitre ; et pourquoi n'en serait-il pas de même encore ? Christ n'a pas déserté son office, et c'est son office d'appeler et de donner des pasteurs, des évangélistes, des docteurs, etc. Mais il y a un autre principe tout à fait distinct de celui qui est impliqué dans ces dons, savoir que Christ donnait le droit aux apôtres d'agir en voie d'autorité : et c'est en vertu de cela qu'ils établissaient des personnes pour être anciens ou diacres comme le cas se présentait. Nous ne saurions faire ce que les apôtres faisaient à moins, que nous ne soyons revêtus de la même autorité ; mais Christ reste toujours comme Celui qui dispense immédiatement les dons de ministère : ceci demeure toujours vrai. Le ministère ne dépend pas et n'a jamais dépendu des apôtres ou de l'Église, mais uniquement de Christ ; et c'est pour cela qu'il ne saurait manquer. Mais comme l'établissement des anciens, selon l'Écriture, dépendait des

apôtres et qu'il n'y a pas d'apôtre aujourd'hui, le pouvoir légitime d'établir des anciens a nécessairement et évidemment pris fin. L'Église peut bien donner à entendre que les dons continueront d'exister, mais elle ne donne à entendre rien de pareil quant au pouvoir d'établir. L'abondance d'anciens, ou plutôt de personnes officielles dans les diverses corporations religieuses ; mais quelle est la valeur, je ne dis pas de leurs dons, mais de leur établissement, je laisse à quiconque connaît la Bible le soin de dire si je traite loyalement cet important sujet conformément à la Parole de Dieu.

La question pour nous maintenant est donc de savoir si nous faisons la volonté de Dieu. Plusieurs ont idée qu'il y a quelque valeur spéciale dans un rite d'ordination humaine pour faire un homme ministre. Mais dans les jours des apôtres eux-mêmes, nul ne songea jamais à se faire établir pour prêcher l'Évangile. Si quelqu'un pouvait prêcher, il était tenu de le faire ; s'il ne le faisait pas, il était semblable au serviteur inutile, ceux qui cachait son talent. Si quelqu'un se présente comme ayant le droit de prêcher ou de parler dans l'assemblée, vous pouvez en toute sûreté nier son droit. Nul autre que Dieu n'a le droit de proclamer au monde la bonne nouvelle, ou de parler à son assemblée par qui elle se rassemble. Lui seul peut donc appeler des hommes et les mettre en avant, l'un pour cette œuvre.

l'autre pour celle-là. Et ici se pose la question fondamentale : Le Seigneur doit-il être reconnu manifestement et entièrement comme la Tête sur sa propre Église ? Dans le ministère proprement ainsi nommé, il ne s'agit pas d'hommes établis par d'autres hommes, mais de savoir s'il est permis à Christ d'être la Tête de sa propre Église. Ne reconnaissez donc pas que c'est l'affaire de l'Église d'établir des ministres dans la parole. Ce n'est pas l'Église qui est mon Seigneur, mais Christ, et nous ne devons jamais mettre l'Église à la place de Christ. C'a été là une des sources principales du Papisme et des plus funestes.

Il suit de là que nous devons reconnaître tout ce que le Seigneur établit. Si quelqu'un prêche la vérité dans ce corps-ci, ou dans ce corps-là, je dois, non pas ignorer, mais reconnaître les serviteurs de Christ où que ce soit. Il est possible qu'ils ne présentent pas complètement la vérité ; mais en tous cas, ce ne sont pas les frères qui ont donné les dons, c'est Christ. Mais s'ensuit-il que je dois aller à la messe, en admettant même qu'un prêtre romain prêche une certaine mesure de vérité ? Il faut que j'examine si celui qui peut toujours de cette manière être réellement un serviteur de Christ fait en cela la volonté de Dieu. Nous ne sommes point appelés à suivre tel ou tel serviteur, sauf en tant qu'ils vivent eux-mêmes Christ. Nous sommes sommés de faire la volonté de Dieu ; et c'est celui qui

fait la volonté de Dieu, est-il écrit, demeure éternellement. » Rien ne saurait donc être plus simple que le sentier du chrétien. Qu'il appelle les serviteurs de Christ à leur place, mais non pas nécessairement tout ce qu'ils font, à moins que ce ne soit conforme à la volonté de Dieu. Mais n'est-il pas dit que nous devons obéir à ceux qui ont autorité sur nous ? Oui, certainement, et cela est aussi vrai maintenant que ce le fut jamais. Mais en supposant que vous êtes en vertu à Dieu, et qu'il y a un prêtre de Rome vous disant que vous devez obéir à ceux qui ont autorité sur vous, et que lui et ses pareils ont cette autorité, ne faut-il pas lui demander ce qu'il veut dire par là et à l'appui de quoi il cite ce texte ? Est-ce pour m'amener à désobéir à Dieu ? Et s'il en est ainsi, ne dois-je pas dire que je dois obéir à Dieu plutôt qu'à l'homme ? Il y a donc toujours un sentier pour le saint qui Dieu qui désire faire Sa volonté ; et ce sentier est tout simplement *l'obéissance*. Il est possible que parfois cela prenne la forme de ce que les hommes égarés ou adonnés à leur volonté propre appelleront désobéissance ; mais ce sera certainement obéir à Dieu plutôt qu'à l'homme. Rien ne peut nous dispenser du devoir positif, invariable, d'obéir à Dieu.

Cela fait voir que quelle que soit la valeur du ministère, il ne fut jamais destiné à obliger les enfants de Dieu et à être pour eux une quelconque

aveugle acquiescement. Le vrai ministère manifeste ce qu'est la volonté de Dieu, là où il y a un cœur simple ; il présente la vérité avec une puissance de conviction telle que la conscience est placée dans la lumière et sent la responsabilité où elle est de suivre cette lumière. Si vous faites quelque chose simplement parce qu'un ministre de Dieu le dit, c'est l'influence de l'homme qui est à l'œuvre, et non la puissance de l'Esprit de Dieu. Dans l'obéissance chrétienne, ce n'est pas plus l'aveugle conduit par le voyant que l'aveugle conduit par l'aveugle, c'est le voyant conduit par le voyant. Tout voyant a capacité dans l'Esprit de voir la pensée de Dieu pour lui-même ; et celui qui est appelé de Dieu à guider les autres sera, en général, rendu capable d'appliquer d'une manière si complète la pensée de Dieu à la conscience que tout cœur simple et sincère ne pourra que la voir. Mais souvenons-nous que c'est une affaire sérieuse que de reconnaître la vérité et ne pas la suivre. « Il y a du péché chez celui qui sait faire le bien et qui ne le fait pas. »

J'ai déjà expliqué que les deux premières classes des divers dons placés devant nous dans le verset 11 avaient pour but l'introduction d'une œuvre nouvelle et d'un nouveau témoignage. Elles étaient destinées et furent employées à poser le fondement de cet édifice auparavant inconnu, l'assemblée, le rassemblement d'un peuple de Juifs et de Gentils dans la confession

de Jésus, le Fils de Dieu. Il y a seulement une différence entre les apôtres et les prophètes, tandis qu'ils étaient également employés comme organes inspirés de la pensée de Dieu qui n'avait pas été révélée jusque-là, les apôtres étaient en outre revêtus d'autorité au nom du Seigneur, ce qui n'était pas le cas pour les prophètes, et y avait donc une autorité compétente pour gouverner, aussi bien qu'un moyen sûr de communication de la part de Dieu à l'homme. Les prophètes comme tels n'avaient rien à faire avec le gouvernement proprement dit. Ils ne convoquaient pas les assemblées comme des agents revêtus d'autorité (1 Cor. iv, xi; 2 Cor. xiii, 2), et n'établissaient pas non plus çà et là des institutions pour régler les choses dans l'Église, comme le faisaient les apôtres. (Voyez 1 Cor. vii, 17.)

Toutefois c'est à une chose de la plus profonde importance qu'était employé le prophète, à faire connaître directement et immédiatement de la part de Dieu la vérité qui n'avait jamais été jusqu'alors connue ou même révélée. Ils étaient, par conséquent, rattachés d'une manière très-spéciale avec la révélation de la vérité. Elle pouvait avoir lieu par la parole de la bouche, ou par des écrits; et tel est le sens de Rom. xii, 6. Tout lecteur capable d'examiner la langue dans laquelle le Saint-Esprit a fait usage verra que le mot de l'expression n'est pas strictement « les écrits des prophètes », mais bien « des écrits prophétiques ».

« Cela a trait exclusivement aux Écritures du Nouveau-Testament, qui n'ont pas été écrites par des apôtres. Deux des Évangiles ne sont pas des ouvrages apostoliques, mais sont précisément autant inspirés que s'ils l'étaient. Cela est pareillement tout aussi vrai de l'enseignement oral qui était donné dans les Églises apostoliques; car l'Église commença avant qu'une portion quelconque du Nouveau-Testament fût écrite. C'est même dans le mauvais usage de ce fait que consiste l'argument favori de ceux qui soutiennent qu'il y a une espèce d'inspiration dans l'Église, et que les Écritures ne sont pas aussi essentielles que nous le prétendons. Mais je réponds, que, si l'Église possédait au commencement la présence d'hommes inspirés, l'Église eut ensuite le saint dépôt des Écritures des apôtres et des prophètes, sous la particulière garde de l'Esprit de Dieu. Voici donc ce qui constitue l'unique règle de la vérité divine : l'Ancien-Testament, la révélation originelle de Dieu en tant que donnée à Israël -- le Nouveau-Testament, comme ce supplément de sa vérité qui est nécessaire à l'Église. Mais il est évident que, avant que le canon de l'Écriture fût clos ou même commencé, il était nécessaire qu'il y eût une classe d'hommes ayant pour mission de reconnaître la pensée de Dieu dans les difficultés qui surgissaient au sein de l'Église. Il fut donc pourvue à cette nécessité dans la personne des

apôtres et des prophètes. Il semble que dans les saints de l'assemblée de Corinthe, il n'y avait pas de personnes qui étaient revêtus du caractère de prophète.

De là vient que nous avons en 1 Cor. un mot remarquable que je voudrais citer un moment. Le Saint-Esprit posait là pour nous (vers. 29) que dans le cas où une révélation serait accordée à quelqu'un dans l'assemblée pendant qu'un autre serait occupé à parler dans la voie ordinaire, celui-ci devrait interrompre son discours afin de laisser communiquer la révélation. Si on objecte qu'aujourd'hui une chose de ce genre serait de la confusion, ma réponse est que Dieu n'accorde plus de nouvelles révélations maintenant. Tout le temps que subsistait une chose dans lequel la pleine révélation de la pensée de Dieu n'avait pas été donnée, et il y avait sur la terre ces personnes inspirées, Dieu maintenait son droit d'interrompre tout discours de quelqu'un qui parlait comme prophète par la communication de quelque vérité nouvelle qui venait de Lui-même. Mais aujourd'hui si quelqu'un prétendait se prévaloir d'une nouvelle révélation de la part de Dieu, il ne ferait que prouver qu'il est séduit si non un imposteur lui-même. Quant à ce qui concerne ces personnes inspirées, nous ne possédons plus la pleine communication de la pleine mesure de la pensée de Dieu. À cet égard, ce n'est pas à des apôtres ou à des prophètes que nous

est renvoyée, mais à la parole écrite de Dieu comme critère et règle de la vérité. Naturellement il y a les dons plus ordinaires que l'Esprit de Dieu employait alors, et qu'il emploie encore — aussi réellement dons que les apôtres et les prophètes, mais ne possédant pas le même caractère d'autorité dans l'action que les apôtres, et plus que le droit de communiquer des vérités nouvelles comme les prophètes. Aujourd'hui comparativement à ces dons là tout est d'une nature subordonnée. Tout ce qu'il peut y avoir d'autorité à présent, dans quelque mesure que ce soit, doit se démontrer être de Dieu par son caractère et par son but ; sans la moindre prétention d'être quelque révélation nouvelle de la pensée divine, mais être tout simplement le véritable usage ou la juste application de ce qui a été déjà donné.

D'un autre côté, les dons que le Saint-Esprit suscite encore pour le bien de l'Église sont appelés ici évangélistes, pasteurs et docteurs. Ce ne sont pas là les seuls dons qui demeurent, car l'Écriture n'en donne pas dans un seul passage une liste complète, comme les hommes le désirent. Nous devons sonder toute l'Écriture ; et c'est pour nous une chose salutaire, précieuse si nous ne puissions jamais recueillir quelque chose de complet de la parole de Dieu, en n'en prenant simplement que quelque portion particulière. Dieu a voulu que nous sondassions sa pa-

role en tout sens pour arriver à avoir sa part d'une manière complète au moins en quelque mesure. S'il n'en était pas ainsi nous serions disposés à y faire un triage, et à nous en réserver à quelques portions favorites en laissant le reste. Voilà pourquoi beaucoup de chrétiens négligent de fait une portion considérable de la parole de Dieu comme si elle n'était plus d'application. Ce sujet du ministère est précisément un sujet sur lequel il existe, au moment actuel, beaucoup d'ignorance et d'infidélité. L'erreur prévaut généralement à son égard est purement et simplement que l'intelligence a été sanctifiée. Or, j'admets que Dieu donne et forme la capacité intellectuelle : c'est ce qui est appelé dans l'écriture « la capacité ». Mais examinez la parabole où notre Seigneur fait allusion précisément à cette chose là, et vous verrez qu'il distingue entre « le don » et « la capacité. » --- « Il distribue à chacun selon sa propre capacité » (Math. xxv, 14).

En appelant les hommes à Le servir, et avant qu'ils soient convertis, Dieu façonne par ses desseins l'instrument qu'il veut employer. Sa providence distingue une personne dès sa naissance, et Il règle toutes les circonstances de sa vie qui doit suivre. Il se peut qu'une personne soit élevée pour être prêtre, ou pour être de loi. C'est ainsi que Paul avait une compensation si complète des ressources de la loi et de la justice qu'il put se reposer sur la grâce de Dieu.

ce n'est que la justice de l'homme aime, en elle vit, et à quoi elle mène. Sa propre existence était la preuve que même avec le plus haut degré de culture, elle aboutit à être en aucun cas même direct avec le Seigneur de gloire. Pendant vous avez en Paul un caractère naturel très-remarquable, aussi bien qu'une éducation et des connaissances non ordinaires. Tout cela avait été providentiellement ordonné pour Saul de Tarse; mais quand il fut appelé par la grâce de Dieu, il fut en outre revêtu d'un don qu'il ne possédait pas auparavant, de la capacité de par le Saint-Esprit de se saisir de la vérité et d'en pénétrer puissamment les âmes. Il opéra par le moyen de son caractère naturel, de ses habitudes de langage et de sa manière particulière d'écrire; mais tout cela, bien que coulant par le canal de sa capacité naturelle, fut employé dans cette nouvelle puissance du Saint-Esprit communiquée à son âme. C'est ainsi qu'il y a ces deux choses, la capacité qui est le vaisseau du don, et le don lui-même qui est dans la dépendance du Seigneur, l'énergie distincte de la capacité. Le don ne se trouve pas naturellement du vaisseau dans lequel le don

Maintenant une autre remarque. Dans cette lettre les dons ne sont pas considérés simplement comme des énergies spirituelles. Ils sont considérés sous cet aspect là dans les Epîtres

aux Romains et aux Corinthiens, mais dans l'Épître aux Ephésiens ce sont toujours des personnes. Il a donné des apôtres — non pas simplement les dons apostoliques. Je trouve le don d'enseignement dans l'Épître aux Romains et le don d'un docteur dans l'Épître aux Ephésiens. Les deux vérités sont en parfaite harmonie. Voici, ce me semble, la raison de la préférence. Dans les Ephésiens c'est l'amour de Christ pour l'Église qui donne son ton à toute l'Épître — la plénitude de bénédiction qui appartient au corps de Christ, l'Église, en vertu de son union avec la Tête. Ce qui agit sur les affections de l'Église n'est pas simplement la puissance; c'est une personne, et non de la puissance, qui peut être l'objet de votre amour. C'est une personne de laquelle découle le don, évidemment sur les affections de ceux pour lesquels le don est employé. Tout le ton de l'Épître c'est de Christ qu'il s'agit, et de l'Esprit, si ce n'est exceptionnellement. Dans les Corinthiens, au contraire, c'est le Saint-Esprit qui est en toute première ligne. Ici c'est l'Esprit et en harmonie avec cela nous trouvons les personnes qui agissent de la part de Christ, et bien de son corps. C'est là un bel exemple de l'harmonie qui règne dans la vérité de Dieu. L'amour actif de Christ est représenté dans l'Épître comme la source de toute la bénédiction de l'Église; et il en est de même pour

canels de Christ, qu'il aime lui-même et qu'il emploie à entretenir son amour dans les églises.

La différence entre les évangélistes et les pasteurs et docteurs est évidente. L'évangéliste est un moyen ordinaire d'amener les âmes à Christ. On peut dire qu'il est par sa nature propre un homme itinérant; non pas limité à un seul lieu, mais appelé à aller çà et là partout où le Seigneur veut le conduire par l'Esprit pour les besoins des églises. Timothée, qui a été par un tour de main divin idéal métamorphosé en archevêque, est appelé dans l'Écriture « évangéliste. » Il avait été consacré par prophétie pour une œuvre particulière, et il lui avait été accordé un certain don spécial, le moyen de l'Apôtre en compagnie des autres. Il va par le commandement de l'Apôtre à un certain lieu, et là il prend connaissance de l'état des choses. Mais ni lui ni Tite n'avaient un poste fixe, comme les évêques modernes. Encore moins n'y avait-il rien destiné à des successeurs. Timothée devait confier ce qu'il avait appris de l'Apôtre à des hommes fidèles qui fussent en état de l'enseigner aussi à d'autres : c'est-à-dire qu'il s'agit de la transmission de la vérité, et nullement d'autorité ou de saints ordres, comme on le dit en pervertissant la Parole de Dieu.

Le fait est qu'il était établi plusieurs évêques dans toute église où il se trouvait un certain

nombre de saints réunis ensemble — après un certain temps d'épreuve et d'expérience, étaient choisis là par un apôtre, ou un de ces apôtres. Comme pour les individus d'un don c'est une usurpation que de s'arroger des fonctions de l'Eglise, pareillement c'est une usurpation de la part de l'Eglise que de prétendre aux fonctions des dons individuels. Naturellement s'il y avait quelque chose de immoral dans la conduite d'un serviteur de Christ il est aussi responsable qu'un autre et il l'est même davantage. Les enfants de Dieu et les saints même sont tenus de veiller à cela avec une sainte jalousie, parce que son péché serait au nom de Christ la source d'un plus grand reproche et d'un plus grand scandale que le péché d'un membre du corps moins en évidence. Mais sauf dans les choses d'une nature morale, on ne doit intervenir dans l'exercice de son ministère entre lui et le Maître qui l'a appelé à servir. A cet égard les dissidents sont complètement et radicalement dans le faux, parce qu'ils supposent que l'Eglise établit les ministres et peut naturellement les démettre si elle le veut de bon. Cela fait du ministre le ministre de l'église; mais l'Écriture ne parle jamais, et tout le monde fait aujourd'hui, du ministre d'une église particulière. On n'y trouve jamais rien qui ressemble à ces locutions « notre ministre, « votre » ministre. Ce qu'elle dit est

prend, c'est que tous les dons sont des dons dans l'unité du corps de Christ. Si quelqu'un est réellement pasteur ou docteur il est placé comme pasteur ou docteur dans l'Église tout entière. N'importe le lieu où il peut se trouver, où qu'il aille, il a un appel, s'il marche selon l'Écriture, non pas de la part d'une congrégation, mais de la part de Christ, pour exercer son ministère sans crainte, avec humilité naturellement, et sans prétendre à plus qu'il n'a reçu. Lorsque quelqu'un prétend à davantage, généralement il perd la confiance même pour le don qu'il possède ; et, en général, la tendance des enfants de Dieu est, non pas de rabaisser le ministère, mais de lui faire une place trop grande. Mais Satan qui travaille toujours à disloquer les moyens destinés à faire avancer le corps, pousse les saints à accorder leur confiance là où ils ne le devraient pas, et à être méticuleux et défiant quand ils devraient se montrer remplis de gratitude. Toutes ces choses ont besoin d'être réglées par la Parole. En général, c'est sur l'Ancien-Testament et non sur le Nouveau que les hommes basent leurs idées : de là l'habitude de considérer le ministère comme une sorte de profession honorable, ou comme quelque chose donnant un titre dans le monde. Mais si nous prenons cette portion-ci de l'Écriture ou telle autre que ce soit dans les Épîtres, on verra bientôt que ce n'est jamais comme titres recon-

nus dans le monde qu'elle fait mention d'apôtre, de pasteur, de docteur, etc. Le monde les méprisait. Pierre en son temps ne fut pas plus honoré dans le monde après qu'il fut devenu apôtre qu'il ne l'était avant. Le monde pouvait reconnaître qu'il opérait des miracles; ce qui est tout autre chose. Bien des hommes charnels opéraient de grands miracles. Paul traite les Corinthiens de petits enfants en intelligence parce qu'ils étaient tant occupés de miracles et du déploiement de dons extérieurs : ils aimaient aussi à s'écouter parler; et l'Apôtre leur montre que prononcer seulement quelques paroles pour le bien de l'Eglise, c'était beaucoup plus élevé et bien meilleur que tous les signes et toutes les merveilles qu'ils opéraient. Il pouvait faire plus de miracles qu'eux tous, toutefois il déclare qu'il aimerait mieux prononcer cinq paroles avec son intelligence « afin que j'instruise autrui », que dix mille paroles en langue. Si donc l'Eglise est privée des pouvoirs miraculeux qui sont de nature à frapper les yeux des incrédules, il lui reste toutefois ce qui est même plus important, sauf les dons fondementaux qui n'avaient pas besoin d'être continués.

Le fondement était si parfaitement posé que les apôtres et les prophètes n'étaient plus nécessaires. Cela est donné à entendre ici. L'Esprit de Dieu ne donne pas à entendre aux saints que ces choses doivent continuer longtemps dans l'Eglise.

monde. Christ a donné « les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs; » en vue de la perfection des saints, pour l'œuvre du service, pour l'édification du corps de Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi, et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait à la mesure de la stature de la plénitude du Christ. » En ces jours-là les croyants ne pouvaient que penser que toute l'œuvre de l'Église devait se compléter dans cette même génération : notre passage n'enseigne nullement qu'il doive y avoir succession en elle, bien que nous puissions voir maintenant que cela y était appliqué. Le ministère est l'exercice d'un don spirituel; et ces dons dépendent du fait béni que Christ demeure toujours la Tête de l'Église, et que jamais son office ne prend fin, comme cela arrivait à un grand sacrificateur dont, pour cause de mort, l'office passait à un successeur. Mais Christ se trouve dans les cieux à la suite de sa résurrection, et ces apôtres sont ce qu'il a donné après qu'il est monté en haut. Jusque là nous sommes aujourd'hui sur le même terrain qu'on était le jour de la Pentecôte. Alors Christ avait quitté le monde, et c'est en conséquence de cela qu'il donnait les dons énumérés ici. Le Saint-Esprit demeure dans l'Église, et par le Saint-Esprit Christ donne capacité à des hommes sur la terre pour tout ce

dont l'Église peut avoir besoin. Nous avons les évangelistes, les principaux agents que le Seigneur emploie pour recruter son armée spirituelle; nous avons ensuite les pasteurs et les docteurs que le Seigneur suscite et donne pour conduire, guider et gouverner ces saints de Dieu introduits par les travaux des évangelistes. Tous ces dons demeurent autant que jamais. Je ne parle pas de la mesure de puissance dans laquelle nous les possédons, car tout est certainement dans un état de faiblesse; mais en tant qu'ils dépendent de Christ en haut et du Saint-Esprit ici-bas, et comme Christ ne peut jamais cesser d'être Tête là-haut ni le Saint-Esprit ici-bas laisser l'Église, ces dons demeurent aussi nécessairement. Aussi est-il ajouté, « jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi. » Il n'y a pas de garantie divine pour la continuation des miracles, mais cette garantie est impliquée pour la continuation de ces dons d'éducation pour le bien des âmes.

Notre Seigneur a donc donné ces dons « jusqu'à ce que nous parvenions tous. » L'Apôtre n'a dit pas qu'il les donnera, parce que la primitive Église était placée dans la position d'attendre le retour du Seigneur. Paul et les autres apôtres dirigeaient constamment les saints à attendre Christ. Ce n'était pas l'idée que Christ devait venir, mais qu'on devait l'attendre constamment. De là vient qu'il n'y a rien absolument qui p...

ente le ministère comme travaillant à une œuvre qui doit se poursuivre durant une longue suite de siècles. C'est simplement ceci : Christ est à la droite de Dieu, fournissant ce qui est nécessaire. « Il a donné les uns... jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi. » Si la venue de Christ avait eu lieu aux jours de la génération apostolique, cela eût été vrai. Christ a différé ; mais cela demeure véritable, « jusqu'à ce que nous parvenions tous. » De sorte que, à la réserve des exceptions que nous avons déjà faites, nous sommes autorisés à attendre la continuation d'un ministère de même nature et découlant de la même source que celui que possédait l'Église apostolique. Tout ce qui est nécessaire pour le rassemblement des âmes, et pour les soins qu'elles demandent lorsqu'elles sont rassemblées, demeure jusqu'à ce que Christ vienne et complète tout.

Quelle bénédiction de savoir que nous pouvons accepter de Dieu ce ministère qui, dans les mains de l'homme, a été si orgueilleux ou si servile ou l'un et l'autre à la fois -- que nous pouvons l'attendre de Lui et le reconnaître comme une chose divine -- que nous n'en sommes pas réduits à n'avoir qu'un ministère humain maintenant au lieu d'un ministère divin comme jadis, mais que nous avons la certitude que ces dons découlent de Christ qui ne saurait faillir à sa parole et à son œuvre ! Mais de quelle

manière pouvons-nous reconnaître un ministre, un évangeliste, un pasteur, un docteur? Je pondrai par une question : De quelle manière reconnaissez-vous un chrétien? Tout chrétien qui est lié avec des chrétiens, en a une idée générale. Je ne dis pas qu'il y a à cet égard discernement infallible; mais quoique personne ne puisse prononcer d'une manière infallible et que nous dépendions nécessairement de notre mesure du secours actuel de Dieu; toutefois nous savons, règle générale, qu'il y a à propos d'un chrétien quelque chose qui le recommande par soi-même à ses frères en général. Il y a dans sa confession de Christ quelque chose qui est plus ou moins en harmonie avec la Parole de Dieu; et puis il se peut que son esprit, son caractère général de sa vie et de ses habitudes après qu'il s'est un peu trouvé aux prises avec les épreuves du chemin, fortifient ou affaiblissent la conviction qu'on a sur son sujet. C'est ainsi précisément qu'on a à juger du ministère, et nous sommes tous d'éprouver toute chose. Quelquefois est employé de Dieu à remuer les âmes par sa puissance et bénédiction, à les rassembler à Christ, et à les Lui amener : évidemment il y a en cette personne un évangeliste. D'un autre côté vous en voyez un autre dont le cœur n'est pas aussi ardent à présenter l'Évangile aux hommes, mais qui jouit de la vérité de Dieu et aime à faire jouir les autres — n'est-ce pas là un

leur. D'autres connaissent aussi bien, peut-être, la vérité de Dieu, mais ils ne peuvent pas la présenter de manière à agir sur les autres avec la même puissance et les mêmes effets. Mais si une troisième personne entreprend de s'occuper pratiquement des âmes, et fait habituellement de graves méprises, puis-je dire que c'est un pasteur? Dès qu'il se présente quelque difficulté, il est à bout de ressources, ne sachant que faire ni aviser. Il se peut qu'il soit capable d'expliquer la Bible, mais dès qu'il s'agit de l'appliquer à la vie pratique des chrétiens, ce ne sont que des fautes et des bévues. En outre, être pasteur ne suppose pas seulement la connaissance de la vérité, mais le pouvoir de la faire agir chaque jour avec force sur les individus : cela implique un exercice de la conscience et des affections que n'implique pas nécessairement au même degré et de la même manière l'activité du docteur. Un homme peut être docteur sans être pasteur (et *vice versa*), ou il peut être l'un et l'autre. Un apôtre pouvait être docteur et évangéliste et pasteur aussi. Vous trouverez un don particulier dans un homme, et dans un autre un don d'une nature toute différente. Puis encore, tel qui ne saurait présenter la vérité avec puissance, est en état d'exhorter ; il peut agir sur la conscience. C'est là un don inappréciable auquel il n'est pas fait allusion ici, mais nous le trouvons en Rom. xii. Ici ce sont les dons les plus

saillants pour bien ajuster les saints dans leurs offices et les fonctions qui leur conviennent. Mais tout cela n'est que croyant que ce n'est que par la puissance du Saint-Esprit demeurant en nous que nous pouvons nous discerner, dans la mesure de certitude que Dieu nous plaît à Dieu d'accorder, si un homme est chrétien ou s'il ne l'est pas, et s'il a ou n'a pas le don, j'ajoute que naturellement le degré de discernement dépend de la spiritualité de nos consciences et de la manière dont ils sont au-dessus de la chair et de son activité. Il faut de la spiritualité et cela suppose le jugement du moi. L'Épître toute entière est sous la responsabilité de juger. Un évangéliste peut se tromper en pensant que telle personne est réellement convertie, et la présentant comme telle pour l'admission à la Cène. Alors vient la responsabilité de l'Église d'examiner ce qu'il en est. Personne n'a le droit d'entrer : qui a des droits aujourd'hui, sauf Dieu seul ? Notre juste place c'est d'obéir et non de parler de droits. L'Église examine donc, et s'il y a communion d'une manière générale ou une mesure de satisfaction suffisante pour amener à penser que la personne en question a reçu Christ et que l'on ne serait pas fondé à repousser sa profession d'être un membre de Christ, elle est reçue dans l'assemblée, et vient l'épreuve --- la dépendance de Dieu après que l'on est reçu. Christ est absolument nécessaire pour une bonne marche. Ceux mêmes qui

sont nés de Dieu ne seront pas gardés à moins qu'ils ne marchent réellement dans l'humilité et en regardant à Dieu.

L'Esprit de Dieu opère dans l'assemblée. Un frère manifeste de l'aptitude pour prêcher; un autre pour enseigner; quelques-uns pour servir le Seigneur dans la sphère privée, et d'autres dans une activité publique. Qui est capable de juger de ces choses? Le même Esprit de Dieu. Et après tout, c'est une question plus simple que beaucoup ne le supposent. Absolument comme un être humain connaît la nourriture qui lui est bonne, que ce soit un petit enfant ou un homme fait; de même c'est une chose tout à fait inséparable de la nature des saints qu'ils connaissent en général ce qui est pour leur bénédiction spirituelle. Si l'on est dans un pauvre état spirituel, si l'on est charnel, on sera charmé par des riens pompeux; mais en général, c'est un jugement sain et droit qui se rencontre depuis le chrétien spirituel le plus mûri jusqu'au simple petit enfant. Bien que tous ne soient pas capables de faire ressortir le point précis, tous ceux qui sont guidés de Dieu en quelque mesure sont en état d'apprécier la valeur de ce qui leur est présenté. Pareillement quant à l'hérésie. Comment l'assemblée peut-elle juger de la fausseté d'une doctrine? Christ est la mesure. Tout ce qui, en accord avec l'Écriture, exalte Christ est vrai; tout ce qui rabaisse Christ est faux et

procède du diable. Christ est la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu. Mais Dieu opère par des moyens, et s'il y a un faux docteur qui cherche à introduire le mal, il y a de vrais docteurs qui sont capables de le discerner; et quoique le docteur de l'hérésie puisse s'efforcer de la produire sous des formes attrayantes, le Saint-Esprit qui demeure dans l'Eglise n'en travaille pas moins contre Satan, et par des membres divers Il dévoile et manifeste le véritable caractère de la chose mauvaise devant l'assemblée de Dieu et tous ceux qui marchent avec Dieu sont en état, quand elle a été ainsi mise à découvert, de prononcer contre elle un jugement divin. Si nous avions à construire un chemin de fer, nous ne saurions pas de quelle manière commencer l'œuvre; mais quand le chemin de fer est fait nous pouvons en dire parfaitement bien l'usage et la valeur et sommes assez capables au point de vue pratique de juger s'il est bon ou s'il ne l'est pas. Il en est de même de l'Eglise de Dieu. Bien que tous ne soient pas également capables de discerner et de signaler le mal, Dieu en donne qui peuvent le faire, et ensuite tous portent un jugement sur lui sans aucune difficulté. Ces dons sont indispensables à l'Eglise dans son ensemble, quoique je ne veuille pas dire que partout où il y a une assemblée de Dieu, ce soit absolument nécessaire pour la marche des saints en commun que des personnes

douées de telle ou telle manière soient suscitées au milieu d'eux. Mais nous pouvons bénir Dieu pour sa miséricordieuse grâce à pourvoir ainsi aux besoins de son Eglise aussi longtemps qu'il y a une Eglise ici-bas. L'existence de l'Eglise et celle du ministère reposent sur le même fondement; ils découlent tous les deux de l'amour de Christ, et aussi longtemps que nous aurons l'une nous posséderons aussi l'autre : c'est le même amour de Christ qui voit son corps et qui communique à certains membres la puissance spirituelle que réclame le bien-être de ce corps. Tous ceux qui sont de Dieu, n'importe la marche ecclésiastique qu'ils suivent, reconnaissent qu'il faut qu'il y ait l'action de Dieu dans le ministère, et par conséquent, quand il met son vote dans l'urne, le dissident ne nie pas qu'il faut que le Saint-Esprit donne la capacité d'être ministre. Si la personne était ministre avant, naturellement elle l'est aussi après; mais ils disent qu'il était nécessaire qu'ils en fissent leur ministre. Ne vaudrait-il pas mieux abandonner cette forme non scripturaire, et reconnaître toujours le ministre de Christ? De cette manière vous le laisseriez sur son propre et véritable terrain comme un homme qui est tenu de servir Dieu de toutes manières et coûte que coûte.

J'admets que la Parole de Dieu parle d'évêques et de diacres; mais il n'y est pas fait allusion ici. Il n'est pas dit qu'il en a donné d'autres

pour être évêques et diacres. Mais je maintiens que ces évêques et ces diacres devaient être établis par l'autorité apostolique ou quasi-apostolique. Ne nous convient-il pas aujourd'hui de dire que, n'étant pas apôtres, nous ne pouvons pas en exercer les fonctions dans l'ordination pour certaines charges, bien que nous connaissions de grand cœur partout où nous les trouvons, ceux qui possèdent les qualifications requises pour ces charges locales.

Mais le système régnant non-seulement supprime une autorité qu'en réalité on ne possède pas, mais il introduit le plus grand désordre et la plus coupable confusion, si nous le jugeons par l'Écriture, ou même par ses résultats pratiques; et cela aussi dans toutes les associations humaines — Episcopales, Presbytériennes, Congrégationalistes. Que peut-il y avoir, en effet, de plus fatal à la bénédiction ou à la gloire du Seigneur — que de voir un évangéliste plein d'ardeur et de zèle enchaîné à un champ de travail limité et essayant en vain de satisfaire aux besoins d'un corps de chrétiens qui ont à être édifiés en Christ? ou que d'apprendre, juste dans le voisinage, un docteur précieusement doué est forcé d'abandonner son ministère particulier à cause que sa congrégation ne se propose presque exclusivement que d'inconfort. Que peut-il y avoir de plus aristement fait pour faire obstacle à l'Esprit de Dieu?

de canons, de coutumes, de formalités ecclésiastiques, etc. qui dégrade le ministère, le met dans l'esclavage de l'homme, et dispose des âmes comme si elles étaient les serfs du sol sur lequel elles vivent.

De l'autre côté, là où l'on s'est placé à cause de la conscience envers Dieu sur le principe scripturaire, il se peut qu'il y ait de la faiblesse; quelquefois il y a place pour que le Saint-Esprit entre et opère par qui Il voudra. Sans doute, l'ennemi a ses artifices particuliers pour troubler, et, si c'est possible, pour corrompre ceux qui se sont établis sur ce terrain; et nulle part il n'est plus nécessaire de veiller et de prier, pour ne pas dire de s'humilier : mais grâce à Dieu, cette marche est l'arène de la foi; elle honore la Parole de Dieu; elle donne à l'Esprit la place qui Lui appartient; et elle reconnaît la Seigneurie de Christ en accueillant chaque membre du corps, selon que la Tête l'a placé. Et c'est pourquoi si on allégué qu'il faut qu'il y ait de l'ordre, je demande de quelle nature il est être. Est-ce un ordre établi par vous, ou l'ordre selon Dieu que vous désirez réellement? Si nous sommes soumis à l'Écriture nous ne laisserons pas sous aucun prétexte, quelque spécieux qu'il puisse être, mettre de côté le seul ordre que Dieu sanctionne pour ses enfants maintenant sur la terre, c'est à dire, son assemblée guidée par le Saint-Esprit, présent au

milieu d'elle pour maintenir la gloire de Dieu et travailler souverainement par qui il veut quoique, cela va sans dire, uniquement à l'édification et avec la grâce qui convient à la présence de Dieu. Quant à du désordre, il peut y en avoir par manque de spiritualité, et de la part de ceux qui ont des dons aussi bien que de la part de ceux qui n'en ont pas. Mais assurément l'Écriture est une règle plus sûre et plus efficace pour corriger tous les désordres que les plus sages réglemens des hommes, quoique cependant rien ne profitera s'il n'y a pas une véritable dépendance actuelle du Saint-Esprit.

Cependant l'apôtre Paul, tout en s'opposant aux abus charnels, suppose la plus complète liberté pour l'exercice de tous les dons du Seigneur dans le sein de l'assemblée chrétienne, soumise uniquement à Ses propres expressions et restrictions, à Lui, le Seigneur. (Voyez 1 Cor. xiii.) Si c'était là l'ordre de Dieu alors, quand est-ce qu'il a cessé? Ou l'Église de Dieu n'a-t-elle plus de directions divines pour ses services publics? Je ne saurais porter envie à ceux qui, abandonnant le système de Dieu pour celui qu'ils ont adopté ou inventé eux-mêmes, ne se font aucun scrupule pourtant de citer des fragments de la Bible, comme les versets 38, 40, à l'appui de réglemens humains directement contraires à la lettre et à l'esprit de la Parole inspirée, de laquelle ils sont ainsi brusquement tirés.

Dieu a établi pour le culte et le service de l'Eglise est et doit être aussi obligatoire pour la conscience que ce qu'il a écrit pour notre marche et notre consolation habituelles. Il me semble même dans un certain sens, que la désobéissance publique de l'Eglise en corps est plus insultante pour Dieu qu'aucune chute individuelle, quelque gravité qu'elle puisse avoir. Et quel est l'état actuel de la chrétienté? Les enfants de Dieu, confondus avec le monde auquel ils se sont joints, se sont écartés de la parole de Dieu. On ne parle pas d'eux comme hommes, ni de devoirs moraux; mais on ne laisse pas à l'Esprit de Dieu dans l'assemblée, ni même individuellement dans ceux qui la composent, la place qui Lui appartient. Sa puissance n'est pas reconnue comme une personne divine descendue du ciel non pas simplement pour convertir des pécheurs, mais pour être le guide de l'assemblée chrétienne. Comment en est-il partout des réunions de l'Eglise (bien plus, se réunit-elle jamais comme telle?) et de l'exercice des dons de Christ dans l'assemblée de Dieu, séparée du monde? Lorsque les chrétiens se réunissent, n'est-ce pas d'après une méthode arrêtée qui n'a rien de scripturaire, tel système ici, tel autre là, au lieu de laisser l'assemblée de Dieu librement et saintement soumise au Saint-Esprit et se confiant en Lui du soin d'opérer librement, abondamment et avec puissance par les

membres qu'il voudra employer, pour l'évangélisation de tous? La Parole révélée de Dieu, concernant son assemblée, n'est-elle pas comme toute autre vérité, éternelle pour la conduite de l'Église? Non, n'est-elle pas? Je maintiens qu'elle l'est; et je crois que ceux qui contestent la permanence de son autorité et leur propre responsabilité présente auront une sérieuse question à régler devant le tribunal de Christ; tandis que ceux qui s'en tiennent à la volonté de Dieu exprimée dans sa parole, auront sûrement sa bénédiction maintenant et son approbation en ce jour solennel.

Mais ce n'est pas tout que de sortir de ce qui est manifestement mauvais. Ce doit être pour nous une chose pénible que de rompre avec tout ce qui, personnes et choses, a été jusqu'ici notre marche, et l'on ne doit jamais le faire sans croire que telle est bien la volonté manifestée de Dieu. Et quoique l'on ne doive pas repousser les plus faibles chrétiens qui viennent d'ailleurs, je ne pense pas qu'une personne doive être pressée à recevoir ce qui est nouveau pour elle, à moins qu'elle ne soit convaincue que c'est assurément la volonté de Dieu. Si on vient seulement à cause de certaines circonstances heureuses, cela ne tiendra pas; on dit « Il y a tant d'amour, de vérité, d'humilité, de simplicité, etc., parmi ces chrétiens, que nous devons aller avec eux », bientôt il survient quelque épreuve, et alors on est prêt à dire : « Il n'y a aucun point du tout d'amour parmi eux — etc. »

« et tout changés ! » Ces effets spirituels peuvent agir sur les affections et attirer l'attention, mais ce n'est pas sur eux que le chrétien doit se baser pour sa marche en présence de la volonté révélée de Dieu. Plus encore ; supposé que nous puissiez former une assemblée d'heureux croyants, tous du même sentiment quant à l'Esprit, à l'Eglise et la venue du Seigneur, outre les vérités fondamentales, je ne voudrais pas y joindre, si on mettait pour condition d'adhérer à leur sentiment : c'est là ne pas avoir méconnaitre le fondement divin. Je dois m'attacher uniquement au nom de Christ, le seul centre de rassemblement et qui suffit parfaitement pour toute l'Eglise de Dieu ; et faire cela quelque peu nombreux et faibles que puissent être ceux qui se rassemblent de la sorte et quoi qu'il en puisse coûter. Il est possible que mon nom le plus cher ou moi-même nous venions à en être marcher. Naturellement c'est pénible et humiliant d'être jugé par les autres, parce qu'on a manqué à se juger soi-même. Mais je n'ai garde de me retirer parce que je sais que la volonté de Dieu est contre cela. Nous n'avons pas le droit de faire de l'Eglise de Dieu un club à toute convenance. C'est à Dieu à élire et à appeler comme Il le trouve bon pour la gloire de son Fils ; c'est à nous à obéir de tout notre cœur. Dans la condition ruinée actuelle de la chrétienté, nous avons appris que les principes

de Dieu obligent toujours les consciences, nous nous sommes réunis pour être là où le Saint-Esprit a liberté pour tout conduire par sa parole. Si parmi nous quelqu'un tombe dans le péché, aussitôt nos adversaires s'écrient : Voyez, ils ne sont pas plus parfaits que nos voisins. Mais qui a jamais parlé de supériorité personnelle? Nous ne prétendons à rien que nous-mêmes, n'ayant que le droit d'être conduits de Dieu pour marcher individuellement ou collectivement comme Il veut que nous marchions.

Voulez-vous ressembler à ceux qui s'assemblèrent autour de David dans la caverne d'Adullam? Bien qu'ils fussent dans la détresse, misérables lorsqu'ils vinrent, ils ne continuèrent pas de l'être. Celui qui les avait attirés lui était le centre des conseils de Dieu, et Il travailla en eux et forma leurs cœurs; Il leur donna l'honneur sur eux, et le jour vint où ces héros méprisés devinrent des héros et les champions de la cause du Seigneur quand tout était en ruine en Israël. Puisse-t-il être nous aussi de Le servir fidèlement! Je crois que nous sommes ecclésiastiquement là où nous devons être — là où le Saint Esprit a liberté pour nous enseigner, manier et appliquer cette vérité pour le but de nous séparer du monde par nos paroles et pour les dons qu'Il a en vue, soit quant aux affections du cœur, soit quant à la parole.

manière. A présent c'est uniquement notre faute si nous n'avancions pas. Si nous sommes délivrés de tout ce qui nous faisait obstacle jadis lorsque nous étions enveloppés dans le déshonneur systématique du Saint-Esprit, puissions-nous avoir le sentiment profond de nos manquements personnels! Notre principe n'est pas d'être simplement de rivalité humaine, mais bien un principe divin, car ce n'est ni plus ni moins que la réalisation dans la foi de la Parole de Dieu quant à son Eglise, et cela selon qu'Il donne lumière et puissance. Si d'autres pouvaient nous montrer à faire plus parfaitement sa volonté, nous devrions leur en être très-reconnaissants et bénir Dieu pour ce secours. Puissions-nous retenir ferme la vérité dans la soumission à son Esprit, ayant à cœur le bien de tous les croyants où qu'ils se trouvent, sans nous préoccuper de les faire sortir ou entrer un moment plus tôt que celui où Il leur donnera de connaître sa pensée. Je n'admets pas qu'une société humaine quelconque, grande ou petite, ait le plus petit droit sur un seul enfant de Dieu. C'est uniquement de sa volonté qu'il s'agit. Obéir à sa Parole, insister là-dessus auprès des autres, n'est ni présomption ni manque de charité; c'est foi en Dieu. Puissions-nous y abonder avec actions de grâces.

Quoique nous nous soyons déjà arrêtés sur les formes les plus remarquables sous lesquelles

la grâce de Christ s'est déployée en fait de
 — apôtres, prophètes, évangélistes, pasteurs,
 docteurs — nous n'avons encore rien dit
 but que notre Seigneur avait en vue, c'est
 dire du but général du ministère. Le verset
 nous apprend que les dons sont accordés en
 vue de la perfection des saints, pour l'usage
 du service, pour l'édification du corps
 Christ. » Or vous remarquerez comment
 les tout premiers mots de cette déclaration
 l'Esprit de Dieu, est redressée l'une des
 notions les plus répandues en ce moment
 la chrétienté : et non pas simplement dans
 chrétienté sous ses formes les plus ténébreuses
 (car je ne parle pas tant de l'église Latine
 l'église Grecque), mais dans les quartiers
 protestantisme les plus réputés pour l'ortho-
 doxie et même pour des sentiments évangéliques
 accentués. Pas un lecteur, tant soit peu
 vant de la manière de voir si générale ad-
 d'hui, ne révoquera en doute que, même
 les chrétiens, la notion qui prévaut quant
 ministère c'est qu'il a pour but unique
 des âmes à la connaissance de leur
 salut en Christ.

Mais tel n'est point le dernier but du
 gneur dans le ministère. Gagner des pécheurs
 au Sauveur est une partie nécessaire de
 médication, mais n'en constitue qu'une
 Les évangélistes, comme les autres, sont

« vue de la perfection des saints, » ce qui est beaucoup plus loin. Il est évident qu'il faut d'abord devenir des saints; mais ce que le Saint-Esprit signale comme la fin propre du ministère, c'est de former les saints selon Christ; de les ajuster ensemble conformément à l'appel du Seigneur et à sa volonté souveraine à leur endroit; de les mettre bien en état de trouver leur vraie place vis-à-vis de Dieu et vis-à-vis des autres. Voilà, ce semble, ce qu'imprime l'expression, la perfection des saints? Ce qui suit présente plutôt les formes immédiates que revêt cette grande fin, « pour l'œuvre du service, pour l'édification du corps de Christ. »

À l'égard de ses saints, c'est toujours à ce qui les concerne considérés individuellement, à leur propre condition devant Lui, à ce qu'ils soient complètement façonnés conformément à son modèle, que Dieu attache le plus d'importance; ce qui tient à leur réunion comme corps, à leur réunion comme assemblée, tout important que c'est, vient en seconde ligne. Aussi dans le chapitre I^{er} n'est-ce qu'à la fin du chapitre qu'apparaît le sujet du corps, de l'Église; tandis que toute la première partie est remplie de tout ce qui est nécessaire pour la perfection des saints. Dieu lui-même révèle sa vérité précisément dans le même ordre, et pour la même fin inséparable; et ici encore les dons de Christ se trouvent être justement selon le modèle de ses

propres voies. La perfection des saints est le plus près de son cœur ; puis viennent les moyens employés pour introduire dans la connaissance des privilèges qui nous sont communs, et l'opération de l'Esprit dans l'assemblée qui est liée avec sa gloire dans le ciel. Au fond, quelles que soient la condition de l'église et les précieuses voies de Dieu envers elle, quelles que soient les affections de Dieu pour son corps, après tout c'est de la même manière la plus immédiate que Dieu s'occupe de ses saints, et Il fait de leur perfectionnement son premier et principal objet. Et Il tient toujours à cet objet, quelles que soient les fluctuations de l'église, quelque caractère que revête son témoignage à un moment donné sur la terre, le perfectionnement des saints est l'objet qu'Il ne cesse d'avoir devant Lui.

Il y a dans cette pensée quelque chose de très doux. Quoi qu'il arrive, Dieu accomplira le perfectionnement de ses saints, et changera en moyens de bénédiction pour nous, si non toujours à leur honneur, les choses humiliées et affligeantes. Quand nous avons le cœur d'être humiliés, il est évident que nous ne sommes pas humbles ; si nous ne sommes pas humiliés à nos propres yeux, il faut que Dieu nous rende tels. Cela n'est pas de nature à nous donner de l'importance, mais Dieu poursuit son précieux dessein à notre égard, et nous

jamais de l'accomplir. De sorte que nous
 nous avons toujours lieu de l'adorer pour sa bonté;
 et qu'il puisse y avoir pour le moment de la
 souffrance pour nous, toutefois le but que Dieu
 en vue est toujours atteint. Il est décidé à ef-
 fectuer la perfection des saints. Il est fidèle et
 le fera. Il signale cette œuvre à ses saints
 comme étant l'objet pratique de Christ; et le
 ministère prend dans notre passage ces diverses
 grâces conformément à ce qu'il a arrangé sou-
 verainement Lui-même.

Mais le ministère relève directement et im-
 médiatement du Seigneur sans aucune interven-
 tion de la part de l'assemblée. Mais nulle trace
 dans l'Écriture d'un ministère procédant de l'E-
 glise, quoiqu'il y ait le ministère qui s'adresse à
 l'Eglise. Paul parle de lui-même comme d'un
 ministre de l'Eglise : c'est à dire non pas comme
 procédant d'elle en tant que la servant : car
 bien loin que le ministère découle de l'Eglise,
 c'est l'Eglise qui est formée par le ministère.
 Les dons sont accordés pour la perfection des
 saints. Le ministère peut faillir, mais le Seigneur
 ne manque jamais d'effectuer son dessein. Ce
 peut-être par une voie plus lente, à travers
 une entière faiblesse, et beaucoup de choses
 impossibles, mais Il accomplira ses desseins. Il ac-
 corde ces dons « en vue de la perfection des
 saints, pour l'œuvre du service, pour l'édifica-
 tion du corps des saints. » Ces deux dernières

clauses viennent comme subordonnées à la dernière. C'est une chose très-bénie de voir les saints agissant ensemble ; mais quelque l'éclat de service puisse faillir ou se gâter entre les mains de l'homme, le grand dessein que le Seigneur poursuit Lui-même, et en vue duquel Il a donné ces dons, n'en marche pas moins vers sa pleine réalisation en dépit de tout. Et ce plus, cela est vrai, « jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi, et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude de Christ. » L'expression, « l'état d'homme fait », n'a point trait ici à la résurrection, mais à notre entier accroissement dans la connaissance de Christ.

On peut observer cela dans saint Paul. Bien que son grand sujet, son œuvre capitale, fût de développer la rédemption de Christ et les conséquences de la gloire de Dieu fondées sur la rédemption, il ne peut toutefois s'empêcher d'introduire le plein accroissement des saints en connexion avec la connaissance approfondie du Fils de Dieu. C'est la personne de Christ qui se dresse devant l'âme ; et il y a là une preuve de spiritualité beaucoup plus que dans une mesure quelconque de connaissance de son œuvre. Le véritable que Dieu communique à nos âmes a pour effet de nous rendre de plus en plus influencés par Christ Lui-même comme Personne divine.

là ce qu'il place devant nous — « jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait. » La connaissance des voies de Dieu dans le passé ne suffirait pas aujourd'hui. Les saints de l'Ancien-Testament regardaient au Messie comme objet d'espérance; mais aujourd'hui, la forme sous laquelle l'Esprit de Dieu nous présente l'objet, c'est la connaissance de Sa personne, comme le Fils désormais révélé pour notre joie, pour nos louanges et pour notre adoration. En sorte que ce que nous trouvons ici c'est le grand objet chrétien, la grande forme de connaissance que Dieu a en vue pour tous ses saints maintenant. Comparant avec le verset 14 on a la force de l'expression, « l'état d'homme fait. » C'est en contraste avec le fait d'être des enfants, « à la mesure de la stature de la plénitude du Christ; afin que nous ne soyons plus des enfants, ballotés et emportés çà et là par tous vents de doctrine. » Ce que Dieu a en vue pour nous, c'est que nous arrivions à notre pleine insistance, et cela « dans l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu à la pleine croissance d'homme, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ : » en contraste, je le répète avec cet état de faiblesse où l'on est exposé à toute la tromperie des hommes et à leur habileté à ourdir sans cesse de nouvelles trames d'erreur.

Puis vient l'opposé, la manière pratique, la manière par laquelle notre accroissement a lieu. « Et que, étant vrais dans l'amour, nous croissions en toutes choses jusqu'à Lui qui est le chef, Christ. » Être vrai dans l'amour exprime beaucoup plus que dire la vérité dans l'amour quoique naturellement ceci soit une partie très importante de cela; et nous savons tous qu'il est très-possible de ne pas être vrai dans la pensée et le sentiment, lors même que les mots sont parfaitement exacts. « Être vrai dans l'amour » implique la vérité dans le cœur.

Nous trouvons ici les deux traits essentiels de la piété : naturellement ils se trouvèrent en Christ dans une perfection infinie. Il était la lumière. Quelque chose qu'Il dit, Il réfléchit exactement la pleine vérité de la part de Dieu Lui-même; bien plus, Il l'était. Il y a une expression remarquable en Jean VIII, lorsque Notre-Seigneur discutait avec les Juifs et se présentait comme la lumière du monde. Ils lui demandèrent ce qu'Il était et Il répondit : « Allument ce qu'aussi je vous dis » (traduction exacte de l'original). Notre-Seigneur est exactement et absolument ce qu'Il profère; ses paroles les expriment avec une certitude inflexible qu'Il est. Il était certainement vrai dans l'amour. Les paroles de Notre-Seigneur reproduisent si parfaitement l'homme intérieur, qu'Il est si parfaitement transparent, que rien en lui

déviait de la vérité; rien n'avait même l'apparence d'être si ce n'est exactement ce qu'Il était. Et cela parce qu'il n'y avait pas de péché en Lui, et qu'aucune fraude non plus ne se trouvait en sa bouche. Il n'y avait pas d'autre objet que Dieu devant son âme, selon qu'Il dit Lui-même : « Je fais toujours les choses qui Lui plaisent. » Et soyez bien assurés de ceci, que ce qui seul nous donne la puissance de la vérité, c'est d'avoir Christ devant nous comme l'objet de nos âmes en toute chose dans l'activité et la pratique de la vie. Du moment que nous avons quelque chose de nous-mêmes comme objet, nous nous dévoyons d'autant, et il y a ce qui n'est pas la pleine vérité, car Christ seul est la vérité et Il nous donne seul la vérité dans l'amour parfait; et ce n'est que dans la proportion que nous sommes remplis de Lui, et que nous le possédons à l'exclusion de tout notre propre mal que nous marchons nous-mêmes dans la vérité. Que nos cœurs soient fixés sur une chose ou une personne quelconque à l'exception de Christ, et le mal se montre; il nous est bon de savoir et de reconnaître cela. Il n'en fut jamais ainsi avec notre Seigneur. Il pouvait dire : « Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi » et Il s'est donné Lui-même à nous pour l'objet à avoir toujours devant nous.

La viande de notre Seigneur et son breu-

vage étaient de faire la volonté de son Père ; toutefois, Il avait à rencontrer Dieu relativement à nos péchés d'une manière selon laquelle nous ne sommes pas appelés à le faire. Notre point de départ est une rédemption accomplie par Christ, qui nous a amenés dans la présence de Dieu et qui nous appelle à marcher conformément à la grâce qui nous a amenés là et qui nous y garde. Nous ne pouvons pas tous réaliser cela, mais nous en avons fini avec nous-mêmes en vertu de l'œuvre de Christ, nous sommes amenés près de Dieu, pour être à l'aise, en liberté, avec Dieu, et c'est de cette position que nous sommes appelés à entreprendre tout ce qui peut être convenable pour nous ici-bas ; et ici nous avons à juger ce qu'est la volonté de Dieu, car nous ne sommes absolument que faiblesse si nous ne faisons pas nettement sa volonté. Ce n'est pas seulement que Dieu veut que nous soyons bientôt semblables à Christ, mais c'est ce qu'il a encore pour nous maintenant. Et en dépit de tout, partout où le cœur est sincère et où Christ est devant l'âme, bien qu'il puisse y avoir des différences immenses, toutefois ce sont là les délices de Dieu avec ses enfants. L'enfant ne reste pas toujours enfant, mais devient un homme ; et il devait en être ainsi dans la famille de Dieu. Dieu veut que ses enfants croissent.

Tel est donc le but des dons de Christ.

décidé à bénir les âmes même à présent dans le monde, et c'est là l'objet de tout le ministère. Il ne nous est pas livré pour que nous en pensions et en dispositions de la manière qu'il nous plaira : le Seigneur le garde absolument entre ses mains. Il aime ses saints : il veut les bénir ; et ceux qu'il daigne employer individuellement comme ses serviteurs pour avoir à faire avec les saints, Il les tient en rapport immédiat avec Lui-même, et Il veut qu'ils aient toujours devant leurs yeux ceux qui sont ainsi les objets de son cœur dans le service qu'ils ont à remplir pour Lui et non pas pour eux. Aussitôt, en effet, que l'Église devient le principal objet de l'âme, la bénédiction est d'un caractère tout à fait inférieur, inférieur dans tous ses traits spirituels. Nous pouvons éprouver les uns à l'égard des autres les sentiments convenables, mais il y a quelque chose de beaucoup plus élevé que l'amour des frères quelque divin qu'il soit ; et si vous ne connaissez rien comme votre objet au-dessus de l'amour fraternel, vous ne marcherez pas dans l'amour. Dieu est plus élevé que l'amour, et c'est là précisément le grand point de différence si nécessaire dans ce moment. L'une des principales choses contre lesquelles nous avons à nous tenir en garde, c'est l'effort que fait Satan pour persuader les gens que, parce que Dieu est amour, l'amour est par conséquent Dieu. Mais il n'en est point ainsi. Lorsque je dis que Dieu

est amour, j'exprime ce qu'il est dans l'énergie active de sa sainte nature. Mais ce n'est pas le tout ce que Dieu est. Il est lumière autant qu'il est amour; et je dois confesser son amour sans nier sa lumière. Aujourd'hui ce qui prévaut chez beaucoup, c'est de déifier l'amour afin de dépouiller Dieu de sa lumière; mais si nous comprenons bien, non pas que l'amour « est Dieu, » mais que « Dieu est amour », l'amour n'en existera pas moins, et de fait il sera plus réel et plus pur. En même temps, qu'il sera la source de l'activité de nos propres cœurs, il ne sera pas en opposition avec le caractère de Dieu, mais il laissera à Dieu place et liberté pour se manifester conformément à tout ce qu'il est. Dieu est vrai dans l'amour. Considérez ses voies envers mon âme quand Il me convertit. La foi est-elle la seule chose produite par le Saint-Esprit? Quel est le premier effet de son opération en un pécheur sur lequel Il a fondu? C'est qu'il ne fait aucun cas de lui-même : et n'est-ce pas le l'amour? Oui certainement, mais c'est l'amour de Dieu qui en agit avec moi dans la vérité de ce qu'il est, et de ce qu'est la terrible condition du pécheur. En sorte que l'effet produit sur le cœur de celui qui est renouvelé n'est pas seulement la foi en Christ, mais la repentance envers Dieu; c'est le jugement de sa condition morale tout entière devant ses yeux. Et comment vous le voyez au rapport avec les voies de

Dieu envers une âme dès le commencement, et dans l'effet moral produit dans l'âme du saint, cela est vrai constamment. Partout où un saint agira selon sa vraie position en la présence de Dieu, il n'y aura pas moins pleinement place pour l'amour divin, mais la sainteté et la majesté de Dieu seront maintenues. Nous ne voudrions pas nous épargner de la souffrance en vue d'échapper à des difficultés aux dépens de Dieu. Nous ne sommes jamais passés par une épreuve du cœur avec Dieu, sans en avoir reçu de la bénédiction. Nous pourrions obtenir la bénédiction dans une mesure encore plus riche, sans tant manquer ou tant faire voir ce que nous sommes ; mais si nous ne nous saisissons pas de Christ de manière à être élevés au-dessus de nous-mêmes, il faut alors que nous apprenions douloureusement ce que nous sommes. Toutefois Dieu fait concourir tout cela à notre bien.

C'est là la pensée capitale de ce chapitre. Dieu nous a amenés à cette position bénie. Avant tout nous sommes en Christ devant Dieu, et, ensuite, Dieu demeure en nous : l'une de ces choses est notre grand privilège, l'autre est notre solennelle responsabilité découlant du fait que Dieu a fait de nous la place de son habitation.

Cette vérité de l'habitation de Dieu exclut aussitôt toutes les notions ecclésiastiques rétrécies. Si nous nous réunissons simplement

comme une église, une relation pareille avec Dieu disparaît. Mais quand ce ne serait qu'un nombre de deux ou trois, il faut que nous nous réunissions sur le principe de l'Église ou cela n'a pas de vérité devant Dieu ; et deux ou trois chrétiens réunis de cette manière seraient avec Dieu et auraient Dieu demeurant en eux. Là se trouve Christ, et Dieu y demeure d'une manière spéciale. Dieu peut bénir même dans une position qu'Il ne sanctionne pas ; Il peut bénir dans le papisme. La grâce de Dieu est tellement riche, et tellement au-dessus des voies inavouées de l'homme, qu'Il peut se servir du nom de Christ dans les circonstances les plus fâcheuses ; mais c'est une chose tout autre que de mettre son sceau à ce que nous faisons. Pour qu'Il puisse s'associer à cela, il faut que nous soyons dans la vérité des choses et que nous agissions conformément à la pensée divine. Je crois que ce n'est que de nos jours que cette grande vérité a été mise en lumière par le Saint-Esprit de manière à agir sur les âmes selon Dieu. Je ne sache pas que depuis la ruine de la chrétienté, il lui ait été rendu un plein et entier témoignage. Il y a eu abondance de tentatives et d'efforts pour améliorer le présent et imiter le passé ; mais ni l'une ni l'autre de ces choses ne sont la provision que Dieu a faite dans la Parole pour les saints dans une condition déchue. Quand vous voyez un homme s'efforcer pieusement et

plement, et toujours avec plus d'ardeur et de zèle, de se corriger, de devenir meilleur, vous dites avec raison, qu'il est sous la loi et ne comprend pas l'Évangile. De la même manière précisément lorsqu'un certain nombre de chrétiens tachent d'améliorer la chrétienté par de nouveaux plans et de nouveaux efforts, je me sens pressé de dire que s'ils comprenaient la nature de l'Église de Dieu et la relation du Saint-Esprit avec elle, ils sentiraient que substituer l'union à l'unité, c'est remplacer celle-ci bien pauvrement; ils s'humilieraient devant Dieu à cause de l'état de l'Église, et auraient recours à la Parole de Dieu pour voir s'il n'y a pas une voie réelle et humble, mais selon Dieu et de sa part, en vue de l'état actuel des choses dans l'Église; que Dieu daigne délivrer ses saints de l'idée impie aussi bien qu'incrédule, mais bien généralement répandue que, par suite des circonstances présentes, nous sommes obligés de poursuivre dans le péché! Pour les hommes d'un discernement spirituel, cette pensée revient à faire de Dieu un être pareil à nous-mêmes. Si je fais l'abandon de sa sainteté en une chose, comment puis-je la maintenir ou me confier en Lui dans une autre? Bien au contraire, maintenons fermement qu'il ne peut exister de cas où Dieu puisse abaisser le niveau de sa sainteté ou sanctionner que nous y manquions; et si sa volonté est parfaite dans les autres choses,

l'est-elle moins dans ce qui tient si profondément, et de si près que l'Eglise, à la gloire et au nom de Christ? On argumente du fait que les choses ne sont pas aujourd'hui dans l'ordre et la beauté du commencement; et on va jusqu'à nier la responsabilité des saints, comme si les chrétiens n'étaient pas responsables d'une manière ou de l'autre de ces voies si éloignées de la pensée et de la volonté de Dieu. Et si on prétend qu'on doit continuer de les suivre parce qu'on a été élevé de cette manière, alors voici sûrement pour nous la question à poser : Désirons-nous apprendre et faire la volonté de Dieu? Est-ce là le grand but que nous poursuivons? ou bien s'agit-il simplement de savoir où je trouverai assez d'aise, assez de bénédiction, de manière à aller toujours sûrement? Au reste de ceci aussi, suis-je pleinement assuré, que c'est en faisant la volonté de Dieu que vous jouirez de la plus riche bénédiction; mais la bénédiction n'est pas le vrai motif chrétien, ce ne serait pas un véritable sûr. On peut aller ici et trouver un peu de bénédiction, et puis aller là dans l'espérance d'en trouver un peu plus. Mais, comme c'est dans notre passage, la croissance a lieu et il faut que nous ne soyons plus des enfants balancés et emportés çà et là par tous vents de doctrine. Dieu veut que nous soyons gardés de toute tromperie des hommes et de leur habileté à nous faire de voies détournées pour égarer.

N'y a-t-il donc pas de moyens d'arriver à la certitude au milieu de la confusion qui règne? Assurément il y en a; et où l'âme est suffisamment humiliée pour sentir ce qui est dû à Dieu, il saura bien rendre toute chose claire. Nous ne devons jamais, soit en particulier, soit en public participer à quoi que ce soit que nous savons être mauvais. Naturellement il peut partout se dire ou se faire des choses que nous ne saurions approuver; mais participer à des actes publics de culte dont on connaît d'avance l'ordre comme systématiquement anti-scripturaire, est chose entièrement différente de ces manquements individuels. En le faisant je m'identifie avec le péché qu'il y a en une chose faite contrairement à la Parole de Dieu et établie ainsi par l'autorité de l'Évêque. Mais cela montre l'importance qu'il y a à ce qu'rien ne soit fait dans l'assemblée qui n'ait l'assentiment de l'assemblée tout entière, et combien par conséquent aussi il est évidemment désirable de garder loin de l'assemblée toutes les questions controversables. Nous pouvons en parler à un serviteur de Dieu, ou à un frère; mais le fait que je puis voir individuellement d'un sujet ne m'autorise pas à l'introduire dans l'assemblée de Dieu, à moins que je ne croie qu'il veut que j'en parle spécialement si je sais que cela donne lieu à un juste doute dans l'esprit du plus simple croyant. Les petites affaires de discipline ne doivent jamais être introduites

dans l'assemblée ! s'il s'agit de quelque affaire de fausse doctrine touchant des vérités fondamentales ou d'immoralité grossière, quoi que ce puisse être, il est évident que sur des points pareils tous les saints doivent être supposés avoir le même jugement. Tous sentiront qu'ils ne seraient avoir communion avec le blasphème ou l'ivrognerie, ou toute autre déplorable manifestation du mal de quelque nature que ce soit. Nous trouvons ensuite des cas qui réclament le jugement collectif de l'assemblée tout entière. Supposez qu'un saint fût, comme l'on dit, de l'Eglise nationale, ou un dissident et peu versé dans ce qu'enseigne l'Ecriture quant à l'idée et l'action ecclésiastiques, malgré cela s'il était réellement né de Dieu il ne pourrait y avoir de différence importante dans le jugement à porter en de pareilles matières. La puissance de l'Esprit est grande ; le Seigneur sait comment opérer ; et les instincts spirituels communs à tous les enfants de Dieu guidés par sa parole dans de telles matières, trouvent leur expression dans la réprobation et le jugement de tous ces maux. Mais la discipline publique dans l'Eglise est une affaire si sérieuse, qu'on ne doit jamais y recourir que qu'à ce que le mal ait atteint un degré tel que tous les croyants d'un esprit impartial et sans prévention soient unis à son sujet. Il y a abondance chez les esprits justes et actifs à faire de toute différence qui surgit une question qu'on

glise doit prendre en main et décider. C'est là une grave erreur, grosse de maux pour tous ceux qui y sont impliqués, et contre laquelle il faut combattre avec toute l'énergie possible. Les saints eux-mêmes sont exposés à se laisser aller à des préjugés ou à des préventions dans ce qui les concerne les uns les autres, particulièrement dans les petites choses qui prêtent tant à l'esprit de parti. En outre ce serait pour bien des âmes une véritable torture, si toute affaire privée était susceptible d'être produite en public. Dieu soit béni ? Il nous a donné ses propres jalons pour diriger notre marche et nous a montré clairement qu'on ne doit jamais rien soulever comme sujet de discipline publique de l'Eglise avant d'avoir employé tous les moyens pour l'empêcher. Le désir de nos cœurs doit être la gloire de Dieu dans la bénédiction réciproque de nos âmes ; et nous savons tous qu'une publicité inutile doit ajouter largement à la honte, à la souffrance et aux difficultés. Mais lorsque c'est nécessaire, qu'on le fasse, de sorte que ce soit pour le Seigneur, avec la plus profonde gravité et un véritable amour. La ruine de la vraie idée de l'Eglise et de son action a tendu à la rabaisser au niveau d'un simple club.

Mais lorsque nous avons saisi la vérité que le Seigneur a sur la terre ce avec quoi Il lie son nom, quoique peut-être il n'y en eût que deux

ou trois qui se soient rassemblés autour de ce nom, répudiant leur connexion avec ce qui est du monde et de l'homme; lorsque nous sommes arrivés à apprendre de Dieu que Celui qui a sauvé nos âmes est Le seul qui soit capable de former, de garder et de diriger l'Église — si nous savons qu'Il nous a faits membres de sa propre Église, tout ce que nous avons à faire est d'agir sur le principe de l'Église que Dieu a faite. Si nous appartenons réellement à Dieu, nous appartenons à son assemblée et nous sommes tenus de la réaliser d'une manière pratique. Si j'en connais qui agissent, en quelque petit nombre que ce puisse être, d'après la parole de Dieu qui s'applique à cela, j'ai pleine liberté, bien plus, je suis tenu dans la liberté de Christ de me réunir avec eux. Ce serait, naturellement, un sujet d'actions de grâces s'il y en avait des centaines de milliers se réunissant ainsi, quoique cela pourrait bien d'une autre manière occasionner plus de souffrances et plus d'épreuves. Mais l'épreuve ne sera pas seulement le trouble de la chair; elle sera, si nous marchons avec Dieu, l'exercice de la grâce et de la patience; elle fera appel à l'amour réel pour Christ qui cherche le bien des autres et qui est traduit toujours en intercession sous l'effet de la pression du mal de tous les côtés.

En supposant donc que deux ou trois se soient réunis à ce point — de ne pouvoir pas plus

connaître une église d'homme, qu'un salut d'homme, doivent-ils demeurer tranquilles, déshonorant Dieu et ruinant leur conscience en persistant dans un mal connu? ou plutôt ne doivent-ils pas, marchant dans la foi, se réunir au nom du Seigneur? Très-certainement; qu'ils se réunissent décidés à suivre docilement la Parole et se confiant dans l'Esprit de Dieu. Ils rencontreront des épreuves, mais ils auront la vraie liberté et le Saint-Esprit opérant au milieu d'eux. Il est donné pour demeurer avec eux éternellement; qu'ils croient cela et qu'ils ne manquent pas d'y compter. Il se peut qu'ils soient très-faibles, mais le Saint-Esprit n'est pas faible. Quand ils se réuniront peut-être ne se trouvera-t-il personne pour leur parler un peu au long d'une manière profitable; mais l'assemblée de Dieu ne se réunit pas pour des sermons. Qu'il y ait beaucoup ou peu de discours, le but des chrétiens en s'assemblant est de faire la volonté de Dieu, de se souvenir de Christ, d'agir conformément à l'Écriture sur la foi des vues de Dieu dans sa propre Église. Et s'il y avait dans leurs environs vingt mille chrétiens se réunissant sur des principes humains, quel croyant pourrait maintenir que ces deux ou trois n'auraient pas la présence spéciale de Dieu parmi eux d'une manière dont les autres ne l'auraient point? Plus nous avons le sentiment de la ruine de l'Église, plus aussi nous avons

pleine confiance que les principes de Dieu demeurent toujours intacts et aussi obligatoires aujourd'hui qu'au jour de la Pentecôte; plus l'âme est heureuse dans le Seigneur, et plus elle se répandra en amour pour tous les saints. Puisse-t-il nous être ainsi accordé par grâce « de croire en toutes choses jusqu'à Lui qui est le Chef, le Christ! » Cela ne dépend pas du nombre des communicants, ni de la forme et des moyens de l'action dans le ministère, mais bien davantage de la condition de nos propres âmes avec Dieu et de l'accomplissement de sa volonté, non-seulement dans notre service et notre vie comme individus, mais aussi comme son assemblée qui doit se réunir conformément à sa parole.

Il y a donc ces trois choses : d'abord et principalement, la perfection des saints individuellement; ensuite, d'une manière secondaire, l'œuvre du ministère dans laquelle d'autres personnes agissent sur moi; et, enfin, l'édification du corps de Christ. Le plein porteur et le résultat désiré de tout cela est la croissance jusqu'à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude de Christ; « afin que nous ne soyons plus des enfants ballotés et agités çà et là par tous vents de doctrine dans la tromperie des hommes; dans leur habileté à user de voies détournées pour égarer les yeux; ôtant vrais dans l'amour, nous croisons

« toutes choses, jusqu'à Lui qui est le chef, Christ. » Permettez-moi de vous en produire une preuve pratique. Vous savez que de bonne heure, surgirent de fausses doctrines et des hérésies de toutes sortes. Quelle fut en ces jours-là la ressource des hommes pieux? On inventa des confessions et des symboles par lesquels on tâcha de mettre à l'épreuve les personnes suspectes? Mais où était l'autorité pour une pareille voie? Ces remparts préservèrent-ils du mal? En aucune manière, jamais, nulle part. Il n'y a qu'un seul pouvoir capable de maintenir la vérité et l'amour -- Christ; et là où Christ est réellement retenu et où l'on demeure attaché à Christ sans les arrangements des hommes, il est possible qu'il y ait d'abord de la faiblesse et de l'ignorance, mais en définitive la force de Christ sera accomplie dans leur faiblesse. La puissance de Christ reposera sur ceux qui, sentant leur propre faiblesse, s'attachent à Lui seul. De l'autre côté, tandis que souvent en imposant des symboles vous mettez en perplexité les consciences faibles chez les gens pieux, vous parvenez rarement, si même vous y arrivez quelquefois, à exclure par là les hommes méchants; et les chrétiens spirituels qui ont leur sentiment de l'honneur dû à la parole de Dieu n'en état de voir le caractère non scripturaire de ces symboles, lors même qu'ils seraient pleinement corrects, n'estimeraient pas non plus

convenable de les reconnaître. Par conséquent vous embarrassez et faites broncher les faibles parmi les enfants de Dieu et vous excluez les forts. Vous avez une multitude de signataires légers ou bigots, et quant aux hommes dangereux quel voleur se laisse arrêter par un *Crochet*. Les barrières humaines sont capables de dénaturer l'œuvre de Dieu mais ne peuvent pas empêcher le mal de l'homme ou de Satan. Ce que vous trouvez dans l'Écriture, ce sont les saints conduits en avant, et le corps bien lié ensemble par les diverses jointures du fournissement recevant ainsi la nourriture qu'il lui faut. Voilà l'exercice et le fruit du ministère exercé dans toute son étendue; mais le Saint-Esprit ne donne une parole par quelqu'un qui ne possède pas un don permanent. D'ordinaire il a fait d'un homme un évangéliste ou un docteur de sorte que c'est une vérité divine qu'il exerce un ministère positif.

Mais le ministère exclusif, j'ose le dire, constitue une usurpation sur les droits de Christ et une entreprise sur l'action du Saint-Esprit. Dieu a permis que la ruine de l'Église fût plus sentie dans ces derniers jours qu'à aucune autre époque que je sache de l'histoire de l'Église; mais il a fait aussi apprendre et sentir aux saints qu'il n'y a pas de ruine de l'Église qui dépende d'un principe divin. Ce qui *était* la vérité pour l'Église est la vérité pour l'Église. Le présent

ministère du ministère demeure toujours le seul principe que Dieu sanctionne ou que nous devons suivre. Si [aux temps apostoliques il n'y a] rien de pareil à la pratique moderne, c'est de nos jours une chose humaine, et pourquoi un saint devrait-il la retenir ou la justifier? L'Église doit au Seigneur d'une manière absolue de ne se mêler en rien de ceux qui font son œuvre conformément à l'Écriture (1); et aussi que tous ne laissent place pour en susciter d'autres selon ce qu'il Lui plaît. Nul ouvrier, quelque habile ou médiocre qu'il soit, ne réunit tous les dons en sa personne. Il pourrait se trouver dans la congrégation quelque membre de Christ qualifié de Dieu pour édifier occasionnellement par une parole de sagesse, ou capable de prêcher l'Évangile, d'exhorter, ou de servir de quelque manière et en quelque mesure, selon la Parole de Dieu. Ce que nous trouvons dans l'Écriture, c'est la porte tenue ouverte en principe et en pratique pour tout ce que Dieu donne. Sûrement ce n'est pas là déprécier le ministère; c'est, au contraire, l'affirmer et les droits du

(1) Si on suppose que des dons à ceux qui travaillent et des secours pour les soutenir eux et leurs familles en cas des nécessités de la vie impliquent le droit d'intervenir, la source humaine et mauvaise de cette pensée apparaît aussitôt. Acquiesce-t-on le don de Dieu avec de l'argent, ou ferait-on d'un mercenaire de Dieu le mercenaire des hommes? De l'autre côté, nous gardons à l'esprit d'indépendance humaine, qui est simplement l'orgueil.

Seigneur en lui. Mais le principe d'après lequel le ministère est exercé aujourd'hui, est si généralement, certainement et manifestement faux, que l'effet en est inévitablement d'accréditer comme ministres bon nombre de personnes qui ne sont pas même chrétiennes, et de décréditer tous les vrais ministres qui, par l'amour du Seigneur, rejettent leurs formes non scripturaires. C'est là un mal qu'aucun saint homme ayant le désir d'être obéissant, ne doit tolérer, ou même considérer comme peu de chose un instant. Pour ma propre part, c'est la raison pourquoi c'est mal de devenir ministre d'une dénomination qui suit (comme elles le font toutes) ces traditions sans fondement. Si vous êtes réellement ministre, vous êtes ministre de Christ, et pas de quelque autre corps. La Parole de Dieu fait cela aussi clair que le jour. L'action de l'assemblée, comme telle, est entièrement distincte. Tout en étant naturellement partie ou membre de l'assemblée, le ministre doit toutefois agir, s'il agit justement, de la part de Christ, et de Christ seul. Il peut chercher à édifier les croyants par des discours, des exhortations, qui s'adressent à eux; il peut poursuivre avec zèle la conversion des non-croyants; mais qu'il y ait ou qu'il n'y ait point de ministère (naturellement ce dernier cas est sans doute une perte), l'assemblée n'en est pas moins en état et obligée de remplir ses propres fonctions.

sons en soumission au Seigneur. En outre, ce n'est pas le ministère, mais la présence et l'opération de l'Esprit qui constituent la puissance de l'assemblée. Il est aussi important pour l'assemblée de se mettre bien cela dans l'esprit, qu'il l'est pour les serviteurs de se souvenir qu'ils ont à faire directement avec Christ comme leur Seigneur. Il va sans dire que l'abus du ministère comme tout autre péché, amène nécessaire celui qui en est coupable sous le jugement de l'assemblée. Nul ne peut jamais être au delà du jugement de l'Eglise là où il y donne occasion par quelque mal dans sa conduite. Mais l'intervention de l'Eglise ne doit jamais se montrer sauf dans le cas de quelque mal connu, doctrine ou pratique.

Cela peut aider à faire voir la portée pratique du passage. Ce que Dieu fait et ce que Christ donne, les services mutuels des divers membres du corps, jointures et liens — tout a pour but que nous « croissions jusqu'à Christ en toutes choses; duquel tout le corps bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure du fournissement, produit l'accroissement du corps pour l'édification de soi-même, en amour. » Nous avons là la théorie de l'Eglise, parce que Dieu, en posant ces principes bénis, n'introduit pas les simples accidents du mal; pas l'ombre de l'idée qu'une vis soit trop lâche ici, ou que quelque autre chose aille mal là : tout est sup-

posé se mouvoir harmonieusement en vue d'une grande fin pour laquelle le Seigneur l'a établie. Il est une difficulté qu'on allègue souvent, vous ne sauriez, nous dit-on, avoir sur la terre une Eglise parfaite. Qu'entendent-ils par là ? C'est une Eglise où il ne se trouvera pas une âme qui ne fasse ou ne désire jamais rien que ce que Dieu veut, ils affirment sans aucun doute, une vérité banale, si ce n'est pas plutôt une pauvre folie. Mais ce que l'on veut insinuer, c'est qu'il n'est pas possible sur la terre d'avoir quelque association de saints selon la volonté de Dieu. Je nie cela formellement et je crois que vous pouvez trouver aisément le sentier de Sa volonté, et que tout croyant doit traverser ce sentier. Vous êtes sous la responsabilité d'apprendre la volonté de Dieu concernant votre Eglise, si vous en êtes membre, et de ne rien faire d'autre. Si je connais dans une localité deux ou trois chrétiens cherchant à marcher conformément aux Ecritures, là doit être un lot. Il est possible que l'un soit un homme naturellement ardent, qu'un autre ait des idées et des manières étranges. Il pourrait y avoir quelque chose de blâmable dans chacun de ces individus. Tout cela ne doit pas m'arrêter un instant, parce que le principe d'après lequel je les connais comme étant cette partie de l'Eglise agit là où ils sont selon Dieu, ne dépend pas de quelque idéal sans tache en ceci ou en cela.

question est — font-ils la volonté de Dieu en se réunissant ainsi conformément à sa parole? La volonté de Dieu au moins est parfaite, et celui qui la fait demeure éternellement. Sa volonté touchant son Eglise n'est-elle pas aussi absolue qu'à l'égard de toute autre chose. Si cela est admis, je dis que c'est là le principe pour agir. Ne devons-nous pas nous occuper de l'affaire de notre Père quant à ceci? De sorte que, pour tous ceux qui désirent plaire à Dieu l'unique question est, qu'est sa volonté? Elle n'est pas sûrement que nous nous rassemblions comme le troupeau de M. tel ou de M. tel (car où trouvons-nous quelque chose de pareil dans l'Écriture?) mais bien que nous nous réunissions comme des chrétiens qui sommes simplement attachés à Christ et qui comptons sur le Saint-Esprit pour nous enseigner toute la volonté de Dieu. Cela et cela seul ne constitue-t-il pas la vraie base sur laquelle les chrétiens doivent agir comme corps? Où, donc, trouverai-je des chrétiens se rassemblant de cette manière? Y en a-t-il qui ont eu la foi pour sortir de tout ce qui est purement humain, afin de se placer sur le fondement posé dans la parole de Dieu? La même Écriture qui me dit comment je dois être sauvé, m'enseigne de quelle manière marcher dans sa maison, l'Eglise de Dieu. Ni l'assemblée, ni le ministère ne sont laissés à l'idée ou au caprice de l'homme; pour l'un et

pour l'autre il nous faut sonder la parole de Dieu, et lui être soumis. Le système de Dieu (car Il en a un tel qu'il est révélé dans l'Écriture), est ce que nous avons à découvrir pour ensuite agir d'après lui; et bien que nous puissions rencontrer des épreuves et des difficultés très-grandes et nous trouver nous-mêmes dans les mêmes embarras par lesquels eurent à passer les saints des premiers jours, toutefois, cela même nous confirme la vérité et nous apporte joie et force si nous nous tenons simplement dans la dépendance du Seigneur et si nous Lui sommes obéissants. Les épreuves mêmes deviendront le moyen d'une nouvelle bénédiction; et nous ferons l'expérience combien véritablement Dieu nous donnera d'employer pour sa propre gloire bien des choses de sa parole qui jadis étaient sans usage pour nous dans la pratique, et qui étaient supposées se rapporter simplement aux temps apostoliques. Nous commençons donc à trouver une application actuelle de la parole de Dieu dans notre position comme corps, justes autant que dans la satisfaction des besoins de nos âmes au jour le jour. S'il en est ainsi, puissions-nous réaliser le bonheur non-seulement à connaître ces choses, mais de les pratiquer avec constance jusqu'à la fin.

LES VOIES DE DIEU.

VIII. — SATAN DÉLIÉ POUR UN PEU DE TEMPS, LE GRAND TRÔNE BLANC, ET L'ÉTAT ÉTERNEL.

Après que le royaume a pris fin, avant que Christ le remette au Père, et que Dieu soit « tout en tous, » nous trouvons un autre témoignage de la ruine de l'homme. Bien qu'ayant vu Christ, bien qu'ayant été placé au milieu des bénédictions du royaume, nous apprenons encore que l'homme est toujours le même. Nous avons le témoignage de l'Écriture que ceux de son peuple sont tous justes au commencement du royaume. Les habitants du monde avaient appris la justice par suite des jugements qui l'avaient amenée, mais nous n'avons pas la même attestation quant à ceux qui seront nés pendant sa durée. Et la scène finale nous démontre le fait que la grâce et la régénération sont aussi nécessaires alors que maintenant pour conduire l'homme à Dieu. Il est clair par conséquent qu'il y aura déclin durant l'existence du royaume.

Quand le royaume a pris fin, Satan est délié pour un peu de temps, et s'en va aux quatre coins de la terre (il ne retourne jamais dans les lieux célestes); les nations sont ainsi mises à l'épreuve pour la dernière fois, et les irrégé-

nérés tombent dans ses mains, en aussi grand nombre que le sable de la mer. Ceux qui sont ainsi séduits montent contre le camp des saints sur la terre, et sont détruits par le feu du jugement de Dieu — séparés, de la sorte, des fidèles par le jugement. Satan est alors précipité dans le lac de feu, où la bête et le faux prophète l'ont été déjà, après quoi le grand trône blanc est dressé; la terre et les cieux sont emportés loin de la présence de Celui qui y est assis dessus, et il ne reste point de place pour eux. Les méchants morts se tiennent devant le trône, et sont jugés par Celui qui juge les secrets des hommes (Rom. II) et qui les connaît. Ce jugement s'opère selon leurs œuvres et leur responsabilité constatées par « les livres. » Le livre de vie est ouvert, mais nul d'entre eux ne s'y trouve inscrit, et ils sont jetés dans le lac de feu. Le dernier ennemi, la mort, est détruit, et le hadès, le séjour des esprits de ceux qui sont morts, n'existe pas plus longtemps; tous ceux qu'il renferme sont jetés dans le lac de feu. « Ensuite viendra la fin, quand il aura remis le royaume à Dieu le Père, quand il aura aboli toute principauté, et toute autorité, et toute puissance. Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. L'ennemi qui sera détruit le dernier, c'est la mort; car il a assujéti toutes choses sous ses pieds. Or, quand il dit que toutes choses

sont assujetties, il est évident que celui qui lui a assujetti toutes choses est excepté. Mais quand toutes choses lui auront été assujetties, alors le Fils aussi Lui-même sera assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses, afin que Dieu (Père, Fils et Saint-Esprit) soit tout en tous. » (1 Cor. xv, 24-28.)

Suit l'état éternel, les nouveaux cieus et la nouvelle terre « où *la justice habite* » (2 Pierre iii); non pas ce sur quoi « *un roi régnera en justice,* » mais où *la justice habite*, car toutes choses ont été mises dans un ordre et une dépendance si parfaits, que la bénédiction découle sans obstacle de Dieu. Dieu habite parmi les hommes! Dans cet état de suprême bénédiction nous trouvons en outre que l'Épouse, la nouvelle Jérusalem, a sa propre place à part, elle est le tabernacle de Dieu parmi les hommes. Il essuie toutes larmes, et il n'y a plus ni mort, ni tristesse, ni cri, ni souffrance d'aucun genre, car les premières choses, qui étaient en rapport avec le péché, sont passées. Le vainqueur a Dieu pour son Dieu, et il sera son fils. De plus, — pensée solennelle pour ceux qui voudraient s'opposer à la vérité! — même dans cet état éternel, alors que le royaume intermédiaire de l'Agneau a disparu, et que Dieu est tout en tous, le châtimeut éternel s'exécute parallèlement à l'éternelle bénédiction, pendant les ères sans fin de l'éternité! A Dieu « soit la gloire dans l'Église, par

le Christ Jésus, pour tous les âges du siècle des siècles ! Amen ! »

NOTE. — On a pu observer que le chapitre XX et une partie du XXI, sont suivis de la description de l'état millénial de l'Épouse, la femme de l'Agneau. Le chap. XX commence par l'enchaînement de Satan, aux débuts du royaume et continue pendant la durée du royaume, soit mille ans, jusqu'au verset 7 ; là, il prend les derniers actes de méchanceté de Satan après qu'il a été délié pour un temps ; enfin, il expose le jugement des morts et la destruction du dernier ennemi, la mort, avant que Christ ne remette son royaume à Dieu (à Celui qui est Père) et Dieu est tout en tous ; de sorte que les versets 1-8 du chapitre XXI, suivent leur ordre régulier dans l'état éternel, comme ceux que nous avons cités de 1 Cor. xv. Alors l'Esprit revient en arrière pour décrire ce qui n'avait pas été exposé auparavant, les gloires milléniales de la Jérusalem céleste pendant les jours du royaume, ainsi que cela résulte évidemment des versets 10, 24, 26, et des versets 1 et 2 du chapitre XXI. C'est la division en chapitres et en versets qui a interrompu l'ordre véritable.

IX. — CONCLUSION.

Nous avons parcouru la chaîne des grâces et des dispensations de Dieu, et en avons envisagé

aspects les plus généraux, dans la mesure de capacité que sa grâce nous a accordée : prenant pour point de départ la chute de l'homme dans le jardin d'Eden, nous avons abouti à l'état éternel.

Nous lisons au Psaume xxv : « Il fera marcher dans la justice les débonnaires et il leur enseignera sa voie..... Le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent; il leur donne son alliance pour les instruire. » Et dans ses relations avec ses serviteurs, nous trouvons qu'il agit conformément aux principes de sa propre parole : nous lisons, en effet, en Nombres xii : « Cet homme là, Moïse, était le plus doux des humains qui sont sur la face de la terre; » et au Psaume ciii, 7 : « Il découvrit ses voies à Moïse, et aux enfants d'Israël ses *hauts faits*. » C'est envers ceux qui sont moralement près de lui que Dieu agit de cette manière, leur donnant la capacité de le comprendre, et leur communiquant son Esprit. Ceci est solennel, car tandis qu'Israël pouvait seulement Le connaître par ses faits publics, il demeurerait moralement éloigné de Lui, et par là-même impropre à recevoir la communication de ses conseils et de ses voies. Il en est toujours ainsi : il y a chez tel chrétien une appropriation morale, — une obéissance pratique aux intentions et à la volonté de Dieu telles qu'elles sont révélées, — un désir de s'incliner devant Lui, et de répondre à la ma-

nière dont Il s'est révélé *Lui-même*, selon Son attente, Ses directions et Ses instructions ; tandis que tel autre, au contraire, est lent à écouter, n'apprend que fort peu, et cela même est sans fraîcheur et sans puissance sur son âme. « L'homme animal ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont une folie ; et il ne peut même les entendre, parce qu'elles se discernent spirituellement » (1 Corinth. II, 14.) « Si quelqu'un veut (désire) faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine, savoir, si elle est de Dieu, ou si je parle de moi-même. » (Jean VII, 17.) Ce principe là est bien simple, et pourtant que de choses il renferme ! Dieu ne révèle pas sa vérité ; pour qu'elle forme une simple somme de connaissances que l'on apprend pour la satisfaction de l'intelligence. Ce qu'il enseigne, avec tant de condescendance, est imparfaitement appris, si même il est appris du tout, quand la conscience n'a pas été exercée, et que les droits de sa vérité n'ont pas trouvé de réponse dans l'âme, de manière à juger les ténèbres, à faire marcher dans cette vérité, à en jouir, et à vivre sous sa puissance. En outre, la vérité divine est tellement contraire à toute pensée des hommes, même des meilleurs, que même l'âme qui jouit de sa révélation est portée à tomber dans les pensées humaines et dans l'esquisse humaine de la vérité.

Nos méditations nous ont conduits, tout

l'espérons, par la grâce du Seigneur, à saisir un peu les traits principaux des dispensations de Dieu, ce qui est d'une importance extrême : tant que l'âme ne comprend pas la vérité relative à ces dispensations, elle ne peut rendre un témoignage ferme. Si l'on travaille pour le Seigneur, on donne aux besoins des âmes la première place ; et les droits de Dieu sur l'âme de son peuple sont trop souvent oubliés. Le « vase d'albâtre plein d'huile odoriférante » devrait être joint à « cet Evangile », c'est à dire la publication des opérations de la grâce de Dieu par l'Evangile, satisfaisant aux besoins de l'âme, unie à un enseignement qui conduirait par grâce l'âme ainsi satisfaite et en repos, à une telle intelligence de la personne de Christ Lui-même, et à une telle appréciation de Lui, que la connaissance de ses desseins et de sa volonté est ce qu'on poursuit sans relâche ; et le cœur apprend à respecter les droits de Dieu, et à marcher dans le sentier d'une obéissance intelligente, sentier que son œil signalerait, dans lequel sa parole écrite dirigerait, de sorte qu'on puisse Lui plaire. (1 Thessal. iv, 1.)

Je n'hésite pas à dire que, sans la connaissance de la vérité dispensationnelle, cela est entièrement impossible ; sans doute, il peut y avoir et il y a de la piété chez plusieurs ; mais la piété, tout en rencontrant un certain respect, même de la part de l'homme du monde dont le cœur

n'est pas complètement cautérisé, n'est pas « la vérité de Dieu. » Autre chose est d'être pieux, autre chose de marcher dans la vérité. L'âme qui a été établie dans la vérité dispensationnelle, qui a constaté les voies de Dieu durant les diverses dispensations (et même lorsque le témoignage confié aux hommes dans chaque dispensation a été corrompu ou détruit), cette âme apprend à répondre au conseil de Dieu, à marcher devant Lui selon son esprit et sa volonté, même quand la dispensation est tombée en ruines. On pense avec raison que le sentier tracé dans une dispensation, ne conviendrait pas à une autre; et l'on juge aussi, avec beaucoup de discernement spirituel, qu'un sentier droit au commencement d'une dispensation, change nécessairement de caractère quand la dispensation est tombée en ruines par l'infidélité de ceux auxquels le témoignage est confié; on reconnaît toutefois que les principes divins n'ont jamais changé, même alors qu'il était évident que le vaisseau ne pouvait contenir le trésor déposé en lui.

Le chrétien, ainsi instruit, voit ce qui répondait à Dieu d'une manière divine, fruit de l'enseignement de l'Esprit, dans l'âme d'un Juif pieux sous la loi, quand sa nation, comme nation terrestre élue, était reconnue de Dieu, subissant nécessairement une altération dans son caractère quand sa nation se fut corrompue.

tandis que les conseils divins ne changeaient pas. Et il est encore capable de voir de la manière la plus nette que le sentier d'un Juif pieux, chez une nation terrestre, sous la loi, ne saurait être celui d'un chrétien dans une dispensation où son *appel* est à la fois *en dehors* et *au dessus* du monde; que l'expérience d'un Israélite pieux, dans sa dispensation, n'est pas telle, dans son meilleur état, qu'elle pût convenir à un membre du corps d'un Christ glorifié; qu'être satisfait à si bon marché, c'est ignorer la position du chrétien comme tel et retourner en principe au Judaïsme. Marcher comme ceux dont il est dit : « Heureux ceux dont la voie est innocente, qui marchent selon la loi de l'Éternel! » (Psaume cxxix, 1), est chose bonne et bénie en son temps, tandis que « marcher dans la *lumière*, comme Il est dans la lumière, est tout autre chose et bien supérieur : c'est réaliser que la dispensation avec un voile non déchiré a cessé, que les choses permises alors ont été mises de côté, et que le chrétien est maintenant en dedans du voile, dans la pleine lumière de la présence de Dieu, placé là pour marcher comme il convient à une telle position, et pour juger tout ce qui dans ses voies serait incompatible avec ce lieu, dans la liberté de la grâce. Toute l'étendue de sa responsabilité découle de sa position et de la relation dans laquelle il est placé.

Le chrétien, ainsi instruit, est rendu capable de traverser le monde, avec la vérité pour ceinture de ses reins, et avec un juste discernement moral quant à la valeur de tout ces progrès tant vantés en civilisation, religion, politique, et tout ce qui s'en suit : et quoique son témoignage puisse être, pour ainsi dire, celui d'un homme « vêtu d'un sac », « cependant sa foi est confirmée par les principes même professés autour de lui et qui tendent dans une direction opposée, et il sent que, par grâce, rien de tout cela ne l'émeut. Il sait que le jour vient où son témoignage, s'il est en harmonie avec la pensée du Seigneur, sera confessé, et qu'alors il verra pleinement pourquoi le Seigneur l'avait pris pour témoin quand, extérieurement, il était comme Jérémie « renfermé » et que, « assis à l'écart, » la Parole de Dieu remplissait son cœur de joie.

Qu'il me soit permis de poser à l'âme chrétienne une question. Les droits que le Seigneur Jésus a sur vous, ont-ils à vos yeux une importance suprême ? Je pose cette question à ceux qui professent aimer Christ et lui appartenir comme à leur maître, à ceux dont la conscience a été pour toujours mise en repos, à ceux qui ont été introduits par la foi dans la parfaite et pure présence de Dieu en Christ, à ceux qui donnent pour réponse à toute pensée de nature à troubler leur paix le sang expiatoire, de son-

que passé, présent, avenir, tout est en sûreté. Les droits de Christ ont-ils assez de valeur pour que vous cherchiez à connaître sa pensée et sa volonté, même s'il devait en résulter la rupture des liens les plus chers à votre cœur? Et connaissant ses intentions et sa volonté, cherchez-vous par grâce à y conformer votre marche? Je sens que c'est une question profondément solennelle dans le temps actuel, temps des professions les plus retentissantes, mais où il n'y a ni conscience, ni vie pour Dieu.

La religion se présente sous les formes les plus belles et les plus séduisantes; elle recherche l'appui de la science, de la poésie, de l'art; elle s'en pare; elle tient à la main une coupe de prostitution qui énerve les sens, assoupit et endort la conscience. Même alors qu'elle ne revêt pas tous ces ornements extérieurs, elle a recours à toute espèce de stratagèmes. Ceux qui ne se laissent pas prendre aux apparences, sont séduits par des arguments spécieux de convenances, et se jettent dans un tourbillon d'activité évangélique, — œuvres parfaites, c'est possible, aux yeux des hommes, mais non à ceux de Dieu. (Apoc. III, 2.) Elle s'adapte de plus en plus à l'homme naturel, irrégénéré, et, sous le nom de Christ, elle détourne les regards de Christ, et se vante « d'être riche, dans l'abondance, de n'avoir besoin de rien. » (Apoc. III, 17.) La forme de la piété, sans sa force, « c'est bien

là l'état de choses au milieu duquel nous vivons. La seigneurie de Christ est ignorée. On va jusqu'à renier en paroles la présence du Saint-Esprit, ou, ce qui est pire, on l'admet en paroles, et on la nie complètement dans la pratique. C'est vraiment solennel. La vérité centrale, vitale du Christianisme et de l'Eglise de Dieu, celle qui sépare nettement cette dispensation de tout ce qui a précédé ou doit suivre, est niée; tout se perd dans un amas de confusion, dont les âmes ne peuvent sortir; aussi elles « apprennent toujours, mais ne peuvent jamais parvenir à la connaissance de la vérité. »

« Le fondement de Dieu demeure ferme, » quelle qu'ait été l'infidélité de l'homme. Les principes de Dieu ne varient point; et la responsabilité de son peuple demeure aussi la même. Tandis que la bénédiction consiste à savoir que : « le Seigneur connaît ceux qui sont siens, » la responsabilité est « que quiconque invoque le nom de Christ se retire de l'iniquité, » de l'iniquité en rapport avec la grande maison et sa corruption (2 Timothée II, 19, etc.) Le chrétien doit se purifier des vaisseaux à déshonneur, afin qu'il puisse être un vaisseau à honneur, sanctifié, et utile au maître, et préparé pour toute bonne œuvre. Il ne doit pas, comme nous l'avons déjà dit, pactiser avec la corruption, — et n'a pas non plus à essayer de répara-

er la ruine survenue; elle ne sera jamais réparée jusqu'à ce que la masse professante trouve sa fin dans le jugement. Son sentier est clairement tracé : « Qu'il se retire de l'iniquité! » « qu'il se purifie des vaisseaux à déshonneur! » Puis vient sa marche personnelle de sainteté. Il doit « fuir les convoitises de la jeunesse; » et ensuite, dans la compagnie d'autres chrétiens, « poursuivre la justice, la foi, l'amour, et la paix avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur. » C'est ici le principe, principe bien clair : se séparer du mal, et s'en séparer *pour* Dieu au milieu de lui.

Puisse Celui qui seul peut le faire, incliner à l'obéissance à sa Parole ceux dont les yeux tombent sur ces lignes, et donner un esprit de séparation et de soumission croissante, pour marcher dans le droit chemin, à ceux qui par grâce ont appris dans une certaine mesure à y marcher! « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui qui m'aime; » et « si quelqu'un m'aime, il gardera mes paroles. » (Jean xiv.) C'est là le trait caractéristique du Christianisme. C'est une obéissance intelligente rendue à une *personne*, non à une *loi*. Il fut un temps où l'homme fidèle et pur dans ses voies, c'est celui qui marchait selon la loi de l'Éternel était béni. (Ps. cxix, 1, etc.) Alors Dieu n'était pas révélé. Il était caché derrière le voile et les barrières de la dispensation d'alors. Il était ca-

ché et avait proclamé ses droits sur les hommes par la loi; et quoique celle-ci eût dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force, » elle ne révélait pourtant pas une *personne* pour attirer le cœur. Ce temps est passé. Christ est venu, et « par lui nous croyons en Dieu » (1 Pierre 1), et à Lui nous devons l'amour de nos cœurs et l'obéissance de notre vie, — amour qui nous pousse à vivre désormais « non plus pour nous-mêmes, mais pour Celui qui est mort pour nous et qui est ressuscité » (2 Cor. v.) C'est une *personne* pour laquelle nous sommes appelés à vivre et que nous devons aimer; c'est quelqu'un qui nous a sanctifiés pour une obéissance telle que celle qui caractérisa (1 Pierre 1, 2,) son propre renoncement, sa vie, tout ce qu'il a fait pour ceux qui le haïssaient. La loi invitait l'homme à aimer son prochain *comme lui-même*; l'obéissance de Christ a été l'entier *abandon de soi-même* pour ses ennemis!

Le Seigneur Jésus engagea en son jour les Juifs (Luc xii, 54-57) à discerner « les signes des temps, » même par la puissance de la conscience naturelle, et à juger de ce qui était juste. Sa parole devrait aujourd'hui trouver un écho dans tout cœur chrétien qui s'est réveillé d'entre les morts (Ephés. v. 14). Tout autour de nous, à l'époque actuelle, la religion, l'état, les sociétés, les nations, les puissances, les rap-

mies, tout prend graduellement et visiblement sa place pour les scènes finales de jugement. Le chrétien, prévenu à l'avance de ce qui doit se passer, peut veiller dans le calme et le repos, attendant la venue de son maître. Il sait que son appel est un appel céleste, qui le met hors de l'atteinte des jugements.

La venue du Seigneur, le Fils de Dieu, pour son peuple est la borne, ou l'horizon de ses espérances. Ses actions, son service, ses projets, son séjour ici-bas, sont arrangés en vue de cet événement; et s'il est appelé à servir son Seigneur et Maître sur cette terre, il le fait comme servant dans les derniers jours. Puisse un sentiment profond de cette vérité remplir l'âme de son peuple! Puisse-t-elle, avant que brille l'aurore de ce jour, pénétrer dans les cœurs et contribuer à les diriger dans leurs voies! Quelqu'un a dit, je crois, que les écrits de l'Ancien-Testament se terminaient avec l'espérance de la venue du soleil de justice, et ceux du Nouveau avec celle de « l'Étoile du matin. » Cette pensée est d'une suave beauté. Le résidu pieux d'Israël, qui craignait le Seigneur et s'en entretenait souvent, etc. (Malachie III) avait devant soi cette précieuse consolation, la venue du soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons. (Malachie IV). Et nous trouvons dans Luc II les Siméon, les Anne et « tous ceux qui attendaient la délivrance en Israël » (Vers. 25-38), se ré-

jouissant à l'avènement du Soleil de justice, la consolation d'Israël. Mais hélas! ses rayons tombèrent sur les cœurs sans les réchauffer, son peuple n'avait plus de cœur pour Lui. Les hommes n'étaient moralement pas en état d'avoir Dieu parmi eux; c'est ainsi qu'il fut obligé de voiler ses rayons de bénédiction dans la scène ténébreuse qui se déroula autour de la croix, et de renvoyer à une autre époque le jour de la Bénédiction. En attendant, *notre* vocation était révélée, et *notre* espérance nous était présentée, non plus comme « le soleil de justice, » mais comme « l'Étoile du matin. »

Plus nous contemplons la convenance de ce symbole de notre espérance, plus sa divine origine nous apparaît. C'est la sentinelle qui, après une longue nuit, voit l'étoile du matin durant quelques instants, tandis que les ténèbres disparaissent de dessus la face de la terre, et avant que les rayons du soleil la vivifient de leur chaleur. Ainsi en est-il de l'espérance du chrétien; il veille pendant la nuit dans laquelle ce monde est plongé moralement, jusqu'à ce que brille l'aurore, et justement alors que les ténèbres sont le plus épaisses et sont près de se dissiper devant les rayons de la venue du « soleil de justice, » son espérance est couronnée par la vue de « l'Étoile du matin » (Apoc. xxii, 16) montant, dans sa plus vive splendeur, prendre son peuple avec elle, afin de resplendir ensemble.

comme le soleil, dans le royaume de leur Père (Matth. xii) quand Jésus se révèle à la terre millénaire comme le Soleil de Justice.

Puisse Celui qui seul peut donner la bénédiction, bénir abondamment ces réflexions, et communiquer à cette espérance une puissance sanctifiante sur les âmes!

« Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour rendre témoignage de ces choses dans les assemblées. Je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin... Celui qui rend témoignage de ces choses dit : Oui, je viens bientôt. Amen! Viens, Seigneur Jésus! Amen!

NOTRE PORTION DANS LA MAISON DU PÈRE

ET NOTRE PUISSANCE POUR EN JOUIR.

Ce que nous trouvons en Jean xiv, c'est d'abord, notre portion dans la maison du Père; et, en second lieu, notre puissance pour en jouir. Durant l'absence de Christ, je suis présent dans le corps, absent du Seigneur; mais ma consolation est d'entrer dans la place où Dieu l'a amené. La portion de l'âme est là où est le cœur de Christ; lorsque j'ai Christ devant moi, et que le Saint-Esprit opère en moi, c'est là où Il vit que je vis aussi en esprit.

Dans ce chapitre Christ se présente comme en allant, après avoir accompli l'œuvre de la

rédemption, et Il dit « que votre cœur ne se
 pas troublé. » Il s'en allait au Père, et ils ne
 laient le perdre. Quelle devait être la consola-
 tion de leurs cœurs? Premièrement, son retour
 secondement, le Consolateur qu'Il leur enver-
 rait. Voici ses paroles : « Si je m'en vais et
 que je vous prépare une place, je reviendrai et
 je vous prendrai auprès de moi. » Il ne pouvait
 pas rester ici avec ses disciples, mais Il pouvait
 les prendre là où Il allait. Le monde l'avait re-
 jeté, et il ne pouvait pas se former de lien avec
 Lui ici-bas. « Si je ne te lave (dit-il à Pierre)
 tu n'as pas de part avec moi. » Nous avons
 faire un séjour ici, mais nous avons part avec
 Christ où il est allé. Dieu ne pouvait pas s'ar-
 rêter dans cette scène de péché et de méchan-
 ceté; mais cela servait seulement à faire ressortir
 la vérité précieuse que Christ allait nous donner
 le repos là même où il avait trouvé son repos
 auprès de son Père. Son œuvre est tellement
 parfaite, tout son ministère en grâce tellement
 efficace que, lorsqu'Il entrait de nouveau dans la
 gloire qu'Il avait eue auprès de son Père avant
 que le monde fût, Il pouvait nous donner une
 place là — une portion où il avait trouvé son
 repos, en contraste avec tout ce qui était dans
 le monde — fruit du travail de son âme. C'était
 dans la maison de son Père, où Il était dans sa
 demeure propre selon ce qu'Il était dans sa na-
 ture éternelle comme Fils — c'était le repos

qu'il allait nous préparer des demeures! Quelle bénédiction ineffable! Une place avec Lui-même là où Il est parfaitement chez lui! Pensez à ce que doit être la demeure d'un cœur tel que celui de Christ! où toutes ses affections divines pouvaient s'épancher : le Fils divin et toutefois un homme! Pensez à la nature des délices qu'il aurait là, et considérez que c'est dans *ce lieu là même* qu'il va nous amener : merveilleuse pensée — là où Il est chez lui! « Je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi, » Il ne dit pas vous me suivrez, ou je vous enverrai prendre; mais, « *Je reviendrai.* » Quoiqu'il s'en soit allé dans la gloire, et qu'il soit assis sur le trône du Père, Il quittera cela afin de venir pour vous. Il n'est pas satisfait sans venir Lui-même. Quel profond intérêt personnel Il leur portait! Occupé d'eux en venant la première fois afin d'expier leurs péchés; occupé d'eux en s'en allant s'asseoir à la droite de Dieu pour leur justification; occupé d'eux en revenant de nouveau pour les prendre avec Lui-même.

Maintenant il y a en tout cela plus qu'une ineffable bénédiction *pour nous*, c'est en outre et avant tout *la révélation du cœur de Christ*. Il a besoin de nous avoir avec Lui-même; et il est de toute importance que nos cœurs soient engagés dans les affections de Christ. Pourquoi aimé-je ma mère? — Parce que son amour s'est saisi de mes affections. Il en est de même

par rapport à Christ. Quand nous connaissons son amour qui surpasse toute connaissance, nos cœurs sont attirés à Lui. « Je reviendrai », etc. Il ne s'agit point là d'une vérité que nous puissions saisir ou ne pas saisir ; c'est quelque chose d'essentiel à la marche journalière du chrétien, de ce qui constitue pour tout enfant de Dieu sa propre, son unique, sa bienheureuse espérance. Les Thessaloniens « s'étaient tournés des idoles vers Dieu pour attendre des cieux le Fils » (1 Thess. 1), ils avaient été convertis à cela. La parole du serviteur « mon Maître tarde à venir » a mené à toute la chute de l'Eglise. Jusqu'à quel point attendons-nous habituellement Christ, dans nos affections, dans notre vie ? Vivre dans cette espérance est la meilleure manière d'en rendre témoignage. « Trouvés irréprochables devant Lui. » Je n'aimerais pas que Christ vint et me trouvât en quelque chose dont j'aurais à me débarrasser, mais bien occupé du service qu'Il m'a confié et le cœur rempli de saintes et radieuses affections.

Ce que le Seigneur fait ressortir comme nous disant où Il va, c'est *la personne* auprès de laquelle Il se rend ; Il va au ciel. Si vous envoyez un enfant quelque part, il aimerait sans doute que ce fût un lieu agréable ; mais le grand sujet de sa préoccupation c'est le caractère *de la personne* avec laquelle il va vivre : voilà le sentiment auquel le Seigneur répond ici. Il s'en va à

Père. Cela nous révèle tout. Le ciel est un beau lieu, mais le ciel est un mot vague. Qu'est-ce que je sais de lui? Nous nous plaisons dans l'amour divin, dans la sainteté de la divine nature; mais si l'amour n'était pas là, pourrions-nous vous et moi habiter dans un lieu saint? Non certainement, il y aurait un vide immense pour le cœur. Aussi, quand Il nous parle de nous prendre avec Lui-même, le Seigneur nous dit-il que le Père est révélé en Lui, et que c'est à la maison du Père qu'Il nous prendra. De là, en connaissant le Père, nous savons où nous allons. Ce que le Père est, devient, alors, la chose importante. « Montre-nous le Père », dit Philippe. Quoi, répond le Seigneur, ne m'as-tu pas connu? N'avez-vous pas connu le Père? Vous l'avez vu tout ce temps-ci; vous avez été en relation intime avec Lui, « Celui qui m'a vu a vu le Père. » Dans l'objet placé devant eux, tout ce que pouvait donner le lieu où Il allait, *ils l'avaient déjà!* Pouvons-nous dire : je connais tellement Christ que je connais le ciel comme une chose présente? J'ai tellement vu le Père dans la personne du Fils que j'ai tout trouvé? Je sais ce que sera ma félicité éternelle : toute cette faveur divine qui repose sur Christ reposant sur moi! Avons-nous suivi Christ dans son histoire dans les évangiles? Avons-nous appris les voies du Père dans cette révélation du Fils? Sommes-nous venus à Lui comme fit Marie — assis à

ses pieds et savourant ses paroles? Avons-nous vu que quoi que ce fût que le Père lui faisait connaître, il le passait dans sa propre joie parfaite, à ses disciples, afin que, comme Il le dit, « vous ayez ma joie accomplie en vous? » Toute la faveur, toute la félicité ainsi révélée repose sur nous. Je ne puis en apprendre quoi que ce soit qui ne soit pas mien, car Christ demeure en elle, et l'introduit dans mon cœur, et nous ne pouvons non plus connaître ce qu'en le possédant : « Celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu. » Il est le Fils unique, et toutes les délices du Père se concentrent en Lui. C'est Lui qui l'a fait connaître. Quoique sur la terre Il était toujours dans le sein du Père; et en lisant sa vie ici-bas, mon âme demeure avec le Père et le Fils. Le Saint-Esprit occupe mon âme de l'amour du Père pour le Fils; et Il dit : « tout cela est à vous. »

« Communion avec le Père et le Fils! » N'est-ce pas assez pour me remplir? C'est un grand mot que ce mot communion : il fait voir à quelle position nous sommes amenés, si seulement nous savions y marcher par grâce libres de toutes ces influences qui ne font que troubler; et par l'efficace opération du Saint-Esprit le cœur attiré au Père et au Fils en sainteté de pensée d'affection et de piété — d'une piété divine, conformé à cette divine relation, car la communion consiste à avoir les mêmes pensées, les

mêmes joies, les mêmes affections, les mêmes sentiments. Lorsque nous vivons dans la puissance du Saint-Esprit, nos pensées et nos sentiments conviennent au Père et au Fils. Supposez que mon âme soit occupée de tout ce qu'il y a de saint, de béni, dans l'obéissance de Christ ici-bas, quand il dit : « maintenant mon âme est troublée; que dirai-je? Père, délivre moi de cette heure. » « Père glorifie ton nom, etc.; » mon âme se tient là en adoration devant Lui, Le contemplant, se nourrissant de Lui. Et pensez-vous que le Père ne contemple pas aussi cela, et n'y prend pas son plaisir? Christ dit encore : « à cause de ceci le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie, etc. » Et moi ne l'aimé-je pas à cause qu'Il a laissé sa vie? Et de même aussi que le Fils prend son plaisir dans le Père, nous, comme fils, nous nous réjouissons dans le Père. Notre objet, nos sentiments, notre caractère sont les mêmes. Ce qui est devant nous comme notre objet nous mène à ce qui est notre portion éternelle. « Celui qui a le Fils a aussi le Père. » Ce que nous aurons dans le ciel est ce que nous avons en esprit maintenant, et selon la mesure dans laquelle nous sommes spirituels, nous y faisons dès à présent notre demeure. Ne vous tenez pas pour satisfaits si vous ne savez pas ce que c'est que de jouir de la faveur du Père dans le Fils. Il est venu ici-bas dans la voie de la grâce : le voile est déchiré, Il

est la révélation parfaite du Père. Jusqu'à quel point avez-vous appris de ce qui est dans son cœur pour vous faire connaître où vous allez et ce qui constitue là votre portion? Ensuite, il continue en disant : « je vous donnerai un autre consolateur lequel le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas. » Le monde aurait dû recevoir Christ, mais le monde n'a rien à faire avec le Saint-Esprit. Il appartient aux saints exclusivement. « Mais vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous, etc. » Ici nous est présenté un contraste. Christ ne pouvait pas demeurer ; et davantage encore.

Quoique le Père fut révélé en Lui, Il demeurerait avec eux, mais non pas *en* eux. Le nouveau Consolateur devait demeurer éternellement, non pas seulement avec et dans l'Eglise, mais en eux et avec eux individuellement. Jusqu'à ce que l'Eglise soit enlevée, le dernier des saints aura le Saint-Esprit demeurant en lui et avec lui. Maintenant étant sous l'aspersion du sang de Christ, nous sommes parfaitement nets ; non pas simplement nés de nouveau, mais justes devant Dieu, en sorte que le Saint-Esprit peut demeurer en nous. Nos corps sont le temple du Saint-Esprit. Dieu demeure comme un hôte en nous ! Quelle pensée ! Et qui pourrait, en le gardant devant son cœur et son esprit employer son corps au service du péché, ou l'orner de

parures de la vanité? Mais nous l'oublions, ou nous ne pourrions jamais agir de cette manière.

Si nos cœurs s'étaient saisis réellement de cette vérité, quels serviteurs de Christ ne serions-nous pas en tout — ne contristant jamais en rien le Saint-Esprit! Nous demeurons en Dieu, et Dieu demeure en nous. L'effet de cela est que nous savons que le Fils est dans le Père. « En ce jour-là vous connaîtrez, etc. » (V. 20.) Cet Homme béni est dans le Père comme le divin Fils. Celui qui fut défait de visage plus que pas un des enfants des hommes, qui a passé par tous les outrages ici-bas, c'est *Lui* qui nous amène Dieu, et nous amène à Dieu. Et qu'est-ce qui suit? « Et vous en moi et moi en vous. » Ce n'est pas là une vérité abstraite, mais je dois vivre dans la conscience que je suis en Christ et Lui en moi. En Christ, devant Dieu, j'ai conscience que la faveur divine repose sur moi; mais la présence de Christ en *moi* me donne le niveau que doit réaliser ma marche. Christ est devant Dieu pour moi et moi en Lui. Je suis devant le monde pour Christ, et Lui en moi. Eh bien, si Christ est en vous, faites-le moi voir. Je m'attends à ne rien voir en vous que Christ. Est-ce de Christ que vous êtes l'expression dans vos voies, dans vos pensées, dans votre toilette, dans vos mœurs, dans toute votre manière de vous comporter? Le manifestez-vous dans tout ce qui cons-

titue votre vie de chaque jour? Jusqu'à quel point remplit-Il toute cette région intime du cœur dans laquelle le cœur passe son temps? L'y passe-t-il en Christ ou dans le vain babillage du monde? Oh! puisse l'Esprit avoir en nous son libre et riche courant! Qu'est-ce qui s'élève quand nous nous rencontrons les uns avec les autres? Tout ce qu'il y a dans le cœur est-ce ce qui jaillit de la fontaine de Christ? « Fortifiés en puissance par son Esprit dans l'homme intérieur, de sorte que le Christ habite dans vos cœurs par la foi, » nous réalisons sa présence, et, au milieu des mille choses que nous avons à faire dans ce monde, c'est Christ que nous faisons voir.

Et qu'est-ce qu'Il nous donne? La paix. Sa paix. « Je ne vous donne pas comme le monde donne. » (Vers 27.) Le monde donne selon qu'il peut épargner; il livre quelque chose et ne l'a plus. Christ donne ce qu'Il a Lui-même et en Lui-même comme en étant la source. Nous découvrons ce qu'est son cœur pendant que nous demeurons et que nous marchons dans son amour, et nous voyons aussi de quelle manière Il s'identifie avec nous et s'attend à ce que nos cœurs soient identifiés avec Lui. Il *attend* que nos affections soient occupées de Lui; voici ses paroles: « Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père. » Je ne connais rien qui exprime d'une manière plus parfaite

mirable que cette parole l'étroite intimité dans laquelle Il est venu à nous, ou dans laquelle Il nous a amenés avec Lui. Une telle condescendance, quand nous pensons qu'Il était ! Nous apprenons là comment son cœur est tout entier dans l'attente que nos cœurs répondent au sien.

Que le Seigneur nous accorde de tenir nos yeux arrêtés sur sa beauté, et le prix inestimable de la grâce qui est en Lui, de sorte que nous fassions l'expérience de la pleine suffisance de sa force qui s'accomplit dans l'infirmité !

FRAGMENTS.

Il est remarquable que ce soit à la fin de la lettre de Paul aux Ephésiens — l'épître de l'Eglise, — que nous trouvons le conflit avec la méchanceté *spirituelle*.

C'est consolant, car si, dans des jours comme les nôtres, quelques personnes s'attachent à la vérité relative à l'Eglise, elles rencontreront toute espèce d'opposition de la part des puissances de ténèbres en haut. Les hommes, les chrétiens même se tiendront à l'écart de vous ; ils diront faussement contre vous toute sorte de choses. Votre doctrine est fausse ! ne manqueront-ils pas de s'écrier. Vous êtes un légaliste sous la loi, parce que vous prêchez la responsabilité de l'homme comme créature et celle

d'un saint comme faisant partie de la nouvelle création; vous êtes un antinomien, puisque vous prêchez la grâce; un homme de la cinquième monarchie, un destructeur de tout ordre dans le monde et dans l'Église, car vous tenez à la seconde venue; un spiritualiste qui nie l'Écriture, attendu que vous vous appuyez sur le Saint-Esprit et sur Lui seul comme interprète de la vraie signification des Écritures; un dîneur de menthe et de cumin, parce que vous insistez sur l'accomplissement de chaque précepte.

Dans le livre d'Esther, nous voyons la femme Gentile mise de côté pour avoir désobéi et failli en déployant sa beauté devant le monde, et elle est remplacée par une femme Juive qui possède les affections du roi; nous voyons la puissance audacieuse d'Amán, l'opresseur gentil des Juifs ruinés, et le juif Mardochee, le protecteur d'Esther, d'abord méprisé et disgracié, mais ensuite élevé dans la gloire et l'honneur à la place du Gentil.

La foi amène à Dieu et sépare du monde.

L'olivier (Rom. xi) s'étend du temps d'Abraham jusqu'au millénium.

LES SYMPATHIES DE JÉSUS

ET SA POSITION ISOLÉE AU MILIEU DES HOMMES.

(MATHEU III, IV, I—11.)

Dans la Parole de Dieu nous trouvons, non-seulement des vérités et des doctrines certaines, mais aussi, fait précieux! toutes les relations entre Dieu et les hommes pleinement développées sur la terre; et, jour par jour, nous pouvons voir clairement toutes ces choses dans la personne de Jésus. C'est une grande grâce de Dieu, qu'Il l'ait placé si près de nous que dans toutes nos circonstances ces relations sont visibles. Au fond, la vie de Jésus était comme la nôtre. Il fut tenté en toutes choses comme nous; c'était bien Dieu manifesté en chair, mais c'était aussi *la vie et l'expression d'une vie* parfaitement agréable à Dieu.

Si nous voulons progresser dans la vie spirituelle, nous devons étudier le Seigneur Jésus, tant dans la grâce de Sa personne que dans les circonstances de Sa vie, et, en dernier lieu, dans la position glorieuse qu'Il occupe auprès du Père, et que bientôt nous partagerons avec Lui.

Dès le début, nous voyons en Christ l'accomplissement de la vie de la foi, qui fut mise à

l'épreuve en Lui, et dont Il manifesta toute la perfection.

Jésus est pour nous un ami tendre et puissant, et, tout en voyageant à travers le désert, nous savons, qu'à la fin, nous trouverons la gloire où Il est maintenant placé. C'est ce que nous voyons en Hébr. xii, 1—3 : « C'est pourquoi, nous aussi, ayant une si grande nuée de témoins qui nous entoure, rejetant tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément, courons avec patience la course qui nous est proposée, fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi. » Comme Capitaine, Il est allé devant nous; comme Berger, Il « met ses propres brebis dehors » et aussi, « Il va devant elles. » Il « a méprisé la honte et est assis à la droite du trône de Dieu. Car considérez Celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre Lui-même, afin que vous ne soyez pas, en étant découragés, las dans vos âmes. »

Nous voyons la vie divine dans cet homme qui marcha au milieu de toutes les difficultés et de toutes les tentations, qui les a surmontées toutes, et qui, seul, ne fut pas touché par le malin.

Maintenant, Il est entré dans la gloire, à la droite de Dieu, et nous partagerons cette gloire avec Lui lorsqu'Il apparaîtra, puisque nous Lui serons faits semblables.

Voyons un peu comment l'Esprit de Dieu nous présente Jésus au commencement de Sa vie, lorsqu'Il entre dans cette marche pénible de la foi.

Une chose importante à remarquer, c'est que la lumière manifeste tout ce que l'homme est.

Il est vrai que Dieu connaissait ce qui était dans le cœur d'Abel et de Caïn, avant que rien de ce qui s'y trouvait ne fût manifesté ; de même qu'Il voyait au milieu des Juifs un résidu en qui travaillait la grâce ; mais, sous la loi, les choses n'étaient jamais amenées à la lumière. Dieu était, si l'on peut parler ainsi, caché derrière un voile, et il tolérait bien des choses à cause de la dureté des cœurs, — ainsi que Jésus le disait à ses disciples, car la pleine lumière n'était pas encore manifestée. Mais en Christ la lumière brilla dans le monde.

Dans le chrétien qui possède la vie de Christ, ce qui est vrai en Christ est vrai en lui, comme nous le voyons en I Jean II, 8 : « Encore une fois je vous écris un commandement nouveau, ce qui est vrai en Lui et en vous, parce que les ténèbres s'en vont et que la vraie lumière luit maintenant. »

Il est toujours bon de ne pas oublier que dans la dispensation première, Dieu se cachait, mais envoyait certains messagers qui devaient révéler ce qui leur était confié sans toutefois faire connaître Dieu. La loi ne Le manifestait pas

pleinement. Elle disait, il est vrai : « Tu aimeras, » mais non pas : « Je t'aime. » Elle ne révèle pas un Dieu d'amour, un Dieu tel qu'Il est. Elle ne nous montre en Lui qu'un Dieu juste et exécutant la vengeance. Elle ne nous dit rien de ce qu'est Dieu pour l'homme, ni ce qu'il est en Lui-même. La loi faisait bien connaître à l'homme ce qu'il aurait dû être pour Dieu, mais elle se tait sur ce que Dieu est pour lui. Un homme est sous la loi aussi longtemps qu'il est occupé de ce que Dieu exige de lui, au lieu de comprendre ce que Dieu est pour lui, ce qui produirait de bien plus excellents effets. Dieu étant ainsi caché réclamait l'obéissance en échange de la vie. Il n'était nullement question d'être en état de se placer devant la présence de Dieu. Le souverain sacrificateur avait seul le droit d'entrer une fois par an dans le lieu très-saint, car le chemin pour y entrer n'était pas encore manifesté, et Dieu tolérait bien des choses sans les approuver. Il y avait des cérémonies et des ordonnances destinées à rappeler à l'homme sa dépendance et à le mettre en relation avec Dieu, conformément à certaines choses qui agissaient sur la chair, et s'y adaptaient parce que l'homme était dans la chair, et que Dieu se mettait en relation avec lui. La sainteté d'un Dieu caché ne pouvait être vue, mais certaines cérémonies maintenaient les relations entre l'homme et ce Dieu qui demeurait caché. Née

quand Dieu se manifeste Lui-même il ne peut plus en être ainsi, car Dieu est saint et Il est amour. Il est parfait en sainteté, et l'homme doit nécessairement entrer en relation avec ce que Dieu est. Dieu peut pardonner au pécheur, le laver, mais Il ne peut supporter ce qui ne répond pas à Sa sainteté. Si il y a la grâce, il y a aussi la sainteté, et Dieu ne peut pas, à cause de Sa sainteté, supporter l'homme pécheur tel qu'il est, parce que « Dieu a les yeux trop purs pour voir le mal. » Méditons l'exemple de Jésus, la lumière sur la terre, entièrement séparé des pécheurs, ce qui constituait la parfaite beauté de Sa vie.

D'un côté, nous Le voyons seul, parfaitement seul ; Il est l'homme le plus isolé qu'il soit possible d'imaginer. Les disciples même ne savent pas sympathiser avec Lui. La femme de Samarie, à qui Il adresse de si touchantes paroles sur « l'eau jaillissant en vie éternelle », ne peut rien comprendre sinon « que le puits est profond. » Elle dit : « D'où as-tu donc cette eau vive ? » Si Jésus dit : « Voyez les champs, ils sont déjà blancs pour la moisson, » s'Il parle « d'une viande à manger » que les disciples ne « connaissent pas, » il en est toujours de même. Il ne rencontre aucune sympathie réelle au milieu des hommes. Nous sentons combien cela dut lui être pénible, parce qu'il avait un cœur d'homme, et aurait aimé trouver quelqu'un qui

pût Le comprendre ; mais Il ne trouva rien nulle part. Quant à Lui, au contraire, nous Le voyons sympathiser parfaitement avec tous. Jésus était l'homme le plus accessible, et surtout à la portée du simple, de l'ignorant, et même du plus dégradé des pécheurs. Il manifesta dans Sa vie quelque chose qui n'eut pas son égal ; non, il n'y eut jamais toute cette sainteté, tout cet amour qui sont au-dessus de toutes nos pensées ! Il y a tant d'égoïsme dans le cœur de l'homme, que l'amour de Dieu est pour lui une énigme beaucoup plus incompréhensible que Sa sainteté. Personne ne comprit Jésus, parce qu'Il manifestait Dieu. Je ne parle pas encore de Son œuvre, mais de ce qu'Il était, quand Il se manifesta au milieu du monde. Il devait montrer que toutes les cérémonies étaient imparfaites pour faire connaître Dieu tel qu'Il est et l'homme aussi tel qu'il est.

Aucune religion, connue telle, ne peut changer l'homme ; l'homme se revêt de religion comme d'une couverture, mais sa religion l'éloigne plus encore de Dieu.

La première chose que fait Dieu, c'est de nous mettre à nu dans Sa présence. Il nous calève tout, Il s'occupe de *nous* et non pas de *notre religion*. Alors quand tout est ôté, nous nous trouvons devant Lui tels que nous sommes. Eh bien, c'est ce qui eut lieu quand Jésus était ici-bas, et pour cela, Il fut mal reçu et se trouva

en conflit avec tous. Il est impossible que nous aimions à nous trouver en la présence de Dieu tels que nous sommes. Un homme habitué à la saleté ne sait pas qu'il est sale, parce que toute sa manière de vivre y est conforme, mais s'il se trouve dans des circonstances qui l'éclairent sur lui-même, il sera dégoûté de voir ce qu'a été sa vie entière. Tel est le cœur de l'homme ; mais quand la lumière de Dieu éclaire son âme et sa conscience, il se voit tel qu'il est réellement, en la présence de Dieu, quoique, sans doute, il y ait plus d'un défaut dans sa perception. Cela est très-humiliant, nous ne l'aimons pas, parce que c'est trop pénible. Je le répète, devant Dieu, il ne s'agit pas de notre religion, mais de nous-mêmes.

Tel est l'effet inévitable de la présence de Dieu dans le monde. La lumière nous montre en Dieu toute condescendance, tout amour, toute grâce, et dans l'homme un égoïsme qui se trahit devant Dieu. On voit que l'homme ne peut pas être sauvé par lui-même. Tel dit : « Permettez-moi d'aller premièrement ensevelir mon père. » Cela ne revient-il pas à dire : « Il y a quelqu'autre chose qui tient la place quand Christ m'appelle ; je n'ai pas la volonté de servir Christ entièrement ? » « J'ai acheté cinq couples de bœufs, » dit un autre, et un troisième : « J'ai épousé une femme. » Qu'est-ce que cela signifie ? Que le cœur est fixé sur un tout

autre objet, qu'il préfère ses biens au festin préparé par Dieu. Ainsi tout est rendu manifeste et le cœur est mis à nu.

Tout disparaît devant le témoignage de Dieu. La propre justice et l'orgueil de l'homme le portent à se cacher son état vrai, afin de tirer profit d'une religion qui descend de ses ancêtres. Mais lorsque Jean, le Baptiseur, vit venir à son baptême les Pharisiens et les Sadducéens, il leur dit : « Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère qui vient? Faites donc du fruit convenable à la repentance, et ne pensez pas à dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père; car je vous dis que Dieu peut, de ces pierres, susciter des enfants à Abraham. » (Math. iii, 7-9.) C'est Dieu qui travaille, comme il Lui plaît et dans Sa propre puissance, pour créer des enfants à Lui-même. Toutes vos prétentions comme descendants d'Abraham sont sans valeur devant Dieu. Il travaille par cette suprême puissance par laquelle Il peut même de pierres susciter des enfants à Abraham; et voilà pourquoi Il ne tient aucun compte de votre justice : il Lui faut d'abord des pécheurs.

Il y a encore une autre chose à remarquer ici. Jean dit (Math. iii, 11, 12) : « Lui vous baptisera de l'Esprit-Saint et de feu. Il a son van en sa main, et Il nettoiera parfaitement son aire; et Il rassemblera son froment au grenier, mais Il brûlera la paille au feu inextinguible. »

Jésus va établir Son royaume, et cela bientôt. C'est un royaume dans lequel tout ce qui n'est pas selon Son cœur sera brûlé par le feu. Tel fut le témoignage de Jean. « La loi et les prophètes furent jusqu'à Jean ; depuis lors le royaume de Dieu est prêché. » Dieu avait donné la loi à ce peuple qu'Il avait rassemblé et rangé autour de Lui-même ; Il avait envoyé des prophètes qui, témoins momentanés, engageaient les Juifs à marcher selon la loi. Jean-Baptiste vint leur annoncer une chose toute différente : « Le royaume des cieux est proche. » Dieu se prépare à établir un nouvel ordre de choses. Êtes-vous en état d'y entrer ? Avez-vous assez d'énergie pour y pénétrer ? Le jugement y est aussi. « Il a son van dans Sa main. » Avez-vous du fruit ? Sinon « la cognée est déjà mise à la racine des arbres. » « Ne-pensez pas en vous-mêmes, nous avons Abraham pour père. » Voilà ce qu'enseignait Jean, telle est la place qu'il prend. Quant à Jérusalem, elle allait être mise de côté, et Jean prêche le témoignage de la repentance et le royaume prêt à être établi. Il se présente afin d'attirer toutes les pensées vers Jésus. Après avoir fait publier la parole de la repentance, le Seigneur Jésus se présente *Lui-même* à nos cœurs et à nos âmes. Reposons-nous, faisons reposer nos pensées sur Celui qui se montre à nous personnellement.

Le but de Dieu n'est pas seulement de faire

sentir le péché (quoique cela doive être produit), mais de faire connaître Jésus, et placer l'âme dans la joie de Dieu Lui-même — d'agir en grâce envers elle afin qu'elle s'oublie elle-même pour être remplie de la pensée de Jésus. Voici comment Dieu s'y prend : Il présente le Seigneur comme « une racine sortant d'une terre altérée », il n'y a en Lui aucune beauté pour l'homme, comme il y en avait dans le Temple; non, rien en Jésus de ce qui attire la chair et pourrait la tenter. C'est au contraire une racine « que nul ne désire. » Il n'y a absolument rien qui Le rende aimable aux yeux de la chair. Qui est-ce donc? C'est un homme pauvre qui s'en va prêchant! « Il n'a pas où reposer Sa tête. » C'est un homme condamné par toutes les autorités cléricales, par tous les hommes sages, par tous les Pharisiens. Les Sadducéens le condamnent, les prêtres le condamnent. C'est ainsi que fut reçu Jésus! « En Lui il n'y a nulle beauté qui fasse que nous Le désirions. » Il était nécessaire qu'il se présentât ainsi pour voir si l'âme saurait discerner Dieu, et parce qu'Il ne voulait pas donner nourriture aux sentiments charnels. Il doit mettre le cœur à l'épreuve, pour voir si Dieu est assez pour le cœur, et si la beauté morale qui est en Dieu — Son amour, Sa sainteté, Sa parole qui pénètre le cœur; en un mot, si tout ce qui est infiniment précieux dans la nature divine — peut être discerné par l'homme.

Quand Il vient comme la Lumière, Il ne s'adapte jamais à ce qu'Il va détruire dans le cœur. L'homme le ferait et appellerait cela de la religion, mais ce serait simplement cacher Dieu ou le renier. Ainsi le Seigneur Jésus se présente exempt de tout ce qui peut attirer l'homme naturel et c'est ce que nous trouvons ici. Naturellement chaque témoignage de grâce et d'amour nécessaire à nos pauvres cœurs se trouve là ; mais rien pour satisfaire leurs désirs. Le témoignage manifesté par Jésus était parfait, et plaçait devant le cœur la grâce nécessaire pour le rendre capable de goûter la grâce même de Dieu.

Jésus s'est montré à notre foi, dans toute la grâce de Sa personne divine ; mais Il prit place au milieu des hommes comme n'étant rien, sinon l'objet de la foi.

L'ange apparaît à Joseph dans un songe et lui dit : « Ne crains pas de prendre auprès de toi Marie ta femme, car ce qui a été conçu en elle est de l'Esprit saint ; et elle enfantera un fils, et tu appelleras son nom Jésus, car il sauvera Son peuple de leurs péchés. » (Math. 1, 20, 21.)

C'était comme Osée que Dieu fit nommer Josué, ce qui signifie Sauveur, parce qu'Il l'avait chargé de faire entrer Israël dans la terre de Canaan. C'est Dieu Lui-même, c'est Jébovah qui vient comme Sauveur. C'est la première chose qui nous est présentée. « Voici la vierge sera enceinte, et elle enfantera un fils et on ap-

pellera son nom Emmanuel, ce qui interprété est Dieu avec nous. » Quelle grande et précieuse vérité — « Dieu avec nous ! » Alors Dieu, si nous pouvons parler ainsi, recommence à nouveau avec l'homme.

Aussitôt que Jésus paraît, Satan cherche à Le détruire. Il est étonnant de voir combien l'homme est oublieux. Les mages venus d'Orient, ont reconnu Jésus, roi des Juifs, né à Bethléem; ils avaient rendu témoignage à Emmanuel, le Fils de David. Les bergers, après avoir adoré, avaient répandu au loin les paroles des anges, et, malgré tout cela, Jésus, quoique approuvé de Dieu, fut désavoué et rejeté par les hommes.

Dieu recommence l'histoire entière des Juifs, dans la personne de Jésus. Il appelle Son fils hors d'Égypte où Il L'avait envoyé, parce que les hommes voulaient Le tuer dès Son entrée dans le monde. Israël était réellement perdu, et Dieu est obligé de recommencer toute son histoire, dans la personne de Jésus. Hérode cherche le petit enfant, afin de Le faire mourir. Nous voyons l'opposition se manifester contre Jésus dès le berceau.

Satan ne manque pas de moyens charnels pour persuader aux hommes d'en finir avec Dieu. Sa grande œuvre consiste à nous fournir des motifs assez puissants pour nous faire agir sans Dieu et L'éloigner de nos cœurs. Ici nous trouvons de quelle manière il commence. »

soulève Hérode contre Jésus. Alors Joseph prend le petit enfant, et se sauve en Egypte. Après cela il revient en Israël et se fixe à Nazareth, car il était écrit : « Il sera appelé Nazaréen. » De fait, c'est là que Jésus commence au milieu du monde. Et qui donc demeure là, à Nazareth? C'est Jéhovah, le Sauveur, « c'est Emmanuel. » Et quelle est cette ville? Un si mauvais endroit qu'il suffit d'être trouvé là, pour que les hommes s'écrient : Ah! je n'en veux pas. Nathanaël dit à Philippe : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? »

C'est Dieu que je vois, de prime abord, dans la personne de Jésus, mais Dieu dans les circonstances que la chair repousse parce qu'elle est mauvaise. Pour connaître Dieu, la chair doit être entièrement mortifiée, et dans nos cœurs la grâce doit nous conduire à apprécier l'amour de Dieu en dépit de la chair. Telle est l'histoire de la vie chrétienne! Extérieurement, Jésus n'était qu'un pauvre Nazaréen; mais la perfection était dans ses voies et dans son cœur, et se manifestait au milieu de toutes les difficultés, de tous les mépris, de tout ce qui était faux. La foi seule pouvait discerner les voies de Jésus, à travers le dénuement et toutes les misères. Le cœur brisé voyait cette perfection de bonté se manifester devant chaque besoin, chaque inquiétude. Il est nécessaire que nos cœurs voient aussi, dans cet homme méprisé, Dieu Lui-même

se révélant à nos âmes et prenant place au milieu de nous.

Puis Jésus vient à Jean pour être baptisé. Jean s'en défend parce qu'il connaît la dignité de Sa personne : « Moi, j'ai besoin d'être baptisé par toi, et toi, tu viens à moi? » Jésus, répondant, lui dit : « Laisse faire maintenant, car ainsi il nous est convenable d'accomplir toute justice. » Qui trouvons-nous ici? C'est le Seigneur Jésus et Sa personne reconnue; mais, malgré cela, Il veut prendre place avec le moindre des saints; « il nous est convenable d'accomplir toute justice. » Qui sont-ils ces *nous*? C'est Jean et Lui-même. Où se place-t-Il? Il se place en connexion avec le premier mouvement de l'Esprit dans le cœur. Je me place avec ceux qui se repentent, dit Jésus. Il y en a qui viennent pour être baptisés, moi aussi je viens pour être baptisé. Aussitôt qu'il y a un mouvement de repentance dans le cœur du pécheur, — une réponse au témoignage de la Parole, Jésus prend place là, avec ce cœur. Non-seulement Il manifeste comme objet ce qui, par la foi, devient le crucifiement de la chair, mais Il va avec le cœur aussi, et le pauvre cœur voit tout cela; c'est quelle consolation pour nous! Celui en qui la paternité du Père était manifestée est là, et c'est le Fils lui-même! Une âme est-elle brisée? Eh bien! Jésus est avec elle, si elle est dans la crainte, parce que « la cognée est déjà mise à la main ».

des arbres. » Il est là, pour l'encourager et lui montrer Sa grâce. Il prend place avec son peuple et manifeste la parfaite bonté de Dieu. C'est Lui-même qui a produit ce mouvement de repentance dans le cœur, et Il prend Sa place avec cette âme ; Jésus est là ! S'Il est pour nous le Dieu très-haut, Celui qui manifeste toute cette lumière, Il est là aussi comme homme, prévenant nos moindres besoins. Il est avec nous, croyants, dans toute notre misère et dans toutes nos circonstances.

La conséquence du baptême de Jésus, c'est que les cieux Lui sont ouverts. Ce n'est pas seulement le Dieu incarné, mais le ciel est ouvert sur Lui ; Il a la pleine approbation de Dieu, et ainsi nous voyons toute l'étendue de cette grâce présentée aux pécheurs. Le ciel n'avait jamais été ouvert auparavant. Dieu avait envoyé des messagers, mais il n'y avait jamais eu sur la terre un homme sur qui le ciel s'était ouvert.

Quand Jésus eut accompli l'œuvre de la rédemption, Il nous plaça dans la même position que Lui-même. « Je monte vers mon Père et votre Père ; vers mon Dieu et votre Dieu. » Le ciel est ouvert, il n'y a plus de voile sur notre cœur.

Comme homme, Jésus était parfaitement juste, et, quoiqu'Il se plaçât dans la position de ces pauvres pécheurs qui s'approchaient de Dieu, Il n'en était pas moins agréable à Dieu ; et même

Jésus ne fut jamais aussi agréable à Dieu que lorsqu'il portait nos péchés sur le bois. C'est au moment de Sa mort qu'Il glorifia parfaitement Dieu en tout ce qu'Il était comme homme, et qu'en même temps il rendit témoignage à l'amour parfait, infini de Dieu pour les pécheurs.

Le ciel est ouvert sur Jésus. — Eh bien ! il l'est aussi entièrement sur nous. Aucun péché ne peut être toléré devant Dieu ; tout ce qui n'est pas de Christ, sur qui le ciel pouvait être ouvert, Dieu le voit et Il ne peut pas tolérer le péché. Mais, quant à nous, il n'y a plus de voile : nous contemplons Sa gloire en Jésus, à visage découvert, et la gloire de Dieu brille sur l'homme qui est en Jésus de la même manière qu'elle brilla sur Jésus Lui-même. Tout ce qui n'est pas Christ est condamné. Tout ce qui est répréhensible est manifesté par Lui !

Il découle une autre conséquence de l'acceptation de Jésus : c'est l'Esprit de Dieu qui descendit sur Lui comme une colombe, et la voix du ciel qui se fit entendre, disant : « Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui Je prends mon bon plaisir. »

Telle est la position que prend Jésus. Il manifeste Sa grâce en témoignage envers l'homme quand il est encore dans ses péchés ; Il s'adapte aux circonstances du pécheur dans son état le plus dégradé ; Il s'identifie avec lui dans les premiers pas qu'il fait sous la grâce, mais, «

même temps, nous entendons, quant à Lui, une voix disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. » Voilà l'homme parfait dans la présence de Dieu, l'ami des pauvres pécheurs, et l'expression de tout ce que Dieu aime à voir dans l'homme, au milieu du monde.

Mais pourqu'oins (Matth. 13). Si nous sommes enfants de Dieu, Ses bien-aimés enfants, par la foi, aimés comme Jésus Lui-même est aimé (ainsi qu'Il nous le déclare : « Afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux »), par la grâce, nous sommes dans la même position que Lui dans la présence de Dieu. Mais il est nécessaire que cette personne, parfaitement bien-aimée, soit mise à l'épreuve. Il est nécessaire que nous soyons, nous aussi, éprouvés (non pas simplement pour savoir si nous sommes enfants de Dieu, ni en tant que pécheurs; comme tels, nous avons déjà été jugés et nous savons que nous sommes perdus); il est nécessaire que la grâce agisse, et quand il est question de la grâce, c'est toujours la grâce parfaite de Dieu envers les pécheurs. Tout ce qui est bon doit être du côté de Dieu, car, en l'homme, il n'y a rien. La Lumière manifeste qu'il n'y a rien en Dieu qui ne soit bon, et qu'en nous rien n'est bon. Cet amour de Dieu en nous produit une nouvelle vie. Nous sommes comme Jésus dans la position d'enfants de Dieu; mais alors, l'Esprit de Dieu étant en nous, il faut que

nous soyons mis à l'épreuve. Il y a bien des choses qui nous empêchent de jouir de Dieu. Il y a l'égoïsme, l'amour du moi, la légèreté. Ainsi il faut que nous soyons mis à l'épreuve comme Jésus l'a été. Paul dit : « Nous nous glorifions aussi dans les tribulations... et l'espérance ne rend pas confus, parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs. »

Ainsi nous avons la conscience d'être enfants de Dieu, étant considérés par Lui comme Jésus Lui-même. Alors tout est commencé, mais tout n'est pas fini. Quant à l'acceptation, oui vraiment, tout est fini. L'enfant que Dieu vient de me donner est bien réellement mon enfant, quoique son éducation ne soit pas achevée, mais il est aussi réellement mon enfant, quoique nouveau-né, qu'il le sera à vingt ans.

Jésus, reconnu de Dieu, prend sa place suivant notre faiblesse, et « Il est conduit, par l'Esprit, dans le désert pour y être tenté par le diable. » Satan cherche toujours à nous faire oublier notre position comme enfants. De nous-mêmes, nous sommes les esclaves de Satan, mais nous avons été rendus libres par Dieu. En Eden, Satan voulut que l'homme abandonnât son premier état, et il réussit. Il y eut des anges qui ne gardèrent pas leur premier état, et Adam non plus ne garda pas le sien. Quelle que soit la position dans laquelle l'homme ait été placé, il a toujours failli. Nadab, Abihu, Salomé,

ne purent garder l'état dans lequel ils avaient été placés. Satan cherche toujours à nous faire tomber. De là, quoique Dieu place dans la bénédiction, Il place aussi dans l'épreuve, et pourtant nous savons que « Celui qui a commencé la bonne œuvre en nous l'achèvera jusqu'à la journée de Christ. » Si Jésus mène les brebis dehors, « Il va devant elles. » Satan se lève pour nous faire tomber, si possible, mais il faut dans ce monde que l'homme endure les tentations du diable. Eh bien ! Christ aussi les a endurées, et, dans cette position, Il agit comme nous devrions agir nous-mêmes. Ce n'est pas tout d'abord qu'Il dit à Satan : « Arrière de moi ; » mais Il se place dans la même position que nous, et jeûne quarante jours et quarante nuits. Mais Il est là, avec Celui qui Lui a dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. » Il a la conscience qu'Il est le Fils de Dieu ; toutefois, comme homme, Satan commence à Le tenter : « Fais quelque chose, dit-il, incompatible avec ta position, quelque chose qui ne soit pas de l'obéissance, pour te plaire à toi-même. Si tu es le Fils de Dieu ordonne, afin que ces pierres deviennent du pain. » Mais Jésus lui répond : « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Si Jésus eût obéi à Satan, comme fit le premier Adam, Il serait tombé ; mais Il ne le pouvait point. La grâce Le place dans toutes les

difficultés où nous pouvons nous trouver nous-mêmes. Ce qui est précieux pour nous (qu'importe les circonstances), c'est qu'en Jésus, non seulement nous trouvons la vie, mais aussi l'entretien de cette vie.

J'ai la vie, parce que Dieu me l'a donnée ; mais, dans le sens pratique, si je ne mange pas, je ne puis pas vivre (Jean vi). Dans nos âmes, il n'y a pas une seule qualité spirituelle qui ne vienne de Dieu. Et, en outre, voyez de quelle manière pratique Jésus agit. Il n'y a pas un seul mot dans la Parole de Dieu qui ne puisse nourrir nos âmes, et par conséquent, il est important pour nous de savoir comment manier cette Parole par la puissance du Saint-Esprit, afin de pouvoir garder Satan à distance. « Alors le diable le transporte dans la sainte ville, et le met sur le faite du temple, et il Lui dit : Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : Il donnera des ordres à ses anges à ton sujet, et ils te porteront sur leurs mains, de peur que tu ne heurtes ton pied contre quelque pierre. » Satan Lui cite une promesse, mais Christ ne veut pas abandonner la position d'obéissance et Il lui répond : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. » Nous avons ici un principe de la plus haute importance. Nous avons, il est vrai, toute la Parole comme moyen de gagner la victoire sur Satan ; mais c'est dans l'obéissance la plus simple que nous trouvons la force. Si Christ est

pas un mot de Dieu, Il ne fait rien. Il vint pour faire la volonté de Son Père, et, si ce qu'on Lui demande n'est pas selon Sa volonté, Il n'agit pas.

L'affection vraie de Marthe et de Marie les conduit à prier Jésus de venir en disant : « Celui que Tu aimes est malade. » Cet appel était bien touchant, mais le Seigneur n'y répond pas immédiatement. Il n'avait rien reçu de Dieu et Il n'y va pas. Il n'écoute pas les affections naturelles. Il avait, il est vrai, guéri d'autres malades, mais s'Il avait guéri Lazare, Marthe et Marie n'auraient rien appris de plus. Jésus souffre alors que Lazare meure, et permet à leurs cœurs de sentir toute l'amertume de la mort, afin qu'elles apprennent que la résurrection et la vie sont là.

Telle est l'obéissance qui est le principe de la vie et non la règle seulement ; et comme chrétien, je ne devrais faire que la volonté de Dieu.

Mais, en outre, je trouve ici un autre principe important, savoir, qu'en Dieu je devrais avoir une confiance parfaite telle, qu'il soit inutile qu'elle soit mise à l'épreuve. C'est tenter Dieu que de douter de Son amour : je devrais tellement compter sur Son amour et Sa fidélité, que je n'eusse pas même besoin d'y penser.

Satan dit encore à Jésus : « Jette-toi en bas. » Ah ! je n'ai pas besoin de cela, pense Jésus ; je sais parfaitement que Dieu me gardera. Les Juifs dirent : « L'Éternel est-il au milieu de nous, ou n'y est-il pas ? » Eh bien, en cela, Ils tentèrent

Jéhovah. Nous devrions avoir en Dieu une assurance telle que faire sa volonté fût notre unique pensée.

Aussitôt que le diable dit à Jésus « et m'adore, » alors c'est ouvertement Satan, et le Seigneur répond : « Arrière de moi... Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras Lui seul. »

Les deux grands principes dans lesquels marcha Jésus sont : l'obéissance à la Parole, sans aucune volonté propre, et une confiance parfaite en Dieu. Nous aussi, nous pouvons compter sur Dieu, parce que nous sommes sûrs de L'avoir pour nous.

Je voudrais aussi attirer votre attention sur la manière dont Jésus se plaça dans notre position. Nous le voyons prendre place avec des pécheurs qui avaient besoin de repentance; mais, dans l'acte qui était le commencement de la vie divine en eux, s'unissant avec eux dans ce baptême où leur cœur répondait au témoignage de Dieu à l'égard de leurs péchés. Ils étaient réellement les excellents de la terre, ces pauvres publicains et pécheurs.

Nous trouvons Jésus dans la position de Fils obéissant, et accomplissant ainsi toute justice. Le ciel s'ouvre. La tentation est-elle là? Jésus s'y trouve aussi. Il est partout, afin de pouvoir sympathiser avec les pécheurs. Il se présente dans ce monde, c'est Dieu Lui-même qui vient. C'est un Dieu qui s'est placé dans une position

telle, que la chair n'y trouve rien. Il nous faut absolument apprendre que le cœur doit apprécier Dieu dans Son amour, dans sa sainteté au milieu d'un monde entièrement adonné au Malin.

Quelle bénédiction d'avoir Jésus ! Il se met à notre place et nous avons affaire avec un Dieu qui s'est manifesté au milieu du monde, et qui nous voulait pour Lui-même, mais sans péché. Ayant ôté nos péchés, Il nous attire à Lui-même, pour nous amener à jouir de ce qu'Il est, en dépit de tout obstacle et de tout ce qui est de la chair. Il veut que nous jouissions parfaitement de ce Dieu que, par Sa grâce, nous avons connu tel qu'Il est.

Que Dieu nous donne d'apprécier à sa juste valeur la parfaite beauté de ce Jésus qui est venu vers nous. Nous le connaissons. Ah ! que nous sommes heureux d'être rendus capables de dire : « *Je sais en qui j'ai cru, et je suis assuré qu'Il peut garder tout ce que je Lui ai confié.* »

Que Dieu nous montre toute la perfection de Jésus, et cela même au milieu des tentations ; car nous trouverons la beauté de Celui qui ne nous abandonnera pas jusqu'à ce qu'Il nous ait placés dans la même gloire que Lui-même.



NOTES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS.

CHAPITRE IV.

(Suite de la page 264.)

Nous arrivons maintenant à ce qui concerne la marche chrétienne en général, comme se rattachant à la doctrine de notre épître et en harmonie avec elle. Le commencement du chapitre IV renferme bien, il est vrai, une exhortation à marcher d'une manière digne de la vocation dont nous sommes appelés, mais ici l'apôtre en vient aux détails. Et d'abord c'est une solennelle injonction aux Saints de ne plus marcher, comme marche le reste des nations, dans la vanité de leurs pensées. L'Esprit de Dieu nous met en garde contre une chose à l'égard de laquelle nous aurions peut-être jugé une telle précaution superflue — la marche de ceux qui nous environnent — la marche qui a été la nôtre avant que nous fussions amenés à Christ. Toutefois, dès que nous réfléchissons, la sagesse d'une exhortation pareille apparaît aussitôt. Car, d'ordinaire, les chrétiens sont exposés à subir considérablement l'influence du courant des pensées et des sentiments du monde. La passion qui prédomine dans le monde à un temps donné risque toujours d'être un

piège pour ceux au moins qui reculent à la pensée de charger la croix tous les jours, et un piège d'autant plus dangereux qu'ils ne se défient pas d'eux-mêmes. Quel que soit l'objet dont il s'occupe, principalement s'il est d'une nature religieuse, philanthropique ou de progrès moral, nous sommes toujours en danger d'être surpris. En outre, et c'est ce dont il s'agit ici directement, les vieilles habitudes ont beaucoup de force; aussi l'apôtre n'hésite-t-il pas à avertir ces saints qui se tenaient, non-seulement dans la fraîcheur de la joie de la foi, mais aussi dans leur position extérieure, très-séparés du monde, et alors que les lignes étaient fortement marquées; et néanmoins par cette première parole d'exhortation, le Saint-Esprit met solennellement les saints en garde contre le danger d'être entraînés dans les voies et les pratiques des Gentils. Il y a souvent danger de cela pour les chrétiens, parce qu'ils n'aiment pas de paraître singuliers. Il peut bien se trouver parmi les enfants de Dieu des personnes originales; mais ce n'est pas d'individus excentriques que l'apôtre parle, car pour eux ce ne serait pas une difficulté, mais un plaisir, de différer de tous les autres. Ils affectent *l'originalité* dans leurs paroles et leurs actions, et après tout ils ne sont que *bizarres*. Mais c'est contre le danger moral ordinaire, lorsque la foi a perdu quelque chose

de sa simplicité et de sa fraîcheur qu'il cherche à nous mettre en garde.

De l'autre côté, l'apôtre a montré ailleurs — et nous devrions tâcher toujours de nous en souvenir — que c'est une chose importante et sage d'en agir avec les âmes en grâce autant que possible, et de ne pas imposer aux autres ce qu'ils n'ont pas la force de porter. En écrivant aux Corinthiens, l'apôtre avait insisté sur cela, selon qu'il l'avait pratiqué dans son ministère. Il était devenu comme Juif pour les Juifs, afin de gagner les Juifs. Il était devenu toutes choses pour tous, afin que de toute manière il en sauvât quelques-uns. Il ne s'agissait pas d'insister sur des points particuliers. Le désir de son cœur était le bien des âmes; car nous pouvons posséder ce désir sans insister sur nos propres perceptions et nos sentiments particuliers quelque justes qu'ils puissent être. Voilà la largeur de cœur du chrétien s'il est établi dans la grâce. Quand il s'agit de nos propres âmes, du danger de glisser nous-mêmes, nous ne saurions trop serrer la corde, ni être trop prompts, trop fermes dans la vigilance et la prière; mais c'est autre chose quand il s'agit des autres. Nous devons supporter leurs infirmités si nous sommes véritablement des forts; c'est pour leur bien que le Seigneur les place sur nos cœurs. Nous voyons, en effet, que, même avec ses propres disciples, Il n'est pas au-delà de ce qu'ils étaient en état de supporter.

porter pour le moment. Mais le désir même de faire du bien aux âmes, et de ne pas soulever des questions pouvant engendrer des disputes, pourrait exposer un chrétien animé de l'esprit de grâce, à prendre la couleur de ceux qui lui sont étrangers, et à abandonner ses propres principes.

Il n'y a donc pas d'incertitude à l'égard du support dans lequel nous sommes appelés à marcher les uns avec les autres; toutefois nous devons prendre garde de ne pas changer la grâce en légèreté ou en dissolution. « Voici donc ce que je dis et témoigne dans le Seigneur, c'est que vous ne marchiez plus comme le reste des nations aussi marche dans la vanité de leurs pensées, ayant leur entendement obscurci, étant étrangers à la vie de Dieu à cause de l'ignorance qui est en eux, à cause de l'endurcissement de leur cœur. » Ici il commence par la chose intérieure. Vous remarquerez que notre tendance est de nous occuper et d'occuper les autres de quelque chose d'extérieur. Mais l'apôtre va à la racine de la marche mauvaise des Gentils. Leurs pensées étaient vaines et vides, comme doivent l'être les pensées de gens qui n'ont pas, nettement et positivement et d'une manière intelligente, Dieu devant eux dans une affaire quelconque, de quelque nature qu'elle puisse être. Pour ce qui est de ces Gentils, ils n'avaient Dieu devant eux en rien; ils étaient

« sans Dieu dans le monde. » En conséquence, il n'y avait rien que la vaine pensée, et la bouche de l'homme imaginant une chose et en exprimant une autre. Et qu'en résultait-il? Leur entendement était obscurci. « Ils étaient étrangers à la vie de Dieu à cause de l'ignorance qui était en eux, à cause de l'endurcissement de leur cœur. » Ce sont là des descriptions diverses non pas de la marche extérieure, mais de la racine de tout le mauvais fruit qu'ils portaient. Dieu n'était pas dans toutes leurs pensées. Ils étaient « étrangers à la vie de Dieu. » Comment pouvait-il en être autrement? La vie de Dieu ne se trouve qu'en Lui et en son Fils, et en conséquence ils ne l'avaient pas. Bien loin d'avoir le moindre sentiment juste de leur besoin, ils étaient étrangers au bien; et cela en raison de l'aveuglement ou de l'endurcissement de leur cœur. C'est là qu'est rattachée la source de la mauvaise conduite de ces Gentils; en résumé elle provenait de leur ignorance, et leur ignorance venait de ce que leur cœur était endurci et aveuglé. Quel caractère solennel et pratique a cette vérité pour toute âme d'homme, convertie ou non! Notre conduite découle de notre manière de juger, et notre manière de juger découle de nos affections. De là la grande importance de l'état de nos cœurs pour tout ce qui concerne la vie pratique. Nous apprenons que tout l'homme extérieur a sa source dans

l'homme intérieur, et que l'homme intérieur est formé par ce qui gouverne le cœur.

De là l'importance absolue que Christ soit l'objet du cœur — plus encore, son objet exclusif; car rien de plus commun qu'un cœur partagé dans ses affections : c'est même contre ce mal que nous devons le plus veiller. Si nous avions davantage l'œil simple et un cœur se jugeant mieux lui-même et plus entièrement consacré à Christ, quelle en serait la conséquence? Comme c'est le cœur qui donne toujours au jugement sa direction, sa couleur et son énergie, il n'y aurait jamais d'incertitude dans notre marche individuelle, et tout ne serait que paix dans notre marche en commun dans la lumière de Dieu sans faux pas ni trébuchement d'aucune sorte. Et c'est bien là le chrétien en théorie. (Comp. Philipp. I et Coloss. I.) Dans la pratique il y a des difficultés. Qui de nous n'a pas eu à confesser de tristes chutes et du péché? Qui n'a pas eu à dire, je ne sais pas quelle est la pensée de Dieu à l'égard de ceci ou de cela? En un mot, l'entendement a été trop souvent obscurci, et la marche différente de la marche de Celui de qui nous sommes. Naturellement il y a des différences entre cela et ce qui est décrit dans notre passage. Mais n'est-ce pas une chose solennelle qu'on ait à veiller précisément contre le même mal qui nie et ou'rage le caractère et la volonté de Dieu dans des âmes qui ne Le connaissent pas?

Et toutefois c'est ce que nous avons tous à sentir et à confesser quant à nous-mêmes. Que de fois nous nous sommes trouvés sans la lumière divine ! Ce ne devrait jamais être le cas chez un saint. Il n'en fut jamais ainsi de Christ. Il était la lumière. De sorte que ce serait rester complètement au-dessous de ce qui est dû à Sa gloire, de dire qu'il marcha toujours non-seulement dans la lumière, mais selon la lumière. Aussi ne sut-il jamais ce que c'était que d'avoir l'ombre d'un doute. S'il attendit, ce ne fut jamais incertitude, mais connaissance plus grande de la volonté de son Père, comme en Jean xi. Ce peut être notre affaire d'attendre ; et c'est bien d'agir ainsi, lorsque nous n'avons pas une parfaite assurance. Le développement qui suit est une description de la terrible dépravation des Gentils ; comme il dit dans le verset suivant, « Qui ayant perdu tout sentiment moral, se sont livrés à la dissolution, pour pratiquer avidement toute impureté. » Sans aucun doute, c'est la plus abjecte dégradation morale dont soit capable la vie de l'homme. Mais ce qu'il nous est salutaire de voir et de nous appliquer pour le bien, la direction et aussi la préservation de nos propres âmes, c'est que tous les excès de ce mal extérieur provenaient de ce que le cœur était obscurci, et l'était par la raison qu'il était sans Dieu. Il n'y avait rien que ce que Satan tirait du propre esprit de l'homme, et la consé-

quence était que son jugement et ses sentiments étaient faussés. Par suite, les hommes étaient devenus la proie de toute sorte de maux. Ils s'étaient livrés à la dissolution pour pratiquer avidement toute impureté.

Mais maintenant voici en contraste le chrétien : « Vous n'avez pas ainsi appris le Christ, » dit l'Apôtre, bien que nous soyons en danger de tout cela, et que Dieu se serve du sentiment même de notre danger pour nous empêcher d'y tomber. De même que toute la mauvaise conduite des Gentils provenait de leur ignorance de Dieu, et que par suite de cette ignorance, le cœur, l'entendement, la marche, tout était mauvais et le devenait de jour en jour davantage ; de même à présent la délivrance de la part de Dieu, de tout mal, racine, branche et fruit, c'est Christ. Et quelle délivrance bénie, simple, sainte et glorifiant Dieu ! Cependant l'Apôtre n'entre dans aucune des opérations diverses dont Dieu peut se servir pour conduire à ce résultat. En outre, Christ est le chemin aussi bien que la vérité. Le grand moyen qui s'applique à tous les cas et qui donne la plus sûre délivrance, c'est Christ lui-même. « Vous n'avez pas ainsi appris le Christ. » C'est intentionnellement qu'il le présente comme la personne qui a à faire directement avec l'âme : manière remarquable de nous rattacher avec notre-Seigneur, quoique chose ordinaire en Jean. « Mes brebis entendent

ma voix. » Mais ici, où le point principalement présenté est l'union des membres avec la Tête, et non pas la vie seulement, nous arrivons de près à l'enseignement de l'ancien; c'est comme si nous avions entendu Christ nous-mêmes. « Si toutefois vous l'avez entendu; » ils étaient enseignés par Lui « selon que la vérité est en Jésus. » N'y a-t-il pas une grande force dans cette expression? Ce n'est pas, selon que la vérité est en *Christ*. Nous savons tous que Jésus est Christ, et que Christ est Jésus. Mais Dieu n'emploie jamais un mot inutilement. Et je pense que la différence est d'autant plus grande qu'il est fait usage des deux noms. Il emploie tout d'abord celui de Christ. — « Vous n'avez pas ainsi appris le Christ, » parce que là il met devant mon âme toute l'étendue de mon privilège. Christ est le nom spécial quand je L'envisage comme l'Homme ressuscité, exalté. J'ai obtenu en Lui ma bénédiction. L'expression apporte à mon esprit l'idée de Celui en qui tout est concentré comme mort et crucifié et aussi dans le ciel. Jésus est le nom personnel qu'il porte sur la terre. Dans les chapitres précédents l'Esprit avait révélé le grand nom placé devant nous en Christ. Mais lorsqu'il va parler de Sa connaissance pratique qui s'appliquait aux devoirs de leur marche ici-bas, il dit « si toutefois vous l'avez entendu et si vous avez été instruits en lui selon que la vérité est en Jésus. » Là, je suppose, il

parle plutôt de Lui comme de cette personne qui, aux yeux des hommes, aussi bien que devant Dieu, était dans Ses voies ici-bas l'exemple béni de toute lumière et de toute pureté. Tout cœur spirituel appréciera aussitôt combien est précieuse et bénie cette manière de placer cela devant nos âmes : l'Apôtre nous présente un vivant tableau de tout ce que nous avons en Christ, mais nous le voyons dans les voies de cet Homme béni, Jésus, ici-bas. Par « la vérité qui est en Jésus » n'entend-il pas la vérité que nous voyons, entendons et savons réalisée dans toutes les paroles qu'Il proféra, dans toutes ses voies, dans son obéissance et son service, dans toutes les sortes de souffrances à travers lesquelles Il passa sur la terre ; dans sa patience, dans son zèle ardent pour la gloire de Dieu, et sa compassion pour les pauvres pécheurs ? Et toutefois, regardez où vous voudrez, et voyez comment Il ne tolère rien de ce qui est contraire à Dieu. Toutes ces choses, et infiniment davantage encore, nous les trouvons en Jésus, et nulle part ailleurs dans la perfection.

Ce n'est que dans la personne de Jésus que vous trouvez toute la vérité. Je puis l'apprendre par le Saint-Esprit, et Il est seul la puissance par laquelle je la connais ; et c'est pour cette raison, je suppose, qu'Il est appelé « la vérité », en 1 Jean v, 6. Ni Dieu, comme tel, ni le Père,

ne sont jamais appelés la vérité, ni ne pourraient l'être : quand vous parlez de la vérité, vous n'entendez simplement ni la nature divine dans sa perfection ni la personne de Celui « de qui descend tout ce qui nous est donné de bon. » Mais pourquoi est-ce que Jésus est emphatiquement la vérité ? Jésus est Celui qui m'a présenté objectivement ce qui me fait voir la portée et la relation de toute chose avec Dieu aussi bien qu'avec l'homme. Si je veux éprouver une chose quelconque, je ne puis jamais voir son véritable caractère jusqu'à ce que je l'envisage en connexion avec la personne de Christ. Le Saint-Esprit est la vérité subjectivement, parce que nul ne peut voir Jésus, trouver la vérité en Jésus, en dehors de Lui-même. Le Saint-Esprit est le révélateur de Jésus ; notre propre esprit ne peut pas le voir. Le nouvel homme même ne peut par lui-même comprendre Jésus ou entrer dans les choses de Dieu. Et vous remarquerez de quelle manière frappante cela fut montré dans le fait que les disciples eux mêmes, quoique convertis, eurent à attendre jusqu'à ce que le Seigneur leur eût ouvert l'intelligence pour comprendre les Écritures, et après cela qu'ils eussent reçu puissance pour marcher d'après elles. Après qu'ils furent convertis, ils eurent besoin de la puissance de l'Esprit pour être capables de comprendre les Écritures. Plus tard, il faut qu'ils attendent la puissance pour

rendre témoignage à d'autres de la vérité d'après les Ecritures. Ils eurent besoin d'avoir le Saint-Esprit, indépendamment de la nouvelle nature, afin d'entrer dans les choses de Dieu. La simple nature humaine ne comprend jamais les choses de Dieu, le nouvel homme les comprend. Mais pour cela il faut qu'il soit conduit de l'Esprit. Le nouvel homme est caractérisé par la dépendance. Le Saint-Esprit agit par sa propre puissance. De sorte que pour entrer dans la vérité nous avons besoin non-seulement de dépendre de Dieu, mais de recevoir de Lui puissance pour le faire. Je ne parle pas ici simplement de la conversion, mais de l'entrée pratique dans la pensée de Christ et dans les voies de Dieu, comme elles sont déployées dans les voies de Jésus.

Permettez-moi de faire ressortir par un exemple la valeur de la vérité telle qu'elle est en Jésus. Prenez la vérité que vous voudrez, l'homme, par exemple. Où apprendrai-je la vérité relativement à l'homme? La trouverai-je en Adam? Un homme qui a prêté l'oreille à sa femme après que celle-ci eut écouté le diable? Un homme qui, après que Dieu fut descendu, s'enfuit loin de Lui, et osa insulter à Dieu en faisant tomber sur Lui un blâme? Regarderai-je à ses fils? A Caïn son premier-né, ou à Abel tué par Caïn? Ce qu'il y avait de si beau en Abel était ce qui provenait de Dieu, non ce qui était

de lui-même. Si vous poursuivez cette histoire de l'homme comme tel, vous ne trouverez chez lui que mal, orgueil et présomption allant toujours en croissant jusqu'à ce que de honte et de dégoût vous laissiez là toute l'histoire. Et c'est ainsi qu'elle finirait, n'était le Second Adam. Mais ici je trouve dans chacun de ses pas, dans chacune de ses paroles, dans tout ce qui découla de son cœur et qui fut réfléchi dans ses voies, l'Être qui ne fit jamais Sa propre volonté. En Lui j'apprends la beauté et la merveille d'un homme soumis à Dieu sur la terre — Le seul qui ait jamais marché dans une dignité morale parfaite, bien qu'il fût méprisé de tous, et par dessus tout haï des chefs religieux du monde en ces jours-là. Mais de quelle manière Dieu prit en Lui Son bon plaisir ! Ici nous trouvons donc l'humiliante vérité. L'homme s'est entièrement manifesté. Jésus, la croix, nous disent l'histoire.

Mais prenons un autre cas. Si je regarde à Dieu et pense à Lui, où Le trouverai-je avec assurance ? Dans la création ? Elle est toute ruinée ; de plus, Le lire uniquement dans le livre de la nature, c'est n'avoir que des rayonnements de puissance et de bonté. Mais au milieu de ces puissants et éclatants caractères de majesté divine, de sagesse et de bonté, répandus de toutes parts sur tout ce que Sa main a fait et ordonné sur la terre, j'ai aussi à contempler

d'autres choses qui parlent de faiblesse, de décadence, de souffrance et de mort. Et la question s'élève d'où ces derniers traits viennent. Ils sont tout aussi tortus que les autres étaient droits; les derniers sont aussi remplis de misère que les premiers portaient l'empreinte de la sagesse et de la puissance. Le résultat en est que pour l'homme qui ne fait que raisonner dans la vanité de ses pensées, l'intelligence est obscurcie de ténèbres; et tout ce qui peut être appris même par la considération des œuvres de la main de Dieu, manque complètement à donner Sa connaissance. Je discerne là les effets d'une autre main aussi bien que ceux de la Sienne, — la main d'un destructeur et d'un menteur; et au lieu de vous élever de la nature au Dieu de la nature, comme le chantent vainement les poètes, vous risquez de décliner de la nature au diable qui l'a toute ruinée; vous tombez dans les pièges de l'ennemi pour avoir voulu trouver Dieu par votre propre force. J'ai besoin de quelqu'autre voie par laquelle je puisse apprendre ce que Dieu est. Recueillir des preuves de son existence est une chose; Le connaître en est une autre. Je puis me réjouir en tout ce qu'il a fait, mais que sont ses pensées, ses sentiments, ses voies spécialement à l'égard d'un pécheur? Si vous parlez de la Providence, n'y a-t-il pas un Abel qui souffre et un Caïn qui prospère? De grandes œuvres se firent dans la famille de

l'orgueilleux meurtrier ; tandis que ceux qui possédaient tout ce qu'il y avait de lumière de Dieu étaient repoussés et méprisés par le monde, souvent faibles à leurs propres yeux aussi, mais souffrants et rejetés, partout où il y avait la foi, de la part de ceux qui ne croyaient point. C'est là une énigme impénétrable pour l'homme. Comment peut-il, en présence de tels faits, discerner le pouvoir de contrôle souverain d'un Dieu comme la conscience dit qu'il y en a un ? Il surgit constamment des difficultés ; et la raison en est évidente ; --- ce n'est pas dans les circonstances extérieures, pas plus que dans mon propre esprit, que je puis trouver la vérité. Non pas qu'il n'y en ait pas des traces et des indications dans la providence comme dans la création, mais j'ai besoin de la vérité et je ne puis la trouver ni dans l'une ni dans l'autre.

Ensuite je puis en venir à la loi. Est-ce qu'elle me donne la vérité ? En aucune manière. Non que la loi ne fût pas bonne et sainte, mais elle n'est jamais appelée la vérité, ni en elle-même ne pouvait l'être. Elle était plutôt destinée à faire connaître l'homme que Dieu. Elle eut pour effet que l'homme put apprendre par elle ce qu'il est lui-même. Elle agit comme une charrue lorsqu'elle est dirigée par l'Esprit, dans le cœur ; elle ouvre bien des sillons et manifeste ce que l'homme n'eût jamais pensé s'y trouver auparavant. Mais aucune de ces choses ne

montre ce que Dieu est pour l'homme en grâce. La loi elle-même ne peut donner la vérité quant à cela. Je ne puis absolument pas apprendre par elle ce qu'est un Dieu-Sauveur, ni même pleinement ce qu'est l'homme. Tout au plus fait-elle voir ce qu'un homme doit être, et ce qu'il doit faire ; mais cela n'est point la vérité. Ce que *je dois être* n'est pas la vérité de Dieu, mais mon devoir. Elle était la mesure, la règle de vie pour l'homme dans la chair, et en conséquence, elle ne fut jamais donnée avant que l'homme fût devenu un homme pécheur. La loi fut donnée par Moïse, et non pas à Adam ou par Adam. Le commandement imposé à Adam n'est jamais appelé *la* loi, bien que, naturellement, ce fût *une* loi.

Bien plus, vous ne trouverez jamais la vérité, même dans la Bible, si vous la séparez de Jésus. Mais du moment que le même Être béni, qui m'a montré dans sa propre vie et dans sa mort ce qu'est l'homme, m'a aussi montré de la même manière ce qu'est Dieu, aussitôt tous les nuages se dissipent et toutes les difficultés disparaissent. Désormais je connais Dieu, Le contemple en Jésus. De nouvelles pensées concernant Dieu rayonnent sur mon âme, et, me soumettant à Lui, je suis parfaitement heureux ; peut-être non pas tout aussitôt, mais aussi sûrement que mon âme a reçu Jésus, je possède la vie éternelle, et j'aurai une paix inébranlable. Mais en

Lui je reçois tout ce dont j'ai besoin, tout ce que Dieu a en vue pour mon âme, parce que la vérité est en Jésus. Ainsi donc, comme croyant, je connais Dieu; je connais ce que les païens n'atteignirent jamais ni ne pouvaient atteindre. Leur entendement était obscurci. N'ayant pas la connaissance de Jésus, ils n'avaient pas de véritables, d'efficaces moyens de connaître Dieu. Mais c'est là précisément ce que l'évangile apporte à toute pauvre âme qui l'entend aujourd'hui. Et qu'est-ce que j'apprends de Dieu quand je regarde à la vérité telle qu'elle est en Jésus? D'abord j'apprends ceci — un Dieu qui descend jusqu'à moi, un Dieu qui cherche mon âme pour me faire du bien, un Dieu qui peut me suivre avec amour, tout égoïste que je suis, et avoir pitié de mon ignorance; et non-seulement cela, mais Quelqu'un qui peut m'instruire, et veut le faire, nonobstant mon opiniâtreté et ma stupidité: en un mot, un Dieu très-miséricordieux et fidèle. Il se fait connaître en Jésus. Je trouve Quelqu'un qui, après avoir employé d'autres moyens, s'est dépensé en amour sur moi afin que je le connaisse; Quelqu'un qui a pris sur lui de porter le jugement de mes péchés. Car Jésus est venu et a pris sur Lui-même tous les péchés en faveur de toute âme qui croit en Lui. J'apprends maintenant qu'Il a souffert même pour cet odieux moi qui L'a rejeté et dédaigné, et qu'il en a complètement fini avec lui. Il a été jugé en la croix.

de Christ; et si mon âme croit que Dieu est assez bon pour faire tout cela pour moi, pour souffrir tout cela pour moi, pour prendre et porter toute la conséquence sur Lui-même dans la personne de son Fils bien-aimé; si je vois cela et m'y incline, et que je le reçoive de la part de Dieu, qu'est-ce qui pourrait encore troubler et harasser mon âme? Mes péchés? Certainement si quelque chose est capable de troubler mon âme, ce sont eux avant tout. Mais la croix à quoi s'applique-t-elle? Qu'est-ce que Dieu y a opéré? Que m'a-t-il dit dans l'Évangile? Si c'a été Dieu se révélant lui-même dans son Fils bien-aimé; si c'a été Jésus le Fils de Dieu fait là péché, pourquoi aurais-je un seul doute ou la plus légère incertitude à cet égard? Tout dépend de ceci: Me suis-je incliné devant ce que Dieu a opéré et m'a donné dans la croix de Christ. Si je désespère relativement au péché, c'est en réalité dépouiller de tout effet la croix de Christ, et faire de l'œuvre de Christ une chose vaine. Il a parfaitement accompli sa tâche, et j'ai le droit de me reposer sur elle jusqu'au point de savoir que mes péchés ne peuvent plus s'élever jamais contre moi. Ne dois-je pas être heureux et me reposer dans la paix la plus parfaite en raison de ce que Jésus a fait et souffert? La foi peut se reposer ici. La mort de Christ a une telle valeur dans la pensée de Dieu, qu'il aime à donner cette paix en conséquence. Voilà la vérité telle

qu'elle est en Jésus. Si vous l'envisagez de cette manière, quelle profondeur, quelle étendue merveilleuse de vérité il y a ! Quelle pauvre chose est mon expérience propre comparée avec la vérité telle qu'elle est en Jésus ! La puissance spirituelle est beaucoup mieux prouvée en discernant Jésus dans les autres, qu'en mesurant ou comparant ce que l'on est en soi-même, ce qui, certes, est loin d'être sage. Et toutefois quelle perte c'est de se voir simplement comme il est reflété dans les autres ! Il faut que j'envisage la vérité telle qu'elle est en Jésus : dans ce qu'il fut ici-bas comme Celui qui m'a montré tout le long de Sa vie et jusqu'à Sa mort ce que Dieu est et l'homme aussi, Lui-même l'homme-modèle.

Dans la même personne de Jésus seulement je vois la pleine vérité touchant quoi que ce soit. Et vous trouverez la valeur de cela non pas simplement dans les grandes leçons de ce que Dieu ou l'homme est, mais si vous avez à faire avec quelque épreuve ou quelque difficulté particulière, quelle est l'unique pierre de touche de toute chose bonne ou mauvaise ? La vérité telle qu'elle est en Jésus. C'est la puissance de se servir de Jésus pour faire face à cette difficulté et de voir comment Son nom se comporte avec elle. Il a exprimé Sa volonté à cet égard, -- où je dois demeurer tranquille, où je dois agir, de quelle manière je dois marcher, et comment

je dois supporter : il m'a donné un exemple afin que je marche sur ses traces. Et la plus grande puissance pour être semblable à Jésus dépend de la mesure de spiritualité que nous avons pour appliquer son nom. Je suppose encore qu'il y a droiture de cœur et que notre désir est de marcher en présence les uns des autres comme nous marchons dans la vérité devant Dieu nous-mêmes. C'est en proportion que nous nous tournons vers Jésus, et que nous usons de Lui, et que nous envisageons les choses en Lui : c'est là la règle et la source de la vraie puissance spirituelle. C'est là ce qui fait d'un homme un père en Christ. Ce n'est point la quantité de zèle ou de victoire sur le monde, non plus que quelque connaissance profonde de ceci ou de cela, mais cela se trouve dans le fait de Le connaître. « Pères, je vous ai écrit parce que vous l'avez connu dès le commencement. » De qui s'agit-il ? De Jésus. La connaissance de Jésus est donc la puissance pratique, la force et la sagesse du chrétien et ce qui dénote le progrès dans les choses de Dieu. C'était donc là plus ou moins ce qu'ils avaient à apprendre. Mais le connaître profondément, et de manière à l'appliquer et à le manifester, était ce qui caractérisait spécialement les pères : chacun parle dans sa propre langue. L'esprit le plus épais peut employer intelligiblement les termes de sa langue maternelle ; mais il y a une différence immense de

capacité entre les diverses personnes parlant la même langue : toutes ne peuvent pas parler selon ce que le sujet demande. Celui qui possède supérieurement sa langue le prouve en l'appliquant d'une manière appropriée à toute la variété des sujets. C'est ainsi que tous les saints doivent s'être saisis plus ou moins de la vérité en Jésus ; mais alors la puissance, pour bien s'en servir, pour en user convenablement, pour la produire dans les occasions propices et la faire tourner à notre profit et à celui des autres, -- voilà le vrai secret de nos progrès dans les choses de Dieu, et ce qui tend à la bénédiction des âmes et à l'avancement de la cause de Dieu ; de sorte que l'importance n'en saurait être exagérée.

Puis nous est exposé l'effet pratique de cela : « Savoir que, quant à la conversation précédente, vous déponilliez le vieil homme qui est corrompu selon les convoitises qui séduisent. » Il ne s'agit pas d'amélioration. Il n'y a pas à améliorer notre vieil homme. Le cœur peut être purifié par la foi, mais en lui-même il est « rusé par-dessus toute chose et désespérément malin. » La foi peut effectuer, et l'Esprit effectue la nouvelle vie, mais la chair ne peut jamais être changée ou renouvelée. Et ici nous trouvons ce qu'il faut faire de notre vieille nature : « Que vous déponilliez, etc. » C'est aux chrétiens que l'Apôtre parle : ils ont le vieil homme et ont

besoin de le dépouiller pratiquement. Il faut que je prenne garde, me souvenant que j'ai encore cette chose incurablement mauvaise, accoutumée à s'abandonner à ses mauvaises voies avant la conversion et tendant encore à nous entraîner dans le mal, si nous manquons de vigilance.

Mais maintenant commence la partie positive. « Et que vous soyez renouvelés dans l'esprit de votre entendement, et que vous revêtiez le nouvel homme créé selon Dieu en justice et en vraie sainteté. » Il y a d'abord le dépouillement du vieil homme, son jugement moral, basé sur le jugement de Dieu dans la croix de Christ définitivement consommé. Vient ensuite le renouvellement de l'esprit que nous ne pouvons posséder à moins qu'il n'y ait le jugement de l'ancien. « Et que vous soyez renouvelez, etc. » Naturellement ils avaient le nouvel homme, mais c'est du revêtement pratique du nouvel homme qu'il s'agit, de la manifestation extérieure de l'homme nouveau qui était déjà au dedans d'eux. Il est bon de se bien mettre dans l'esprit que celui-ci est en justice et sainteté de vérité. C'est encore la vérité qui le produit. Tel est le sens réel de l'expression.

Voici la différence entre la justice et la sainteté. La justice est la vraie intelligence et, cela va sans dire, la vraie marche dans nos devoirs selon nos relations diverses, comme hommes

de Dieu ; la sainteté consiste plutôt dans la rejection dans notre cœur et dans nos voies, conformément à la nature de Dieu, de ce qui Lui est contraire. La sainteté est donc une chose beaucoup plus absolue que la justice qui s'applique à nos obligations envers Dieu et envers l'homme. C'est en contraste avec le premier homme. Adam était bon en tant que créature, mais il n'y avait pas chez lui perception de ce que Dieu était, ni de ce qu'était le mal selon Dieu. Aussi ne connaissait-il pas le péché ; il n'y avait pas de péché à connaître. Si vous eussiez parlé de la convoitise à Adam dans le jardin d'Éden, il eût dû, je pense, vous avouer son ignorance de ce que cela voulait dire. Si donc la loi : « Tu ne convoiteras point » avait été donnée à Adam, il n'en aurait pas compris la signification n'ayant pas fait jusqu'à plus tard l'expérience de la convoitise. Nous avons des cours qui aiment ce que nous n'avons pas obtenu, mais Adam n'avait pas un cœur pareil. Il était précisément un exemple de la bonté de la créature dans l'homme. Il n'était pas créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de vérité. Dieu a fait l'homme droit ; mais la droiture est une chose différente d'être créé dans la sainteté. L'homme fut créé droit et innocent ; mais le nouvel homme est beaucoup plus, et connaît fort bien, par l'enseignement de l'Esprit, ce qu'est le mal et ce qu'est Dieu. Adam n'ap-

prit que lorsqu'il tomba, et jamais avant, ce que c'est que le bien et le mal ; c'est-à-dire qu'il devint conscient d'un bien qu'il avait perdu, et qu'il n'était pas ; et d'un mal dans lequel il était tombé, que Dieu haïssait et devait juger. Lors donc qu'un homme est amené à la vérité telle qu'elle est en Jésus, déjà auparavant il connaissait le bien et le mal avec une conscience mauvaise, mais désormais il les connaît avec une bonne conscience, c'est-à-dire avec une conscience purifiée. Rien ne peut donner une conscience aussi bonne que le sacrifice de Jésus. A supposer que quelqu'un de nous fût capable de vivre sans commettre d'iniquité jusqu'à la fin de ses jours, cela lui donnerait-il une bonne conscience ? Pas le moins du monde : il y aurait toujours une mauvaise conscience à cause de la conscience du péché dans le passé, non ôté, non pardonné. Nulle opération humaine, nulle communication d'une nouvelle nature, ne peut débarrasser du mal que nous avons fait. Le sacrifice de Christ l'a fait parfaitement. Là mon mal est jugé selon Dieu. Il en a été agi avec le mal du vieil homme, et c'en est fait de lui devant Dieu. Christ ressuscité d'entre les morts et me communique sa vie, ce qui est le nouvel homme. Christ en résurrection est la source même du nouvel homme dans mon âme. S'il en est ainsi, nous devons dépouiller le vieil homme. Pour la foi c'en est fait de lui. Jésus me l'a montré

comme une chose jugée dans sa croix, et je dois le juger et ne pas tolérer mon vicil orgueil, ma vanité et ma folie. Je l'ai encore au dedans de moi, mais je ne dois pas lui lâcher la bride, sinon j'affligerai le Seigneur et j'amènerai Sa main sur moi. Nous avons tous à veiller soigneusement contre notre première conversation; mais alors il est possible qu'on se laisse séduire par un mal dans lequel on ne sera jamais tombé avant, parce qu'on s'est imaginé qu'il était impossible d'y tomber. Rien n'expose autant à tomber comme l'idée qu'on ne pourrait se dévoyer ainsi. C'a été là souvent la ruine d'un chrétien, pour autant qu'il s'agit de la gloire de Dieu.

Ainsi, il est parlé du nouvel homme de manière à faire ressortir son contraste avec ce qu'était l'homme même dans son meilleur état.

Oui, même quand il sortit des mains de Dieu. Adam ne pouvait être décrit dans les termes de bénédiction qui sont vrais aujourd'hui de tout croyant. Pas l'ombre de l'idée dans l'Écriture d'une restauration de l'état adamique. Maintenant, quand elle est convertie, une âme a la place du Second Homme; et de même que lui, le Seigneur ne peut déchoir, de même le chrétien a une vie qui ne saurait jamais être touchée. C'est aussi impossible qu'un chrétien soit perdu, qu'il l'est que Christ perde sa place à la droite de Dieu, parce qu'il est la vie du chrétien. Si vous êtes qu'on peut déchoir de la grâce, rien de

plus certain qu'on le peut. Mais si vous entendez par là que la vie du chrétien peut périr, vous contredisez nettement la Parole de Dieu ; c'est donc une affaire d'intelligence des Écritures. Christ Lui-même est la vie du chrétien : est-ce qu'Il peut tomber ? C'est donc en principe renier Christ Lui-même, que d'admettre le plus léger doute à cet égard. Toutes ces exhortations sont basées sur ceci : qu'ils avaient appris Christ et connaissaient la vérité telle qu'elle est en Jésus. Ils étaient déjà dans cette relation, et c'est sur cette base que viennent toutes les exhortations chrétiennes. Est-ce jamais chose raisonnable de parler de fruit jusqu'à ce que la plante ait bien pris racine ? Ce serait inutile d'entretenir un petit enfant des devoirs d'un homme. Il faut d'abord que l'homme soit là comme tel, avant que vous puissiez vous attendre à le voir s'acquitter des devoirs d'un homme : de même pour le chrétien avant que vous puissiez insister avec raison sur les devoirs d'un chrétien. Mais maintenant que la vérité telle qu'elle est en Jésus est connue, vous ne devez pas telérer le vieil homme. L'Apôtre parle de fruit et de marche pratique, parce qu'on est déjà en Christ et que l'on connaît la vérité en Lui. Ceci doit toujours être un grand encouragement pour l'âme. Même si Dieu m'exhorte à me juger moi-même, cela suppose toujours ma bénédiction préalable comme possesseur de la vie éternelle. C'est sur ce prin-

cipe que, pour ainsi dire, Dieu s'adresse à nous de cette manière : Est-ce possible, semble-t-il nous dire, qu'après que j'ai tant fait pour vous, vous puissiez être si insoucians de Ma volonté ? C'est toucher la source de la grâce dans l'âme, afin que nous marchions avec Lui et que nous fassions Sa volonté.

Maintenant il insiste auprès d'eux sur quelques-uns des résultats. « C'est pourquoi dépoignant le mensonge, parlez la vérité chacun à son prochain, car nous sommes membres les uns des autres. » Comme ils avaient appris la vérité en Jésus, la honte du mensonge était d'autant plus manifeste. Quel est le principe que nous avons ici ? Nous sommes trop enclins à considérer le mensonge plutôt sur la base humaine de l'honneur. Plus d'un ne voudraient pas mentir en vertu de principes moraux ; ou bien seraient trop fiers pour dire un mensonge ; et s'il s'agit d'un homme ayant quelque sentiment de crainte de Dieu, il ne voudrait pas le faire parce que ce serait une dénégation pratique de Dieu : cela reviendrait à dire que Dieu n'entend pas. De sorte que, soit que vous regardiez simplement à l'homme dans son orgueil naturel, soit qu'il s'agisse d'un homme religieux, tel qu'un Juif, vous trouvez là le principe d'après lequel chacun agissait. Mais cela n'est pas assez pour un chrétien. C'est d'une grande importance pour nos âmes, non-seulement que nous marchions

bien et justement, mais que le motif, le caractère et l'étendue de notre marche soient aussi selon Dieu. Non-seulement cette exhortation est nécessaire, mais il y a, associée avec elle, une considération à laquelle nous pensons rarement dans nos rapports réciproques : nous sommes exhortés à parler la vérité chacun à son prochain, « car nous sommes membres les uns des autres. » L'Apôtre n'envisage ici que les chrétiens : évidemment eux seuls sont des membres. Il veut rattacher à Christ les devoirs les plus ordinaires que nous sommes en danger de faire reposer sur une base inférieure, et voici le principe qu'il pose : — Que c'est aussi déplacé et malséant pour un chrétien de ne pas dire simplement l'exacte vérité à un frère chrétien, qu'il l'est pour un homme de se tromper lui-même. Ils font partie de vous-mêmes. « Nous sommes membres les uns des autres. » Est-ce que nous réalisons cela ? Si nous le faisons, quels en seraient les effets ? Assurément, l'un serait une franchise parfaite quand on en agit avec ce qui est mal ; un autre serait un désir réel, sincère, de restaurer ceux qui vont mal. Il est évident que nous ne pouvons pas désirer nous nuire à nous-mêmes ; et si je regarde quelqu'un comme une partie de moi-même, je dois agir envers lui en conséquence. De la même manière aussi, nous devons sentir ce qui est contraire à Dieu dans un autre. Et comme nous désirerions ex-

trêmement, si nous étions réveillés au sentiment de notre propre péché, aller à Dieu à son sujet, et avoir nos âmes bien restaurées là, ainsi en devrait-il être quand nous avons à faire les uns avec les autres. Une plus profonde réalisation de cette vérité produirait un plus profond désir de la prospérité de nos frères. Et en outre, si ce doit être en accord avec la gloire de Dieu, nous ne devons pas simplement juger ce qui est mal, mais nous devons chercher à obtenir ce qui est bon et selon Dieu. Nous sommes enclins, dans les cas, par exemple, de retranchements de la communion, à ne voir que ceci, que nous sommes débarrassés du mal ; mais je ne trouve pas cela là où la bénédiction d'être membres les uns des autres est sentie et reconnue en la présence de Dieu. Même quand on en vient à la mesure extrême d'en agir ainsi avec quelqu'un que nous avons cru être un membre du corps de Christ, la fin de toute discipline est d'éloigner le mal afin que ce qui est de Christ puisse rayonner.

« Mettez-vous en colère et ne péchez pas ; que le soleil ne se couche pas sur votre colère. » Je considère cela comme un très-important et saint avis pour nos âmes. On a souvent l'idée que c'est mal à un chrétien d'être jamais mécontent ou en colère. Ce passage et plusieurs autres font voir que cela *peut être* bien. Mais nous devons prendre garde à ce qui est la source de la colère, aussi bien qu'à sa nature. Si ou

met en colère au sujet de ce qui affecte le moi, et que cela prenne en conséquence la forme de la vengeance, naturellement, c'est, sans aucun doute, contraire à tout ce qui est de Christ. Nous trouvons en Lui (Marc III) qu'Il regarda tout à l'entour certaines personnes avec colère, et fit voir clairement qu'Il avait le sentiment le plus profond de ce qui était contraire à Dieu. Ce n'était pas simplement qu'Il réprouvait la chose, mais les gens qui en étaient coupables. Je trouve la même analogie dans les épîtres. Il ne nous est pas dit seulement de nous attacher fortement au bien, mais d'avoir en horreur le mal. La Parole de Dieu nous enseigne qu'il y a certaines choses que nous devons juger et d'autres que nous ne devons pas juger. Je ne dois pas juger ce qui ne se voit pas ; je dois juger le mal positif, le mal connu. Nous avons là nettement, clairement, la ligne tracée par Dieu. Vous entendez souvent dire, que si l'on parle avec force contre le mal de ceci ou de cela, l'on manque de charité. Mais cela n'est point ; c'est charité réelle que de dénoncer le mal, de ne pas le laisser passer. Le véritable amour consiste à avoir toujours les sentiments de Dieu à l'égard de tout ce qui vient devant nous. Voilà l'unique question. Nous pouvons avoir communion avec ce avec quoi Dieu a communion ; et ce que Dieu hait, nous ne devons ni l'aimer ni le tolérer. Mais nous devons prendre soin d'être dans l'in-

telligence de la pensée de Dieu. « Mettez-vous en colère et ne péchez pas : » Vous êtes dans le plus grand danger de pécher si vous vous mettez en colère, et c'est pour cette raison que ceci est ajouté. La simple émotion de la colère envers quelqu'un qui a péché peut et doit être un saint sentiment, pourvu qu'elle s'arrête là. Et il en est ainsi quand elle est éprouvée en la présence de Dieu. Mais comment puis-je savoir que je ne péche pas dans ma colère ? « Que le soleil ne s'arrête pas sur votre irritation. » Si l'esprit garde de l'irritation, s'il se trahit de l'impatience, de l'aversion, du mépris, qui ne peut voir que ce n'est pas de Dieu ? Quand le soleil se couche, c'est le temps soit pour votre paisible communion avec Dieu, soit pour rejeter toute trace de ressentiment. Aussi est-il ajouté : « Et ne donnez pas lieu au diable. » Si la colère est entretenue, si on garde quelque chagrin dans l'esprit, Satan entre aisément, et il n'est pas facile de le déloger.

Dans ces exhortations, comme dans la doctrine de l'épître, il n'est nullement question d'améliorer la nature humaine. Il est dit que le chrétien revêt une nouvelle nature, que Christ est sa vie. La conséquence pratique en est qu'elle doit être exercée et manifestée.

Néanmoins, il y a un sérieux obstacle, car le vieil homme subsiste, la chair est encore dans le chrétien ; et comme la nouvelle créature n'est en

aucune façon le résultat du perfectionnement de l'ancienne, celle-ci ne saurait être absorbée par la nouvelle ou élevée à sa hauteur. Elles sont en opposition irréconciliable. « Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit. » La seule marche, le seul soulagement, le seul devoir du fidèle est de renoncer à la chair et de la mortifier, de telle sorte que le nouvel homme soit laissé libre d'accomplir la volonté de Dieu.

Nous avons vu plus haut le danger qu'il y a à céder à la colère ; elle dégénère aisément en haine, ce qui donne accès au diable. Nous trouvons à la suite une autre exhortation qui semble à peine devoir être adressée à des chrétiens : « Que celui qui dérobait ne dérobo plus. » Il n'y a pas à proprement parler « celui qui dérobait, » mais « le larcin. » « Voleur » serait un terme trop fort ; « celui qui dérobait » est trop faible. L'Apôtre a été amené à choisir une expression assez flexible pour qualifier toutes les nuances de ce vice. Jugez-vous la précaution inutile ? Prenez garde que votre assurance et le peu de cas que vous faites d'une seule parole de Dieu, ne vous soit en piège. Il est hors de doute que l'Esprit qui a inspiré l'épître jugeait cet avertissement nécessaire pour nous tous aussi bien que pour les saints d'Ephèse ; cependant nous ne trouvons nulle part une assemblée plus heureuse, plus florissante et bénie de Dieu que celle-là. Eh bien,

même pour eux, vivifiés et ressuscités avec Christ, et assis en Lui dans les lieux célestes, le Saint-Esprit reconnaît l'utilité de cet avertissement. Dieu nous connaît mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes; et que les saints soient aussi instruits, aussi dévoués, aussi zélés que possible, aucune de ces vertus, en dehors de la jouissance de la communion présente, en dehors de la dépendance actuelle de Dieu, ne constitue une parfaite sauvegarde. En outre, si une âme, par suite d'un manque de vigilance, est tombée dans un péché si dégradant même aux yeux des hommes, nous pouvons concevoir aisément la force que communique une telle parole au cœur brisé et couvert de honte, qui court le risque de succomber sous le poids de la douleur qui l'accable. Combien peu le cœur sent ses dangers et connaît sa faiblesse ou la puissance de Satan! Une fois rendu capable de se juger selon Dieu, il reconnaît la valeur de paroles comme celles-ci, qu'auparavant il avait jugées, ou peu s'en faut, sans utilité pour le chrétien. Il sent aussi combien est étendu l'appel du Saint-Esprit, qui embrasse toute espèce de coutumes mondaines, profanes, ionnelles, commerciales (si respectables soient-elles d'ailleurs) qui sont frauduleuses, aussi bien que les formes plus grossières du vice en question. Dieu forme l'homme nouveau à l'image de ses propres pensées.

Avec quelle évidence brasse un tel précepte

montre que le chrétien est sur un terrain plus vaste, plus élevé et plus ferme que celui sur lequel l'Israël selon la chair se tint ou plutôt tomba. A-t-on jamais entendu la loi dire : « Que celui qui dérobaît, ne dérobe plus ? » Elle tient bien plutôt ce langage : « Qu'il meure ! » La loi est bonne si l'homme en fait usage légitimement ; et son application n'est précisément pas destinée à régler, à guider, à diriger la marche des justes, mais bien à punir ceux qui ne l'observent pas, qui l'enfreignent, les incrédules et les pécheurs, les profanes et les impies, en un mot, tout ce qui est contraire à la saine doctrine. Le péché, ainsi que le déclare Romains VI, n'aura pas domination sur les chrétiens, « car vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce, » et ceci se trouve dans un chapitre qui traite de la marche sainte du saint, et non de sa justification. Pourtant en présence de ce passage, en présence de l'enseignement clair et uniforme du Nouveau Testament, la tendance générale ordinaire dans la chrétienté est de retourner à la loi ; elle existe surtout là où il n'y a que faible séparation d'avec le monde. C'est facile à concevoir : le monde n'accepte ni ne comprend la grâce de Dieu, tandis qu'il peut apprécier dans sa lettre Sa juste loi. Il s'ensuit que là où le monde et les saints se trouvent mêlés, la volonté de l'homme ne tarde pas à prendre la haute main ; et comme le saint ne peut élever le monde à la

hauteur de sa position, il est obligé de s'abaisser à ce qu'il a de commun avec le monde ; ainsi tous deux se rencontrent une fois de plus sur le terrain judaïque, comme si la croix de Christ n'avait jamais existé et si le Saint Esprit n'avait pas été envoyé du ciel pour retirer les croyants de cette condition de mélange et les réunir en assemblée de Dieu, séparément du monde. Même pour le chrétien pris individuellement, aussi bien que pour l'Eglise, et principalement pour la vérité, la grâce et la gloire de Dieu, la perte a été incalculable. La marche ordinaire a été réduite à une série de négations, sauf en ce qui concerne les actes publics de philanthropie, l'activité religieuse, les observances rituelles auxquelles le chrétien participe avec quiconque veut se joindre à lui. Ce n'est pas là s'occuper du bien, selon la volonté de Dieu ; encore moins est-ce souffrir à cause de Christ et de la justice de la part d'un monde qui ne les connaît point. Ce n'est pas là le christianisme, bien que ce soit l'état et le système de la plupart des chrétiens. Christ a-t-il jamais obéi par crainte du jugement ? Sa vie ne fut-elle pas un complet abandon de Lui-même à la volonté sainte et au bon plaisir de son Père ? Ainsi nos âmes doivent être occupées de la grâce de Dieu en Christ, si nous voulons trouver la force de lui être agréables. Eviter simplement le mal, ne pas faire ceci ou cela, est au-dessous de notre vocation. Dési-

rons-nous réellement connaître et faire Sa volonté comme Ses enfants? Sommes-nous zélés pour apprendre à bien faire, et non moins soigneux de nous détourner de toute mauvaise voie? Sinon le jour viendra où nous retomberons dans le mal, et avec une conscience de moins en moins sensible, parce que nous avons appris la vérité que nous ne réalisons pas.

Elle est bien belle l'exhortation de l'Apôtre dans le sens positif : « Mais plutôt qu'il prenne de la peine (la paresse n'est ni bonne ni saine), faisant de ses mains ce qui est bon, afin qu'il ait de quoi donner à celui qui a besoin. » Ainsi l'Esprit encourage et dirige l'homme dont les mains étaient autrefois employées à des travaux indignes ; ainsi il ouvre un heureux sentier là où la grâce peut justifier sa puissance, en dépit d'un naturel d'habitudes vicieuses ; et celui qui dérobaient avant de connaître le nom du Sauveur, peut entrer maintenant dans l'esprit et la conduite du grand Apôtre (Actes xx, 33—35), et du Maître-Lui-même, se souvenant de Ses paroles, quand il disait : « Il vaut mieux donner que recevoir. » *Vivre*, c'est le but que l'homme du monde se propose en travaillant ; *donner* est celui du chrétien. Ce n'est pas une simple question d'acquérir du superflu, c'est un but déterminé, spécialement pour celui qui a le sentiment de la miséricorde qui l'a délivré de la convoitise, de sa honte et de son jugement.

Seulement on ne doit travailler qu'à ce qui est bon et honnête. En vain plaiderait-on en faveur de l'usage bienfaisant ou religieux d'un gain mal acquis. Nulle occupation contraire à la volonté de Dieu n'est bonne pour le chrétien ; il doit l'abandonner immédiatement. Jamais l'alliance du Sinaï ne mit en avant une pareille raison à l'appui du travail. Parler des dix commandements comme de la règle actuelle de conduite des chrétiens, c'est reculer depuis le soleil qui règle le jour jusqu'à la lune qui règle la nuit ; c'est éclipser Christ par Moïse sous le prétexte illusoire d'accomplir le service de Dieu. En général, ce que la loi exigeait de ceux qui étaient placés sous elle, sur le principe du droit, le chrétien est tenu, en vertu du principe de la grâce, de le dépasser en tous points. L'étendue de l'obéissance est considérablement accrue ; les motifs intérieurs sont recherchés et mis à découvert ; toute disposition à la violence, à la corruption, à la fausseté est jugée dans son principe, et souffrir injustement, tout en aimant, prend pour les disciples la place de la justice terrestre. Tel est l'enseignement incontestable de notre Seigneur et de ses Apôtres ; il est obscurci, neutralisé, nié par ceux qui s'efforcent de judaïser l'Eglise en donnant au chrétien la loi pour règle de vie. En vérité, ils « ne comprennent pas ce qu'ils disent ni ce qu'ils affirment. »

Mais ce n'est pas seulement sur nos actions,

c'est aussi sur nos paroles que nous avons à veiller : « Qu'aucun discours déshonnête ne sorte de votre bouche, mais seulement celui qui est propre à édifier, afin qu'il communique la grâce à ceux qui l'entendent. » Il faut éviter un langage inconvenant comme on rejette un fruit qui ne vaut rien ; si elle vient aux lèvres, la parole vaine ne doit pas aller plus loin. Au chapitre suivant nous verrons spécifiée et interdite toute allusion malséante. Ici la défense a une plus grande étendue. Bien des personnes qui ne tiendraient ni n'écouteront une conversation impure, peuvent souvent avoir à déplorer d'avoir proféré ou sanctionné des discours insipides. Il vaut mieux se taire si (telle est la force du passage) l'on n'a rien à dire de propre à édifier. Au besoin se mesure le service, et l'amour édifie au lieu d'enfler comme le fait la connaissance. Il est également vrai que « la multitude des paroles n'est pas exempte de péché, » et que « les lèvres du juste en instruisent plusieurs ; elles connaissent ce qui est agréable, » et ceux qui les entendent y trouvent du rafraîchissement et de la bénédiction.

Jusqu'ici nous avons eu les principes d'une activité sainte et les avertissements contre le péché, qui se trouvent dans les traits de l'homme nouveau. Mais tout cela ne nous présente pas le caractère complet et la puissance du chrétien. Le Saint-Esprit de Dieu habite en lui.

Cette vérité solennelle et bénie apparaît maintenant dans sa portée pratique. Il est dit (chap. II, 22) que nous sommes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit ; et en conséquence l'Apôtre nous exhorte, au chap. IV, à marcher d'une manière digne de notre vocation. Mais il y a une habitation individuelle de l'Esprit, aussi bien que sa relation avec la maison de Dieu. Nous avons été scellés par l'Esprit, appropriés par là pour Dieu sur la base d'une rédemption accomplie. Le précieux sang de Christ a effacé nos péchés ; en Lui nous avons la rédemption par son sang, le pardon des offenses selon les richesses de la grâce de Dieu. Ainsi, Son sacrifice a effacé devant Dieu et pour la foi tout notre mal, et nous possédons une nouvelle nature en Christ ; c'est au point que le Saint-Esprit peut venir et habiter en nous et nous sceller pour le jour de la rédemption, où notre corps sera transformé à la ressemblance de la gloire de Christ, aussi sûrement que nos âmes sont maintenant vivifiées dans sa vie. En présence de ce privilège infini actuel et de l'assurance d'une gloire éternelle, l'Apôtre ajoute : « Et n'attristez point le Saint-Esprit de Dieu, par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption. » Il est une source de force pour rendre le saint capable de faire ce qui est agréable à Dieu. Mais ceci suppose qu'il y a jugement de soi-même et d'

pendance de Dieu. Autrement nous L'attristons et nous sentons, non pas Son pouvoir, mais notre propre misérable infidélité.

En outre, il semble étrange qu'un chrétien soit assez inintelligent pour confondre la parole qui nous occupe avec « n'éteignez point l'Esprit, » de I Thessaloniens v, 19. Le contexte (vers. 20) démontre clairement que c'est un avertissement de ne pas empêcher la moindre manifestation réelle de l'Esprit dans un saint, quelque faible qu'il puisse être ; et l'histoire de la chrétienté au temps où nous vivons prouve combien le précepte était nécessaire et combien peu l'injonction de l'Apôtre a été suivie. Mais le passage d'Ephésiens iv concerne personnellement chaque saint et ses conversations journalières.

Il est bon encore de noter la différence du langage du Psaume lx : « Ne m'ôte point ton Saint-Esprit. » Mais l'Apôtre, alors même qu'il engage fortement à ne point attrister le Saint-Esprit, n'a pas la pensée qu'Il soit ôté. Au contraire, au même instant il nous assure que nous avons été scellés par Lui pour le jour de la rédemption, et rien ne pourrait autant qu'une semblable déclaration nous garantir notre sécurité individuelle. A quoi devons-nous attribuer cette différence ? Ce n'est pas, ai-je besoin de le dire ? à un degré plus élevé d'inspiration chez Paul l'apôtre que chez le roi David ; mais à la modification nécessaire et révélée des relations

de l'Esprit avec le saint, depuis que Jésus est mort, ressuscité et monté au ciel. Jusque-là il n'y avait rien de tel que l'Esprit donné pour demeurer avec le croyant à jamais. Alors Il bénissait les âmes, agissait en elles et par elles, les remplissait de joie et de force ; mais son habitation intérieure telle que le chrétien la possède et la connaît présentement, n'existait pas et ne pouvait pas exister jusqu'à la glorification de Jésus, à cause du péché que Son sang a effacé. C'est pour cela qu'il nous est recommandé de ne point attrister l'Esprit, mais jamais, depuis qu'il nous a été donné, nous ne sommes supposés avoir à demander que Son départ nous soit épargné. Ceci, incontestablement, aggrave le péché du chrétien, et, quand il est dans ce cas, rend cuisants et amers les reproches qu'il s'adresse ; mais cela même est des iné, dans les vues du Seigneur, à servir d'avertissement plus sérieux à Son enfant. Ce verset prouve donc clairement d'un côté le danger de pécher et, par là, d'attrister l'Esprit ; de l'autre, la sécurité du saint en dépit même de circonstances aussi tristes. Il est amené à Dieu, réconcilié, lavé, sanctifié, justifié ; il a la vie éternelle et ne périra jamais ; il est scellé de l'Esprit, et qui pourrait briser ce sceau ? S'il tombe dans le péché, assurément Dieu y regardera et le punira ; il ira, s'il le faut, jusqu'à la mort ; car il ne passera pas à la légère sur son mal, ni ne le condamnera

avec le monde. Aussi Pierre exhorte-t-il les justes à marcher dans une sainte obéissance, et, tandis qu'ils invoquaient comme Père Celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'œuvre de chacun, à se conduire avec crainte durant le temps de leur séjour sur la terre. En même temps, loin d'affaiblir leur confiance, l'Apôtre insiste là-dessus d'autant plus qu'ils savaient « qu'ils avaient été rachetés, non point par des choses corruptibles, comme l'argent ou l'or... mais par le précieux sang de Christ. » Ainsi la vérité de Dieu a pour effet d'attirer et de fortifier les affections, même alors qu'elle nous fait prosterner jusques dans la poussière; tandis que l'erreur de l'homme affaiblit la pleine grâce de Dieu, et à la fois manque complètement à humilier l'âme. Mais quelle chose précieuse pour le croyant que cette vérité, qu'il a au dedans de lui la présence constante d'une personne divine, le Saint-Esprit, témoin de tout ce qui s'y passe ! Combien nous devrions prendre soin de ne pas l'attrister ! Ce n'est pas seulement une vérité pour la conscience, c'est une source inépuisable de consolations ; car Il habite en nous toujours, non que nous soyons dignes d'un tel hôte céleste, mais c'est en vertu des mérites de Jésus et de la perfection avec laquelle son œuvre nous a purifiés de nos péchés aux yeux de Dieu ; et Il habite en nous pour notre joie, notre affermissement, notre bénédiction éternelle, par Christ et en

Christ notre Seigneur. Puissions-nous être rendus capables d'être toujours pleins de confiance, de prier sans cesse, et de ne pas faiblir !

La doctrine de la présence du Saint-Esprit dans chaque croyant, qu'il scelle pour le jour de la rédemption, paraît, ainsi que nous l'avons vu, liée de la manière la plus étroite à la sainteté pratique, comme motif et garantie, non moins que comme puissance. Qu'y a-t-il, en effet, de plus solennellement touchant que la pensée d'un tel hôte établi dans le corps du croyant ? Et quoi de plus certain que ceci, qu'il est l'Esprit, non de crainte, mais de puissance, d'amour et de pureté ? Nous pouvons être extrêmement faibles et notre cœur trompeur et désespérément malin. Mais ce n'est pas là la seule vérité. Le caractère du chrétien c'est d'avoir le Saint-Esprit habitant en lui. Est-il faible, Lui ? Ou, s'il est tout-puissant, est-il dans le croyant le témoin passif, inactif de toute faute et de toute infirmité ? N'est-il pas, au contraire, en lui pour unir ses affections à Christ, pour glorifier Christ, prenant ce qui est à Christ et le lui montrant ? Sans doute, il peut être et il est attristé par les folies que l'on se permet, par la négligence, par le mal, et par tout ce contre quoi nous avons été sérieusement prévenus ; mais ce serait bien que ceux qui parlent sans cesse de l'impuissance et de l'indignité de la chair (et rien n'est plus évident ni plus certain) se rendissent bien dans l'esprit que le croyant, le chré-

tien n'est plus dans la chair mais dans l'esprit, vu que l'Esprit de Dieu habite en lui. Il convient, en conséquence, que le péché, tout péché, soit confessé et jugé ; mais il n'appartient ni à l'humilité sincère, ni à la foi d'un élu de Dieu d'ignorer ce fait aussi béni et encourageant que sérieux, que l'Esprit de Dieu est en nous pour nous communiquer toute force, en révélant Christ à nos âmes. Il peut être salutaire, et c'est incontestable, d'apprendre la pénible leçon de Romains VII, 7 et suivants, mais se borner là, c'est prouver qu'on l'a mal apprise. La vraie place du chrétien est, à cet égard, la fin du chapitre qui l'introduit dans les exercices encore plus profonds et les souffrances plus dévouées du chap. VIII, avec la liberté, la puissance, l'espoir et la sécurité, qu'il déclare si abondamment être notre portion par grâce. — La rédemption de notre corps et de la création extérieure n'a pas encore été opérée, mais Celui qui en est le gage est au dedans de nous.

Cela étant, « que toute aigreur, toute animosité, toute colère, toute crierie, toute médisance et toute malice, soient bannies du milieu de vous. » (vers. 31.) L'union étroite qui doit exister entre les membres de la famille de Dieu peut devenir un piège si l'on n'y veille et si l'on ne regarde simplement à Christ. Mais le Saint-Esprit ne tolère aucun sentiment mauvais quel qu'il soit. Ici est indiqué ce qui peut faire brèche

dans notre union; au chapitre suivant (vers. 3 et seq.) nous en trouverons les *abus*.

Si nous en venons aux détails, le mot « toute aigreur, » désigne, je pense, toute espèce d'humeur âpre; impitoyable, qui repousse les âmes au lieu de les attirer, et tombe dans la plupart des fautes réelles ou imaginaires d'autrui. « L'animosité, la colère, » qui viennent ensuite, représentent l'éclat de la passion, le sentiment réfléchi, vindicatif, qui se développe à mesure qu'on s'y abandonne; de même que « la crierie et la médisance » en sont la contre-partie dans le langage. Tous ces sentiments proviennent de la source profonde de « toute malice, » condamnée à la fin de ce verset. Ainsi, de même que nous avons été mis en garde contre toute parole et toute action deshonnête, avant l'allusion au seau du Saint-Esprit, de même après cela, nous voyons l'apôtre déconcer la haine dans ses diverses manifestations. C'est, hélas! dans la nature du premier homme, Adam. C'est la même corruption et la même violence qui amenèrent le déluge sur le monde ancien qui se renouvellent en dépit du jugement et de la volonté de Dieu, jusqu'à ce que Christ en agisse avec l'homme et Satan en personne.

Mais, ainsi que l'observation en a été faite précédemment, il ne suffit pas de s'abstenir, en pensée et en action, des œuvres de la chair. Il y a une activité pour le bien en Christ, le Second

Homme, et c'est le Saint-Esprit qui la produit en même temps que les prières dans le chrétien. C'est pourquoi il ajoute : « Soyez bons les uns envers les autres, pleins de compassion, vous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu vous a aussi pardonné par Christ. » — Evidemment, il s'agit de manifester la grâce ; et le modèle de tout cela, c'est Dieu en Christ, et non dans la Loi, sainte, juste et bonne comme est le commandement. Mais si bonne que fût et que soit la loi, Christ est le meilleur de tout, l'expression réelle et parfaite de ce que Dieu est. Laisant à la loi le soin de punir les méchants (1 Tim. 1), comme l'Apôtre déclare expressément que c'est là sa destination légitime, nous qui sommes morts avec Christ nous ne sommes plus sous la loi, mais sous la grâce qui, par la puissance de l'Esprit, nous fortifie selon le caractère qui lui est propre et en communion avec Celui qui en est la source.

FRAGMENT.

Les exhortations contenues en Hébr. III sont destinées à maintenir le *chrétien* dans une confiance qu'il possède et dans laquelle il a simplement à persévérer, et nullement à dissiper des doutes ou calmer des craintes. Se servir de cette épître pour sanctionner de tels doutes, est de l'ennemi. Mais quoique la connaissance de la grâce puisse seule délivrer de toute crainte, il est très-important de conserver dans la pratique une bonne conscience.

LA DOCTRINE DU NOUVEAU TESTAMENT

SUR LE SAINT-ESPRIT.

MÉDITATION VIII.

BAPTISÉS EN UN SEUL CORPS.

(I Cor. XII.)

Je me propose de traiter maintenant de quelques-uns des puissants effets de la présence du Saint-Esprit. L'un de ces effets est ici désigné comme son baptême, par lequel il forme un corps nouveau et uni : le corps de Christ sur la terre. Non-seulement cette vérité appartient exclusivement au Nouveau Testament ; mais, même dans le Nouveau Testament, la révélation, pour nous, en est confiée à un seul apôtre. On ne la peut trouver que dans les écrits de l'apôtre Paul. Je ne prétends certainement pas que l'Eglise, le corps de Christ, n'existait pas avant que Dieu eût suscité cet apôtre pour faire connaître cette grande vérité. Mais je dis que, tandis que le mystère de Christ et de l'Eglise fut révélé, par l'Esprit, aux saints apôtres et prophètes de Dieu, il fut révélé non pas par tous, mais par un seul. Ceci est tout simplement une matière de fait. Aucun des écrivains

du Nouveau Testament, excepté Paul, ne parle de l'Eglise comme corps de Christ.

Or, l'histoire de Paul, telle qu'elle nous est présentée dans les écrits sacrés, montre de quelle manière remarquable il était propre pour l'œuvre que Dieu lui confiait, en tant que sa révélation nous concernait. Il avait été ennemi tant que le témoignage de Christ glorifié en haut était confiné au peuple juif. Il fut témoin dans le martyre d'Etienne ; il fut l'émissaire actif des Juifs dans la persécution de tous, — hommes et femmes, — non-seulement à Jérusalem, mais les poursuivant de ville en ville dans leur triste fuite, mais en même temps fuite bénie (puisque Dieu s'en servait pour gagner des âmes à Christ). Et dans la plénitude de la haine qu'il portait au nom de Jésus, il avait reçu, comme nous le savons, des lettres des plus hautes autorités religieuses de l'époque, afin de poursuivre leur destruction le plus énergiquement et surtout le plus pieusement possible. Au milieu de tout cela, et alors que Dieu changeait la forme de Ses voies sur la terre, en sorte que le flot de la bénédiction ne descend plus vers Jérusalem, mais en déconle ; quand tout ce qui constituait alors la vraie gloire (car, en vérité, tout était grâce à Jérusalem) est foulé ou dispersé ; c'est alors que l'Esprit de Dieu regarde, pour ainsi dire, en dehors, recherche et bénit les anciens ennemis de Jérusalem ; non-seulement opère parmi les Samari-

tains (et nous savons leur jalousie pour Jérusalem), mais même un étranger, d'un pays lointain, est recherché par le Seigneur qui le rencontre en grâce (en dépit de sa grossière ignorance touchant ce que Dieu venait d'accomplir en Jésus), et qui le renvoie son chemin tout joyeux, non pas moultant à Jérusalem, mais s'en éloignant vers sa demeure lointaine.

C'est à ce moment critique qu'il plut à Dieu d'en agir avec Saul de Tarse, sur son chemin vers Damas; car lui aussi s'éloignait de Jérusalem, plein de furie persécutrice contre les confesseurs de Jésus, plongé dans les ténèbres quant à la véritable grâce de Dieu, pendant qu'il poursuivait sa mission de douleur, de honte et de mort, telle que le monde pouvait la donner; avec sa commission, dont Satan seul, empruntant le nom de Dieu, pouvait inspirer l'énergie; et toutefois avec une bonne conscience comme homme, au milieu de tout son avéuglement quant à la vérité, — il est soudainement renversé par une lumière plus brillante que le soleil en plein midi; mais néanmoins, malgré ce qui l'aveugle naturellement, il est rendu capable de voir surnaturellement le Seigneur de gloire, d'entendre la voix de son Seigneur, de se savoir appelé non seulement comme saint, mais aussi comme apôtre; non pas simplement de goûter la grâce dont il devait être un témoin si remarquable; mais de servir dans le ministère, avec l'autorité de

Seigneur ; non-seulement pour cette seule journée, mais en tout temps ; non-seulement pour un pays, mais pour tous les pays sous le ciel. A cet homme béni, fut donné, dans les paroles mêmes qui convertirent son âme, le germe de cette grande vérité dont je désire m'entretenir un peu avec vous maintenant. Il apprit, à son grand effroi, de Celui qu'il ne pouvait pas douter être le Seigneur, non-seulement qu'il était Jésus — vérité merveilleuse qui fondit sur son cœur — mais que ce Seigneur glorifié, Jésus de Nazareth, qui avait été crucifié, s'identifiait avec les objets de son implacable persécution : « Je suis Jésus que tu persécutes. » L'œuvre était faite — non pas tout d'un coup, en ce qui constitue la jouissance de l'âme, mais sûrement communiquée en substance à quelqu'un ainsi converti d'une aussi étrange manière. Le premier et le dernier qui eût jamais été arrêté par une révélation de Jésus, qui révélait aussi, en principe, l'Eglise de Dieu, était précisément le vaisseau convenable pour développer cette vérité, et l'appliquer d'une manière pratique, aussi bien que dans ses écrits, pour poser les fondements de l'Eglise de Dieu, pour insister sur son caractère céleste, comme corps de Christ, et combattre pour la gloire de Dieu en elle. Cela devenait sa vie ; c'est à cela, désormais, que Dieu l'appelait par Jésus-Christ notre Seigneur.

C'est Paul qui, de suite après sa conversion,

commence à prêcher le Seigneur Jésus, non-seulement comme le Christ, mais comme Fils de Dieu (Actes ix) — autre grand point de ses écrits. — Je ne dis pas que cette doctrine soit aussi caractéristique de Paul, ou tout au moins lui appartienne aussi exclusivement que celle du corps de Christ ; mais je la fais remarquer pour montrer la largeur des voies de Dieu développées par le bienheureux apôtre. Quoique l'Eglise de Dieu lie davantage à Christ, comme l'homme exalté, pourtant Celui qui est l'Homme exalté, dans le ciel, est le Fils ; et (si je puis me permettre avec révérence une telle expression) Dieu prend le plus grand soin d'appuyer sur cette relation de Christ avec Lui-même, aussi bien que sur celle dans laquelle Il se tient pour nous, dans Sa place comme homme à Sa propre droite. En conséquence, l'Apôtre n'est pas conduit par l'Esprit de Dieu à insister uniquement sur ce que d'autres ont dit avant lui. Il n'attire pas simplement, comme Pierre, l'attention sur le fait que Jésus avait été fait Seigneur et Christ ; il ne parle pas de Lui comme serviteur de Dieu (*Υπαία*), car tel est le vrai sens du terme mal traduit par « Fils » dans Actes iii et iv. Il n'avait pas encore été prêché comme le Fils. Quant à la déclaration de l'eunuque éthiopien dans actes viii, 37, où il est supposé confesser que Jésus est Fils, tous ceux qui sont un peu versés dans ces choses savent qu'elle est apocryphe.

Mais Paul, au lieu de limiter son enseignement à Christ comme homme exalté en haut, prêche, de suite dans la synagogue, que Jésus était le Fils (*υιος*) de Dieu. Je considère cela comme digne de remarque, comme un exemple admirable de largeur de cœur, partout où Christ, et Christ vu en haut, est l'objet des affections. On est libre alors de penser à toute sa gloire, on s'y dilate; il n'y a point d'hésitation pour accepter la vérité de Dieu, et l'importance de la vérité est réalisée par l'âme.

Si je regarde à Lui uniquement sur la terre, le progrès est incomparablement plus lent. Nous trouvons cela dans le cas des autres apôtres. Comme ils se méprirent facilement; comme ils furent lents à recevoir; comme ils durent être conduits pas à pas! Chez l'apôtre Paul, sans aucun doute, la vérité s'installa par la conscience; car, même pour lui, il en dut être ainsi. Nul homme ne peut la posséder autrement, ni se l'approprier réellement dans son âme; et cela parce que nous ne sommes pas simplement des hommes, — nous sommes pécheurs. L'apôtre Paul lui-même, un homme marchant avec une aussi bonne conscience qu'aucun homme ait pu le faire jamais depuis la fondation du monde, oui, lui-même doit apprendre l'indignité de la chair et doit l'apprendre pour et en lui-même. Il doit l'apprendre par Christ, mais il l'apprit dans son propre cœur; toutefois, ainsi

apprise, le résultat en est toujours brillant. Le Saint-Esprit le rend capable de saisir ce qui ne nous est pas déclaré lui avoir été dit. Je ne sais pas comment cela eut lieu, car certainement le Seigneur Jésus n'en avait rien dit (que nous sachions) dans ce qui se passa, mais il lui fut donné de Dieu de le savoir. Dans ce qui se passa entre Christ et Saul, Dieu ne dirige pas particulièrement notre attention sur le caractère de Fils. Pourtant, les deux grandes vérités de la gloire de Christ, comme Fils et comme Tête céleste, deviennent dès lors son témoignage. Ce n'est plus simplement qu'il est le Messie sur la terre. On ne devait plus maintenant insister là-dessus. Le Seigneur Lui-même avait mis fin à cette prédication avant de quitter ce monde (Math. xvi, 20, et particulièrement Luc ix, 20--22). Puis vint une chose nouvelle.

Après que Christ fut monté au ciel, il fut fait Seigneur et Christ. Qu'il soit Seigneur, c'est la plus simple confession, la forme la plus faible sous laquelle puisse Le reconnaître celui qui Le confesse, parce que c'est simplement l'assertion de Son autorité, et il est clair que l'autorité, quoique très-vraie certainement, est après tout le côté le moins élevé de la vérité en Christ. Elle ne fait pas ressortir Sa grâce, elle ne manifeste pas Sa gloire infinie. Elle constitue ce qu'Il fut fait, non ce qu'Il était et ce qu'Il est en Lui-même. Elle n'est donc pas ce qui lui est propre et in-

trinsèque, ce qui Lui est personnel, mais une place qui Lui fut donnée, qu'Il revêtit, dans laquelle Il a été exalté. L'apôtre Pierre et les autres prêchent cela. Puis Étienne le voit d'une autre manière. Ainsi, quoiqu'il eût par la pleine puissance de l'Esprit de Dieu agissant sur la terre, pourtant il y eut progrès graduel et la découverte en sa propre personne, combien est totalement rejetée la vérité de Dieu quant au Seigneur et Christ exalté. Il rend son témoignage qu'Il est le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. Ainsi, précisément comme sur la terre le témoignage de Jésus au Christ-Tête, pour ainsi dire, fit place à son caractère de Fils de l'homme rejeté, de même la seigneurie exaltée de Christ entré dans la position de Seigneur et Christ, fait place à sa présentation comme le Fils de l'homme dans la gloire. Finalement, Paul non-seulement entre de suite dans la vérité déjà connue, mais il apprend là, au moins dans son germe, le grand mystère que Christ et les saints qu'Il persécutait étaient un ; et pourtant, loin de s'enfermer dans l'étroitesse à laquelle nos faibles cœurs sont si sujets, lui, au contraire, Le prêche aussitôt comme Fils de Dieu.

Maintenant, je crois que cela est un fait des plus bénis que nous ne devons pas oublier, particulièrement dans sa relation pour nos propres âmes, faisant voir comment lorsque les choses sont bien vues, quand Christ Lui-même est vu

dans la lumière céleste, par l'enseignement de l'Esprit de Dieu, la plénitude de la gloire de Sa personne est vue dans ce qui est au-delà. Car Son caractère de Fils de Dieu, s'il se lie moins avec nous en particulier, est pourtant en lui-même une vérité plus élevée qu'aucune autre gloire qu'Il pût avoir, même comme exalté de quelque manière que ce soit, à la main droite de Dieu. Non pas que nous voulions comparer trop curieusement, ou mettre une chose contre l'autre, il n'y a aucune raison pour cela; mais nous devons affirmer et maintenir la vérité entière de la gloire de Christ. Et je suis persuadé que toute puissance pour saisir, appliquer tout le reste de la vérité, en jouir et y marcher, dépend de la manière dont nous sentons et reconnaissons dans nos âmes la vérité de Sa gloire personnelle. Toutes choses, même les plus éloignées, les bords même de Sa gloire, si je puis parler ainsi, s'élargiront et deviendront plus brillantes à mesure que la vérité de Christ exalté prendra plus de consistance dans nos cœurs. D'un autre côté, tout ce qui peut atténuer, affaiblir, corrompre, détruire la vérité de Dieu, prend naissance dans les mesquineries et les vues étroites de l'homme en ce qui concerne le Seigneur Jésus. Il est bon que tout cela soit vu et apprécié. Nous en trouverons l'importance dans ce que nous allons considérer présentement.

Qu'est-ce, en effet, que l'Eglise? N'est-elle pas

le corps de Christ ? Elle est la réponse produite sur la terre par le Saint-Esprit, à la gloire de cet Homme exalté en Tête dans le ciel à la droite de Dieu. De là vient que vous ne pouvez séparer les deux. Maintenant le plus grand nombre des enfants de Dieu ont été entièrement inexercés quant à cette place de gloire dans laquelle Christ est entré. La conséquence en est que l'Eglise est inconnue. Ils ont ignoré la place de Christ devant Dieu. Elle est niée. La valeur en est inconnue. La gloire singulière et la bénédiction d'un homme tel qu'il est, exalté dans le ciel, sont aussi faiblement senties que la misère de l'homme maintenant, — fût-il le plus grand des philosophes, des poètes, des hommes d'état, des conquérants, jugés, condamnés, rejetés de Dieu sur la terre. Même les enfants de Dieu envisagent les choses présentes comme une scène dont nous devons jouir comparativement ; une chose dont nous devons tirer le meilleur parti possible. En conséquence, on fait contribuer autant que possible la vérité et la miséricorde de Dieu à ce qu'on peut appeler les aises et les joies terrestres. Ce qui n'est qu'une vaine recherche de plaisir est modifié, sans doute, dans le cas du chrétien : des pensées spirituelles sont là. Mais pourtant que le nombre des chrétiens qui regardent toujours ce monde comme une scène jugée et condamnée est comparativement petit ! Il avait été devant Dieu dans des opérations

multipliées et dans des témoignages continuels jusqu'à ce que tout eût été éprouvé. Alors vint le Fils, l'Homme Christ Jésus. Ce fut, hélas ! la grande lutte, si l'on peut parler ainsi, entre Dieu le Père, qui avait donné son Fils, et le monde conduit par la puissance de Satan. Mais Dieu n'eut pas honte, et ne voulut pas reculer devant ce qui — nous pouvons bien le dire — était pour Lui l'épreuve infinie, celle de l'abandon de Jésus, de permettre que toute indignité, toute injustice fût faite à Celui qu'Il aimait par-dessus tout ; et le Fils de Dieu Lui-même ne s'épargne aucune douleur, aucune honte, aucun mal que l'homme pouvait mettre sur Lui. Mais, en vérité, c'est pour cela qu'Il était venu ; et pour cela, il était nécessaire dans les voies de Dieu, que le monde manifestât son mal, comme il ne l'avait jamais fait auparavant ; et c'est ce qu'il fit. Ainsi tout le mal ressortit afin que Dieu pût en agir d'un seul coup ; afin qu'il pût en finir par un coup de jugement, — non pas sur le monde, mais sur Son Fils ; afin qu'il pût en agir en grâce absolue en tant que ce monde était concerné. Là-dessus tout est changé, et au lieu que ce soit l'homme chassé d'un délicieux jardin, et en dérive vers ce qui était devenu un désert et un monde sans Dieu, l'homme maintenant, dans la personne de Jésus, entre dans le ciel même, et s'assied sur le trône de Dieu dans la gloire.

Mais du moment que Dieu eut accompli cela, la chose qu'il attendait, alors, et pas avant, il put y avoir la formation d'un corps sur la terre ; car il fallait qu'il y eût d'abord une tête suffisante, et une seule personne était digne d'être cette tête, et cet Etre béni ne pouvait être tête avant d'être homme aussi bien que Dieu, et plus encore, avant que le péché eût été jugé et que la grâce, en conséquence, pût avoir libre cours. Et ainsi nous voyons de quelle façon bénie toute la vérité se concentre en Christ, dans Sa croix et dans cette place où Il est allé à la droite de Dieu. En outre, une autre chose était nécessaire ; il fallait une puissance compétente et suffisante sur la terre. Et quelle puissance cela pouvait-il être ? La même qui avait toujours travaillé pour effectuer ce qui était de Dieu. C'était le Saint-Esprit, mais agissant d'une manière nouvelle, conforme à celle dans laquelle Dieu s'était manifesté. Il s'était montré dans le Fils de Dieu, et Il ne voulait pas en sortir.

Il n'y avait qu'une personne, même dans la divinité, qui pût comme objet et image manifester Dieu : c'était le Fils. Il en fut toujours ainsi. Celui qui révéla Dieu, même en passant, était le Fils. Il pouvait venir sous la forme d'un ange, comme dans le cas d'Abraham ; pourtant c'était toujours le Fils. Mais s'il y eut jamais une puissance qui travaillât, soit dans l'homme juste, soit dans le méchant, Celui qui accomplit

quelque chose de divin par l'homme ou en lui sur la terre c'était invariablement l'Esprit de Dieu. Par suite, l'Esprit de Dieu prend Sa place dans cette nouvelle œuvre de Dieu. Le Fils était entré, comme homme, dans la gloire qu'il avait eue auparavant comme Dieu. Il est entré jusqu'en la présence de Dieu, et a porté l'humanité en quelque sorte dans Sa personne jusqu'à Son trône ; de sorte qu'il y avait désormais ce merveilleux spectacle, que tout dans le ciel était assujéti à un homme. Alors ce que Dieu avait à cœur devenait évident par ce qu'Il manifestait en haut.

Mais qui, je dois le demander encore, pouvait raconter cela dignement ici-bas ? Qui pouvait être un témoin véritable de cette gloire céleste ? Celui qui la connaissait parfaitement ; Celui qui seul était capable de glorifier Christ et était prêt à le faire, et qui était habitué à donner à l'homme de faire, d'apprendre quoi que ce fût que Dieu avait par devers Lui pour l'homme et aussi d'en jouir. C'était le Saint-Esprit ; et, en conséquence, Il descendit. Et voici le fruit de Sa venue. — Il forme un corps sur la terre, non pas quantité de corps. Une pensée pareille ne se trouve pas dans l'Écriture. Y a-t-il une telle notion dans l'esprit d'un chrétien quelconque, d'un enfant de Dieu ici présent ? Dieu reconnaît-il des corps de chrétiens sur la terre ? Qu'est-ce qui peut être plus faux ? Je n'entends pas seule-

ment d'une manière intellectuelle. Comme chrétiens, nous ne devons perdre ni notre temps, ni notre haleine contre les simples égarements de l'intelligence humaine. Mais je dis, qu'un tort fait à Jésus, un tort fait à cette manière bénie par laquelle Dieu glorifie son Fils, par le Saint-Esprit envoyé du ciel, doit certainement agir sur la conscience et choquer le cœur de celui à qui Dieu a fait connaître la gloire de Christ par le Saint-Esprit. Suis-je donc dans le courant de l'œuvre de l'Esprit de Dieu ? ou bien, au contraire, est-ce que je me mets à la traverse du principal objet que Dieu avait en vue en envoyant le Saint-Esprit et en mettant Christ à Sa droite ?

Ainsi cela devient une question tout à fait au-dessus de toute controverse ecclésiastique. Dieu garde que les enfants de Dieu s'occupent de telles bagatelles ou pis encore ! Mais je dis ceci : Si nous Le connaissons, si nous prenons notre plaisir en Lui, si nous ne marchons plus selon la chair, si Dieu a révélé Son Fils à nous et en nous tel qu'Il est maintenant, ressuscité et glorifié, il nous convient de nous demander si nous sommes obéissants envers la vision céleste, comme l'Apôtre le fut, lui dans sa grande, nous dans notre faible mesure, -- si nous sommes ses imitateurs comme il l'était lui-même de Christ. Dieu n'appelle-t-Il pas tous ses enfants à être les instruments de la grâce divine dans Son

desssein de glorifier le Seigneur Jésus? Il faut toujours que cela commence par nous-mêmes : absolument comme cela eut lieu en l'apôtre Paul; la vérité pénétra profondément dans son âme, avant que l'œuvre puissante ouvrit tout autour de lui. Mais que ce soit en nous-mêmes (ce qui nécessairement est le premier effet de la révélation qui nous est faite de Christ) ou bien au dehors, dans le désir d'être des aides pour la joie des autres, comme serviteurs de la volonté de Dieu, de magnifier la grâce de Christ, il nous est convenable de rechercher et de voir si nous pouvons répondre avec une conscience pure.

A présent, ce qu'il fut donné à Paul de voir et ce qu'il a pleinement développé dans le chapitre dont nous avons lu un verset, c'est que le Saint-Esprit est maintenant descendu pour travailler sur la terre dans l'Eglise — non pas simplement dans les saints individuellement (bien que sûrement il fasse aussi cela). Mais il y a ici-bas ce que Dieu appelle son Eglise, le corps de Christ, et identifiée ici avec Christ. Cela est si vrai que l'Esprit ne dédaigne pas d'appeler le tout (c'est-à-dire Christ et l'Eglise) Christ Lui-même, tant les saints constituent une partie de Sa gloire. Et cela ressort d'une manière si intéressante, — humiliante, il est vrai pour nous, mais une preuve merveilleuse du Dieu avec qui nous avons à faire. Ce fut la folie, la vanité,

le travail du péché, au milieu des saints de Corinthe, qui donnèrent à l'Esprit l'occasion de nous instruire largement sur l'Eglise, le corps de Christ. Leurs tristes désordres amenèrent l'application de la pensée et de la volonté de Dieu, — leur vaine gloire aussi qui aimait à déployer ce qu'ils pouvaient avoir de puissance. Et il y avait de la puissance ; car il ne s'agissait nullement de faiblesse. Bien des personnes supposent que la faiblesse est la grande raison des désordres qui se trouvent ou peuvent se trouver dans l'Eglise de Dieu. Mais la faiblesse ne devrait jamais opérer de la sorte. Le désordre n'a rien à faire avec la faiblesse. De fait, quelques-uns de ceux qui ont causé les plus grands désordres dans l'Eglise ont trahi moins de faiblesse que de forte volonté charnelle. Il y a toujours insoumission à Christ, et très-souvent la même vanité que déploierent les saints de Corinthe. Personne ne peut l'attribuer à de la faiblesse. Ce fut l'abus du pouvoir, le désir, plein d'ostentation, de montrer ce qu'ils possédaient, — en quelques mots, la séparation de la puissance de l'Esprit d'avec la glorification de Christ. Le désordre en est le résultat naturel. N'importe qu'il y ait plus ou moins de puissance, ni ce que peuvent être les qualités qu'on possède ; — si cela est séparé de Christ, c'est fatal, — fatal à Sa gloire, — fatal à la bénédiction des saints et des autres âmes, — par-dessus tout, fatal à celui qui

est ainsi abusé par Satan. C'est ce qui précisément était à l'œuvre parmi les Corinthiens, à cette époque. Que nous devrions bénir Dieu pour l'usage qu'Il en a fait dans sa miséricorde !

Je ne puis dire que peu de mots, ce soir, en comparaison de ce qu'exigerait la grandeur de mon sujet. J'attirerai seulement votre attention sur quelques-uns des principaux points du chapitre, selon leur ordre : « Pour ce qui est des manifestations spirituelles, je ne veux pas que vous soyez ignorants. Vous savez que vous étiez gens des nations, entraînés vers les idoles muettes, selon que vous étiez menés. C'est pourquoi je vous fais savoir que nul homme, parlant par l'Esprit de Dieu, ne dit anathème à Jésus. » Un tel homme ne peut appeler Jésus « anathème ; » nul ne peut se placer sous la malédiction (sauf sur la croix). Dieu le fit, nous le savons, quand Il mourut pour nos péchés ; mais nul homme, par l'Esprit de Dieu, ne peut appeler Jésus Lui-même maudit. Nul ne peut dire non plus que Jésus est le Seigneur, si ce n'est par l'Esprit de Dieu.

Ainsi, il y a deux puissances à l'œuvre en vue de Dieu et l'homme. Il y a l'esprit qui agit dans les fils de la désobéissance, et l'Esprit-Saint qui travaille dans les enfants de Dieu. Dans le premier cas, il y a tendance à élever l'homme contre Jésus ; dans l'autre, la sujétion des croyants au Seigneur (car c'est le grand point présenté

ici : Jésus comme Seigneur). La raison vient de ce que ces Corinthiens faisaient de la Cène du Seigneur leur propre repas, et de l'assemblée leur propre théâtre d'étalage, comme si la Parole procédait d'eux, au lieu d'être venue à eux, — réclamant leur obéissance à Dieu. De fait, ce n'est que lorsque les âmes sont orgueilleuses ou dans une condition de négligence, qu'on a besoin d'insister sur cette vérité de la seigneurie de Jésus. Le saint qui jouit de Christ n'a nullement besoin d'une telle pression ; ne voudrait pas avoir d'autre Seigneur, et fait ses délices de Sa grâce. Il va sans dire que cela est dû par toute âme ; mais assurément l'assertion en est plus nécessaire là où l'insubordination prédomine, et où la chair cherche à s'exalter contre Sa volonté, comme c'était le cas à Corinthe. C'est pourquoi l'Apôtre part de ce fait grave que l'Église de Dieu est là où le Saint-Esprit maintient Jésus comme Seigneur. C'est le principe préliminaire atteignant les Corinthiens exactement dans leurs besoins, comme il faut que l'Esprit de Dieu fasse, s'il nous est permis de parler ainsi. Si Dieu agit, il agit moralement ; cela seul peut être digne de Lui, et bon pour nous. Dieu agit moralement, et voudrait ramener nos âmes dans la jouissance de Lui-même, là où la pensée même de nos voies disparaît : et pourtant il n'y a rien, après tout, qui agisse aussi puissamment sur nos voies pour les former selon Sa nature.

La chose que nous trouvons ensuite, c'est qu'il « y a diversité de dons, mais le même Esprit, » et encore « il y a diversité de services, et le même Seigneur ; il y a diversité d'opérations, mais le même Dieu qui opère tout en tous. » Il est clair que ces trois versets sont d'une importance profonde pour l'intelligence pratique de ce que le Seigneur place devant nous. Les plus simples éléments sont ici : pourtant, dans la pratique, l'Église les a oubliés. Ce sont les plus petites conditions requises qu'il pût accepter, le seul caractère qu'il pût reconnaître de l'assemblée de Dieu, envisagée dans son œuvre journalière.

La première des conditions requises mentionnées est donc « la diversité de dons. » Là où quelque chose prétend répondre à l'idée de l'Église de Dieu sur la terre, il doit y avoir champ libre, non-seulement pour les dons, mais pour la diversité des dons, dans la même congrégation. Là où les dons sont pratiquement exercés, et où la congrégation s'attend simplement à un ou à plus d'un individu, n'importe dans quelle mesure ils peuvent être donnés, le terrain est prouvé par la première touche de la Parole de Dieu, n'être pas de Lui. Il y a diversité de dons, mais le même Esprit (pas le ministre). Je ne veux pas dire par là qu'il doive y avoir effort pour donner un semblant de dons à l'œuvre. L'Église de Dieu est un corps réel, et maintenant nous sommes forcés d'ajouter que

son état est dans une anomalie désolante ; mais chercher les apparences, ce qui aurait toujours été malséant, doit maintenant être spécialement repoussé. C'est l'assemblée de Dieu : nous devons prendre garde à ce que nous cherchons et faisons là. Il l'a formée ici pour la gloire du Seigneur par le Saint-Esprit qui est souverain et maintiendra sûrement les droits de Christ. Que la manifestation soit grande ou petite, c'est le fruit de Sa propre œuvre, mais il y a sûrement diversité de dons. De fait, spécialement comme est l'assemblée de Dieu maintenant, il peut y en avoir peu, peut-être point dans une place particulière, ou peut-être un ou deux peuvent manifester les dons pour l'édification ; autre part, il peut y en avoir beaucoup. Le grand point c'est que la porte soit ouverte pour tout ce qu'il donne.

Je répète « qu'il y a diversité de dons, mais le même Esprit. » Tout ce qui nie cela pratiquement ou en principe n'est pas l'Eglise de Dieu et n'a, par conséquent, aucun droit à ma soumission ni à la vôtre. Au contraire, je suis contraint de désavouer ses prétentions. Dois-je sanctionner ou abjurer un éloignement de la volonté du Seigneur, dans ces graves matières concernant le Saint-Esprit ? Ne dois-je pas traiter, même une congrégation de vrais chrétiens, comme une association humaine, s'ils jettent par-dessus bord, par exemple, une pa-

role telle que celle-là. Il ne s'agit pas simplement des constituants, mais de ce qui règle leur action. Si des règles humaines, différentes des Ecritures, et même opposées aux Ecritures, gouvernement, n'est-ce pas l'Eglise de l'homme? Qu'est-ce qu'un chrétien a à faire avec autre chose que l'Eglise de Dieu? Qui a permis à l'homme d'intervenir? Qui lui a dit de la régler? La formation de l'Eglise était une grande œuvre, même pour Dieu. Elle nécessitait, la rédemption achevée, que le Fils montât au ciel, et que le Saint-Esprit descendit sur la terre. Il fit le monde par Sa parole pour le premier Adam, quoique, sans doute, le but définitif fût pour Christ, quand Il sera manifesté comme Roi dans Sa gloire. Mais Dieu Lui-même ne fit pas (et en toute révérence, nous pouvons dire ne pouvait faire) l'Eglise avant d'avoir le second Homme, comme Tête glorifiée en haut, et le Saint-Esprit envoyé pour former le corps en bas. La mort et la résurrection seules pouvaient être une base suffisante; le Seigneur Jésus ressuscité et glorifié pouvait seul être la Tête convenable. Ainsi, l'Eglise de Dieu, sur la terre, n'est pas une provision gouvernementale de religion pour une nation, ni une société arrangée pour tenir et réaliser les plans et les vues particulières du meilleur des hommes. C'est le corps que le Saint-Esprit a formé ici-bas pour Christ, lequel, dans son tout premier principe, Il confesse comme Seigneur.

Mais le mode d'opération pratique consiste dans la diversité des dons, quoique par le même Esprit.

Ensuite, nous apprenons « qu'il y a diversité de services, mais le même Seigneur. » C'est-à-dire, le Seigneur emploie l'un pour une chose, l'autre pour une autre ; mais c'est Lui qui agit en tout cela. L'Esprit de Dieu ne prend pas ici la place du Seigneur. Et je doute fort que ce soit là la vraie manière d'envisager l'Esprit de Dieu. Est-ce correct de parler du gouvernement du Saint-Esprit ? J'admets entièrement la puissance, l'œuvre et la souveraineté de l'Esprit, et je suppose que c'est cette souveraineté qu'entendent les hommes sains dans la foi quand ils parlent de Son gouvernement. Pourtant il y a danger à s'écarter des formes de saines paroles que fournit l'Écriture, — non pas la lettre, mais la vérité et le principe de la Parole de Dieu. Je ne combats pas contre des ombres, mais touchant des réalités ; et je suis sûr que nous trouverons que les paroles de l'Écriture sont les plus propres à exprimer les vérités de l'Écriture. Aussi, lorsque nous nous écartons des paroles, sommes-nous en danger d'affaiblir la vérité elle-même. De plus, il y a eu tendance plus d'une fois, dans l'Église de Dieu, à élever le Saint-Esprit, pour ainsi dire, à la place du Seigneur. L'effet qui en résulte est de nous faire sortir de la place de dépendance du Seigneur, tel qu'il est en

haut. Or, en tant que le Saint-Esprit agit dans l'homme et par lui, cela porte plus ou moins à mettre l'homme à la place de Christ Lui-même. Tandis que si nous nous tenons à ce que dit et enseigne l'Écriture, il est clair que le Saint-Esprit Lui-même, dans l'œuvre de l'Église, ne prend pas tant la place de Tête et de Seigneur que celle de serviteur, prenant soin de tout et glorifiant Christ, quoiqu'il soit Lui-même une personne divine. Comme le Fils ici-bas prit la place de serviteur du Père pour l'accomplissement des conseils divins, de même le Saint-Esprit, quoiqu'il soit Dieu dans Sa personne, et par suite souverain, pourtant Il daigne, pour la poursuite des conseils de Dieu, s'assujettir en attendant au Seigneur Jésus. C'est ainsi qu'Il imprime le caractère de serviteur sur le saint réellement animé par Lui et conduit par Lui, pour la gloire de Christ. C'est-à-dire que, même si sa fonction est de gouverner l'Église de Dieu, le Saint-Esprit le constitue serviteur dans sa relation avec le Seigneur Jésus. Cela n'est pas de l'orgueil, mais simplement la vraie place d'un serviteur, appelé à gouverner. Il ne peut pas fidèlement abandonner la volonté de son Maître, et il peut n'y avoir pas une seule parcelle du moi, en gouvernant ainsi. Là où le moi ou l'homme est ordonnateur, quelle valeur, quelle autorité ou quelle puissance peut-il y avoir? Mais si un homme est appelé à gouverner d'une

manière quelconque, que la sphère soit grande ou petite, il est autant serviteur, non, il n'est réellement que serviteur, s'il poursuit l'accomplissement de ce que le Seigneur lui a donné à faire. Il n'y a là aucune assertion du moi, mais de Christ Lui-même, en Le servant ainsi, quel que soit son don ou sa place. Il y a diversité de services, mais le même Seigneur, comme il y a diversité de dons, mais le même Esprit.

Et encore : « il y a diversité d'opérations ; » il ajoute : « mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous. » L'Eglise n'est pas un lieu où l'homme ait le moindre droit ni où se trouve la plus petite place pour sa volonté. Si Dieu y travaille, le devoir de l'homme est de se retirer, afin que Dieu puisse réellement agir d'après Sa propre volonté. Quel caractère cela imprime à l'Eglise de Dieu ! Et je m'arrête un instant pour presser cette pensée auprès de ceux qui sont ici présents, non pas auprès de ceux pour qui c'est une vérité tout à fait nouvelle, ou comparative-ment nouvelle. Je demande aux frères et sœurs ici devant moi : Sont-ce là les vérités qui remplissent nos cœurs ? Dites, quand nous venons chaque jour du Seigneur, quand nous nous réunissons, n'importe quand, pour l'édification ou l'adoration, nous réunissons-nous comme l'assemblée de Dieu regardant au Saint-Esprit, au Seigneur Dieu Lui-même ? J'insiste là-dessus, c'est l'assemblée de Dieu ou rien du tout. Je

sais qu'il y en a qui touvent fort présomptueux qu'on s'appelle l'assemblée de Dieu. Je vous prie, comment voulez-vous qu'ils s'appellent? Voulez-vous que ce soit l'assemblée de l'homme ou pas une assemblée du tout? Voudriez-vous détruire toute responsabilité des saints de Dieu sur la terre? Pourriez-vous supporter avec calme que Jésus n'eût aucune gloire par vous, quelque pauvrement qu'elle puisse être réfléchie? — qu'il n'eût aucun retour de nos cœurs pour Sa grâce? que le Saint-Esprit pût être contrarié, entravé, supplanté, maintenant qu'il a daigné descendre pour glorifier Christ dans les saints? mieux encore, après qu'il a une fois de plus réveillé les enfants de Dieu, et qu'ils sont sortis de leurs cachettes et de leur sommeil, refusant d'être empêchés plus longtemps d'aller au-devant de l'Époux? Et s'ils vont en avant ne doivent-ils pas se livrer pour faire Sa volonté? et comment peuvent-ils mieux la faire que dans ce qui lui est cher? Il y a un objet qui lui est incomparablement plus cher que tout ce qui absorbe les hommes. Que peuvent être pour Lui tous les mondes, comparés à l'amour qu'il éprouve pour son Épouse, l'Église qui est Son corps ici-bas? Cela rabaisserait-il Sa gloire à nos yeux? Cela affaiblirait-il notre désir d'obéir, parce que nous réalisons en nous-mêmes que notre devoir est de faire Sa volonté, soumis à ce qui nous est demandé pour glorifier Christ? Loin de nous une telle pensée!

Permettez-moi de vous présenter la chose sous cette forme. Prenez, par exemple, une femme, accordez-lui tous les sentiments d'une épouse, des pensées justes et tendres pour son mari, et lui-même, non-seulement un époux de nom, mais digne de tout son amour. Inutile d'ajouter combien une telle comparaison est faible quand nous pensons à Christ et à l'Eglise ; mais pourtant elle est assez suffisante pour répondre à la question, si l'intimité des relations affaiblit l'amour pour un objet qui en est digne de toute manière. La question seule porte sa réponse avec elle. Il est triste que de telles séductions soient même tolérées un instant par des enfants de Dieu.

C'est un mensonge de Satan, de dire que reconnaître Dieu comme notre Père en Christ affaiblit notre obéissance ; c'en est un autre de nier le titre des membres de Christ où qu'ils soient. N'est-ce pas clair que les reconnaître comme siens donne essor à l'amour mutuel et inspire de la confiance et de la persévérance à chercher à les servir ? Niez leur place de relation, et avec quelle différence de sentiments vous agirez envers eux ! En vertu de quel principe leur demanderez-vous d'abandonner les voies et les systèmes de l'homme ? Pourquoi, excepté sur cette base, insister sur la bénédiction qu'il y a à se réunir au seul nom de Christ sur la terre, avant d'aller au ciel comme partie de ce que Dieu a

appelé son Eglise? Combien ce devrait être repoussant pour le chrétien de voir le monde, souillé de la sanglante culpabilité de la croix de Christ, oser se mêler du corps et de l'Épouse de Christ! Quelle dégoûtante chose de s'enfoncer dans une société volontaire, dans une secte faconnée et gouvernée suivant des règles d'invention humaine! S'il en est ainsi, la simple responsabilité de chaque enfant de Dieu est de s'attacher uniquement à ce que Dieu a fait et révélé, ne doutant nullement de la puissance et du vouloir de l'Esprit pour le rendre fidèle.

Mais il y a une autre vérité qui se rattache aussi à cela. J'ai déjà montré, dans une occasion précédente, la présence réelle et permanente de l'Esprit de Dieu sur la terre. Par conséquent, il ne s'agit nullement de former une nouvelle Eglise; encore moins une espèce de raccommodage. C'est notre place de reconnaître ce que l'Esprit a formé et n'abandonne jamais. Notre appel est d'agir, par la foi, selon la Parole de Dieu, nous nettoyant de ce qu'elle condamne, et cherchant à être fidèle à ce que Dieu Lui-même a donné! Il se peut que deux ou trois dans un endroit, deux ou trois seulement, aient la foi pour sentir et agir de la sorte (car la ruine est bien grande); mais n'y en eût-il que deux ou trois seulement, même dans une grande ville comme celle-ci, assemblés au nom du Seigneur Jésus, ils ne devraient tolérer rien d'incompatible avec

« les diversités de dons, » « les diversités de services, » et « les diversités d'opérations, » au lieu de tout établir, pour ainsi dire, sur le même terrain d'égalité humaine ou de distinctions d'un ordre imaginaire. La vérité et la volonté de Dieu ne peuvent jamais perdre leur autorité sur le peuple de Dieu par suite du changement des circonstances. Le cléricisme et le radicalisme religieux sont également et entièrement opposés à l'Écriture et à l'action du Saint-Esprit. Ce sont des formes différentes et contraires de la volonté de l'homme. L'Église est une institution divine où l'ordre de Dieu doit être suprême, et le Saint-Esprit seul peut tout mener à bien selon la Parole écrite. Toute autre chose n'est que l'homme, et il importe peu que ce soit l'homme qui nivelle ses compagnons ou l'homme qui les exalte : l'un et l'autre, ce n'est que l'homme. Quel autre que Dieu possède un droit réel au gouvernement de son Église ? Si c'est seulement « notre Église » ou « votre Église, » nous ou vous, je l'accorde, pouvons légitimement l'altérer ou l'amender, la rétrécir ou l'élargir comme bon nous semble.

Mais n'y eût-il que deux ou trois saints seulement qui, à cause des droits méconnus du Seigneur Jésus, fussent sortis de ce qui depuis si longtemps s'est éloigné des Écritures quant à l'assemblée de Dieu, et de ce qui fait fi de l'Esprit-Saint, je suis tenu de les reconnaître comme

étant sur le vrai terrain de l'Eglise de Dieu, L'humilité leur sied aussi bien que de profondes actions de grâces, et aussi la honte qu'eux aussi avaient pu être unis au manque général de respect vis-à-vis la Parole de Dieu et de l'Esprit, le désir de la bénédiction pour tous les saints selon la volonté de Dieu, et une sainte frayeur que leur propre faiblesse ou leur négligence n'attire du déshonneur sur leur témoignage. Je ne veux pas dire, je ne dis pas non plus que ces deux ou trois sont l'Eglise de Dieu, mais je les appelle, marchant ainsi ensemble, Son Eglise. N'y eût-il, dans le monde entier, que ces deux ou trois ainsi rassemblés selon la Parole, ils seraient la seule chose de cette nature ici-bas. Ainsi ce n'est pas le simple fait d'être membre du corps de Christ qui constitue l'Eglise. Sans doute, c'est le titre personnel; tous les chrétiens sont Ses membres, et de là, leur responsabilité d'abandonner tout ce qui fausse leur relation en matière de conduite, de position ou d'objets; mais ce qui constitue l'Eglise de Dieu ici-bas, ce n'est pas que les saints qui la composent soient membres de Christ, — cela, sans doute, est essentiel, — mais qu'ils soient assemblés et marchent ensemble selon la Parole de Dieu, laissant au Saint-Esprit Sa place en action souveraine pour la gloire du Seigneur Jésus. Ce n'est qu'une affaire de circonstance qu'ils soient deux ou trois, ou bien des centaines, des milliers ou des millions.

Le nombre des personnes qui se réunissent est un point tout à fait secondaire.

Je le répète, bien qu'il ne s'agisse que de vrais membres de Christ, cela seul ne suffit pas. Ainsi, il peut y avoir un grand nombre de saints réunis; mais s'ils se sont arrangés, eux ou leurs réunions, comme ils l'ont trouvé convenable, en dehors des Ecritures, s'ils ont reçu tel ou tel selon leur sagesse, appliqué leur discipline, reconnu cette doctrine-ci et non celle-là, que serait-ce? Ni plus ni moins qu'une société de chrétiens plus ou moins excellente, plus ou moins prudente ou active. Et même non pas simplement toutes ces choses, mais une seule d'entre elles étant opposée à la Parole de Dieu, — et à la place du Saint-Esprit opérant dans l'Eglise — bien plus encore toutes réunies — détruirait la prétention d'être l'Eglise de Dieu. Ils n'ont aucun droit réel, vis à vis des enfants de Dieu en dehors d'eux. Ils n'ont pas au plus petit degré le droit d'être reconnus comme corps, quoiqu'individuellement ils soient des objets d'amour comme chrétiens. Nul ne doit nier leur place et leur relation propre qui est réellement le vrai terrain d'appel à leur conscience. L'Eglise, envisagée comme sur la terre, est l'assemblée des saints où Dieu agit par le Saint-Esprit envoyé du ciel : c'est Son assemblée, et non pas simplement une assemblée de saints. Une assemblée de saints, c'est une bonne chose ;

mais s'ils ne sont que cela, ils ne peuvent jamais aspirer, avec vérité, à la place d'Eglise de Dieu. Ce n'est pas leur présence, mais la Sienne, par le Saint-Esprit, qui les constitue Son Eglise. Qu'il est précieux qu'il y ait, sur la terre, des saints bâtis ensemble pour être l'habitation de Dieu par l'Esprit !

Mais de même que pour Christ, le Fils, dans les jours de Sa chair, ainsi de nos jours la place du Saint-Esprit Lui est contestée. Quelle pensée à émettre ! mais n'est-il pas vrai et certain que l'état de la chrétienté maintenant autorise l'emploi de paroles telles que celles-là ? Pouvez-vous dire qu'il soit laissé à Dieu pleine liberté pour agir selon Sa propre parole ? La responsabilité de cela a été laissée à l'homme, et comment s'en est-il acquitté ? C'est vraiment merveilleux, que, précisément comme Dieu permit à l'homme de faire ce qu'il lui plut de Christ, Il permette à l'homme d'outrager l'Esprit de grâce par la manière dont à présent il traverse et ruine Sa gloire dans l'Eglise. L'un et l'autre furent commis à la responsabilité de l'homme. Nous savons que le temps approche où l'Eglise disparaîtra du monde pour joindre sa Tête et entrer, conjointement avec Christ, dans son siège de gloire qui lui est destiné. Devant le monde aussi nous brillerons dans le temps convenable.

Voici ce sur quoi je voudrais insister avec force auprès du peuple de Dieu comme étant

d'une conséquence solennelle que les saints en eussent aujourd'hui le sentiment : Jusqu'à quel point ont-ils reçu dans leur âme, et jusqu'à quel point réalisent-ils dans leur marche la vérité de Dieu en ce qui concerne Son Eglise? Si vous dites que vous ne vous en préoccupez pas particulièrement, et que c'est assez pour vous de penser au salut de vos âmes, je vous demanderai : Où est votre cœur pour Christ, et pour ceux qui sont de Christ et pour Sa gloire en eux? Quelle condition égoïste et servile pour un chrétien! C'est, je veux bien l'admettre, le résultat naturel de l'enseignement qui prévaut, lequel néglige le « un seul corps » et le « un seul Esprit », pour notre propre salut et celui des autres. Et il porte avec lui son aiguillon vengeur; car ceux qui acceptent un plan pareil, ne semblent même jamais atteindre, même cette fin égoïste : ils sont condamnés à une incertitude continuelle quant à leur acceptation personnelle avec Dieu, et trouvent, -- dans la mondanté, -- un soulagement à leur manque de paix réelle. Quelle différence avec la voie de Dieu qui sauve d'un parfait salut, afin que nous soyons libres pour tous Ses objets, pour Sa gloire en Christ, et dans l'Eglise par-dessus tout! Chrétien, Dieu vous a-t-Il sauvé pour vous laisser à part de Ses propres desseins et sans un souci pour la gloire de Christ? Si Dieu vous a montré une telle miséricorde, est-ce que Sa

parole, est-ce que votre cœur, sous l'action de l'Esprit, ne vous dirigent pas à reconnaître et à servir Christ, en apprenant et faisant la volonté de Dieu en une chose aussi précieuse à Christ que Son Eglise? Je vous en supplie, considérez sérieusement la chose.

Mais dans ce chapitre (1 Cor. XII) il y a bien plus encore. L'Apôtre parle de la manifestation de l'Esprit sous des formes diverses. Elle est donnée à chaque saint, non pour lui-même seulement, mais pour l'utilité de tous. « A l'un est donnée par l'Esprit la parole de sagesse ; à un autre selon le même Esprit la parole de connaissance ; à un autre la foi, par le même Esprit ; à un autre des dons de guérison par le même Esprit ; à un autre des opérations de miracles ; à un autre, la prophétie ; à un autre, des discernements d'esprits ; à un autre, diverses sortes de langues ; à un autre, l'interprétation des langues. » Ainsi ce chapitre embrasse les dons qui étaient répandus comme un signe pour le monde. Ils étaient dans l'Eglise, dans les différents membres du corps de Christ ; mais pourtant ce n'était pas pour le profit de l'Eglise seulement ; il y avait une marque extérieure pour les hommes aussi. Prenez, par exemple, les langues. Quel témoignage de la grâce parfaite de Dieu ! Quel témoignage de l'amour qui ne se renferme plus dans la nation élue, mais qui rencontre maintenant tous les hommes en grâce,

là où ils avaient déjà été placés par Son jugement après le déluge ! Les œuvres merveilleuses de Dieu, dans la rédemption, sont proclamées par l'Esprit à toute nation sous le soleil dans les langues qui leur étaient familières. Mais nous avons plus encore. Il est ajouté : « Mais un seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier comme il lui plaît. » Ainsi est maintenue soigneusement la souveraine action de l'Esprit-Saint. Quelle que soit la place de dépendance qu'il lui plaît de revêtir maintenant, pourtant Il est souverain, agissant comme Il veut ; Il est divin ; Il est Dieu. « Car de même que le corps est un et a plusieurs membres, mais que tous les membres de ce seul corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ. » Avez-vous été amenés à Dieu ? Avez-vous cru de cœur et confessé de votre bouche que Dieu a ressuscité Jésus d'entre les morts ? Alors vous êtes à Lui pour magnifier Celui qui est votre Sauveur et Seigneur. Reconnaissez-Le comme seul Seigneur. Reconnaissez le Saint-Esprit comme le seul qui opère activement dans les saints, dans l'assemblée de Dieu ici-bas. J'admets que l'Esprit de Dieu, agissant librement en grâce, ne se confine pas à l'assemblée comme telle. Il peut agir dans les membres de Christ, et Il agit par eux (et parfois même par d'autres), quoique peut-être ils ne soient pas fidèles eux-mêmes, et

qu'ils ne soient pas dans la place où Dieu voudrait qu'ils fussent. Aussi n'ai-je pas la pensée de nier un instant que le Saint-Esprit travaille et dans le nationalisme et dans la dissidence, et non-seulement dans le protestantisme, mais même dans le papisme et les systèmes orientaux de la chrétienté. Mais celui qui apprécie et comprend l'Écriture peut voir que tout ce conflit de sociétés chrétiennes prouve un total éloignement de la Parole de Dieu quant à Son Eglise.

Ainsi, le protestantisme national n'est pas seulement une invention humaine, mais une invention comparativement moderne. Rien de la sorte n'existait pendant au moins quinze siècles après la fondation de l'Église. Mais continuons. Ne regardons pas uniquement aux corps nationaux, mais là où l'on essaie de réunir des saints sur la base (supposons-le) d'une large mesure de vérité. Est-ce là l'Église de Dieu? L'Église doit-elle choisir certaines doctrines particulières? Voyons-nous dans la Parole qu'elle choisit ses propres ministres? Quand l'Église prend une telle place, elle abandonne, en principe, la sujétion au Seigneur. C'est la femme s'efforçant de prendre la place du mari, au lieu de lui obéir. Rien ne peut être plus simple si nous tenons ferme ce que Dieu, Lui-même a établi. L'Église ne confère point de mission, n'enseigne pas; mais j'admets pleinement qu'elle est tenue de juger, et non-seulement quand il s'agit de mal moral, mais aussi de la doctrine.

ne tolérant rien de ce qui peut nuire à la vérité ou à la sainteté de Dieu et étant surtout soigneuse de la gloire de Christ. Mais entre cela, et établir un clergé, ou définir des articles de foi, la différence est grande. En considérant l'Église dans l'Écriture, je la vois chargée de l'obligation de maintenir la vérité dont elle est la colonne et le soutien ici-bas. Je ne cherche pas au loin dans le monde pour trouver la vérité. Je sais que la vérité ne se trouve que dans l'Église. Je parle de l'Église comme elle était sous les soins et la direction apostoliques. Son état de désordre n'a pas mis fin à sa responsabilité.

Maintenant, en vérité, il y a un état de choses qui contraste péniblement avec ce qui est présenté dans la Parole de Dieu. Nous voyons grand nombre de corps qui s'appellent telle ou telle espèce d'Église. Que doit faire un enfant de Dieu qui désire être humble et pourtant fidèle à Dieu? Jugez où vous êtes par la Parole de Dieu; jugez par elle ce que vous faites ou ce que vous sanctionnez par votre assentiment ou même par votre présence. Avez-vous abandonné la communion des saints sur la terre? Vous cachez-vous derrière l'excuse que vous n'avez rien à faire avec les autres? -- que tout votre devoir est de bien marcher vous-mêmes? Alors vous abandonnez entièrement le terrain de l'Église de Dieu. Soyez honnête, cherchez et voyez si vous vous trouvez en dehors de la portée des

Écritures qui traitent de l'assemblée de Dieu dans son opération pratique, ou si elles s'accordent avec ce que vous faites. Le Saint-Esprit n'est-il pas tellement enchaîné par les arrangements de l'homme, que les diversités des dons, fussent-ils nombreux et réels, n'auraient aucun moyen de se déployer? L'Esprit n'est-il pas contristé par tout ce qui contrecarre son action? Le Seigneur n'est-il pas déplacé d'une manière pratique par l'Église (n'importe de quelle espèce) se permettant d'établir des surveillants et même des ministres de la Parole, au lieu de laisser s'accomplir la volonté de Christ que Ses serviteurs aillent en avant sur Sa propre autorité et trafiquent avec Ses biens. De quelque manière que vous soyez sortis de ce qui répond à la Parole écrite, vous êtes sortis du terrain de l'Église de Dieu sur la terre.

D'un autre côté, si la foi vous enhardit à être avec ces deux ou trois seulement, là où il y a la joie de savoir que la Parole est appliquée et dirige, au lieu de prononcer condamnation, quelle place heureuse et bénie! Car Dieu honorerà, en Son temps, ceux qui L'honorent. En attendant, la lumière divine brille sur le sentier chaque fois que vous vous réunissez. Elle peut vous montrer votre faiblesse et vos manquements, toutefois c'est la vraie place et le vrai but. C'est la place où Dieu vous veut, où Il prend soin de vous, satisfait aux besoins, envoie des

secours en passant, donne tantôt tel serviteur, tantôt tel autre, car « toutes choses sont à vous », et votre âme profite par la vérité et progresse dans les voies de Dieu. S'il y a du mal ici ou là, il est manifesté et jugé (le Saint-Esprit agissant à cet effet par la Parole). Puis, qu'il est doux de savoir qu'en fait et en vérité, nous faisons la volonté de Dieu ! Celui qui la fait, subsistera à toujours. Heureux le cœur et la conscience qui ont ainsi la certitude d'être soumis à Jésus tout le long de l'aride chemin.

C'est là ce que l'Apôtre désirait pour les Corinthiens. Pratiquement, ils avaient mis la machine entière en désordre, mais il ne la renie pas comme assemblée de Dieu. On peut avoir introduit tout le mal imaginable sous le soleil. Dois-je me détourner de l'assemblée de Dieu à cause des choses indignes qui peuvent se trouver dans tel ou tel ? Sûrement ce n'est pas le sentier du Seigneur, qui nous dit comment le mal doit être jugé et corrigé. Ce que nous avons à faire, c'est d'appliquer la Parole d'une manière intelligente, et d'agir contre chaque source de mal, à mesure qu'il se manifeste. Sans doute, l'indifférence quant à la volonté du Seigneur n'est pas une chose moins mauvaise que tel ou tel mal que je sens dans les autres. Mais il est aussi contraire aux Écritures de sortir sur-le-champ à cause du péché des autres que de fermer les yeux à son sujet ou de l'encourager. L'assem-

blée de Dieu ne tolère ni ne doit tolérer le mal, parce qu'elle confesse qu'Il est là. Mais je dois chercher à éveiller la conscience et à agir en obéissance même quant à cela. C'est dans l'Église (et non pas en en sortant précipitamment) que je puis compter sur Dieu pour qu'Il opère dans Ses saints et par eux ; et ainsi quel que soit le mal qu'introduise Satan, la fausse doctrine, ou l'immoralité la plus flagrante, nous ne devons être ni trop surpris, ni refuser notre aide à l'Église dont le devoir est de faire la volonté du Seigneur en tout. Je dois regarder à Lui, en appeler à Lui et compter sur Lui, ensemble avec mes frères, afin que toutes nos consciences soient en activité, — soit hommes, soit femmes, soit enfants, — et que nous puissions avoir la grâce de mettre dehors tout ce qui offense la gloire de Dieu, si rien d'autre ne peut remédier au mal.

Ainsi ce n'est pas la faiblesse, ni même l'entrée d'un mal positif, quelle qu'en soit la nature, qui doit nous conduire à la séparation, quelque grands et pénibles que soient le chagrin et la honte pour nos cœurs. C'est le refus d'agir contre la chose impure, c'est le rejet pratique de l'Esprit de Dieu s'élevant par la Parole et réprimandant le mal, qui est si fatal. C'est quand la simple volonté propre de l'homme prévaut et est sanctionnée, qu'on préfère les aises, le repos et l'apparence de l'unité, quoique

tout ce qui rend l'unité précieuse soit parti, — car qu'avons-nous à faire de l'unité, si elle n'est basée et maintenue selon la volonté de Dieu? Si le Saint-Esprit ne peut y mettre son sceau, si la gloire du Seigneur Jésus n'y est pas maintenue, c'est une horreur et un péché, et cette assemblée n'a aucun droit à mon obéissance. Et rien ne peut être plus simple après tout que l'application de ces principes, quoique l'incrédulité crie hautement qu'il n'y a point d'espoir, et que nous sommes déliyrés pour faire ces abominations. Il se trouve des difficultés dans le sentier de Christ, mais la foi surmonte tout. Nous savons que l'Église se compose d'hommes qui, quoique dans l'Esprit, ont néanmoins la chair en eux. Par conséquent, il y a des semences de mal que Satan s'efforce de faire germer et dont il cherche à étendre les effets tout à l'entour d'une manière aussi funeste et aussi contraire que possible à la gloire du Seigneur. Avec le Seigneur au milieu de nous, nous n'avons à nous épouvanter de rien, encore moins devons-nous fuir ce qui est un poste d'honneur et de bénédiction, aussi bien que de difficultés et de dangers. Ceignons nos reins et regardons vers Celui à qui appartient l'Église, et d'où proviennent toute force et toute puissance! Il manifestera Son précieux pouvoir en notre faveur, et agira contre ce qu'Il hait.

Mais que faire, si un mal subtil, spécialement

contre Christ (car tel est le but de Satan), prend le dessus dans l'assemblée, — si le remède et le jugement sont refusés, — si, pour quelque raison particulière, elle rejette comme inutile, illégitime et présomptueuse, toute tentative pour appeler l'attention sur la sentence que la Parole de Dieu prononce contre ce qui est certainement opposé à Sa gloire et détruit la vérité et la sainteté? Évidemment, s'il en est ainsi, nous nous trouvons sur un terrain glissant. Mais si le mal flagrant, aussi bien que certain, est tenu caché et non jugé, et que ce qui a pris la place d'assemblée de Dieu s'enferme dans une obstination délibérée et dans la rejection des appels du Saint-Esprit à juger ce qui est contraire à Christ, alors nous devons sortir, au nom du Seigneur, avec douleur, peut-être bien, avec une honte profonde, et avec des sentiments qui doivent nous laisser un cœur blessé, saignant et brisé en présence d'un mal si triste, mais en même temps, sans hésitation d'esprit, si nous voyons, d'une manière certaine, les signes et les gages des mêmes maux qui ont brisé avant nous de bien meilleurs cœurs que les nôtres. Je le répète, nous devons d'une manière solennelle, et dans la force du Seigneur, détourner nos cœurs de ce qui est une prétention d'autant plus vile, qu'ayant eu la lumière de Dieu à nouveau; on a refusé, de propos délibéré, d'agir selon cette lumière; qu'ayant eu la grâce de Dieu manifestée de nouveau, on est

devenu obstinément sourd à Sa Parole et on a tourné contre Lui Sa grâce en dissolution. Que le Seigneur nous délivre de telles voies, et nous rende toujours sensibles à Sa gloire et à Sa volonté révélée; mais en même temps, et tout d'abord, soyons toujours prêts à nous croire déçus et peu disposés à croire que Son assemblée puisse vilement trahir ainsi son honneur; n'agissant jamais dans un cas individuel, encore moins vis-à-vis d'une assemblée, jusqu'à ce que nous soyons forcés de reconnaître la certitude triste et humiliante que le saint ou l'assemblée est entièrement infidèle à Christ. La précipitation à mettre dehors des individus, ou à juger ce qui a été reconnu comme l'assemblée de Dieu, est la dernière chose qui devrait caractériser l'enfant de Dieu. Lente et pénible devrait être pour nous une telle découverte, mais que nous ne pouvons pas rejeter, parce que Dieu, pour ainsi dire, la place sur nos consciences; et alors nous ne pouvons pas fermer les yeux ou refuser d'agir avec fermeté. Je crois que cela peut en aider quelques-uns à apercevoir l'opération de l'Esprit de Dieu, non-seulement comme elle est révélée dans la Parole, mais comme Il veut qu'elle soit fidèlement appliquée, quand nous avons à en agir pratiquement avec les difficultés et les devoirs actuels.

Et maintenant quelques mots seulement pour attirer l'attention sur la grande vérité contenue

dans le verset 12, que « quoique plusieurs, sommes un seul corps. » Les Ecritures vont plus loin encore et disent : « Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit, pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres. » Qui peut douter que tout enfant de Dieu maintenant, tous ceux qui ont été appelés par la grâce de Dieu depuis la croix, soient amenés en qualité de membres de ce corps ? Pas un chrétien n'est laissé dehors. Je ne dis pas que tous les saints y entrent de suite, mais qu'il n'y a pas un seul chrétien qui ne soit tôt ou tard baptisé par le Saint-Esprit ; et, s'il est baptisé par le Saint-Esprit, dans quel but ? Ce n'est pas pour être divisés en individualités. Cela était anciennement l'état des saints en Israël, mais c'est justement pour nous sortir de cet état de choses que le Saint-Esprit est descendu. Certainement je ne perds pas ma bénédiction individuelle sous le christianisme, — bien au contraire, — mais outre cela, il y a un terrain que Dieu nous a donné collectivement en corps ici-bas. J'appartiens au seul et unique corps, à l'Eglise. Je suis baptisé en un corps par le Saint-Esprit descendu du ciel. C'est autant une manière de foi que le privilège d'être enfant de Dieu. Mais étant membre d'un seul corps est-ce que j'agis comme tel ? Est-ce que je crois que cela est vrai maintenant ? Cela ne dépend-il pas de la présence infailible du Saint-Esprit ? Si cela

est vrai maintenant, ne suis-je pas tenu de marcher en conséquence ? Et comment ? Sondez et voyez par la Parole de Dieu, éprouvez vos voies et je n'ai aucun doute du résultat pour celui qui le fera honnêtement, — je ne veux pas dire, avec une franchise humaine, mais avec une pieuse sincérité et avec cet œil simple qui ne cherche pas ses intérêts propres, mais ceux de Jésus-Christ. Est-il possible qu'il puisse y avoir autre chose qu'un seul et même résultat pour tous les enfants de Dieu qui sont guidés par Sa Parole et Son Esprit ? Il n'y a point de défauts dans l'Écriture, point de manquements dans le Saint-Esprit.

Je n'ignore pas que beaucoup supposeraient que c'est une insinuation hardie, mais je n'ose pas dire moins ni autrement. En le faisant, je sentirais que je fais peu de cas de la Parole de Dieu, ou que je nie pratiquement la puissance du Saint-Esprit. Ce serait l'aveu incrédule de l'insuffisance de la révélation et de la direction présente du Saint-Esprit. Ce serait là véritablement une insinuation hardie, et, pour ma part, je la rejette absolument. L'Esprit de Dieu, en nous, n'est-il pas plus grand que celui qui est dans le monde ? Je n'ose pas admettre que l'Écriture soit la figure de cire que prétendent quelques papistes et tous les infidèles. Et j'affirme que, quoiqu'ayant en lui la chair, pourtant le chrétien n'est pas dans la chair, mais dans

l'Esprit, si toutefois l'Esprit de Dieu habite en lui. Si nous étions simples et soumis aux Ecritures, le Saint-Esprit pourrait et ne voudrait produire qu'une seule et même conviction. La seule raison pourquoi les chrétiens diffèrent tellement, c'est parce que la chair, non jugée, prévaut contre l'Esprit de Dieu. Je ne blâme pas les autres, je dis cela contre moi-même aussi sûrement, et, j'espère, avec un sentiment aussi profond, que contre quiconque permet à la chair de prévaloir. Je sens qu'on ne peut pas, qu'on ne doit pas abandonner ni l'assurance de la présence de l'Esprit, ni la suffisance de la Parole de Dieu maniée par le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit n'est-Il pas ici pour se servir puissamment de cette Parole, pour la gloire de Christ dans le chrétien et dans l'Eglise, en proportion de la foi? Par conséquent, ce qui convient à l'enfant de Dieu, c'est de mettre de côté toutes les vieilleries de la tradition et le poids mort de l'incrédulité qu'il reconnaît; de quitter ce qu'il fait ou tolère en contradiction avec l'Ecriture ou qui s'en éloigne d'une manière ou de l'autre, et le met dans l'impossibilité de suivre complètement et en toutes choses la Parole de Dieu par l'Esprit.

Le reste du chapitre, qu'il n'est pas nécessaire de développer, nous enseigne d'abord que le corps n'est pas un seul membre. La variété

des membres indique combien ils sont tous nécessaires, — principe des plus importants, — le pied aussi bien que la main. Ils ne sont pas tous également nécessaires à la même fin, ils n'ont pas tous la même fonction, ni la même place; néanmoins ils sont tous utiles, petits et grands. Dans la faiblesse présente et la dispersion de l'Eglise de Dieu, la main peut être ici et le pied là-bas, — dispersés au lieu d'être rassemblés. Les choses sont dans une condition disloquée en ce qui regarde la manifestation extérieure du corps de Christ sur la terre. De là, la confusion et la perplexité qui règnent; mais Dieu est toujours fidèle et opère encore par le Saint-Esprit descendu du ciel, qui est suffisant pour toutes les circonstances. L'Eglise peut être faible et le ministère aussi; mais l'Esprit de Dieu est-il faible? Ainsi ce n'est plus qu'une question de foi dans la réalité de la présence et de l'opération du Saint-Esprit. Et il rend forts et emploie des individus comme Il veut pour la gloire de Christ; mais normalement comme membres de Son corps; et il est de toute importance d'user de hardiesse et de tenir ferme cette vérité, sans toutefois forcer les autres au-delà de leur foi. Mais qu'y a-t-il de plus aimable sur la terre que d'entrer ainsi de cœur dans les œuvres variées de l'Esprit de Dieu? Il distribue à celui-ci un don qui diffère essentiellement de celui d'un autre. Il n'y a pas, et il n'y eut jamais deux dons

exactement semblables dans l'Église de Dieu, aussi sûrement qu'un homme diffère de son voisin, et, nous le savons tous, il y a quelque chose de particulier à chaque homme. La ressemblance peut être grande, mais il y a tel cachet qui caractérise un homme, que nul autre ne possède ni ne posséda jamais. Il en est exactement de même dans l'Église. Dieu a besoin de ceci ou de cela pour l'œuvre qu'Il nous a donnée à faire. La chair envie et est jalouse; mais qu'il est doux, là où l'Esprit de Dieu nous donne la foi, de reconnaître ces variétés dans l'œuvre du Seigneur! D'un autre côté, partout où on laisse agir la nature, elle efface invariablement ces traits divins, assimile autant que possible, par quelque opération écrasante, si on peut parler ainsi, et gâte par là les beaux traits et les diverses opérations de l'Esprit de Dieu. Toutefois, il faut passer par-dessus les détails du chapitre. J'ai seulement voulu en retracer, autant que le permettait un aperçu, les pensées dominantes.

Il y a un autre passage sur lequel je voudrais attirer l'attention avant de terminer. — Éphésiens iv. Là encore, le corps de Christ est mis en saillie, mais d'une manière bien différente et bien frappante, parce que l'Apôtre envisage son corps, l'Église, non pas comme la scène des opérations du Saint-Esprit sur la terre (1 Cor. xii).

mais comme lié avec sa Tête, dans le ciel. Là, Christ est si loin d'être décrit comme la Tête, — Il l'est, cela va sans dire, — que le corps lui-même est appelé Christ (v. 12). Au lieu d'unir Christ à l'Église, envisagée comme un champ où le Saint-Esprit manifeste la volonté de Dieu, ici c'est un autre aspect. Christ Lui-même est monté en haut, et le corps de Christ, quoique de fait ici-bas, pourtant, quant à la relation, est envisagé comme un avec Christ en haut. Ainsi, si je regarde à Christ, je suis de suite lié avec le ciel; si je regarde au Saint-Esprit, je suis lié à la terre, comme la place où Il est Lui-même à l'œuvre pour la gloire de Dieu dans l'Église. De là, la différence dans tout le cours de ces épîtres. Les deux vues sont vraies et importantes. On ne doit pas en abandonner ou en négliger une pour l'autre. Je ne dis pas qu'elles agissent toutes également sur les affections, sûrement ce n'est pas le cas; mais elles sont toutes deux utiles, toutes deux divines, toutes deux révélées pour notre profit et notre bénédiction. Ainsi, ce que nous trouvons comme le sujet principal en Éphésiens iv, c'est Christ la source infailible de nourriture pour Son corps. Il lui donne des dons — des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs et des docteurs; mais pas un mot des langues et des guérisons, — signes dont nous avons une si grande variété dans 1 Corinth. xii, xiv. Dans

Éphésiens tout est moyen direct de nourriture pour le corps, et envisagé comme découlant de Christ pour les siens, plutôt qu'un témoignage de puissance dans l'Église de Dieu pour le monde. Là, l'Esprit agit puissamment dans ce qui est appelé Christ ; ici, Christ, comme Tête, aime et soigne personnellement son corps. De là, Christ est aussi proéminent dans un cas, que le Saint-Esprit est la grande énergie dans l'autre, agissant comme il lui plaît dans ces manifestations variées qui sont données à chacun dans l'Église. De là, donc, en Éphésiens, le grand objet c'est : « pour le perfectionnement des saints, pour l'œuvre du service, pour l'édification du corps de Christ. »

La vraie et exacte manière dont Dieu voulait que Ses dons fussent déployés, c'est comme membres du corps de Christ. Ainsi, dans 1 Corinth. xii, ce n'est pas indépendamment de l'Église de Dieu, mais comme membres du seul corps. Cela est vrai, même pour l'évangélisation, fût-ce l'apôtre Paul lui-même, de quelque manière miraculeuse que le Seigneur eût opéré dans son appel, comme le Saint-Esprit fit dans la suite. Quand Paul et Barnabas partirent, ce fut comme recommandés par l'Église à la grâce de Dieu. De même ils reviennent et disent à l'Église ce que Dieu a opéré. Ce n'est nullement comme ayant dérivé leur commission de l'Église, qui n'est nullement compétente pour choisir et en-

voyer le serviteur du Seigneur. Cela a de l'importance. Nous n'avons qu'à le comparer avec la source, le caractère et l'appel du ministère tel qu'il est de nos jours, et la différence est aussi manifeste que complète entre le ministère selon la Parole et le ministère corrompu par l'homme. Je ne nie pas qu'il y ait des serviteurs du Seigneur parmi les ministres officiels ordinaires, mais en même temps il y a ce qui toujours et systématiquement déshonore le Seigneur comme seule source de mission, et entrave l'œuvre; de sorte que, loin d'être dans un ordre régulier, vous ne pouvez presque rien trouver de plus irrégulier ici-bas. Il y a, je le crois, de vrais et sincères serviteurs de Christ parmi eux; mais alors, pour jouir d'une place officielle, de nos jours, dans la chrétienté, vous devez vous soumettre à dériver votre appel de quelque soi-disant église, c'est-à-dire que vous devez être en effet partie dans ce qui déshonore le Seigneur, et honorer l'Église dans sa place d'usurpation, afin d'obtenir une commission ministérielle. Il n'est pas question d'un seul corps : tous s'accordent dans cette substitution coupable de l'Église à la place du Seigneur. Il importe peu que ce soit la plus petite branche de religionistes; ils sont aussi rigoureux dans leur forme d'erreur que le pape de Rome dans la sienné. C'est absolument le même principe, depuis le corps catholique romain jusqu'à la secte extravagante des Irvin-

giens. Il n'y a pas une seule exception, à ma connaissance, pas même la Société des Amis. Quoique chez elle il y ait, dans un certain sens, reconnaissance du Saint-Esprit, pourtant, comme nous l'avons fait observer dans une méditation précédente, il n'existe pas de corps plus étranger que celui-là à cette vérité.

Je ne désire froisser les sentiments de personne, mais dire la vérité ; et je ne sache pas qu'il y ait un seul « Ami » présent à cette réunion : s'il s'en trouve un, j'espère qu'il me supportera dans ce que je dois dire comme mon témoignage à la vérité. Or, je crois que la doctrine que tout homme dans le monde possède, comme tel, l'Esprit de Dieu, est aussi destructive que quoi que ce soit de la grande vérité relative à l'habitation du Saint-Esprit dans le croyant et dans la maison de Dieu. Je ne connais rien de pire, — pas même dans la papauté, parce que, d'une certaine manière, la papauté fait entrer le nom de Christ. Ce peut n'être que par quelques gouttes d'eau ; pourtant il y a dans leur fanatique et profondément superstitieux abus de cérémonies, un faible sentiment que l'homme dans sa nature en dehors de l'Église est perdu, et que, sous le nom de Christ seul, les hommes peuvent être sauvés. Jusque-là, il y a ce qui absout la papauté elle-même du manque de respect pour la vérité objective que l'on trouve parmi ces personnes, d'ailleurs si respectables, auxquelles

nous faisons allusion. Je n'ai rien à dire contre elles individuellement, mais j'ai tout à dire contre leur opposition à la vraie grâce de Dieu dans la rédemption et au don du Saint-Esprit. Qui pourrait nier avec raison que ce soit là une accusation solennelle, si elle est vraie? Dieu garde que qui que ce soit se serve du retour à cette grande vérité pour se complaire à lui-même! Au contraire, c'est notre profonde responsabilité. Mieux encore. Nous devrions réellement être honteux à la pensée que nous ne la présentons pas au cœur et à la conscience des autres avec une puissance telle, qu'ils fussent accablés sous le poids de l'anxiété dans la crainte d'être en dehors des voies de Dieu. J'admets que notre manque de spiritualité et de dévouement, notre mondanité et tous les autres tristes éléments qui, soit individuellement, soit publiquement, ont été au milieu de nous, sont les plus grands obstacles possibles; car toute la puissance de Satan unie à celle de l'homme ne pourrait nous surmonter un instant, s'il n'y avait pas manque de foi, ou infidélité non jugée en nous. Voilà le vrai danger que nous avons à craindre et notre sujet de honte devant notre Dieu. Tenons ferme seulement la vérité que notre Dieu nous a donnée pour en être les témoins aussi bien que pour la croire. Les calomnies du dehors n'ont de puissance que sur ceux qui aiment le mal. Laissons les hommes dire ce qu'ils veulent;

mais pour nous ne tremblons pas, tant que notre œil est simple, notre cœur vrai à Christ et le Saint-Esprit notre confiance selon la Parole. Mais quant à Éphésiens iv, un autre point peut être signalé avant de finir. Ces dons sont tous, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à la mesure de la stature de la plénitude de Christ. C'est précisément là où est le contraste entre Éphésiens iv et 1 Corinthiens xii. Il n'y a pas une telle assurance quand il s'agit des signes. Ainsi j'apprends ce qui devrait, à un œil instruit, expliquer pourquoi les signes n'existent plus. Le Seigneur ne s'est jamais engagé à faire continuer les guérisons, les langues ou autres signes extérieurs qui furent donnés à la primitive Église ; mais du moment où vous venez à ce qui est nécessaire à l'édification, aux dons ministériels de Sa grâce nécessaires pour l'appel de nouvelles âmes, ou pour le soin et la surveillance de celles déjà appelées, j'ai l'autorité divine pour savoir que ceux-ci sont donnés « jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude de Christ. » Tout ce qui est bon au bien réel dans les circonstances présentes, demeure pour l'Église de Dieu jusqu'à la fin.

Et maintenant, je termine cette partie du sujet, sentant combien j'y ai faiblement pénétré ; mais, en tous cas, j'ai pu, par la grâce de Dieu,

diriger l'attention sur ce qui ne fera pas défaut à ceux qui ont la foi en Lui. Puissions-nous chérir la foi en Sa Parole, cherchant à plaire au Seigneur.

SUR JEAN XIII, 1—38.

Il est évident qu'ici Jésus s'adresse aux disciples qui L'entouraient alors ; mais ce que nous y voyons de Jésus attire l'âme à Lui. Ce qui attire le pécheur, ce qui lui donne confiance, c'est ce que le Saint-Esprit révèle de Jésus.

Je désire que nous examinions ce qui se trouve au verset 1 : c'est *la constance de l'amour de Jésus*, — amour que rien n'affaiblit, que rien n'attédit. Si nous réfléchissons à ce qu'étaient les disciples, et le monde, et les adversaires, nous trouverons que Jésus avait mille bonnes raisons pour mettre un terme à Son amour. Nous voyons autour de Lui trois classes d'individus, — les disciples, les indifférents, les adversaires. Les derniers sont plus spécialement les enfants du diable. Ce sont ceux qui, voyant que le Seigneur allait prendre possession du royaume et régner sur toutes choses, dirent : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous. » Il y en a qui, au fond de leurs cœurs, ont la certitude que Jésus est le Christ et ne veulent pas de Lui. Les adversaires peuvent entraîner les indif-

férents. Tout, dans ce monde, était de nature à détruire l'amour de Jésus, s'il n'eût été parfait et invariable, car rien ne blesse l'amour comme l'indifférence.

Par nature nous aimons le péché et ferions servir à satisfaire nos convoitises tout ce que Dieu nous a donné. Jésus vit tout cela ; Il vit l'état dégoûtant de ce monde et dit : « Combien de temps vous supporterai-je ? » Quand nous sommes dans la lumière de Dieu, c'est ainsi que nous jugeons le péché.

Oh sont les parents qui ne voudraient voir leurs enfants éviter la corruption qu'ils ont eux-mêmes connue ? C'est parce que Jésus connaissait le triste état de l'homme, que la grâce Le conduisit à venir l'en tirer. Dieu voit toute chose. Dans Sa miséricorde, Il prend note de toute chose, afin de suppléer à nos besoins. Mais que rencontre-t-Il ? L'indifférence de cœur. Le cœur de l'homme naturel voit en Jésus quelque chose de méprisable. Il ne peut pas reconnaître son propre état, et il ne veut pas être redevable à Dieu pour en sortir. Il préfère rester dans l'indifférence vis-à-vis ce Dieu qui l'aime. Et rappelons-nous encore que rien ne décourage l'amour comme l'indifférence.

Jésus rencontra aussi la haine. Tous ceux qui n'aimaient pas la lumière parce que leurs cœurs étaient mauvaises, haïssaient Jésus. L'orgueil, l'assurance charnelle, la volonté propre,

tout dans l'homme repoussa Dieu. Il n'y avait rien dans cette souillure, cette indifférence, cette haine qui pût attirer l'amour de Jésus. Cet amour aurait pu être contraint à tout abandonner quand, par exemple, Jésus se vit trahir par Judas.

Si une personne allait nous trahir, nous serions trop occupés de nous-mêmes pour penser à ceux qui ne nous trahiraient pas. Tel ne fut pas le cas avec Jésus. Quoique l'iniquité abondât, Jésus montra tout son amour, et finalement Ses disciples l'abandonnèrent aussi eux-mêmes. Ceux qui L'aimaient étaient si égoïstes, et tellement les esclaves de la crainte de l'homme, qu'il était impossible à Jésus de se fier à eux.

Le cœur de l'homme est tel que, quoiqu'il puisse aimer Jésus, son cœur toutefois ne vaut rien. Jésus eut à aimer en face d'une haine qui ne se ralentit jamais. Il nous aima lorsque nous étions couverts de souillures, indifférents, pleins de haine pour la lumière, et après l'avoir renié mille et mille fois. Plus on se connaît, plus on reconnaît combien cela est vrai. Si nous traitions un ami comme nous traitons Jésus, l'amitié ne durerait pas longtemps.

Quel contraste nous trouverons si nous mettons en regard ce que Jésus trouva dans le monde et ce dont Il jouissait dans les cieux. Là, Il trouvait l'amour d'un Père, et, en présence de cet amour parfait, la pureté du sien ne pouvait être manifestée, parce qu'il ne rencontrait

aucun obstacle. Mais ici-bas, avec le souvenir de ce qu'il avait quitté, Il aime les siens malgré leur souillure : cette souillure même attire sur eux ses compassions. L'objet de la grâce, c'est le mal et l'iniquité. L'indifférence des Siens prouva à Jésus l'étendue de leur misère et le besoin qu'ils avaient de Lui. La haine même de l'homme montra que l'homme était perdu. Dieu vint chercher l'homme, parce que l'homme n'était pas en état de chercher Dieu. Que de choses Dieu a supportées ! Quelle indifférence, que de trahisons, que de reniements !! On aurait honte d'agir vis-à-vis de Satan comme on agit envers le Seigneur. Néanmoins, rien n'arrête Jésus ! Il aime les Siens jusqu'à la fin. Il agit selon ce qui était dans son cœur, et toute la méchanceté de l'homme n'est qu'une occasion pour manifester son amour.

Le Seigneur a fait tout ce qui était nécessaire pour mettre de nouveau l'âme en relation avec Dieu. Pécheurs que nous sommes, la grâce de Dieu vint nous chercher. La justice et la loi réclamaient l'abolition du mal et du pécheur. Jean le Baptiseur réclamait la repentance ; c'était le commencement de la grâce. Mais la pure grâce (loin de dire à l'homme : laisse ton état et viens à moi) vient elle-même vers l'homme dans son péché ; elle entre en relation avec lui, afin que Dieu soit manifesté bien mieux que s'il n'y avait jamais eu de péché.

La grâce applique ce qui est en Dieu au besoin produit par la ruine où nous sommes. Jésus aime jusqu'à la fin.

Quelle consolation de savoir que Jésus est tout ce qui est nécessaire pour tout ce que nous sommes. Cela nous place dans ce qui est vrai, et nous conduit à confesser le mal qui est en nous au lieu de le cacher. Le grâce seule produit la sincérité (Ps. xxxii, 1, 2). Un homme qui a une profession à suivre veut paraître fort, même quand il est faible. La grâce produit la vérité, nous fait reconnaître la faiblesse et l'infirmité dans laquelle nous sommes. A la place de Pierre, si nous n'étions gardés, nous ferions ce que Pierre a fait. Jésus « aime les Siens dans le monde, » dans leur pèlerinage et leurs circonstances, en dépit de leurs misères, de leur égoïsme et de leur faiblesse. Tout ce que Satan put faire, et tout ce qui était dans l'homme, était tout à fait de nature à arrêter l'amour de Jésus ; néanmoins, Il les aime jusqu'à la fin.

Pouvez-vous dire : J'ai une part dans cet amour en dépit de ma faiblesse ? J'ai compris en Jésus la grâce et la manifestation de l'amour de Dieu invisible ? Avez-vous reconnu qu'il était nécessaire que Jésus vint dans ce monde afin que votre âme n'allât point où « il y a des pleurs et des grincements de dents ? » Nous sommes-nous décidés à nous reconnaître tels que nous sommes ? C'est désagréable à la chair, c'est ex-

trêmement pénible ; comme l'écharde de Paul, c'est quelque chose qui lui dit continuellement : Tu es faible ; et c'est précisément pour cette raison que Dieu permet qu'elle reste. La chair est-elle suffisamment mortifiée en nous pour que nous soyons contents que Jésus soit tout, et pour que nous puissions nous réjouir en voyant notre faiblesse, puisqu'elle doit manifester la force de Dieu en nous ?

Jésus n'a pas oublié un seul de nos besoins. L'âme exempte d'égoïsme ne pense qu'aux œuvres d'amour. C'est ainsi que Jésus, sur la croix, n'oublie pas Sa mère, mais la recommande au disciple qu'il aimait.

L'OFFRANDE DES NATIONS.

Je désire attirer l'attention sur une autre partie du ministère de Paul que celle qui d'ordinaire s'impose à la considération du peuple de Dieu — dans les épîtres aux Éphésiens et aux Colossiens. Ces deux épîtres contiennent, c'est une chose bien connue, la doctrine de la prééminence et de la plénitude de Christ comme Tête de l'Église, et de ce que sont le corps et ses membres, qu'il nourrit et chérit comme Sa chair et Ses os.

L'Épître aux Romains, sujet de cet article, traite

du genre humain comme tel, et en conséquence considère les Juifs et les Gentils dans les actes de Dieu, dans son gouvernement et ses dispensations, qu'ils soient l'expression de « Sa bonté ou de Sa sévérité. » Le changement géographique de lieu donne à cette épître un intérêt de plus ; car ce n'est plus de Jérusalem, comme le centre de la lumière ou comme la ville du grand Roi, que Dieu s'occupe, mais de Rome, comme la métropole des Gentils et de leurs temps. « A ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans la région et l'ombre de la mort, la lumière s'est levée sur eux. » La souveraineté de la volonté de Dieu et son élection en grâce sont maintenant manifestées au milieu d'eux, — car, quels que soient les changements qui surviennent quant à la contrée et au peuple, Dieu n'en est pas moins actif à la fois dans Sa sagesse et dans Sa grâce envers eux, et c'est Lui qui opère toutes choses selon le conseil de sa propre volonté.

Le point spécial sur lequel je désire attirer l'attention des saints du Seigneur, c'est l'offrande des nations en Rom. xv, 16, agréable « à Dieu, étant sanctifiée par l'Esprit-Saint. » Un autre point est aussi établi par Paul à l'égard de lui-même : « Pour que je sois ministre de Jésus-Christ envers les nations, exerçant la sacrificature dans l'Évangile de Dieu. » En suivant ce sujet, qui est pour nous d'un intérêt spécial, nous trouverons que la stabilité de nos âmes

doit reposer sur la déclaration de Jacques : « De tout temps Dieu connaît toutes ses œuvres. »

Dans les tout premiers jours de notre grand mystère, lorsque Siméon vit le Christ du Seigneur, Le prit dans ses bras et bénit Dieu, il dit : « Mes yeux ont vu ton salut, lequel tu as préparé devant la face de tous les peuples ; une lumière pour la révélation des nations, et la gloire de ton peuple d'Israël. » En outre, Siméon dit à Marie, Sa mère : « Voici, celui-ci est mis pour la chute et le relèvement de plusieurs en Israël, et pour un signe que l'on contredira. » Je cite ce passage parce que nous trouverons que les déclarations qu'il renferme forment les éléments des actes de Dieu présentés dans l'épître aux Romains. Dans la prophétie de Siméon, les Juifs et les Gentils sont également reconnus *comme tels* ; et il en est de même dans l'épître aux Romains, mais avec ce fait additionnel que Paul établit : « Nous avons ci-devant accusé, et Juifs et Grecs, d'être *tous* sous le péché, » afin que « toute bouche soit fermée, et que tout le monde soit coupable devant Dieu ; car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu. » Ils s'étaient également dégradés les uns et les autres, et étaient descendus moralement au même niveau comme hommes ; et selon le gouvernement de Dieu ils étaient enfermés sous son juste jugement. C'est à ce point là, et en raison de cette totale et universelle ruine, que Dieu trouve le

moment opportun pour introduire son dessein tenu caché jusque-là, et, par le moyen de Jésus crucifié, mais ressuscité et monté au ciel comme Seigneur et Tête, d'appeler l'Église, comme corps et épouse de Christ. L'ordre des voies de Dieu sur la terre, tel que la prophétie le présente, était et reste celui-ci : « Israël boutonnera et s'épanouira ; et ils rempliront de fruit le dessus de la terre habitable ; » et bien que cet ordre soit suspendu maintenant à cause de l'incrédulité d'Israël et de l'appel de l'Église pour le ciel, il ne saurait toutefois être changé. C'est là précisément l'ordre que Paul maintient par les citations qu'il fait des prophètes et des psaumes en Rom. xv : « Nations, réjouissez-vous avec son peuple ; » et encore : « Vous, toutes les nations, louez le Seigneur, et que tous les peuples le célèbrent. » Seulement, cet ordre est pour le moment laissé là pendant que les Juifs sont retranchés de leur propre olivier et que les nations y sont entées. Toutefois ce n'est là qu'un retranchement dispensationnel, comme Rom. xi le fait voir clairement : « Car je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère afin que vous ne soyez pas sages à vos propres yeux ; c'est qu'un endurcissement partiel est arrivé à Israël jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée ; et ainsi tout Israël sera sauvé, etc. » De fait, leur propre histoire, telle que nous la retrouvons en Rom. ix, eût dû apprendre aux Juifs que c'était

sur le principe de Sa souveraineté que Dieu avait agi au milieu d'eux ; par exemple : « *Tous ceux qui sont d'Israël ne sont pas pourtant Israël : et tous ceux qui sont la semence d'Abraham ne sont pas non plus pour cela ses enfants ; mais en Isaac te sera appelée une semence.* » Ainsi qu'il est écrit : « *J'ai aimé Jacob et j'ai haï Esaü.* »

Historiquement donc, la souveraineté de Dieu, comme la fait ressortir le chapitre ix, eût dû leur être familière et les avoir amenés à voir qu'elle pouvait être appliquée aux Gentils aussi bien qu'à eux-mêmes. Pour ce qui est de la dispensation, ils devaient apprendre de Rom. xi que « *leur rejection serait la réconciliation du monde.* » Et ceci encore : « *Si leur chute est la richesse du monde, combien plus le sera leur plénitude ?... Et quelle sera leur réception, sinon la vie d'entre les morts ?* » Dans la voie du ministère aussi, dans le chapitre xv, Jésus-Christ avait fait appel en personne au peuple d'Israël lorsqu'il était sur la terre comme leur Messie, proposant d'établir la bénédiction au milieu d'eux selon l'ordre prophétique qui a été signalé. Nous lisons effectivement au verset 8 : « *Or, je dis que Jésus-Christ a été serviteur de la circoncision pour la vérité de Dieu afin de confirmer les promesses faites aux pères, et afin que les nations glorifient Dieu pour la miséricorde.* » Sous ce ministère, Jean le baptiseur, comme le précurseur du Seigneur et celui qui venait préparer

ses voies, prêcha aussi bien que Christ Lui-même, « le royaume des cieux s'est approché ; » mais la rejection qu'Israël fit de Lui, et par conséquent du royaume dans sa personne, amenèrent en définitive le Seigneur à pleurer sur Jérusalem et à dire : « Désormais vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Ils heurtèrent contre cette pierre d'achoppement ; mais l'ordre prophétique établi par le Dieu de toute la terre n'en demeure pas moins : « Car, ainsi a dit l'Éternel, je vais faire couler vers elle (Jérusalem) la paix comme un fleuve et la gloire des nations comme un torrent débordé ; et vous serez allaités, portés sur les côtés, et on vous fera jouer sur les genoux. Je vous caresserai pour vous apaiser, comme quand une mère caresse son enfant pour l'apaiser ; car vous serez consolés en Jérusalem. »

Par conséquent ce n'est pas dans la dispensation *actuelle* que l'ordre de Dieu, qu'il s'agisse de la terre ou du ciel, des Juifs ou des Gentils, de l'Église ou du monde, de Christ ou de Bélial, de Dieu ou de Satan, peut être manifesté à la vue ; cela est réservé pour l'âge millénial, et constitue le règne public de Christ glorifié, comme Fils de l'Homme sur son propre trône, quand Il prend à Lui son grand pouvoir et que « toute langue confessera que Jésus est Seigneur à la gloire de Dieu le Père. »

Dans l'intervalle Dieu s'occupe maintenant « à appeler d'entre les Gentils un peuple pour Lui-même. » Il y a aussi un résidu appelé d'Israël, « selon l'élection de grâce, » et on peut voir clairement ces deux compagnies à la fin de Actes II, et à Césarée à la fin d'Actes X. Paul, en Eph. III, déclare non seulement que les Gentils doivent être co-héritiers, et du même corps, l'Église, mais aussi « participants de Sa promesse en Christ par l'Évangile. » Ce dernier point est d'un grand intérêt, quand on considère les voies de Dieu en relation avec les bénédictions en Christ ; et Paul le fait ressortir d'une manière plus distincte encore en écrivant aux Galates : « Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi étant devenu malédiction pour nous ; afin que la bénédiction d'Abraham parvienne aux nations dans le Christ Jésus, afin que nous recevions par la foi l'accomplissement de la promesse de l'Esprit. »

C'est *cela* qui rend Paul capable de prendre place comme Apôtre pour les Gentils, et de les offrir (comme dans le caractère sacerdotal) comme un nouveau sacrifice au Seigneur, agréable, étant « sanctifié par le Saint-Esprit. » Ce ne sont sûrement que les Gentils élus qui sont ainsi offerts des nations ; tandis que la chrétienté professante de nos jours, ou les Gentils, est, comme dispensation, entée sur l'arbre de la promesse parmi les branches juives, sous la responsabilité

de persévérer dans la bonté de Dieu, autrement elle sera aussi retranchée.

Nationalement, les Gentils sont participants de la racine et de la grasse de l'olivier, c'est-à-dire de la promesse et de la grâce, comme nous l'avons vu. Et de plus encore, Paul, écrivant aux Éphésiens, dit : « Cette grâce m'a été donnée, à moi qui suis moins que le moindre de tous les saints, d'annoncer parmi les nations les richesses insondables du Christ. » Comme dispensation, les Gentils sont donc entés sur l'olivier de Rom. xi, et participent à la grâce de Dieu par les promesses faites à Abraham ; tandis que, comme ministère, cette grâce et ces promesses leur sont présentées en Christ ; et cet évangile constitue la responsabilité de la chrétienté, pendant qu'Israël est nationalement brisé. Mais l'offrande des Gentils, sanctifiée par le Saint-Esprit, consiste dans les élus que Dieu a appelés d'entre les Gentils, comme un peuple pour Lui-même, et est analogue dans cette dispensation à l'offrande que Moïse fit des Lévités. « Aaron présentera les Lévités en offrande devant l'Éternel de la part des enfants d'Israël, et ils seront employés au service de l'Éternel, et ils seront à moi. »

Dans cette épître aux Gentils de la terre romaine, Paul ne les envisage pas collectivement comme l'Église, avec le Seigneur monté en haut comme la Tête ; mais il les traite comme sur la

terre, et dans les chapitres ix^e et xi^e il dégage ce sujet, relativement aux Juifs et aux Gentils, de toute difficulté quant aux actes du gouvernement de Dieu. Pour ce qui est de l'ordre selon lequel aura lieu, conformément aux déclarations des prophètes, la bénédiction de la terre, Jérusalem sera encore le centre et Israël le peuple. Mais par suite du rejet que les Juifs ont fait du Messie, « Jésus-Christ, ministre de la circoncision pour la vérité de Dieu, etc., » cet ordre est laissé là jusqu'à ce que commence l'âge millénial.

En attendant, la fin de l'épître aux Romains met en scène la plénitude des Gentils, que Paul offre à Dieu comme le fruit de son témoignage à Christ parmi les nations. Cette compagnie prend place sur la terre, comme appropriée à un Christ rejeté et qui est dans le ciel. Ils ne sont pas de ce monde, de même qu'il n'était pas de ce monde. C'est un nouvel holocauste à Dieu, — fruit de l'œuvre de Christ et de la souveraineté de Dieu envers nous, pendant que « le voile est sur le cœur » de la nation d'Israël. L'Apôtre ajoute en outre : « J'ai donc de quoi me glorifier dans le Christ Jésus dans les choses qui regardent Dieu ; car je n'oserai rien dire que Christ n'ait fait par moi pour l'obéissance des nations, par paroles et par œuvres, par la puissance de miracles et de prodiges, par la puissance de l'Esprit-Saint. »

Le chapitre xv est proprement un postscriptum à toute l'épître, et ne reconnaît pas simplement cette nouvelle offrande des Gentils, « sanctifiée par le Saint-Esprit, » mais par suite et en parfaite harmonie avec cela, « ne connaît personne selon la chair. » Aussi trouvons-nous pour les personnes qui composent cette offrande à Dieu une généalogie entièrement nouvelle ainsi qu'un autre mode de salutation, en rapport l'une et l'autre avec leur caractère de nouvelles créatures en Christ. « Saluez Andronique et Junias, mes parents, qui ont été prisonniers aussi avec moi, et qui sont distingués parmi les apôtres, et qui même ont été avant moi *en Christ.* » « Saluez Rufus, élu *dans le Seigneur.* » « Saluez ceux de chez Narcisse qui sont *dans le Seigneur.* »

Pareillement il y a aussi une nouvelle forme de recommandation qui reconnaît ces personnes non seulement comme en Christ, mais dans leur connexion avec l'Eglise. « Je vous recommande notre sœur Phébé, qui est servante de l'assemblée, afin que vous la receviez dans le Seigneur. » « Saluez Prisca et Aquilas, mes compagnons d'œuvres dans le Christ Jésus, qui ont hasardé leur propre cou pour ma vie..... Saluez aussi l'assemblée qui est dans leur maison. » Enfin, pour ce qui regarde le travail, « saluez Tryphène et Tryphose, lesquelles ont travaillé dans le Seigneur. Saluez Persis la bien-

aimée, qui a beaucoup travaillé dans le Seigneur. »

Les Juifs pouvaient *justement* s'enorgueillir sur le terrain de la descendance et de la succession. Ils avaient de quoi se glorifier comme leur lignée le prouve ; et c'est d'eux que Christ est descendu selon la chair. Mais quant à nous, Gentils, nous ne saurions dater notre nouvelle et remarquable généalogie que de la fin de l'homme dans la chair, et même nous pouvons refuser de connaître un Christ selon cet ordre-là. Nous commençons là où la descendance et la succession n'ont ni place ni registre. « L'offrande des Gentils » est une offrande avec un Christ et Seigneur ressuscité. Nous datons d'un point de départ nouveau, l'homme dans la gloire à la droite de Dieu « où il n'y a ni Juif ni Grec, ni circoncision ni incirconcision, ni esclave ni libre, mais Christ est tout et en tous. »

Cette épître, qui est la charte de nos privilèges comme Gentils, et plus encore l'épître de notre liberté et de notre titre comme les bien-aimés de Dieu, est adressée aux saints, appelés du sein de la grande métropole de la terre romaine, et se termine en leur enseignant que, quoique, en tant que Gentils et Juifs, ils ne pussent pas se recevoir les uns les autres, envisagés comme dans la chair, toutefois en Christ ressuscité et glorifié il en est fini de ces distinctions. Et en conséquence il leur apprend comme

ils doivent user de la liberté chrétienne et de la charité chrétienne les uns envers les autres « à l'égard des viandes et des breuvages » et des jours et des années ; car le royaume de Dieu n'est plus manger et boire, mais « justice, paix et joie dans l'Esprit Saint ; » c'est pourquoi recevez-vous les uns les autres — tout à fait en dehors de ces différences charnelles (leçon que Pierre apprit par la vision du vaisseau descendant du ciel) — *comme* aussi *le Christ* vous a reçus, à la gloire de Dieu ».

C'est en harmonie avec notre épître de remarquer la manière dont Paul les recommande au Dieu de patience pour cette grâce d'une réception non terrestre et toute cordiale qu'il fallait, aussi bien que le motif pour son exercice qui est tiré du Seigneur Lui-même. — « Or le Dieu de patience et de consolation vous donne d'avoir entre vous un même sentiment » dans tout ce qui tient à vos relations et est spirituel selon le Christ Jésus, « afin que tous, d'un commun accord, d'une même bouche, vous glorifiez le Dieu et le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. » Nous pouvons remarquer une autre forme de recommandation au Dieu d'espérance pour toute chose personnelle et morale. — « Or que le Dieu d'espérance vous remplisse de toute joie et paix en croyant, afin que vous abondiez en espérance par la puissance de l'Esprit Saint. » Quant à tout ce qui est extérieur à eux-mêmes,

ce même Dieu, mais comme « le Dieu de paix, brisera bientôt Satan sous vos pieds. » La puissance du diable par laquelle il ne fait que produire du trouble sera mise de côté, dans la fidélité à Christ, et pour la gloire de Dieu.

Dans ces diverses manières de présenter Dieu, l'apôtre ne l'annonce pas sous les noms qu'il avait pris en rapport avec l'alliance ni dans les relations qu'elle impliquait, car tout cela se rattachait à Abraham et à David auxquels les Gentils étaient étrangers comme nés de la chair. Pour des gens « sans Dieu et sans espérance dans le monde, Dieu est devenu le Dieu d'espérance; et *maintenant* dans le Christ Jésus « vous qui étiez autrefois loin, vous avez été approchés par le sang de Christ. Car c'est Lui qui est notre paix. » Les turpitudes et les souillures — les péchés des Juifs et des Gentils — furent traitées en juste jugement sur notre substitut et dans son sacrifice à la Croix, par lequel il y satisfit pleinement; c'est le sujet des premiers chapitres de cette épître.

L'application de la grâce, selon les principes de la volonté de Dieu dans ses voies en gouvernement à l'égard des Juifs et des Gentils, occupe le milieu de l'épître ou la partie relative aux dispensations. Toute la puissance de Satan pour troubler et désunir est mise au défi dans le chapitre VIII : « Qui intentera accusation contre des élus de Dieu? » De sorte que, finalement,

Dieu sur le trône de la majesté, dans les cieux (où l'homme glorifié *se trouve*) peut déplacer le diable, et « briser bientôt Satan sous vos pieds. »

Ainsi, c'est au-delà et au-dessus de toutes les promesses prophétiques et rattachées aux dispensations, et des actes du Dieu Tout-Puissant, ou du Jéhovah d'Israël, que nous sommes appelés à Le reconnaître. Là où un Christ ressuscité est maintenant, et nous en Lui, Dieu est en dehors de tous les cercles plus étroits d'alliance et de promesse, qui se rapportent principalement à ce qui est humain et terrestre; et c'est comme le Dieu de patience, le Dieu d'espérance, et le Dieu de paix qu'Il habite dans l'infini de sa propre sphère (où est le Seigneur glorifié) et qu'Il nous appelle à Le connaître là comme « réconciliant toutes choses avec Lui-même, par Jésus-Christ. »

Enfin, cette épître, qui reconnaît « un résidu selon l'élection de grâce, tiré d'entre les Juifs (chap. xi) pendant que Christ est caché dans le ciel, aussi bien que la souveraineté de Dieu pour appeler d'entre les Gentils un peuple pour Lui-même » dans le chapitre xv, *ne fait pas* de ces deux compagnies « un seul homme nouveau » par le baptême de l'Esprit, comme le corps de Christ; bien que, toutefois, elle nous montre ce mystère à distance, comme contemplé dans les tout derniers versets du chapitre xvi. Paul n'enseigne pas ce que l'Eglise est, au point de vue

de la doctrine, ni de quelle manière est formé le corps, quoiqu'il fasse allusion au fait lui-même dans le chapitre XII : « Car, comme nous avons plusieurs membres en un seul corps, et que tous les membres n'ont pas la même action, ainsi nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps en Christ, et chacun réciproquement des membres l'un de l'autre. »

« Le mystère » lui-même est mentionné en dernier lieu, mais le développement en est réservé pour d'autres écrits de l'Apôtre : il n'est pas son point de départ ou son sujet ici. Au contraire, les diverses lignes et les divers actes de Dieu *sur la terre*, dans les dispensations, sont retracés comme y conduisant, dans cette Epître aux Romains. Ce mystère de l'Eglise est un appendice, et est introduit par une doxologie. « Or, à celui qui est puissant pour vous affermir selon mon évangile et la prédication de Jésus-Christ, selon la révélation du mystère à l'égard duquel le silence a été gardé dans les temps éternels, mais qui a été manifesté *maintenant*; et qui, par des écrits prophétiques (prophètes du Nouveau-Testament) a été donné à connaître à toutes les nations, selon le commandement du Dieu éternel pour l'obéissance de la foi... au Dieu qui seul est sage, par Jésus-Christ... auquel soit la gloire éternellement. Amen. »

Puissions-nous nous souvenir de notre élévation, et vivre dans sa puissance, comme « l'é-

pitre de Christ (sur cette terre) connue et lue de tous les hommes ; » l'expression propre et seule convenable d'un peuple ainsi offert à Dieu, sanctifié par le Saint-Esprit, et attendant la venue du Seigneur et notre réunion avec Lui !

FRAGMENTS.

La question du péché se passa entre Dieu et Christ dans d'épaisses ténèbres sur la croix. *L'homme était caché.* Là Dieu en agissait en jugement avec la chose tout entière, racine et branche. En Christ, mon présent est la faveur de Dieu ; mon futur, la gloire de Dieu.

En Job nous avons un homme mis à l'épreuve (un homme renouvelé par grâce, droit dans ses voies) pour montrer s'il pouvait se tenir devant Dieu en présence de la puissance du mal, s'il pouvait être droit dans sa propre personne devant Dieu ; et, d'un autre côté, nous avons la manière dont Dieu cherche le cœur et lui donne conscience de son véritable état devant Lui. C'est Dieu qui met le cas de Job devant Satan lequel disparaît de la scène.



PRIÈRE.

1

Ce que Tu veux, bon Père, et non ce que je veux :
Achève en moi Ton œuvre et travaille à Ta gloire ;
Sur mon cœur peu soumis remporte la victoire,
Afin qu'en Toi caché, je puisse vivre heureux.

2

Ce que Tu veux, bon Père, et non ce que je veux :
Mon impuissance, ô Dieu ! m'empêche de Te dire
Tous mes nombreux besoins, et combien je désire
Être gardé par Toi d'un monde dangereux.

3

Ce que Tu veux, bon Père, et non ce que je veux :
Comble mon dénûment, pardonne ma misère ;
Si, chétif, je ne puis qu'offrir une prière,
Je t'offrirai, Seigneur, au moins ce que je peux !

4

Ce que Tu veux, bon Père, et non ce que je veux :
Lie ma requête, ô Dieu, telle sera la forme ;
Et tu daigneras bien me rendre plus conforme
Au Fils qui fit toujours ce qui plaît à ses yeux.

Jean VIII, 29.

P. C.

LA DOCTRINE DU NOUVEAU TESTAMENT

SUR LE SAINT-ESPRIT.

MÉDITATION IX.

UNE HABITATION DE DIEU PAR L'ESPRIT.

(Ephésiens II).

Quoique j'aie lu ce chapitre en entier, comme en tout, mon intention est de m'arrêter presque exclusivement sur les derniers mots. On va en voir tout de suite la raison. Le Saint-Esprit envisage l'Eglise, non seulement comme le Corps de Christ, mais comme l'habitation de Dieu. Le Corps de Christ met spécialement devant nous notre communion avec Lui-même, comme Tête dans le ciel. L'habitation de Dieu se lie tout-à-fait aussi simplement et aussi clairement avec la place actuelle de l'Eglise maintenant sur la terre. Ce n'est pas la seule différence, mais elle est considérable et importante. Néanmoins, les deux s'accordent en ce qu'il ne peut y avoir ni corps de Christ, ni habitation de Dieu, si ce n'est par le Saint-Esprit et sur la base de la rédemption. Comme doctrine, cette vérité est

d'une grande importance. Mais elle l'est tout autant pour la pratique. Collectivement aussi, elle décide pour toute âme, réellement soumise à la Parole de Dieu, les limites de l'Eglise — le temps où commença sa formation. Ainsi l'Eglise est la conséquence de la rédemption.

Une chose, telle que le corps de Christ ou l'habitation de Dieu par l'Esprit, n'exista pas jusqu'à ce que le péché eût été jugé en la croix, et le Saint-Esprit envoyé du ciel sur la terre pour la former. Savoir cela est un pas immense pour bien des âmes. Il n'en est pas un dans cette salle qui connaisse depuis longtemps cette vérité; il y a comparativement peu d'enfants de Dieu qui l'admettent; et c'est un grand dommage pour eux. Toutefois, ils ne laissent pas pour cela de participer à la bénédiction, car ce n'est pas notre relation, mais notre jouissance de la relation, qui dépend de cette connaissance. Et c'est une grande miséricorde de la part de Dieu. Il en est de celui-ci comme des autres privilégiés que confère Sa grâce. Bien des âmes regardent simplement à Christ, et par cela ont la vie éternelle; mais si vous leur demandez: « Avez-vous la vie éternelle? » il y aura peut-être une hésitation très grande à répondre; et même pour ceux qui n'ont pas conscience de cette difficulté, ils n'ont aucune conception suffisante de la nature de la vie éternelle. Ils ne mettraient pas en doute les paroles dont se sert

l'Écriture, mais ils connaissent fort peu le caractère, la nature et les conséquences (pour maintenant et pour plus tard) de la vie éternelle. Il en est de même pour la vérité de l'Église de Dieu sous ses deux aspects — son union avec Christ en haut, ou la demeure de Dieu par l'Esprit ici-bas. Dans notre dernière méditation, nous avons effleuré la première de ces vérités ; aujourd'hui nous sonderons les Écritures sur la deuxième, quoiqu'on ne puisse pas faire plus que diriger l'investigateur vers ces parties de la Parole qui développent, avec une certitude divine, l'une ou l'autre de ces grandes vérités. Je toucherai, en passant, quelques-unes des conséquences pratiques, car certainement nous ne goûtons jamais la bénédiction d'une vérité quelconque, ni n'honorons Dieu par elle, jusqu'à ce que, par le Saint-Esprit, nous soyons suffisamment éclairés pour moissonner pour nos âmes, et aussi pour cultiver dans notre expérience, dans nos voies, dans notre culte, les fruits de ce que Dieu nous a fait connaître.

Dans les versets que nous avons lus, il est clair que le point auquel le Saint-Esprit est arrivé dans cette épître, est le rejet du système juif et l'introduction de quelque chose d'entièrement nouveau sur la terre. Dieu agit d'une manière tout à fait nouvelle et sans aucun précédent : Il introduit des Gentils qui étaient, comme il le dit, l'incircconcision dans la chair.

Mais plus encore; ayant introduit ces Gentils, qui, avant de recevoir l'Évangile, étaient éloignés et étrangers, sans espérance et sans Dieu dans le monde; Il les place, avec les croyants en Israël, ensemble dans une position nouvelle devant Lui. Pourquoi tout cela? Parce que la rédemption est maintenant accomplie. N'est-il pas étrange que des chrétiens puissent mettre cela en doute? N'est-ce pas un fait extraordinaire (car c'est un fait) qu'on permette à la théorie de renverser l'enseignement le plus évident et le plus incontestable de la propre Parole de Dieu?

Toute notre épître, du commencement à la fin; a en vue des chrétiens, et des chrétiens seulement. Si je prends quelque parole isolée je puis, sans doute, l'appliquer aux saints de l'Ancien Testament (par exemple le mot « saints » lui-même), mais je ne trouve pas même une telle expression toute seule. S'il nous est parlé des saints, tout est placé dans de nouveaux rapports. Ainsi, nous lisons dès les tout premiers mots : « Paul, apôtre de Jésus-Christ, par la volonté de Dieu, aux saints qui sont à Ephèse, et aux fidèles en Jésus-Christ. » Il n'y avait rien de semblable dans l'Ancien Testament. Il ne peut pas être question là d'un fidèle *en Christ*. Un tel langage eût été complètement inintelligible, et on ne le peut concevoir employé à une telle époque. Non qu'il n'y eût de fidèles; non qu'ils ne fussent pas des saints, mais on ne

pouvait pas les appeler de cette manière. Ils attendaient le Messie conformément à la promesse et à la prophétie. L'Esprit de Dieu, sans doute, n'avait pas manqué de travailler en eux. Il y avait de précieux fruits dans leur saison, mais pas une seule phrase, que je sache, de cette épître eût pu être prononcée à aucun moment, ou par une seule âme dans tout le cours des temps de l'Ancien Testament. Que doit-on penser alors de ceux qui en appliquent chaque mot à toutes les époques? Simplement qu'ils n'en comprennent nullement la portée. Je ne nie pas qu'ils ne recueillent du bien du Sauveur parce qu'Il est présent à leurs âmes; ils ont goûté la grâce en Lui; ils voient quelques-unes des précieuses miséricordes manifestées aux chrétiens. Mais sûrement la profondeur et la nature spéciale des privilèges présents, aussi bien que leur force et leur caractère céleste sont obscurcis, atténués, émoussés pour leurs âmes par le vague brumeux jeté sur le tout par le triste et faux système d'étendre à tous les saints ce que Dieu a révélé distinctement et uniquement des âmes auenées à la connaissance de Sa grâce, depuis qu'Il S'est manifesté en Christ et que l'œuvre de la rédemption a été opérée. En conséquence, je maintiens que, dans tout son ensemble, notre épître, dans chacune des pensées qu'elle exprime, chacune des phrases qu'elle renferme envisage exclusivement les saints qui ont été appelés entre

l'apparition de Christ dans le monde pour mourir comme victime de propitiation, et Son retour pour les prendre à Lui.

Tout cela n'a pas besoin de commentaire, je suppose, pour la plupart de mes auditeurs. C'est une simple question de foi en la parole qui ouvre le mystère du Nouveau Testament, et de comparaison de ce langage avec celui de tout l'Ancien Testament qui, nécessairement, est la seule partie des Ecritures capable de nous faire connaître avec une certitude entière l'état, la condition, les expériences des saints de l'Ancien Testament. En faisant allusion à ce qui, après tout, devrait être, ici du moins, une vérité triviale et familière, mon motif est de faire remarquer que toute tentative d'atténuer les diversités dans la Parole et dans les voies de Dieu a pour effet d'affaiblir notre appréciation de ce à quoi Dieu appelle maintenant Ses enfants; et aucune méprise n'a engendré de plus grands maux, quant à la vérité dont nous nous occupons maintenant, que celle de permettre à ces généralités d'effacer la précision de la révélation de Dieu. On croit, par exemple, que c'est l'Eglise qui a été de tout temps l'objet des voies de Dieu dans ce monde; que de nos jours elle a un peu plus de lumière, un peu plus de bénédiction (on ne peut pas nier les différences) mais que néanmoins, en substance, c'est le même système du commencement à la fin. Je nie cela formellement; mais je presse

ceux qui n'ont pas encore dûment considéré la question de ne pas recevoir mes paroles, mais de les examiner par la Parole de Dieu. Je les supplie d'examiner par cette même Parole divine ce qu'ils ont jusqu'ici maintenu. Je les prie instamment d'apporter toutes leurs propres pensées et les suggestions des autres sur cette grande question, à la seule pierre de touche que Dieu reconnaisse, aux seuls moyens de lumière et de vérité possibles.

Si nous sommes désireux de soumettre ainsi nos pensées concernant l'Eglise, comme l'habitation de Dieu par l'Esprit ici-bas, nous apprenons d'abord que l'œuvre de la rédemption est appliquée aux âmes d'une manière complète et sans distinction. C'est-à-dire que maintenant il ne s'agit pas de savoir si un homme est Juif ou Gentil, si cette différence existe dans le terrain sur lequel l'Eglise est formée — sous son aspect de corps de Christ d'un côté ou d'habitation de Dieu d'un autre. — Dans les deux cas il est supposé, pour cette nouvelle œuvre, le renversement total de ce que Dieu avait sanctionné et élevé dans les premiers temps. De là, le langage continue : « Mais maintenant dans le Christ Jésus vous qui étiez autrefois loin, vous avez été approchés par le sang du Christ. Car c'est lui qui est notre paix, qui des deux en a fait un, ayant détruit le mur mitoyen de clôture, et ayant aboli dans sa chair l'inimitié. » Ainsi s'évanouit la

clôture qui subsistait dans les temps de l'Ancien Testament par ordre de Dieu, « savoir la loi des commandements qui consiste en ordonnances, afin qu'il créât les deux en Lui-même pour être un seul homme nouveau. » C'est-à-dire, non seulement nos péchés sont effacés, et le ciel assuré pour nous plus tard ; mais c'est la formation ici-bas d'une création entièrement inconnue auparavant. C'est la communication de privilèges inconnus et impossibles tant que Dieu avait des relations avec Son ancien peuple, agissait au milieu d'eux et les gouvernait par une loi comme en Israël, « et qu'il les réconciliât (nous est-il dit, en conséquence,) tous les deux en un corps à Dieu par la foi, ayant tué en elle l'inimitié. Et étant venu, il a annoncé la bonne nouvelle de la paix à vous qui étiez loin, et à ceux qui étaient près ; car par lui, nous avons, les uns et les autres, accès auprès du Père par un seul Esprit. »

Nous arrivons ici au point qui constitue plus particulièrement notre sujet ce soir. « Ainsi donc », est-il dit, « vous n'êtes plus étrangers, ni forains, mais concitoyens des saints et gens de la maison de Dieu ayant été édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin. » Remarquez qu'il n'est pas question ici des prophètes de l'Ancien Testament. L'ordre dans lequel le Saint-Esprit a écrit exclut une

telle pensée ; car si les saints d'Ephèse « étaient édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes », qu'est-ce qui pouvait être moins naturel qu'une allusion aux prophètes de l'Ancien Testament dans un tel cas, ou dans un tel ordre ? « Les apôtres » sont placés avant « les prophètes. » Plus encore, la construction de la phrase implique une classe commune de personnes qui forment un fondement pour cet édifice que Dieu allait construire. Et à quelle époque ce fondement fut-il posé ? Ce ne fut pas de suite après le péché de l'homme ni dans les temps des anciens que Dieu commença à exécuter cette grande œuvre sur la terre. Nous trouvons ici que c'est plus tard vers la fin du jour, après un espace de quatre mille ans, après la venue et la mort de Christ, que *le fondement fut posé* (non pas l'œuvre, longue en durée, amenée à la perfection) par les apôtres et les prophètes. La classe commune déterminée par l'article grec nous empêche de songer aux prophètes de l'Ancien Testament qui étaient passés. Les prophètes dont il s'agit étaient présents alors et associés avec les apôtres dans cette œuvre. Et les apôtres et les prophètes, savoir ceux du Nouveau Testament, sont ceux qui posèrent ce nouveau fondement (*) « en qui tout l'édifice » dit-il « bien

(*) Comparez Eph. iii, 5 « révélé maintenant » aux deux « est-à-dire à ses apôtres et prophètes ».

ajusté ensemble, croit pour être un temple saint dans le Seigneur. » Tel est le résultat final. Ce saint temple sera vu plus tard; mais remarquez la dernière clause « en qui aussi vous êtes édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. » La conclusion que j'en tire est simple et certaine. — Il y a maintenant, avant que le saint temple ait atteint ses pleines proportions, cette œuvre sur la terre, déplaçant le système d'Israël, une tout à fait nouvelle construction qui est véritablement l'habitation de Dieu en vertu de la présence de l'Esprit.

Ainsi les croyants, maintenant, fussent-ils Gentils, par nature, avant de recevoir l'Évangile, sont amenés avec les Juifs qui croient maintenant, dans cette habitation de Dieu « en qui vous aussi — parlant aux Ephésiens — êtes édifiés ensemble pour une habitation de Dieu. » De quelle manière? « par » ou « dans l'Esprit. » C'est-à-dire que l'Esprit est précisément aussi nécessaire pour l'habitation de Dieu que pour le corps de Christ dont nous nous occupons dernièrement. Toutefois, l'habitation de Dieu, sous quelques rapports, n'est pas une pensée aussi exclusivement nouvelle que le corps de Christ. Nous trouvons, du moins, plus de types distincts de la grande vérité de l'habitation de Dieu au milieu des hommes sur la terre dans les écrits de l'Ancien Testament. Mais, cependant, rien n'était révélé de la réunion du Juif et du

Gentil en un seul corps — encore moins qu'ensemble ils composeraient le corps de Christ. Sans doute nous en avons un type dans le mariage d'Adam ou son union avec Eve; mais cela ne révèle rien de son composé, ne nous dit rien du Juif et du Gentil — distinction à laquelle il n'est pas alors fait allusion — réunis en un. On ne peut faire valoir que le fait, et nous savons que l'Esprit de Dieu s'en est servi lorsque l'Eglise vint à la lumière, mais rien de plus.

Quant à l'habitation de Dieu, nous n'en avons, comme chacun le sait, aucune trace dans la Genèse. Il n'y en a pas même une promesse. Et c'est d'autant plus frappant que, s'il y a un livre dans l'Ancien Testament qui soit plus qu'aucun autre fertile en germes de vérité divine, c'est le livre de la Genèse. Tous les autres livres mis ensemble, et ce n'est peut-être pas trop dire, ne présentent pas autant de vues variées des voies à venir de Dieu; pourtant, il y a cette exception remarquable : il n'est pas une fois fait allusion à l'habitation de Dieu, au dessein de Dieu d'avoir une demeure sur la terre. La raison en est claire. Quoique nous voyions le commencement des sacrifices dans la Genèse, quoiqu'il nous y soit parlé d'holocauste, quoique des relations d'alliance soient souvent placées devant nous, il n'y est pourtant pas encore question de rédemption. L'absence de toute allusion à la rédemption est aussi remarquable que celle de

teufe allusion à la demeure de Dieu dans tout le cours de ce livre merveilleux.

Puis vient le deuxième livre de la loi qui n'est pas aussi remarquable comme présentant de cette manière variée les révélations des voies de Dieu, et Ses conseils qui devaient plus tard s'effectuer en Christ. Mais certainement le livre de l'Exode réclame maintenant notre attention spéciale en tant qu'il nous présente en types la vérité que nous cherchons — premièrement la rédemption, et puis la demeure de Dieu avec les hommes. Nous pouvons ajouter en passant que quoiqu'il en soit, cela va sans dire, la loi intervienne aussi, au dedans de cette loi nous trouvons l'assurance renouvelée de cette même vérité. Ainsi les grandes vérités mises en relief dans le livre de l'Exode sont parmi les choses révélées en Ephésiens II et dans le même ordre.

La première partie de l'Exode s'occupe à nous montrer la condition désespérée, misérable, avilie du peuple de Dieu. Grâce à Dieu, non seulement ils crièrent du profond de leur ruine, mais aussi l'Éternel les entendit et s'occupa de leur délivrance. Non content d'envoyer des messages de miséricorde, au temps convenable Il travaille, non pas d'abord en jugement, quoiqu'Il jugeât, mais réclamant Son peuple pour Lui-même. Il envoie Moïse et Aaron, et, comme signes accompagnant leur mission, des plaies par lesquelles Il châtie l'orgueil du monde qui

tenait Son peuple en esclavage. Finalement nous voyons le plus remarquable type de rédemption de l'Ancien Testament et cela dans ses deux parties --- le sang de l'Agneau avec la mort et la résurrection, la Pâque et la Mer Rouge. Toute seule, l'une ou l'autre de ces deux choses eût été insuffisante pour présenter la rédemption qui ne peut être bien comprise que lorsqu'elles sont reçues ensemble. Car si nous considérons la Pâque, nous trouvons, après tout, Dieu jugeant encore; et il doit en être ainsi: Dieu est armé de puissance, Dieu agit en vengeance sur ce qui était péché; mais, en même temps, dans Sa propre sagesse admirable, Il procure un moyen de refuge juste pour Son peuple.

Ainsi la vérité la plus proéminente dans la Pâque, c'est Dieu en jugement quoique pourvoyant au salut des siens. La même chose apparaît réellement dans un des aspects de l'Evangile. Une des pensées centrales de l'Evangile, c'est que Dieu s'y trouve comme juste. (Rom. 1, 27.) Ce n'est pas seulement, la miséricorde. Toute précieuse qu'elle soit, la miséricorde est toute différente de la justice de Dieu, quoiqu'il ne pût jamais y avoir le fondement ou le déploiement de la justice de Dieu sans la miséricorde; mais ce qui est la gloire de l'Evangile, c'est que Dieu s'y montre juste en justifiant. Lorsque le pécheur est reconnu juste, ce

n'est pas simplement que Dieu pardonne et montre de la miséricorde, mais qu'Il est *juste en justifiant*. Il en est de même de la Pâque. Dieu, en cette nuit là, descendit en jugement sur l'homme aussi bien que sur les dieux de l'Égypte. Il manifesta Sa haine pour le péché comme Il ne l'avait jamais fait avant, et cela d'une manière tout aussi évidente dans Ses rapports avec Israël que dans Ses rapports avec les Égyptiens. Bien entendu, il y eut la mort. Cette nuit là, dans toutes les maisons d'Égypte le premier-né était étendu sans vie, et les lamentations déclaraient à tout le pays ce que c'était que mépriser les avertissements du Seigneur; mais, dans chaque habitation des Israélites les poteaux aspergés de sang déclaraient aussi véritablement, et d'une manière plus bénie encore, que Dieu est juste et en même temps Celui qui justifie — parlaient d'un substitut, du sang d'un autre; parlaient de l'Agneau de Dieu et de l'effusion de Son sang.

Toutefois ce n'était pas là toute la bénédiction, même typiquement. L'Agneau pascal tenait simplement Dieu dehors, empêchait seulement Son jugement de tomber sur la personne des Israélites. Est-ce en cela que consiste toute la rédemption? C'est l'opinion d'un trop grand nombre, mais combien elle est loin de la rédemption selon Dieu! Quelqu'important que cela soit sans contredit, ce n'est pas toute la vérité du sujet bien s'en faut. C'est pourquoi, nous trou-

vous que Dieu ajoute un autre type comme complément du premier, savoir, la mer Rouge, où la fleur de l'Égypte trouva un tombeau et où Dieu fit passer Israël à travers ce qui semblait devoir être une mort certaine, mais, en vérité, devint un type de la vie éternelle et leur meilleure sécurité. C'est précisément ainsi que le Chrétien trouve la mort et la résurrection de Christ. Alors pour la première fois Dieu daigne parler de *salut* en rapport avec son peuple. (Exode xiv, 13, 30; xv, 2.) Il ne parle jamais comme étant le « salut » de rien de ce qui avait été opéré antérieurement, quelque glorieux que c'eût été d'ailleurs.

Nous pouvons remarquer, en passant, que c'est une chose nuisible pour les âmes de parler comme étant le salut d'une connaissance non mûrie, partielle, de Dieu — je veux dire — connaissance même de l'amour de Christ. Ainsi nous entendons souvent parler ainsi : « Il est vrai cet homme n'est pas encore heureux, il n'a aucune liberté d'âme; mais en tous cas, il est sauvé. » L'Écriture ne sanctionne jamais un pareil langage. Ce qu'elle désigne comme le salut ce n'est pas simplement une âme convertie ou vivifiée — une âme ayant reçu de Christ ce qui lui permet de se juger et de crier vers Dieu, même avec une certaine mesure d'espoir. L'Écriture réserve le nom de « salut » précisément; quoique pas exclusivement, pour le

fait d'être amené dans une liberté dont on a conscience; pour la réalisation de la délivrance actuelle, par l'Évangile, de tous les ennemis, par la puissance de Dieu en Christ. Aussi n'entendons-nous parler de salut, que lorsqu'Israël arrive à la mer Rouge, et quand par conséquent il y a pleine et entière délivrance du pays d'Égypte et destruction totale de ses fiers ennemis. « Aujourd'hui, dit Moïse, vous verrez le salut de l'Éternel. » Ce n'était pas la nuit de la fête pascalle; c'était le jour où ils purent regarder en arrière la mer Rouge traversée pour toujours. Pour cette raison, il est de la dernière importance de parler sur cela selon les Écritures et de ne reconnaître rien de moins comme salut. Autrement nous n'aiderons pas les enfants de Dieu, comme nous le pourrions, à arriver à une assurance ferme de la puissante victoire de Christ, dont le manque les laisse toujours dans une sorte d'état moitié de vie, moitié de mort, condition d'anxiété et de trouble, au lieu de paix. Il est bien précieux, en effet, pour une âme d'être travaillée profondément par l'Esprit et de découvrir ce qu'elle est devant Dieu; mais jusqu'à ce qu'elle puisse se reposer, avec simplicité et confiance, sur l'œuvre achevée de Christ, il n'y a là rien de ce que Dieu appelle salut dans son sens complet.

Après que cette œuvre puissante est opérée — pour autant qu'il s'agit du type — alors, pour

la première fois, nous entendons chanter Israël. Le cantique de Moïse est entonné de l'autre côté de la mer Rouge. Remarquez particulièrement le langage de ce cantique concernant notre sujet de ce soir. « Je chanterai à l'Éternel, car Il s'est hautement élevé. Il a jeté dans la mer le cheval et celui qui le monte. L'Éternel est ma force et ma louange, et Il a été mon Sauveur, mon Dieu fort, je lui dresserai un tabernacle. » Comme la vérité ressort d'une manière remarquable! Le type tout entier de la résurrection aussi bien que de la mort est placé devant nous; et alors, pour la première fois, nous entendons parler du salut, et immédiatement (aussi loin, sans doute, qu'il s'agit de l'ombre de ces choses) le cœur désire que Dieu ait une habitation. Comment cela se fait-il? Devons-nous supposer un instant qu'il se trouvât dans ceux qui chantaient ainsi dans le désert quelque qualité ou une conduite plus agréable à Dieu que ce qu'Il avait trouvé dans leurs pères ou dans d'autres anciens du livre de la Genèse? C'était tout le contraire. Parmi ceux-là, il s'en trouvait que Dieu avait honorés de la façon la plus signalée, qui avait été choisis de Dieu pour être les dépositaires de Ses secrets, qui avaient été non seulement exemptés du jugement infligé au monde entier, mais, dans un cas, au moins, élevés au ciel sans passer par la mort, comme dans un autre cas Dieu était descendu pour souper avec

Son ami sur la terre. Ai-je besoin de rappeler comme ce dernier fut fait l'objet des promesses — promesses qui ne cesseront de poursuivre leur cours de bénédiction jusqu'à ce que tous les âges soient achevés dans l'éternel repos de Dieu quand le bien et le mal auront chacun leur lot pour toujours, conformément au jugement de Dieu aussi bien qu'à Sa grâce.

N'est-il donc pas impossible de supposer que ce soit une question de personnes? Mais c'est justement la raison pour laquelle les merveilles de la rédemption sont mises ainsi en relief. La mort de Christ soit dans le type, soit dans l'antitype explique seule cela; et je ne crois pas aller trop loin en disant que la rédemption devait l'expliquer. J'affirme que c'est convenable et pas du tout surprenant, après tout, quand nous savons ce que mérite la rédemption et qui a acquis cette rédemption, et comment elle fut acquise; quand nous savons qu'elle réclamait le Fils de Dieu et qu'il vint dans ce monde comme un homme, non seulement, pour abandonner pour un temps la jouissance de Sa gloire propre, mais pour entrer en grâce dans les circonstances de toute la honte, de la douleur et des souffrances de l'homme, et encore, après tout cela, au lieu d'entrer dans une place de bénédiction et de la gloire, entrer au contraire dans un abîme plus profond, après que l'homme eut fait contre Lui tout ce qu'il pouvait, après que

Satan ne pouvait faire davantage : car c'est alors, après tout le reste, que fut résolue une question qui devait se régler entre Dieu et ce Bien-aimé. Et cette question devait être de toutes, la plus dure pour Dieu, et, en elle-même, la chose la plus éprouvante pour le Fils de Dieu. Car que peut-on comparer à cette heure merveilleuse où le péché dut être jugé par Dieu, et puni dans la plus étrange place dans laquelle il fût possible à l'homme de le concevoir -- imputé à la personne du Saint de Dieu, au Fils même de Dieu, par Dieu Lui-même ?

Lorsqu'on réfléchit sur ces choses peut-on s'étonner que Dieu voie dans la rédemption une valeur si infinie et une place de repos pour Lui-même, que les cieux des cieux cessent, pour ainsi dire, de Le contenir ? Comme si Dieu Lui-même disait : « Il me faut descendre maintenant ; mon Esprit doit habiter où se trouve ce sang précieux ; Il ne peut pas rester plus longtemps en haut. » Ce point peut avoir été le point le plus vil de toute la création ; ce peut être ce qui trop souvent éleva sa mesquine tête, dans la rébellion la plus furieuse et en même temps la plus effrontée : mais n'importe ce que la terre peut être ; n'importe ce que le peuple sur la terre peut s'être montré contre Dieu et contre Son Oint, Dieu ne pouvait pas, en vertu de Son estimation des souffrances de Christ, demeurer dans le ciel plus longtemps, mais doit

venir trouver Sa demeure sur cette même terre et parmi les membres de cette même race qui L'ont toujours traité d'une manière outrageuse. Selon moi, cela, et cela seulement, peut expliquer la vérité bénie que Dieu a Sa demeure parmi nous sur la terre, ou même la possibilité de Sa demeure sur la terre. La rédemption explique le fait, et le Saint-Esprit l'effectue aussitôt que la rédemption est accomplie. Et voilà pourquoi nous voyons dans ce même chapitre, quand le type de la rédemption est accompli, que l'habitation typique de Dieu devient immédiatement désirée sur la terre. Quand la vraie rédemption, la rédemption éternelle, fut un fait, Dieu descendit réellement pour habiter, demeurant pour toujours par le Saint-Esprit dans les rachetés. Ainsi, nous ne pouvons rien concevoir de plus harmonieux que les faits typiques d'un côté, ou leur accomplissement réel de l'autre, dans la rédemption éternelle que Christ a acquise pour le Chrétien.

Mais une autre chose encore mérite d'être notée. Non seulement, nous avons le peuple exprimant, par Moïse, leur désir commun de préparer une habitation pour Dieu, mais, un peu plus loin, nous trouvons (et c'est aussi digne de remarque) le premier chapitre dans la Bible où la sainteté de Dieu soit présentée. Personne ne soupçonnerait cela; nul, j'en suis convaincu, ne peut croire, avant de s'être assuré par lui-

même du fait, que Dieu ait attendu tant de temps avant de donner une révélation de Lui-même, dans Son caractère saint, dans Ses voies avec les hommes ici-bas. Il y avait, sans doute, une allusion à la pensée de sainteté quand Il sépara le jour du sabbat, et je le mentionne parce que c'est le seul passage qui puisse paraître faire une exception. Ainsi, avant qu'il fût question de péché, Dieu trouva bon d'énoncer dans le jour du sabbat un gage de « ce repos qui reste pour le peuple de Dieu. » Cela vient aussi en sa saison. Mais lorsqu'Il en agit avec l'homme, et que l'homme était de fait devant Lui sur la terre, pas un mot sur la sainteté n'est prononcé avant Exode xv.

Un peu plus bas, verset 11, nous lisons : « Qui est comme toi entre les forts, ô Eternel, magnifique en sainteté, digne d'être révééré. » Nous verrons que cela se lie avec l'habitation de Dieu, dans le Nouveau Testament. Je fais simplement remarquer la circonstance frappante : les deux choses sont pour la première fois présentées ensemble en conséquence de l'accomplissement de la rédemption typique. De fait, ce n'est que lorsque la rédemption est accomplie que l'homme peut supporter la pleine révélation de la sainteté de Dieu. Il peut y avoir eu un appel à ceci ou à cela auparavant ; mais évidemment, ce n'était, après tout, que d'un ordre charnel ; ce n'était qu'une relation cérémonielle avec le pre-

mier Adam d'une manière ou de l'autre. Mais, dès l'instant qu'il y a le type de la rédemption en Jéhova accomplissant la délivrance, alors même les Israélites peuvent parler sans anxiété et, dans leur mesure, se réjouir et louer Son nom. Cela va sans dire, ce n'est encore qu'une délivrance terrestre, mais ils chantent la sainteté de Dieu.

À présent, si nous nous tournons vers le Nouveau Testament, dans le chapitre que j'ai déjà lu, nous voyons ce qui répond à tout cela. Ici, nous avons la rédemption opérée. Le Fils de l'homme a donné Sa vie en rançon pour plusieurs; l'effet qui en résulte est d'amener les âmes, même les plus éloignées, près de Dieu, et cela en parfaite paix — Christ Lui-même en étant l'expression. « Il est notre paix, » bénédiction à laquelle rien ne peut être comparé, rien — je ne dirai pas ne saurait être supérieur — mais même s'en rapprocher. Mais, c'est justement là-dessus que nous commençons à entendre parler de l'habitation de Dieu.

Et cette vérité n'est pas confinée à une seule épître. Prenez par exemple, 1 Cor. iii. « Nous sommes collaborateurs, » dit l'apôtre, « de Dieu; vous êtes le labourage de Dieu; l'édifice de Dieu. » L'apôtre parle de sa propre relation avec elle; Il dit : « Selon la grâce de Dieu qui m'a été donnée, j'ai posé le fondement comme un sage architecte. » Il est bâti sur le fondement des

apôtres et des prophètes. Ainsi ici, Paul prend cette place, et en conséquence, plus bas dans le chapitre, il en appelle à eux : « Ne savez-vous pas, dit-il, que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous. » Aussitôt c'est la base d'un ardent appel à la sainteté : « Si quelqu'un corrompt le temple de Dieu, Dieu le détruira, car le temple de Dieu est saint, et vous êtes ce temple. » C'est-à-dire que ce n'est pas une simple révélation de ce que doit être l'Eglise dans la suite, mais il parle de faits actuels. Il me semble que nous devrions faire plus attention à cela que nous ne le faisons d'habitude, car il est de la plus grande importance que les Chrétiens sachent et comprennent que le Christianisme ne se compose pas seulement de doctrines, mais de faits ; et ces faits sont le fondement de la doctrine. Il y a une personne, un homme réellement vivant, qui est né, a été manifesté dans ce monde ; qui a vécu ici-bas, est mort ici-bas, est ressuscité ici-bas, quoiqu'il soit maintenant allé au ciel ; et cette personne n'est pas seulement le moyen de faire connaître la vérité, mais est Lui-même la substance de la vérité qu'il fait connaître. Otez Christ du Christianisme et que reste-t-il ? Et maintenant qu'il est parti, Dieu réalise le Christianisme par une autre personne, savoir le Saint-Esprit qui est descendu, qui, au lieu de supplanter Celui qui est monté, est maintenant la puissance pour

nous Le faire connaître. Je ne puis réellement connaître, selon Dieu, Celui qui est parti, sinon par Celui qui est venu. C'est Sa présence qui constitue le temple de Dieu. Le Saint-Esprit habite dans les saints sur la terre, selon qu'il est dit : « Vous êtes bâtis ensemble pour une habitation de Dieu par l'Esprit. »

A présent, je voudrais demander à mes frères ici présents : Avez-vous pensé à estimer l'immense importance d'un fait tel que celui-là ? Est-ce cela qui remplit vos cœurs jusqu'à déborder, lorsque vous vous assemblez, disons, le jour du Seigneur, ou à quelque autre moment où l'assemblée de Dieu est réunie soit pour adorer, soit pour s'édifier l'un l'autre ? La présence du Saint-Esprit vous console-t-elle comme matière de foi ? Comptez-vous sur le Seigneur, comme étant vraiment au milieu de vous ? ou bien ne pensez-vous qu'à ceux qui composent cette assemblée ou à ceux qui ouvrent leurs lèvres pour l'adoration ou l'édification des saints ? Que penserait-on d'un visiteur entrant dans quelque grand bâtiment, et qui ne s'occuperait que des petits accidents ici ou là ? Il est évident que la portée de tout serait perdue pour lui. Mais combien plus encore lorsque nous réfléchissons qu'il se trouve une personne vivante et divine, présente dans l'assemblée ici-bas, et qui seule la fait être l'assemblée de Dieu. Ce n'est pas simplement la foi de ceux qui sont réunis, car leur

foi ne faisait pas des saints de l'Ancien Testament l'assemblée de Dieu. Ce n'est pas non plus leur vie à nouveau, car certainement tous les saints depuis le commencement étaient nés de nouveau, et pourtant, comme nous le savons, jusqu'à la Pentecôte l'assemblée de Dieu n'existait pas. La seule chose qui pouvait donner à l'assemblée de ceux qui avaient la foi, et par cela même la vie, le titre d'assemblée de Dieu, c'est la présence, là, de Dieu Lui-même; et Il est là par le Saint-Esprit.

Je dirai plus : Cela est si capital que le fait que quelques personnes non nées de Dieu se sont glissées parmi ses saints ne détruit pas son assemblée. Un tel fait est pénible et humiliant; mais je ne dois pas m'en alarmer, ni en être trop abattu. Nous devons être peinés d'avoir eu si peu de discernement pour permettre à des âmes, non nées de Dieu, de pénétrer dans l'assemblée de Dieu. Mais il n'y a rien que Satan ne mette en œuvre pour souiller et détruire l'assemblée de Dieu. Elle est la chose la plus près du cœur de Dieu sur la terre. C'est la plus grande gloire présente de Christ. C'est à ce corps que Dieu commet Sa vérité. Dieu demande de lui une réponse à Sa gloire morale et à Son caractère ici-bas, et s'Il ne lui a pas donné un pouvoir de miracles infallible, Il a envoyé Son Esprit pour demeurer avec nous et être en nous pour toujours — Sa propre habitation par l'Es-

prit. Ce n'est donc pas à cause de telle ou telle qualité qu'il nous a tant bénis, mais par Son Esprit présent.

A supposer que l'on dût voir le triste spectacle de quelques-uns qui, ayant été amenés, mais n'ayant pas de vie dans leur âme, sortent un jour de l'Eglise, ceux-là sont capables de devenir les plus ardents adversaires, non seulement de l'Eglise, mais de Christ Lui-même, haïssant Son nom, et reniant Sa gloire. (Nous en trouvons de tels en Hébreux vi.) Ils avaient partagé des pouvoirs étonnants, nous est-il dit, jusqu'à être faits participants du Saint-Esprit. Cette dernière clause est une grande difficulté pour quelques-uns, tandis qu'en bien l'envisageant, elle n'est pas d'un petit secours pour nous aider à comprendre la vérité que nous considérons ce soir. Loin d'être une énigme, cela me semble s'accorder avec la vérité en général et nous donner la clef des faits qui peuvent arriver en tout temps, comme ils sont arrivés depuis le commencement. Ainsi nous trouvons incontestablement qu'il y a des hommes qui se glissent au milieu des saints, et ces hommes, quand ils se détournent, sont d'autant plus mauvais -- deux fois morts, comme les appelle l'apôtre Jude, -- parce qu'ayant pris la place de confesseurs du Seigneur Jésus, ils se sont éloignés de Lui, ont abandonné la vérité avec dédain, l'ont traitée avec le plus grand mépris, et sont devenus des fanati-

ques infiniment plus violents contre la vérité de Dieu que zélés et ardents en sa faveur en débattant. Ces hommes peuvent avoir eu un grand nombre de privilèges extérieurs, car il y a des miséricordes extérieures et non de médiocre valeur, entièrement en dehors de la vie éternelle. Il n'est pas dit qu'aucun de ces professants eût jamais été vivifié de Dieu. La vie éternelle n'est nullement un privilège extérieur, et il n'est pas question dans la Parole d'un homme qui, ayant une fois été fait participant de la vie éternelle, ait perdu cette vie. Ceux qui sont ainsi vivifiés de Dieu ne retombent jamais dans la mort dans ce sens là. Il est très possible pour un homme, touché dans ses sentiments et persuadé dans son jugement, de renier le Christ qu'il professait et de ne plus marcher avec Lui, comme ce fut le cas de certains disciples scandalisés par l'enseignement du Sauveur si impitoyable pour la chair et le monde. C'est ainsi seulement que nous pouvons comprendre ces passages d'une manière compatible avec d'autres. Le professant mort par nature, était désormais deux fois mort, comme dit Jude, ayant renoncé à ce qu'il semblait avoir, et étant retourné vers les ordonnances terrestres, ou le péché ouvert — selon le cas, — avec plus de charme même qu'auparavant et une haine plus intense que jamais pour ce qu'il abandonnait ainsi ouvertement. Ce sont là les personnes décrites en Hébreux vi et x, et

de telles désertions, décrites dans l'Écriture, se présentent de temps en temps devant les yeux des Chrétiens attristés.

Ainsi la chair peut aller aussi loin que possible dans la profession de la vérité et la possession de tous les privilèges et pouvoirs extérieurs dont il soit permis de jouir, et cela plus encore dans les temps chrétiens que dans les temps anciens. Nous savons, par exemple, que, dans l'Ancien Testament, Saül se faufila parmi les prophètes; d'autres furent doués de grands pouvoirs par le Saint-Esprit qui, alors comme à présent, était le seul agent d'énergie divine et pouvait agir par qui Il voulait pour la gloire de Dieu. *Maintenant* la grâce de Dieu ouvre la porte, si possible, pour des abus plus faciles, si l'homme ose s'en prévaloir. Il est tout à fait aussi possible aux inconvertis de se tromper qu'à l'Église de Dieu, et de se précipiter dedans, s'arrogeant la profession du nom de Jésus, d'autant plus qu'ils ont moins de conscience. Le Saint-Esprit donne maintenant Son sceau personnel, chose qui est particulière à celui qui a la véritable foi et la vie éternelle. Mais tandis que l'Esprit est donné comme sceau, ce serait errer que d'oublier les pouvoirs extérieurs qu'Il confère. Hébreux vi ne parle pas plus de Son sceau que de la vivification des âmes, ni du gage que le chrétien a en Lui de l'héritage prochain de la gloire. Il y a la plus grande réserve de langage en par-

lant de tout ce qui pourrait produire une difficulté réelle. Pourtant il y a participation au pouvoir du Saint-Esprit. Cela, bien des hommes ir-régénérés peuvent l'avoir eu dans les premiers jours de la chrétienté. Peut-on s'étonner que de telles personnes abandonnent le nom du Seigneur, à cause duquel seul de tels pouvoirs leur étaient conférés ?

Cela explique aussi l'état présent de la chrétienté — l'extension de l'habitation de Dieu aux incrédules et aux profanes, qui néanmoins extérieurement portent le nom du Seigneur Jésus, et s'aventurent là où la présence de Dieu est réalisée par le Saint-Esprit. Sans doute, là où il y avait de la négligence on pouvait se servir avec légèreté des privilèges extérieurs, comme, par exemple, quant à baptiser au nom du Seigneur Jésus. Toutes ces sortes de choses pouvaient facilement être effectuées irrégulièrement par des hommes, de manière à faire entrer des multitudes de professants inconvertis, comme nous savons que tel fut de bonne heure le cas. En conséquence, ce fut par un ecclésiasticisme latitudinaire pareil, sous des formes variées, qu'il n'est pas nécessaire de développer à présent, que la maison de Dieu, quoique l'Esprit y habitât, fut, par degré, corrompue de toutes manières ; et à mesure qu'une ambition profane rechercha un accroissement d'influence en dehors des intentions de Dieu, l'homme, comme toujours,

perdit de vue sa responsabilité solennelle et tourna la grâce de Dieu en licence.

Je voudrais faire observer une autre chose encore qui est, je crois, importante pour juger justement de ce sujet. Nous avons, dans l'Écriture, non seulement la maison de Dieu, selon l'idée divine, décrite à la fin d'Ephésiens II, mais aussi sa connexion avec le travail de l'homme et sous sa responsabilité, dans le chapitre III de la 1^{re} Épître aux Corinthiens auquel j'ai déjà fait allusion. Il y a même plus que cela, car nous avons une esquisse, demi-morale, demi-prophétique, de ce qui était à l'œuvre, dans une certaine mesure, quand l'apôtre écrivit sa dernière épître (II Tim. II) à laquelle il faut que j'en réfère brièvement à cause de son immense portée sur ce qui est aujourd'hui notre devoir. L'apôtre exhorte Timothée à étudier à se montrer approuvé de Dieu et lui parle des profanes et vains babils qu'il devait éviter, mais qui néanmoins s'élevaient à un ton d'impiété plus grand encore. Il parle de personnes qui, par rapport à la vérité, avaient erré, mais il encourage aussi et soutient son fidèle compagnon de service, évidemment trop affecté par les difficultés et les dangers du moment, en lui adressant ces consolantes paroles : « Toutefois le solide fondement de Dieu demeure ayant ce sceau : Le Seigneur connaît ceux qui sont siens » ; et « que tout homme qui prononce le nom du Seigneur se

retire de l'iniquité. » Mais cela est suivi d'une figure bien animée de ce qui existait alors, et devait se réaliser plus tard d'une manière encore plus littérale : « Or, dans une grande maison, il y a non seulement des vases d'or et d'argent, mais aussi de bois et de terre, et les uns sont à honneur, et les autres à déshonneur. Si donc quelqu'un se purifie de ceux-ci, il sera un vase à honneur, sanctifié et utile au maître, et préparé pour toute bonne œuvre. » Ici nous avons évidemment une description très-exacte d'un état de choses en voie de progrès rapides, quoique devant d'un jour à l'autre avancer plus rapidement encore. Cette condition de grande maison est pleinement réalisée en nos jours : ce n'était que l'anticipation de l'état de pleine croissance de la chrétienté. C'est-à-dire, que nous avons dans ces pays-ci un vaste édifice, où se trouvent des vaisseaux à honneur aussi bien que des vaisseaux à déshonneur.

Que doit donc faire un chrétien? Doit-il abandonner la grande maison? Certainement non. Un homme ne peut pas sortir de la grande maison, sans cesser d'être chrétien. Car c'est justement la condition à laquelle est arrivée la profession du nom de Christ. Il ne peut donc s'agir jamais en aucune manière d'abandonner la profession du nom du Seigneur : ce que nous avons à faire, c'est de nous séparer de tout ce qui est contraire à Sa volonté, ne jamais abandonner la pro-

profession de Son nom. La profession de Christ est en elle-même la seule position révélée qui soit bonne et complète ici-bas. Aucune autre profession ne peut y atteindre. Elle Lui est aussi assurément due, et c'est une bénédiction pour le saint, aussi bien que son salut, que de la Lui rendre. Car qui peut être sauvé, sinon celui qui invoque le nom du Seigneur? Et ainsi tout le long du sentier, depuis qu'on est arrivé à sa connaissance, invoquer le nom du Seigneur, confesser Son nom est évidemment une joie autant qu'un devoir. Ce ne peut donc être bien en aucun cas d'abandonner la maison, caractérisée par la profession du nom du Sauveur. Mais, dans cette grande maison, il y a des vaisseaux à honneur et des vaisseaux à déshonneur. Que dois-je faire? Il m'est ordonné de me purifier des vaisseaux à déshonneur. Telle est la signification du texte, telle est l'intention manifeste du Saint-Esprit, quand il est dit : « Si donc quelqu'un se purifie de ceux-ci » (c'est-à-dire des vaisseaux à déshonneur.) Un homme fait cela quand il cesse d'avoir communion avec ce qu'il sait être jugé par la Parole de Dieu, quand il abandonne tout ce qui, par l'invariable témoignage écrit de Dieu, est démontré opposé à Sa volonté.

Si donc un homme se trouve rattaché et soumis à un ministère établi contrairement aux Écritures, ou bien encore prostituant une ins-

titution du Seigneur (la Cène, par exemple), qu'il l'abandonne de suite! Le Seigneur ne veut pas que Son serviteur sanctionne ce qui est contraire à la vérité et à la sainteté. Pourquoi, moi chrétien, sanctionnerais-je un ministère qui n'est pas de Dieu? Pourquoi, par ma présence, m'associerais-je à la profanation de la Cène du Seigneur transformée en un sacrement devenu moyen de grâce pour la foule, pour n'importe qui, pour tout le monde? Celui qui possède tant soit peu de connaissance de la Parole de Dieu, sur l'un ou l'autre point, sait parfaitement bien qu'ils ne peuvent être appuyés par l'Écriture et qu'ils annulent la volonté du Seigneur dans ces graves questions. Dois-je donc abandonner la Cène du Seigneur? Dois-je désormais me passer du ministère de la Parole? Certainement non, si je suis sage et obéissant. Ce qu'il faut abandonner, c'est l'abus de ces choses. Je dois en avoir fini avec ce qui, n'étant pas selon les Écritures, est manifestement au déshonneur de Dieu. Je ne renonce donc pas au ministère chrétien; je ne renonce pas à la Cène du Seigneur; mais je juge, selon la Parole de Dieu, autant que j'en suis rendu capable par Sa grâce, quelle est Sa volonté à cet égard. Le même principe s'applique à tous les autres points. Prenez le culte, par exemple; je dois sonder les Écritures pour juger ce qu'est le culte chrétien selon la Parole de Dieu pour nous maintenant,

ainsi que j'ai fait un Juif. D'après l'Ancien Testament. Ne suis-je pas tenu d'en agir ainsi? Ne dois-je pas suivre la volonté de Dieu? non? Quant à la question qui nous occupe, — qu'est-ce que Dieu veut que Ses saints pensent relativement à leur position sur la terre? Qu'ils ne sont rien moins que Son assemblée. Ici donc nous avons sur-le-champ une pierre de touche des plus précieuses pour découvrir si ce à quoi nous nous tenons rattachés jour après jour, comme Son Eglise dans ce monde, au milieu de tant de prétentions contraires, est réellement pour nos consciences selon Sa volonté. Ce n'est pas assez pour moi et ce ne devrait satisfaire aucun chrétien, pas même le plus faible enfant de Dieu, de savoir que ceux qui composent cette corporation sont des chrétiens; encore moins s'agit-il d'arranger des chrétiens en diverses classes de doctrines, comme offrant la meilleure garantie de paix. Quelle présomption! Qui m'a appelé à arranger les saints de Dieu? Qui vous a chargé de régler l'ordre de la maison de Dieu? Qui vous a donné le droit d'établir ceux-là ici et ceux-ci là? Le caractère et le témoignage de l'Eglise de Dieu sont détruits par tout arrangement pareil. Supposé que toutes les âmes en communion professassent exactement mes vues ou les vôtres, sur tous les points, je regarderais cela comme une grande calamité pour l'Eglise de Dieu. Quelle mesure pourrait-on imaginer plus

efficace pour effacer la vérité, que nous sommes
 l'Assemblée de Dieu? Qu'est-ce qui peut être
 mieux calculé pour produire une fautive appre-
 ciation de l'état des saints, que de les voir tous
 ainsi ligues ensemble, avec des vûes identiques,
 tous absolument remplis des mêmes pensées,
 satisfait les uns des autres, et méprisant ceux
 du dehors qui n'ont pas les mêmes sentiments?
 Même en supposant que toutes les vûes profes-
 sées sont justes et que les choses faites sont con-
 formes à la pensée de Dieu, à mon avis, un pa-
 reil tableau ne répond ni à l'Écriture, ni à l'a-
 mour de Christ.

Frères, permettez-moi de parler ouvertement.
 L'Eglise de Dieu n'est pas une citadelle pour les
 forts seulement, ni une niche pour les sages et
 les intelligents seuls. Ce n'est pas un fronton
 pour ceux qui sont arrivés à une certaine ma-
 turité de sainteté, encore moins de connaissance.
 Il veut que je contemple toujours tous les saints
 (excepté ceux qui sont dans le péché ou la fautive
 doctrine). Je suis si loin de considérer l'école
 ecclésiastique comme répondant à la pensée du Sei-
 gneur, qu'à mon point de vue, elle gâte et fautive
 entièrement la vérité que Dieu a fait connaître
 sur son Eglise. Ce que je trouve là, c'est le corps
 de Christ, et, sans doute, les divers membres à
 leur place. Il y a des pieds aussi bien que des
 mains. Le faible a son usage aussi bien que le
 fort, et tout comme il plait à Dieu de donner et

d'ordonner. Comme l'enseigne l'apôtre au cœur large, les parties les moins honorables; au lieu d'être laissées en dehors, sont traitées avec plus d'honneur par cela même qu'elles sont en danger d'être méprisées. Telle est la voie de notre Dieu, telle Sa volonté expresse. Avons-nous appris à nous incliner? Ceux qui sont forts doivent porter les infirmités des faibles au lieu de se complaire en eux-mêmes. Le rationalisme religieux peut penser qu'il vaut mieux n'avoir que les forts, ceux-là seuls qui ont la même pensée, ou qui ont atteint un certain point de vérité donnée. Mais est-ce là Christ? L'Eglise de Dieu devrait être devant nos cœurs telle qu'elle est dans Sa Parole. Du moment que nous cherchons à façonner ou même à désirer dans nos cœurs quelque chose de différent de ce qu'il nous a donné, il y a un cachet d'insoumission empreint sur la pensée, et il en résultera la confusion partout où on aura cherché à réaliser la théorie. Et ainsi, frères, je suis persuadé que c'est la volonté de Dieu à notre égard, particulièrement dans l'état actuel de ruine de l'Eglise, que celui qui est le plus affermi dans la sagesse divine cherche tout spécialement à chérir l'ignorant et le faible quelque peu qu'ils aient atteint — qu'il cherche à marcher envers tous les saints selon l'amour de Christ pour l'Eglise. Assurément Christ chérit, non seulement les membres de Son corps les plus dignes et les plus hono-

tables, mais l'Eglise comme un tout : Il hérite le plus, s'il peut exister des différences, ceux qui ont le plus besoin de Son amour. Devons-nous, ou non, avoir communion avec Lui en cela ?

C'est absolument de la même manière que, pour ce qui est de Son habitation par l'Esprit, Dieu contemple en cela Son Eglise entière ; Il contemple tous ceux qui invoquent le nom du Seigneur. Ici, naturellement, en Ephésiens III, ceux qui portent vraiment Son nom y ont part, mais en est-il de même pour ceux qui invoquent un faux Christ ? Assurément, pas le moins du monde, si ce n'est pour le jugement. Dans l'état présent de la chrétienté, il y a des vaisseaux à déshonneur. Dois-je m'unir à eux ? Cela m'est défendu par l'Esprit-Saint : « Si quelqu'un donc se purifie de ceux-là. » La communion avec des vaisseaux à déshonneur est un mal. Je suis appelé à me séparer de tous ceux qui sont tels, si je ne puis pas les faire séparer de ce qui porte le nom du Seigneur. Autrement, je fais partie du mystère d'iniquité, car si un chrétien continue à être en communion avec un mal reconnu, c'est, pour ainsi dire, reconnaître que Christ a communion avec Béliâl. Quelquefois c'est l'admission d'un mal de doctrine ou de pratique, quelquefois c'est une indifférence qui ignore la présence du Saint-Esprit ou neutralise Ses opérations dans ce qui porte le nom de Christ ici-bas. Mais quelles que soient les formes particu-

lières du mal toléré, qu'on n'a pas la possibilité de juger, un homme doit-il se purifier? Là se trouve le devoir clair et positif. Vous n'êtes pas présomptueux en agissant de la sorte, vous n'assumez nullement une autorité usurpée; Vous n'êtes qu'obéissants. Ce n'est pas une question d'élévation, mais d'obéissance à Dieu. Il est obligatoire pour tout homme qui invoque le nom du Seigneur de se retirer de l'iniquité. Et, au lieu de laisser l'occasion indéterminée, au lieu de rejeter un chrétien sur sa propre pensée ou son cœur pour juger de ce dont il doit se séparer, voici la demande explicite du Seigneur: il doit se purifier des vaisseaux à déshonneur, quels qu'ils soient et où qu'ils soient. Si des personnes, portant le nom du Seigneur, (et ainsi Son nom dans leur personne), s'adonnent au péché, ce sont des vaisseaux à déshonneur, et le chrétien est tenu de s'en éloigner et se maintenir pur. C'est la ligne de conduite prescrite en un état de corruption de la chrétienté aussi sûrement que d'autres passages traitent de cas individuels, comme objets de discipline pour l'assemblée. Le désir de paix ou d'unité ne devait jamais laisser porter atteinte au caractère de Christ, qui ne doit être compromis à nul égard. Le saint ne peut pas abdiquer sa responsabilité. Le premier devoir est de rendre au nom de Christ ce que nous lui devons. Nous ne pouvons jamais sanctionner le mal ou fermer les yeux à son sujet.

Et ce n'est pas non plus; permettez-moi de le dire, une question de torts flagrants seulement. L'Eglise, étant l'habitation de Dieu, doit être intolérante pour tout ce qui ne convient pas à Sa présence, quoique nous ayons aussi besoin de patience; et qui est aussi patient que Dieu? Mais Il veut être sanctifié dans tous ceux qui L'approchent, et au milieu desquels Il habite; Tout ce qui est contraire à Sa parole doit être jugé. A supposer qu'il n'y eût, comme disent les hommes, qu'un peu de mal, dois-je lier Son nom et Sa présence, pour ne pas parler de moi-même, même avec un petit mal? Loin de nous une telle pensée! Non que nous soyons appelés à nous séparer pour toute faute, mais nous ne devons jamais participer à ce qui est contraire à Dieu, mais par la grâce de Dieu nous en tenir toujours purs. En même temps, la manière dont cela doit être fait doit être déterminée par la Parole de Dieu. Par exemple, tout frère digne de censure ne doit pas être éloigné de l'assemblée; mais bien ceux qui sont coupables de méchanceté (1 Cor. v); mais en aucun cas, un chrétien n'est tenu de cheminer avec ce qu'il sait être offensant pour Dieu. De plus, nous avons à nous juger, de peur d'être trop prompts à imputer le mal. Dieu veut que Ses enfants soient lents à soupçonner, à parler, à agir dans de telles circonstances. Hélas! comme nous sommes prompts à imputer aux autres, le mal que nos consciences nous reprochent à nous-mêmes!

D'un autre côté, notre encouragement et notre consolation, aussi bien que notre source de responsabilité, c'est que Dieu habite en nous, comme Son habitation par l'Esprit. Nous pouvons et devons compter sur cela, assurés qu'Il nous aidera, nous entendra, se montrera pour nous; et ainsi, quelle que soit la difficulté, quel que soit le chagrin, quelle que soit la honte, ayons cette confiance — Dieu habite dans l'Assemblée qui est Son temple. Elle peut être dans un état bien humble, elle peut être seulement (comme les choses le sont réellement) représentée dans tel ou tel endroit, par deux ou trois individus seulement. Même une seule âme peut être obligée de se tenir à l'écart toute seule; il peut même ne pas y avoir de sentiment suffisant de la vérité pour produire ce résultat; mais je n'en tiens pas moins comme un axiome chrétien fixe et fondamental, qu'il n'y a pas de circonstance possible où un membre de Christ soit obligé d'avoir communion avec ce qui est contraire à la volonté de Dieu. Il peut y avoir lieu à de sages et fermes remontrances, à attendre patiemment, mais tolérer le mal connu, jamais! Ce n'est pas la somme du mal (comme nous l'avons déjà fait remarquer) qui détruit la qualité de temple de Dieu, mais la sanction réfléchie d'un mal connu, ne fut-ce pour toute forme extérieure qu'une simple indifférence. Cela détruit son caractère, autrement ce serait supposer indifférent

Dieu Lui-même qui y habite. Lorsque ce qui porte le nom de Sa maison se rend coupable d'associer ce nom avec un mal toléré, tout est fini avec elle. La question alors est simple quoique pénible (non sans de vifs appels à la conscience de ceux qui demeurent) : il faut abandonner ce qui a cessé d'être, en quelque sens que ce soit, une vraie représentation de Dieu. Quel droit pourrait-elle avoir encore sur la foi de Son enfant pour le retenir ?

Cela est évidemment de la dernière importance. Cela fait de la question d'église une question de jugement selon la Parole de Dieu par Sa présence. La profession et le préjugé, la tradition ou la volonté humaine sont également sans portée et de nulle valeur. Cela devient chose extrêmement sérieuse de reconnaître ou de méconnaître une assemblée comme assemblée de Dieu. Celui qui le fait faussement ou légèrement abuse ou se joue du nom de Dieu. Que cela est différent d'une dispute ecclésiastique ! Au lieu d'un homme jugeant selon ce qu'il pense devoir être dans l'Eglise, au lieu de ses propres sentiments et pensées sur elle, c'est Dieu qui est le critérium. Comme c'est saint et juste ! Certainement Sa Parole est la pierre de touche, et Son Esprit la puissance ! Ainsi, où se trouve la foi simple, Dieu apparaîtra, entendra le cri et viendra en aide : rien ne peut être plus simple et en même temps plus certain. Il rendra le sentier manifeste.

Nous pouvons observer une autre chose : l'Église, cela va sans dire, peut commettre des erreurs. Les mesures prises dans la discipline peuvent être trop promptes, trop lentes ou erronées. De fait, il en est de même avec l'habitation de Dieu, par l'Esprit collectivement, qu'avec le Chrétien individuellement. Si les saints sont le temple de Dieu, le saint individuellement l'est aussi. Or, personne dans son bon sens ne peut maintenir qu'un chrétien est exempt de mal ou de méprises, parce que le Saint-Esprit habite en lui. C'est exactement le même principe pour l'assemblée de Dieu. Pour elle le même danger existe. Elle peut dans la pratique, humainement parlant, en être gardée en proportion des hommes de Dieu qui s'y trouvent. Cet homme-ci ou celui-là peut facilement errer; mais il serait difficile de supposer qu'au milieu d'une assemblée fidèle il ne s'en trouve pas un seul qui regarde au Seigneur de manière à comprendre Sa pensée. Pourtant, c'est possible; et particulièrement là où l'influence dominante d'un ou de plusieurs affaiblit le sentiment que doit avoir l'assemblée de sa dépendance de Dieu. Il est évident qu'un faux principe, une fausse position ou même une simple précipitation peut exposer une assemblée de Dieu à mal agir. Aussi, n'y a-t-il rien d'aussi important, quel que soit le serviteur ou les serviteurs de Dieu à l'œuvre, comme de se bien mettre dans l'esprit que la seule sauvegarde est

que Dieu est là. Il peut trouver bon de corriger le plus sage de Ses serviteurs, sur la terre, par un tout faible enfant.

Par conséquent, nous devons nous tenir résolument et avec vigilance à ceci, que l'Eglise n'est pas l'Assemblée, même d'un Paul, bien moins de vous et de moi; c'est l'Assemblée de Dieu. Donc, dans un cas de discipline, par exemple, ce serait la destruction de cette assemblée si les mesures prises devaient être établies pour elle d'une manière déterminée par lequel que ce soit de Ses serviteurs. Quiconque connaît la Parole de Dieu concernant les besoins ou les difficultés pratiques de l'Eglise, doit reconnaître l'immense valeur du secours de ceux qu'il a donnés pour guider et régler. Il y a autant règle qu'enseignement, et l'Eglise abandonnerait ses propres grâces si elle méprisait le secours de l'un ou de l'autre. Sans doute, quelques-uns ont de grandes capacités spirituelles et de grandes expériences des âmes, et sont capables, comme règle générale, de juger justement sur de telles choses, plus que ceux qui sont moins donés ou versés en ces matières. Néanmoins Dieu est jaloux et il doit être laissé place pour Sa propre et libre action dans Sa propre assemblée jusqu'au dernier moment. Là où il n'y a point de place pour réviser ce que des individus ont pu juger, où il n'est pas laissé de pouvoir à l'Esprit pour mettre de côté, par le plus faible membre de Christ

présent, le jugement du meilleur des guides, je n'ose pas plus appeler cette assemblée assemblée de Dieu qu'aucune autre société quelconque de croyants sous le soleil.

Ainsi, il ne s'agit pas simplement de doctrine pure ou de précieux saints ou de grands dons. Ce sur quoi j'insiste est plus grave encore. J'admets toutes ces choses à leur place, mais la vérité fondamentale à saisir et à maintenir toujours et en toutes circonstances, c'est que l'Eglise, même maintenant, est la propre église de Dieu ; et Dieu, parce qu'Il est là, maintiendra Son action souveraine. Il peut répandre de nouvelles lumières ; Il peut corriger les plus expérimentés, sur lesquels on s'appuie trop, par qui Il lui plaît. Il doit toujours y avoir cette réserve gardée ; car Dieu ne permettra pas que nous nous glorifions dans la chair ; plus encore, Il ne permettra pas que nous nous glorifions dans les dons qu'Il nous a donnés Lui-même. Il nous convaincra, quelque reconnaissants que nous puissions être pour tous les fruits de Sa bonté, quelle que soit la manière dont nous Le bénissons pour tout ce qu'Il nous a donné, que l'Eglise est à Dieu, qu'Il aime à être reconnu, et qu'Il fera sentir Sa présence dans l'assemblée qui a foi en Lui.

La foi aime à savoir et à voir Christ au milieu des siens ; et cela dans le jour le plus sombre, quand même deux ou trois seulement seraient

réunis en Son nom. Et, regardant ainsi à Lui, l'Esprit manquera-t-Il de nous guider? Je ne le crois pas; pourtant j'admets librement que, soit la trop grande confiance dans un conducteur, soit la jalousie d'un conducteur, soit toute autre œuvre de la chair, ou la hâte de l'incrédulité, soit relâchement, soit propre justice, puisse pratiquement séparer l'assemblée de la pensée de Christ dans quelque cas donné. Ainsi, l'assemblée, aussi bien que l'individu, doit toujours être laissée ouverte pour la correction de l'Esprit par la parole écrite. Si elle vient de fait à manquer, l'humiliation lui convient aussi devant le Seigneur qu'elle a déshonoré.

Le temps m'empêche d'aborder d'autres passages maintenant; en vérité, je sens combien le sujet a été imparfaitement traité. Pourtant, j'ai désiré indiquer quelques résultats pratiques, aussi bien que cette vérité que nous sommes l'habitation de Dieu, par l'Esprit. S'il plait au Seigneur de se servir de ces aperçus pour disposer les Siens à examiner pour eux-mêmes Sa Parole sur ces points, ils verront avec surprise combien son témoignage repose largement sur cette vérité.

(La X^e et dernière Méditation à la prochaine Livraison, Dieu voulant).

NOTRE MAISON TERRESTRE DE LA TENTE.

Cet article est erroné

(2 Corinthiens v, 4.)

Ce que Paul dit de *l'homme extérieur* et de *l'homme intérieur*, en 2 Corinth. iv, 46, et l'expression *la maison de l'Éternel, savoir, la maison de la tente*, qui, dans 1 Chroniques ix, 23, désigne le temple, nous aident à comprendre la signification de ces paroles de l'apôtre : « *La maison terrestre de la (ou de cette) tente,* » en 2 Corinth. v, 4.

Le temple, comme ensemble, était « la maison de la tente ; » c'est-à-dire qu'il contenait la tente, ou saint des saints, où Dieu habitait plus spécialement, le lieu de la Schéchinah, ou de la gloire. Ainsi le corps, ou *l'homme extérieur*, est « la maison terrestre de la tente, » la *maison de l'âme*, de *l'homme intérieur*, qui est la tente dans laquelle Dieu habite en nous. Observez qu'en 2 Corinth. v, au verset 4^{er}, la tente c'est l'âme ; au verset 4, c'est le corps. Dieu demeure plus particulièrement dans la première, nous demeurons dans le second. Ainsi tout saint est personnellement *une tente renfermant une tente*, dans chacune desquelles Dieu habite. Qu'Il habite dans l'une, c'est-à-dire dans l'âme, nous l'avons déjà vu ; qu'Il habite dans l'autre, à savoir dans le corps, c'est ce que nous apprenons de 1 Corinth. vi, 49, selon qu'il est écrit : « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est

en vous, et que vous avez de Dieu? Et vous n'êtes pas à vous-mêmes. » Nous avons encore les DEUX, ce qui est *extérieur* et ce qui est *intérieur*, en 2 Corinth. IV, 6, 7 : « Car c'est le Dieu qui a dit à la lumière de resplendir des ténèbres, qui a reluis dans nos cœurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus-Christ. Mais nous avons ce trésor dans des *vases de terre*, afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous. » Remarquez ici que le *vase de terre* correspond avec la *maison terrestre*, dans le passage que nous avons sous les yeux; et le *cœur* avec la *tente*, la demeure spéciale de la Schéchinah, ou la gloire divine en nous.

FIN DE DIXIÈME VOLUME.

TABLE

DU DIXIÈME VOLUME.

	Pages
1 Réflexions pratiques sur les Psaumes.....	3
2 Doctrine du Nouveau Testament sur le St-Esprit. VI.....	49
— — — — — VII.....	145
— — — — — VIII.....	332
— — — — — IX.....	437
3 Les deux Résurrections.....	67
4 Remarques sur Esaïe, chap. XXXII, XXXIII.	93
5 Les Voies de Dieu. VII.....	121
— — — — — VIII, IX.....	265
6 Le Lévitique.....	140
7 Notes sur l'Épître aux Ephésiens, chap. IV (suite).....	190
— — — — — chap. IV (suite).	316
8 Notre portion dans la Maison du Père, etc.....	291
9 Les sympathies de Jésus.	293
10 L'offrande des Nations.....	420
11 Prière (poésie).....	436
12 Notre maison terrestre de la tente.....	482
Fragmenta.....	291, 361, 435